

NICOLAS BOUARD

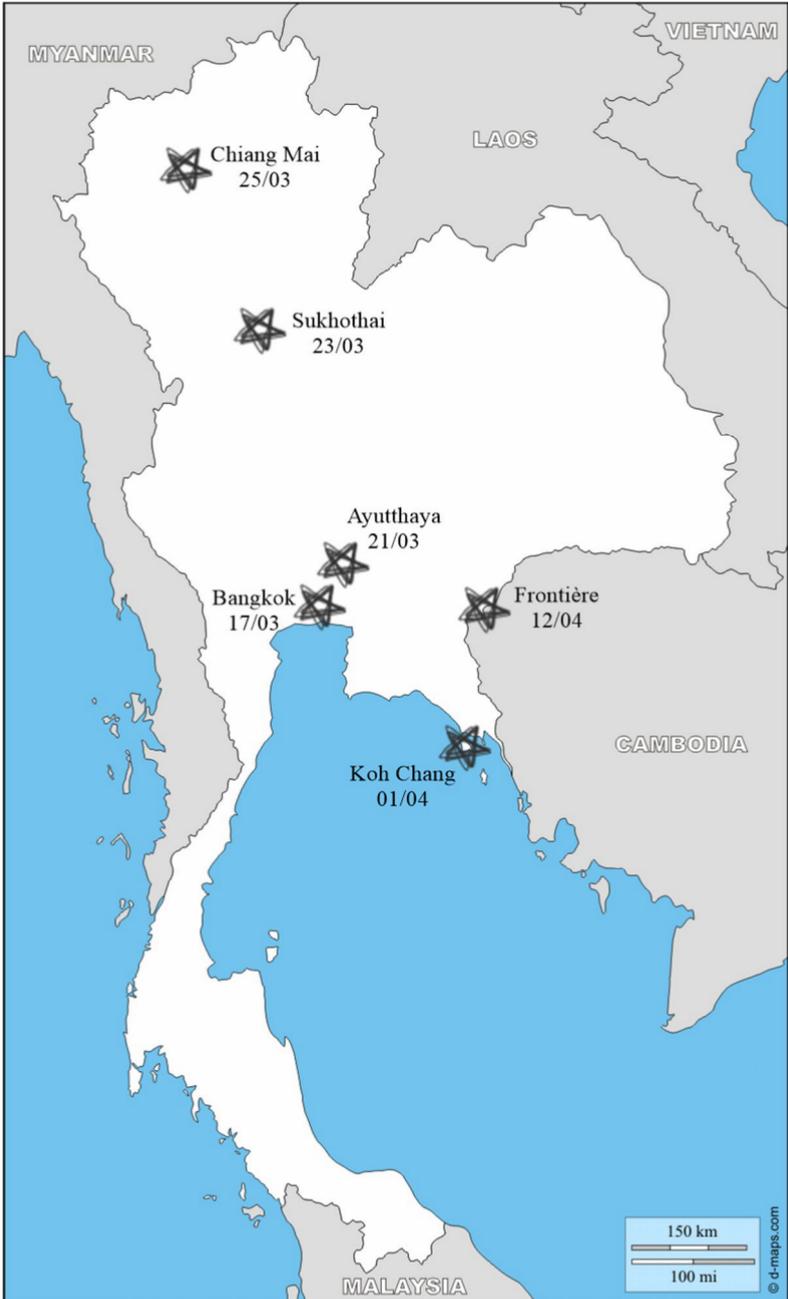
De l'Autre Côté du Monde

16 Mars 2014 – 15 Mars 2015

Pour les poursuivants de rêves.

Thaïlande

16/03 – 12/04





Décollage dans 3... 2... 1...

Toulouse

Après un dernier salut de la main, nous nous enfonçons dans les entrailles de l'aéroport de Toulouse-Blagnac. Nous ne réalisons bien sûr pas encore. Je sèche les larmes des joues de ma chère co-voyageuse. Un A319 nous attend.

Londres

La Manche ne paraît vraiment pas large vue du ciel. Après un tour de rab au-dessus d'Heathrow, heure de pointe oblige, nous nous posons enfin. Coup de bol, nous restons dans le même terminal. Il nous faut « juste » traverser quelques interminables couloirs et emprunter un métro rapide. Fin de la mise en jambe. Cette fois nous avons droit à un bon gros 777, espérons que ce dernier ne s'évaporerait pas dans la nature.

Bangkok

Après une bonne plâtrée de films, une nuit assez blanche, le survol d'un petit paquet de pays en -stan, le 777 se pose enfin. Rangée du milieu dans l'avion, nous conservons donc toute la surprise. Couloirs climatisés interminables, puis métro ultra-moderne toujours au frais. Premier constat : nous sommes bien les étrangers, pas de doute possible. Tentative d'apprentissage de notre premier mot auprès de deux jeunes demoiselles qui nous cèdent la place : *Khob Kun Krab*, merci... Pas gagné quoi ! Puis terminus du métro, les portes s'ouvrent : chaleur, moiteur, foule. Bon allez, on va poser les sacs à l'hôtel, d'après la carte il ne devrait pas être trop loin à pied. Ah ouais mais Bangkok c'est grand, très très grand ! Nous marchons depuis une petite heure quand nous apercevons notre première barricade. Ah ouais mais Bangkok c'est un peu la guerre civile en fait ! Barbelés, sacs de sable, on s'approche timidement, on montre l'adresse de l'hôtel à un Thaï : oui oui faut traverser ! Bon eh bien traversons ! Pas rassurés mais finalement ambiance plutôt bon enfant, genre Notre-Dame-des-Landes, mais avec l'armée qui tire à balles réelles... Nous guettons le moindre bout d'uniforme. Enfin l'auberge ! Après la douche de rigueur, il faut

faim. Les marchands ambulants ne manquent pas, mais nos pauvres estomacs d'Européens ne feraient pas long feu. Un petit resto se présente à nous, recommandé par le gérant de l'hôtel (rabatteur non-officiel), aaah de la vraie bouffe Thaïe non-aseptisée (méchamment épicée quoi) ! On en redemande ! Puis un peu de shopping de première nécessité, étant parti sans tongs, et notre crème solaire ayant été malencontreusement confisquée à la douane... Nous n'irons guère plus loin aujourd'hui, la fatigue pointe le bout de son nez, et puis après tout ce n'est pas comme si on était pressé par le temps !

Réveillés à l'aube par le chant des oiseaux, puis omelette-riz, le p'tit déj' des champions. Direction Rattanakosin, le cœur historique. Difficile d'expliquer à tous les chauffeurs de touk-touk que nous préférons marcher... Aux abords du Grand Palais, un gentil petit vieux nous explique qu'aujourd'hui c'est jour de fête et que le palais n'ouvrira pas avant cette après-midi. Zut, mais en échange il nous met dans un touk-touk et nous dit d'aller faire un tour de bateau sur les canaux, le tout à prix d'ami « spécial non-touriste » ! Mouais... J'ai quand même la légère impression de me faire avoir. Bon le tour en bateau est quand même cool, rien à ajouter. A l'arrivée, après quelques pas maladroits de vieux loups de mer, nous nous dirigeons juste à côté, visite du Wat Po et son célèbre bouddha géant couché... Impressionnant. Ça reste une feignasse. Finalement le plus étonnant dans le bouddhisme c'est de voir que c'est une religion pratiquée, ça change de ces mécréants de Français. Les moines orange sont partout. Et viennent même visiter le Wat Po en touristes, appareils photos en main. Bah ouais quoi, y a pas de raison ! Nos pas nous mènent ensuite jusqu'à Chinatown et son lacin de venelles, plus particulièrement le marché de Soi Wanit. Il faisait chaud dehors, c'est bien pire dedans. Si vous cherchez quelque chose, mais vraiment n'importe quoi hein, vous avez une bonne chance de le trouver ici. Coup de bol, on ressort du marché avec nos portefeuilles toujours en poche. C'est là qu'on se perd un peu, le plan en ma possession n'indiquant qu'un nom de rue sur cinq. Et c'est là que la mini-boussole intégrée à mon short prend toute sa dimension. Bear Grylls aurait été fier de moi ! Las, nos pieds commencent à se manifester. Allez un dernier temple pour la route, le Wat Sakhet, lui ils ont eu la bonne idée de le construire au sommet d'une « montagne », qu'ils ont aussi construite pour l'occasion, marrant, et beau point de vue sur la ville. Bon, je crois que cette fois le fried rice nous appelle !



Arnaque aquatique en do majeur : retour après analyse sur l'épisode fluvial de la veille

Les faits : non loin du Grand Palais, que nous comptions éventuellement visiter, nous croisons un homme entre deux âges, propre sur lui, parapluie à la main (casquette améliorée), qui nous informe en passant que le palais est fermé ce matin. Nous nous arrêtons, il nous explique dans un anglais très correct qu'il est professeur, aujourd'hui est une grande fête bouddhiste, tout le monde est en prière ce matin, il y aura un magnifique feu d'artifice ce soir, plein de musées font demi-tarifs... Mais surtout il nous dit que nous devrions vraiment faire un super tour en bateau dans les canaux, nous sortons une carte, il nous montre effectivement un beau parcours, et nous précise d'aller à cet embarcadère là et pas ailleurs, c'est là-bas que vous ne paierez pas le prix touriste. Soit... Et il nous adjoint de le suivre, il va héler une paire de touk-touks qui traînaient dans le coin. Une paire car un couple d'allemands avait été alpagué juste après nous. Et ces derniers ont dû sentir le coup venir (malin ces allemands), car ils disent finalement qu'ils préfèrent marcher et s'éloignent. Pour notre part, jusque-là nous avons réussi à tenir l'ensemble des touk-touks à distance (globalement une sollicitation toutes les cinq minutes), cette fois nous étions un peu coincés. Et puis ce monsieur a quand même l'air vraiment sympa. Allez va pour le touk-touk, qui nous pose au bout de cinq minutes (que nous aurions fait à pied en dix, mais ne chipotons pas) devant ce fameux embarcadère pour non-touristes. Où notre chauffeur précise un truc en thaï au capitaine du port, puis genre « no tourist » en anglais. Le cap'tain (said what), nous montre avec un grand sourire une pancarte « tour en bateau prix non-touriste : 900 baths par personne (environ 22 euros) », euh ouais mais ça fait cher quand même, ah oui mais sur une autre pancarte il nous montre « tour en bateau prix touriste : 1200 baths ». Ah bah tout va bien alors, on fait une affaire. Et puis c'est pas comme si on était un peu coincé. Allez va pour le tour en bateau !

Les trucs zarbis : bon déjà évidemment le coup des panonceaux touristes et non-touristes, c'était un peu louche. Et puis en checkant une carte après le tour (très sympa soit dit en passant), je me rends compte qu'on ne peut pas avoir fait la ballade prévue dans son intégralité. Plus tard dans la journée, de retour à l'auberge, quand j'interroge le gérant

sur la tenue éventuelle d'un feu d'artifice dans la soirée suite à une obscure fête religieuse, il me regarde avec des yeux ronds... Bon et bien sûr en lisant pour finir quelques articles ciblés de notre guide de Bangkok : 1/ je m'aperçois que ces bateaux peuvent être loués entre 500 et 800 baths un peu partout, et 2/ qu'une technique classique de rabattage consiste à prétexter un « jour du bouddha », puis d'annoncer la fermeture d'un lieu pour en proposer un autre...

La conclusion : elle tombe d'elle-même, on s'est fait avoir comme des bleus, et le sympathique monsieur est plutôt doué dans son métier. Bon en soit ça ne prête pas à conséquence, même si 900 baths ici ce n'est pas négligeable (notre auberge : 810 baths la nuit), et puis c'est le métier qui rentre. Ils jurèrent, mais un peu tard, qu'on ne les y reprendrait plus !



Des Bouddhas en veux-tu en voilà...

Bangkok

Réveil un peu moins à l'aube, sous une chaleur déjà de plomb. Direction la tâche verte des cartes de Bangkok : le Gouvernement, l'actuel Palais Royal et tout un tas de parcs autour, notamment un grand zoo dont nous ne voyons que l'enceinte, suffisamment kitch pour ne pas se sentir obligé d'aller plus loin, ça sent le mouroir. Et puis le zoo il est à l'extérieur, les cigognes planent paresseusement au-dessus de nos têtes, une aigrette tente de faire d'un beau serpent son quatre heures, un gros varan se plonge langoureusement dans un *klong*, un des multiples canaux qui découpent la ville, la Venise de l'Orient. En plus nous avons la Ratchadamnoen Nok Road pour nous, barrages obligent, étrange de voir cette gigantesque avenue vide de l'inferral trafic du reste de la capitale. Cap maintenant sur la « nouvelle ville » à l'Est, toujours à pied, oui Madame, ni la chaleur ni la pollution ne nous arrêtent, et puis que voulez-vous, on aime l'adrénaline de la traversée de rue, sport à haut risque ici, on se sent à chaque fois un peu plus vivant de l'autre côté du trottoir. Alors la « nouvelle ville », ce sont des gratte-ciels par dizaines qui s'élancent plus ou moins élégamment à l'assaut des étoiles, prouesses architecturales ; des centres commerciaux gargantuesques où s'enchevêtrent escaliers mécaniques, néons criards,

écrans géants, sans oublier bien sûr les portraits démesurés du roi ; au sol des kilomètres de bouchons, quelques étages plus haut le métro aérien, entre les deux des passerelles permettant à la foule en costume (mon Dieu ils doivent mourir de chaud) de passer allègrement d'un centre commercial à l'autre. Et au milieu de cette démesure de béton, de verre et d'acier, nous partons en quête d'un minuscule sanctuaire bien planqué (mais genre vraiment bien planqué...), dédié à la fertilité : au pied d'un arbre majestueux s'empilent des centaines de phallus de toutes les tailles et de toutes les matières (mais c'est la ouate que j' préfère...), ainsi que les voiles de toutes les femmes en mal d'enfant venues prier ici. J'adore. Le retour au bercail se fera grâce à une vedette express sur un *klong* non loin : il faut faire avec l'odeur d'égout du canal et les projections d'eau putride (les locaux ne s'y trompent pas et gardent la main sur le visage... d'ailleurs point de touristes ici, ça change agréablement !), mais le transport vaut le détour !

Dernier jour à Bangkok, et nous tentons pour la deuxième fois d'aller faire un tour au Grand Palais. Aujourd'hui nous guetons toute apparition fortuite de rabatteur déguisé en petit vieux. Et nous sommes effectivement abordés à nouveau par un homme plutôt sympathique, mais cette fois, j'ai beau retourner la conversation dans tous les sens, il semblerait qu'il soit bel et bien uniquement sympathique ! Ouf ! Sauf qu'il nous détourne quand même à nouveau du Grand Palais pour aller plutôt voir le « Big Bouddha », qui n'est ouvert que le matin, et puisqu'on part demain... Mais euh on va devoir payer combien là ? Bah rien, c'est gratuit... Ah bon cool alors ! Donc on repart voir ce fameux Big Bouddha, qui lui est Debout (bah oui on a déjà vu un Big Bouddha Couché, suivez un peu !). Effectivement il est plutôt Big, rien à dire. Bon on va réussir à y aller au Grand Palais ou bien ? Troisième tentative. Nous arrivons dans l'enceinte. Tenue correcte exigée. Aurélie est indécentement vêtue d'un short qui lui arrive aux genoux... Mince ! Eh bien alors allons acheter une robe au marché voisin. Allez, cette fois c'est la bonne, Grand Palais 4^{ème}, action ! Ah ouais mais c'est hors de prix l'entrée en fait ! Euh on peut négocier ? Non ? Bon, demi-tour donc. Grand Palais 4 – Les Chats 0. Tiens pour se venger on va se faire un Big Bouddha Assis dans le Wat Mahathat voisin. La méditation, y a que ça de vrai ! Adieu trépidante Bangkok, demain cap sur le Nord !



Ah tiens, encore des vieilles pierres

Ayutthaya

Lorsque l'on quitte (difficilement) Bangkok en direction du Nord, on remonte le temps. Nan mais ça ce n'est pas possible me direz-vous, la machine adéquate ne sera inventée que dans un siècle. Bon allez je vous explique l'astuce, petite leçon d'histoire : les Thaïs débarquent du Sud-Ouest de la Chine. Pendant quelques siècles ils se contentent de se mettre gentiment sur la gueule avec les Môngs et les Khmers qui vivent dans le coin, un petit pillage par ci, une vendetta par là. Puis ils créent une première capitale en 1238, Sukhotai, et mettent au pas toute la région. Bon mais v'là t'y pas qu'en 1350, une deuxième capitale voit le jour au Sud, Ayutthaya, qui vassalise la première. S'ensuit un bel âge d'or de quelques siècles jusqu'à ce que les Birmans voisins viennent ratiboiser le tout en 1767. D'ailleurs balèzes les gusses, ils n'ont vraiment rien laissé, genre ils ont épluché chaque micron d'or sur les statues. Du coup troisième et dernière capitale, Bangkok, toujours plus au Sud (je résume hein, au final il y a eu quelques autres capitales temporaires, mais bon...) ! Par contre les gars méfiez-vous, là vous êtes quand même dos au mur, après Bangkok c'est la mer !

Nous voilà donc dans le train en direction d'Ayutthaya. Ça vous parle les scènes de film où on voit un pauvre malheureux courir désespérément derrière son train qu'il vient de louper d'une minute, et bien sûr le train s'enfuit dans le lointain (mais ça lui donnera l'occasion de rencontrer une belle inconnue sur le quai, effet papillon tout ça tout ça...). Bon bah là le pauvre malheureux à le temps de s'en griller une, d'attendre que le train s'éloigne un peu, puis de faire un p'tit footing tranquille pour monter dedans. Le charme des voyages ! Après ce petit parcours ferroviaire, il nous faut prendre le bac pour traverser la Chao Praya, car oui Ayutthaya est une île (ce qui n'a au final pas servi à grand-chose contre les envahisseurs). Son exploration est conseillée en vélo ou en touk-touk, mais une fois de plus nos pieds décident de nous conduire de temples en temples. Ce sont quand même des grands malades ! Et après ils vont encore se plaindre d'être légèrement endoloris. Nous errons donc parmi les *wat* en ruines, entourés de *prang* et de *chedi* dont nous ne pouvons qu'imaginer la gloire passé. Petit

florilège de noms qui ne vous évoqueront rien, si ce n'est qu'ils ne causent pas comme par chez nous : Wat Suwan Dararam, Wat Borom Phuttaram, Wat Som (facile celui-là), Wat Maha That, Wat Ratchadurana, Wat Thammikarat (un temple rempli de statues de coqs déposées par les pèlerins, j'en ai déduit qu'il s'agissait de touristes en partance pour la France), Wat Na Phra Man, Wat Si Samphet (le mieux conservé, bon c'était aussi le plus grand – accolé au Palais Royal, mais lui a complètement disparu – donc plus difficile à raser), Viharn Phra Mongkol Bopitr (sanctuaire complètement restauré qui abrite un énoorme Bouddha assis), Wat Lokaya Sutharam (un Bouddha couché en pierre énoorme – ah nan je l'ai déjà dit – gigantesque !), Wat Phra Ram... La ville a été capitale pendant plus de 400 ans, donc forcément ils ont eu le temps de faire un bon p'tit paquet de temples en tout genre !

En bonus : une faune et une flore assez présente au milieu de toutes ces ruines, notamment les oiseaux qui s'en donnent à cœur joie dans les innombrables canaux et étangs qui sillonnent l'île. En malus : une troupe d'éléphants enchaînés et drapés pour le plus grand bonheur des *farang* (touristes) et des Bangkokais en goguette (destination prisée le week-end).

En super bonus : une nourriture de plus en plus exquise, au fur et à mesure que l'on ose sortir du « classique » riz frit (qui se décline quand même sous un petit paquet de versions différentes, suivant la quantité de piments disséminés dans l'assiette). Avec parfois des surprises : le petit resto de rue de ce soir propose des desserts, fait exceptionnel. On se laisse tenter (enfin j'insiste en fait) par une photo appétissante suivie de caractères thaïs évidemment incompréhensibles pour nous. Au final nous avons droit à un bol rempli d'une espèce de bouillie de pain de mie dans du lait sucré, surmonté d'une montagne de glace (à savoir de l'eau congelé hein, pas du Häagen-Dazs) saupoudrée de chocolat. C'était comment dire... intéressant est le terme le plus flatteur que j'ai trouvé. Par vengeance Aurélie a commandé une gaufre / banane / boule de glace vanille / chantilly / chocolat fondu. Tss tss...



Ok donc toujours des vieilles pierres...

Sukhothai

... Mais de mon point de vue ce sont les plus belles que l'on ait pu voir jusqu'à présent. Elles se méritent les coquines ! Six heures de bus séparent Ayutthaya de Sukhothai et, y a pas à tortiller de l'arrière-train, six heures de bus c'est looong... Alors je ne vais pas vous refaire le coup du gus qui court désespérément derrière son bus, vous avez compris l'idée. Blague à part, le bus ce n'est pas si mal, à condition d'aimer la clim' légèrement sur-dosée, les pauses bouffe-pipi toutes les heures (avec un bus qui repart sans prévenir sinon ce n'est pas drôle), et les sonneries de portable des Thaïs, originales et sonores. Et encore on est plutôt chanceux, la voisine de bus d'une voyageuse avait quelques durians dans son sac, elle a particulièrement apprécié. Personnellement je n'ai pas encore franchi le pas de goûter au « roi des fruits ». Et soit dit en passant, nous n'avons pour l'instant rien mangé de vraiment bizarre, pas d'insectes grillés sur les étals, pas d'œuf contenant un poussin mort-né, wallou, nada ! Bref, trêve de digressions. Retour à ce trajet de bus qui s'achève enfin. Presque en fait, puisque nous arrivons à New Sukhothai, et ce qui nous intéresse est Old Sukhothai, à 15 km de là. Prochain bus : 1h30 d'attente (au moins), grrr... Bon, touk-touk ? Ah oui mais cher, forcément on sort du bus avec une quinzaine d'autres farangs ! Attendons alors. Au bout de 10 min, les autres touristes partis, les prix fondent au soleil, c'est magique. Ca y est, nous franchissons le mur d'enceinte (quasi-) millénaire, carré (quasi-) parfait de 3 km de côté, nous voilà dans le lieu qui a vu naître la civilisation Thaiï.

Là encore donc nous nous baladons parmi ces ruines majestueuses, avec quelques différences néanmoins : personne n'a détruit cette ville, elle a juste été laissée à l'abandon, donc le temps à fait son œuvre, mais il reste finalement plus de choses à voir ; nous avons réussi à calmer les lubies de nos pieds, et nous avons loué deux vélos ; toute la ville historique se présente sous la forme d'un grand parc, ici point de mélange ancien-moderne au goût plutôt douteux. C'est donc un véritable plaisir que de se promener cahin-caha sur nos antiques petites reines en quête des vénérables sanctuaires des grands rois. Pour éviter

la fournaise, il faut tirer un trait sur notre grasse matinée (la nourriture l'est assez, aaah délicieux Pad Thaï). A six heures, il ne fait guère qu'une trentaine de degrés, la journée s'annonce belle (mais quelle journée ne l'est pas ?), pas un farang à l'horizon, I want to ride my bicycle ! A onze heures, nous baignons dans notre jus, l'ombre se fait rare, à l'inverse du touriste chapoté, l'antique chaîne menace de rendre l'âme à tout moment, finalement ce sera le pneu. Ainsi qu'Aurélie par la même occasion. Il est temps de partir en quête de notre deuxième repas (et dire que les moines n'ont droit qu'à un repas par jour...) ! Mais votre dévoué serviteur n'a pas encore son quota d'images quotidiennes, il en veut plus, toujours plus, aux quatre cardinaux en robe rouge il pédale, sous un soleil de plomb, pendant que le sage Thaï digère à l'ombre. Vite, le soleil se couche, et le temps s'arrête alors. Les ombres des Bouddhas, polis par des siècles de moussons, semblent s'étirer à l'infini. Crapauds et grenouilles commencent leur concerto nocturne à mesure que les oiseaux se taisent. Et les moustiques sortent de leurs marigots. Allez, une dernière portion de riz, une bière locale avec un voyageur d'outre-Rhin moins local, afin de renouveler à nouveau la belle amitié franco-allemande, un article et au dodo. Demain un nouveau bus nous attend !



Dans la jungle, terrible jungle...

Chiang Mai

5h de bus depuis Sukhothai, une bagatelle. Nous sommes désormais dans le Nord, plus très loin du fameux Triangle d'Or, haut-lieu des Mathématiques. Euh je déconne hein. Ici plaines et rizières ont cédé la place à de petites montagnes, refuge de tout un tas de minorités ethniques. Chiang Mai, la « Rose du Nord », n'a pas tout à fait volé son nom. Mais chaque chose en son temps. A l'arrivée, après le désormais habituel bras de fer touk-touk-je-gonfle-mes-prix-à-bloc VS touriste-je-ne-veux-pas-me-laisser-enfler, nous atteignons notre guest house qui, ô surprise, est en travaux. Changement de direction, nous sommes finalement surclassés au Paradise Hôtel. Cela fait une heureuse, qui découvre dans le très beau hall tout un tas de bassins à poissons (et moustiques bien sûr). Ah oui je ne vous ai pas dit : Aurélie est une Fish Freak ! Allez dodo (enfin après mon traditionnel repérage des lieux en

solitaire, histoire de pouvoir épater Madame ensuite en faisant style ça fait 10 ans que j'habite la ville !), demain nous quittons la civilisation.

Quelque part dans la jungle (vraisemblablement du côté du Doï Inthanon)

C'est Rocky en personne qui sera notre guide pour ces trois jours. Bon le nôtre fait 1m60 et est taillé comme une crevette, n'empêche. Après une heure de route nous sommes en plein cœur des montagnes. Alors rien à voir bien sûr avec nos pics pyrénéens, ici il s'agit plutôt de douces collines (qui montent quand même à plus de 2000 pour certaines) densément boisées et... en feu ! Volontairement en plus ! Eh oui, nous sommes en pleine saison sèche (nous n'avons d'ailleurs toujours pas vu la moindre goutte rafraichissante), et les Thaïs en profitent pour brûler les tapis de feuilles qui recouvrent le sol histoire d'enrichir un peu la terre. Une sorte de smog permanent plane donc sur ces collines, ce qui d'un côté gêne un peu la vue, mais de l'autre rajoute un soupçon de mystère aux lieux. Alors il fait chaud, cela va sans dire, et partir à l'assaut des sommets ne se fait pas sans mal, la sueur se compte en litres. Nous sommes cernés d'arbres dont les branchent semblent toucher le ciel, aux sommets desquels oiseaux et cigales vocalisent à qui mieux mieux. Nous croisons rizières à étages desséchées, cabanes isolées, paysans souriants. Au détour d'un sentier (pas toujours existant), le doux murmure de l'eau se fait entendre, et nous tombons bientôt nez à nez avec une cascade qui ne demande qu'à nous masser généreusement les épaules. L'eau est délicieusement glaciale, des petits poissons viennent se régaler sur nos pieds. Des femmes de diverses minorités montagnardes tissent de splendides étoffes, Aurélie en profite pour s'initier. Un petit concours est organisé, un lance-pierre, une réserve de galets, une bouteille suspendue distante de quelques pas, trois essais, le perdant paye une bière au gagnant (huum la Léo Beer, un régal). Nous atteignons un petit village Karen, perché au milieu de nulle part, que la Reine bien-aimée en personne est venu visiter à trois reprises. Belles maisons de bois, pas un pylône électrique en vue, basse-cour omniprésente, quelques cochons grassouillets, des vaches faméliques, et des enfants partout, sourires généreux et sincères pour ces farangs de passage. Une famille accueillera notre petit groupe pour la nuit, qui sera forcément courte, entre les chœurs de ronflements, les matelas pratiquement inexistantes et les concertos des coqs, ces derniers prenant un malin plaisir à commencer trois heures avant l'aube. Rocky nous explique le fonctionnement des « jungle toilets » : un trou, des seaux d'eau, un grand sac pour mettre le PQ qui sinon bouche tout, je

ne rentrerai pas plus dans les détails. Notre deuxième nuit se fera, elle, dans une sorte de camp scout pour touristes dans un cadre de rêve, un peu moins typique, un peu moins sommaire (il y a un évier !), mais avec un atout de taille : un bébé macaque apprivoisé ! Qui trouvera dans les bras d'Aurélié une douceur bienvenue, le ventre plein de ses rapines (que nous consentons généreusement, impossible de résister à cette boule de poils). Après deux journées de trek (niveau touriste avec mention « marcheur du dimanche »), une journée de réconfort. Une petite balade à dos d'éléphant, ça trompe énormément. Bon... Au moins ces derniers n'étaient ici pas enchaînés et semblaient plutôt bien traités par leurs cornacs. Et pour faire partir l'odeur, une descente de rivière sur un radeau de bambous, rafraîchissant. L'endroit semble d'ailleurs être le refuge des jeunes Thaïs, en grandes vacances, qui viennent faire trempette à grand renfort d'éclaboussures. Allez, snif, il est temps de quitter l'ombre bienfaisante des géants de bois séculaires, nous retrouvons la civilisation.



Temples et marchés, ou comment contenter les deux parties

Chiang Mai

On a beau être à 9163 km de Toulouse (à vol de gros oiseau), Chiang Mai est de ces villes où l'on se sent agréablement comme chez soi. Dépaycé, certes, mais bien. Qu'est-ce qui donne ici cette impression ? Difficile à dire. Une certaine atmosphère dirons-nous (mais est que j'ai pour autant une gueule d'atmosphère ?). Troisième ville de Thaïlande, Chiang Mai, si l'on se limite à son centre historique (carré parfait de 1500m de côté, entouré de douves – sans les crocos – et de restes de remparts) et aux quartiers avoisinants, donne finalement l'impression d'un gros bourg provincial, à mille lieux de la trépidante et tentaculaire Bangkok. Ici on ne risque presque pas sa vie en traversant la rue ! Bon malheureusement nous ne sommes pas les seuls à trouver la ville sympathique : cette dernière semble envahie de farangs de tous horizons, sans doute pas autant qu'à Bangkok, mais vue sa taille réduite, la concentration est plus importante. Et c'est ainsi que tout l'Est de la ville a été transformé en une succession de : guest house, salon de massage, tour operator, tailleur, restaurant à l'européenne, fausses antiquités, et on recommence. Mais bon, l'ambiance reste bon enfant,

on est quand même loin du harcèlement touristique de Phuket (enfin dixit mon guide, je n'irai pas vérifier). D'autant plus que dès que l'on sort de ces quelques rues, les visages pâles se font plus rares. Justement notre hôtel se tient un peu à l'écart, une quinzaine de minutes de marche nous sont nécessaires pour rejoindre la vieille ville, mais que voulez-vous, quand on aime on ne compte pas !

Chiang Mai, c'est donc une ambiance, mais aussi des temples. En pagaille. D'aucuns vous diront qu'ici les temples sont plus raffinés, quintessence de l'art Thaï. Grand bien leur fasse, personnellement je ne suis pas expert en la matière. Je dirais pour ma part, plus prosaïquement, que les temples du coin envoient du bois (j'invite les non-initiés au langage d'jeuns à faire une petite recherche Google). On a un peu de tout. De l'ancien, voir du très ancien : le Wat Chiang Man, premier temple de la ville date de 1300, mais contient un bouddha de marbre de plus de 2500 ans, à l'époque où Romulus et Rémus tэтаaient encore leur louve. Du différent : marre de la feuille d'or ? Le Wat Sri Suphan est intégralement recouvert d'argent ! Mais surtout on trouve des temples de quartier en pagaille à côté des monuments historiques. Et un à particulièrement retenu notre attention : le Wat Bupparam ! Comment dire... Imaginez un temple classique avec son lot de dorures, bas-reliefs, fresques... Puis imaginez le maître d'œuvre qui se dit qu'il y a un peu trop de vide entre toutes ces décorations. Et qui se lâche un peu. Jusqu'à ce que l'architecte lui signale gentiment que le prochain ajout risque de faire s'écrouler l'édifice. Du coup on se venge sur le jardin, tient si on mettait des statues d'animaux... Tigre, buffle, nan mais vasy rajoute un lion, une girafe, attend attend ça ce sera parfait : Donald qui mange du riz !

Bon, Mòssieur a eu ses temples, Mâdame veut pouvoir chiner. Coup de pot, Chiang Mai est aussi la capitale Thaï de l'artisanat. Et quoi de mieux qu'un marché pour écouler les stocks ? En marché de jour, le Warorot mérite le coup d'œil, et ô joie, pas l'ombre d'un farang à l'horizon. Mais c'est la nuit que les échoppes provisoires prennent vie : le Saturday Market et le Sunday Market déroulent sans fin leurs centaines de boutiques généreusement achalandées dans une ambiance de fête. Bon, on se rend vite compte qu'on retrouve les mêmes produits d'un stand à l'autre, mais Mâdame est aux anges. De délicieuses effluves s'échappent des cantines de part et d'autre de la rue, un groupe d'étudiants massacre joyeusement Hôtel California avec divers instruments du cru, une foule se presse autour du marchand de sacs chinois à 20 baths, et les pauvres cafards tentent désespérément de

traverser cette forêt de pieds prédateurs (la plupart du temps sans succès, une semelle de tong en guise de cercueil). Les prix sont bien souvent dérisoires, mais le marchandage bat son plein. Les badauds s'extirpent de la foule lessivés, les bras chargés d'articles en tout genre (parfois Made In China pour le badaud imprudent).

Et voilà, après trois jours à Chiang Mai, il est à nouveau temps de reprendre la route. L'appel du large se fait entendre semble-t-il.



Un p'tit coin d'paradis (pas besoin d'parapluie)

On the road

L'air de rien, Chiang Mai est quand même vraiment au Nord de la Thaïlande. Et notre prochain objectif, l'île de Koh Chang, sans pour autant faire partie de la smala des îles du Sud, n'est pas exactement la porte à côté. Retour à Bangkok pour commencer, où nous débarquons à 5h du mat, après plus de 10h passés dans un gros bus de nuit, réveillés fort sympathiquement par le vigoureux « Bangkok » hurlé par le chauffeur. Aoutch, ça pique. Que, quoi, qu'est-ce qui se passe, on est où ? Et bien sûr quand on émerge à l'air libre avec 40 autres farangs hébétés, c'est une nuée de « Taxi ! » et « Touk-touk ! » qui s'abat sur nous, grosse aubaine, un troupeau de touristes qui ne calculent rien ! Bon bah allez, il faut se lancer. On doit prendre un deuxième bus, dont le terminal est bien sûr de l'autre côté de la – gigantesque – ville. Après un premier essai infructueux (petit problème de compréhension, le chauffeur rajoutait un zéro au prix demandé, désolé mon pote mais on va s'arrêter là...), nous voilà traversant une dernière fois la capitale, déjà gentiment embouteillée. Le temps d'avaler un p'tit déj sur le pouce, et c'est reparti pour à nouveau 5h de bus... Aaah, les routes se font de plus en plus petites, une odeur d'iode envahit soudain l'habitacle, ça y est je la vois, la mer de Chine fait son apparition ! Allez, plus qu'une petite traversée en bac et nous y sommes !

Koh Chang

Les verts sommets élancés de Koh Chang emplissent l'horizon. De loin, tout n'est que jungle. Puis à mesure que nous approchons, d'exquises

bandes blanches émergent de l'eau, courbes parfaites de sable dont nous sentons déjà la finesse sous nos pieds. Cocotiers et filaos les ceignent, ombres salvatrices sous la chaleur de midi (d'un peu tout le temps d'ailleurs... Le froid ? Ah non, connais pas...). Le bateau accoste. A nouveau le ballet des touk-touk, l'île étant plutôt grande. Direction : Kai Bae, troisième anse en partant du Nord (pour mieux comprendre, on débarque à l'Est, les plages sont à l'Ouest, la route n'existe pas au Sud-Est, donc on traverse l'île du Nord au Sud... C'est plus clair ? Comment ça non ?). Là on pose les valises (enfin les sacs en l'occurrence) dans notre petit bungalow, on sort les maillots de bain, et le temps s'arrête enfin. Après le vagabondage endiablé des quinze derniers jours, la pause s'impose.

Une journée type à Koh Chang. Oiseaux et cigales finissent par nous faire ouvrir les yeux (bon et la construction du complexe hôtelier voisin aussi, mais j'ai omis ce détail dans un souci d'idyllisme exacerbé). Un petit câlin aux chats du coin qui nous ont définitivement adoptés, puis il est temps de partir en quête du petit déjeuner dans l'une des délicieuses gargotes de la rue principale. Le ventre bien plein (de salé pour moi, sucré pour ma mie), que faire ensuite ? Baignade matinale dans l'eau à 30° ? Louer un scooter pour aller explorer les coins reculés de l'île (en priant pour que le moteur tienne le coup dans les montées à 30° – coïncidence ? – et en redoublant de prières pour que les freins ne rendent pas l'âme dans les descentes qui s'ensuivent) ? Ou plutôt rejoindre en kayak l'un des îlots voisins pour s'adonner aux joies du snorkeling (et des coups de soleil qui vont de pair) ? Il est temps de partir en quête du déjeuner dans l'une des délicieuses gargotes de la rue principale. Le ventre re-plein, le soleil à son zénith, l'heure est à la sieste, à l'ombre de notre petite terrasse de bois. Quand la chaleur redevient supportable et que le soleil ne risque plus de nous transformer en poulet rôti, direction la plage pour un nouveau barbotage rafraichissant... Ah nan mince, je retire rafraichissant, l'eau est plus chaude que l'air. Rhôo et zut, ces éléphanteaux nous ont encore piqués notre spot ! Oui bon tu barris, t'es content, mais faut partager un peu maintenant, ce n'est pas comme si tu ne prenais pas de place hein ? Les cocotiers se parent soudain d'or, le soleil disparaît à l'horizon dans un ultime flamboiement. Apéro ? Apéro ! Il est finalement temps de partir en quête du dîner dans l'une des délicieuses gargotes de la rue principale. Aaah, encore une journée bien remplie au pays du stress et de la grise mine. Passez donc nous faire un coucou !



Sédentarisation en cours

Koh Chang

Dur dur de repartir quand on a trouvé un p'tit coin sympa, telle est la malédiction du voyageur (bon je reconnais qu'il y a pire comme malédiction). On trouvera toujours de nouvelles excuses pour repousser le départ aux calendes grecques. En ce qui nous concerne, on attend Songkran, le nouvel an Bouddique, festival de l'eau. Ce dernier consiste en une gigantesque bataille d'eau à l'échelle du pays (enfin il y a aussi tout un tas de machins religieux, mais de ce que nous autres étrangers pouvons comprendre, c'est qu'on se balance des seaux d'eau à la gueule tout la journée). Si nous parvenons à déplacer nos sacs donc, nous quitterons la Thaïlande samedi pour rejoindre le Cambodge. En attendant, voici dix choses à savoir sur Koh Chang (enfin si j'arrive jusqu'à dix), sans ordre d'importance.

1/ Quelques chiffres (bon là je me contente de copier Wikipédia) : 2^{ème} île de Thaïlande, loin derrière Phuket et ses cohortes (infernales) de touristes, une trentaine de kilomètres de long sur une quinzaine de large. Point culminant : 743 mètres, le Kao Salak Phet. Un peu plus de 5000 habitants en 2005, on ne doit pas être loin du double aujourd'hui.

2/ Koh Chang, l'« Ile de l'éléphant », est ainsi nommée à cause de sa forme, qui peut effectivement évoquer une tête d'éléphant avec sa trompe. La cinquantaine de pachydermes présents sur l'île ne sont en aucun cas sauvages, uniquement destinés à transporter des bambins braillards sur leurs dos.

3/ Peuplée seulement depuis le XIX^{ème} par des cultivateurs de coco et d'hévéa, ce n'est que depuis une petite vingtaine d'années que l'île s'est fait connaître des touristes. Avant ça, quelques villages de pêcheurs, une route de terre battue, du paludisme en bonus. Jusqu'à ce que le gouvernement annonce vouloir faire de l'île une nouvelle Phuket. Heureusement pour l'instant il n'a pas encore tout à fait réussi...

4/ Les touristes justement, parlons-en. Ils sont majoritairement Thaïs, et les étrangers sont majoritairement... Russes ! Au point que l'on trouve du cyrillique absolument partout ! Lassés de la Crimée ?

5/ La route côtière ne fait pas le tour de l'île. En effet, pour on ne sait quelle obscure raison, il manque une portion de route à l'extrême Sud de l'île, l'une des zones les plus montagneuses (mais bon à mon sens pas plus que d'autres coins « délicats » où la route s'amuse bien). Ce qui fait que pour aller de Ban Salak Phet à Bang Bao, deux bleds distants de disons 5 kilomètres, il faut faire par la route la bagatelle de 80 bornes...

6/ Niveau faune, la jungle du centre, classée Parc National, abrite tout un tas de bestioles plus ou moins sympathiques, dont une population non négligeable de macaques. Ces derniers sont malheureusement nourris par les locaux et les touristes, malgré les panneaux d'interdiction, pour notre plus grand bonheur, mais surtout pour le plus grand malheur du fragile équilibre de la nature...

7/ L'accès au Parc National est payant, 200 Baths pour les farangs, 20 pour les Thaïs. Un peu rageant quand on sait que la plupart des cascades sont situées dans l'enceinte du Parc, mais qu'il faut en ressortir à chaque fois. Bon après ce n'est jamais que 5 euros... Quant à traverser le Parc à pied, jouable, mais un guide local est quand même fortement conseillé (j'ai essayé un peu tout seul, pas simple le repérage dans la jungle, ça change des forêts domaniales).

8/ Pas de beaux fonds marins sur Koh Chang à faible profondeur. Pour en prendre plein les mirettes, il faut rejoindre l'une des 52 petites îles du parc marin, via un kayak ou via une excursion snorkeling en bateau à la journée. Le premier est plus intimiste, le deuxième permet de voir plus de trucs, mais il faut aimer la foule...

9/ Petite leçon d'histoire : 17 janvier 41, une flotte française disparate, le Lamotte-Piquet à sa tête, attaque la flotte du Siam parquée à Koh Chang, et, une fois n'est pas coutume, lui met une belle petite tannée. La bataille est méconnue en France car en plein gouvernement de Vichy... Mais les locaux, eux, s'en souviennent très bien, et tirent à vue sur tous les Français qu'ils croisent. Nous parlons donc exclusivement anglais dans la rue (ayant quelques difficultés avec le russe)...

10/ C'était bien sûr une blague, il n'y avait que neuf choses.



TDM Season 1 : l'heure du bilan (calmement)

Diantre, bientôt quatre semaines que nous avons quitté les verts pâturages du Sud-Ouest, quatre semaines à vagabonder par monts mais surtout par vaux au sein du beau royaume de Siam. Difficile pour autant de « faire le tour » d'un pays culturellement si riche et géographiquement plutôt étendu. C'est ainsi que l'on prend la mesure d'une certaine frustration liée à ce Tour du Monde : accepter de ne pas pouvoir « tout » voir, ne pas s'engouffrer dans le piège touristique de la course contre la montre, au risque non seulement de tomber rapidement en panne de batterie (difficile de se dire « je me reposerai en rentrant »), mais surtout de passer à côté de l'essence même du voyage. Non pas une accumulation de clichés (au sens photographique du terme), magnifiques et glacés, mais plutôt une succession de court-métrages, vibrants instantanés qui éveillent nos 5 (ou 6) sens.

Tâchons donc de dresser un petit portrait objectif de cette première étape de l'autre côté du Monde. La Thaïlande est l'un des pays les plus touristiques d'Asie. Et si en France nous ne faisons pas forcément attention aux cohortes de visiteurs étrangers, force est de constater qu'ici, ce sont nous les étrangers, et que l'on passe difficilement à côté de nos pairs. Pas évident en effet de sortir des sentiers battus, tout d'abord à cause de la difficulté à communiquer : si dans les zones d'affluence on trouve des Thaïs en possession de quelques rudiments d'anglais, ainsi que des menus sympathiquement illustrés, dès que l'on s'éloigne de ces zones on pédale dans le couscous. Mais aussi et surtout car l'ensemble des beautés du pays, culturelles et naturelles, sont finalement en plein cœur de ces zones d'affluence. Néanmoins, les Thaïs sont aussi massivement des touristes dans leur propre pays, grâce notamment au fait que la plupart des musées et sites soient accessibles plus ou moins gratuitement pour les locaux (mesure exemplaire de mon point de vue), ce qui fait qu'il suffit finalement de suivre ces derniers pour dénicher le p'tit boui-boui délicieux qui aura échappé au farang de base (ce dernier ne consentant à mettre les pieds que dans les endroits surmontés d'une enseigne « European food »).

Les Thaïs justement, parlons-en. Malgré d'énormes problèmes de communication (nos « vraies » conversations avec des Thaïs se

comptent sur les doigts d'une main), ces derniers ne se départissent que rarement de leur sourire. On sent ici que la population est particulièrement heureuse, fière d'appartenir à ce pays millénaire sans tâche dans son histoire, qui malgré des voisins particulièrement belliqueux, a su se reconstruire en permanence, et plus fort encore, a su échapper au terrible joug colonial. Les Thaïs ne sont pas soumis au fatalisme propre parfois aux Bouddhistes, sont parfaitement conscients de l'aubaine que représente le tourisme, et font tout pour que les honorés visiteurs se sentent bien ici, mais sans servilité aucune, juste armés d'une désarmante gentillesse. Et si parfois dans certaines zones l'on pourra se sentir légèrement harcelé, cela restera toujours bon enfant.

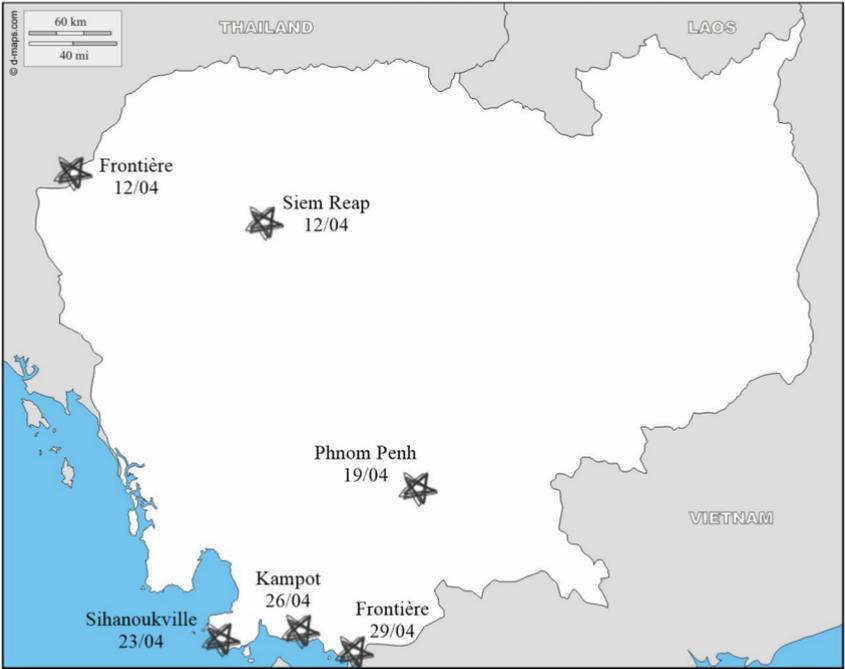
Les dépenses, nerf de la guerre pour les routards au budget limité que nous sommes, n'auront pas crevé le plafond fixé, bon début. Il faut dire quand même que la vie est excessivement bon marché dès lors justement que l'on sort un peu de l'« European food ». Autour de 10 euros la chambre double de guest house (avec ventilateur, compter le double pour les amateurs de TV et d'air conditionné), une portion de riz frit ou de pad thaï – les classiques – tourne autour d'un ou deux euros (compter au moins 10 euros pour une pizza au bord de la plage), une heure de massage entre 3 et 4 euros (!!!), et une bonne bière locale (Chang ou Léo pour les meilleures) moins de 2 euros les 630mL. Alors certes nous nous sommes quand même restreints un minimum, mais nous avons vécu ici de fort belle manière (1000 euros à deux pour 4 semaines).

Quant au contenu du pays lui-même, vous avez pu vous en rendre compte au travers de nos différents articles, on alterne gaiement entre le doré extravagant des temples, le limpide turquoise de l'eau, le vert éclatant de la jungle, et le vicieux rouge des coups de soleil. Côté coup de cœur, je dirais pour ma part les vieilles pierres de Sukhothai au coucher du soleil, quand les hordes de touristes sont reparties dans leurs cars climatisés, que seul le bruit des insectes trouble le religieux silence, et que les derniers éclats orangés viennent souligner les contours adoucis des bouddhas millénaires. Quant à Aurélie, son coup de cœur est ici, chez Buzza, Kai Bae, Koh Chang, allongée sur la terrasse de bois, à l'ombre des palmiers, entourée de deux chats apathiques et d'une petite fille énergique d'âge indéterminé, à deux pas des mille trésors de nacre rejetés quotidiennement au rythme des marées.

Adieu belle Thaïlande, tu as parfaitement rempli ton rôle de première destination, nous plongeant avec délice au cœur de l'exotisme mais sans les mauvaises surprises qui accompagnent parfois les voyages au long court, et surtout nous motivant pour poursuivre sans relâche notre exploration de la planète. Nous repenserons à toi dans nos vieux jours, bavant de désir à l'idée d'un « mango sticky rice » et appelant de tous nos os fatigués un massage énergétique. Allez trêve de nostalgie avant-coureuse, le Cambodge nous tend les bras !

Cambodge

12/04 – 29/04





La Khmère, qu'on voit danser, le long, des golfes Khmers...

On the road

C'est marrant sur la carte ça a l'air super proche Koh Chang (Thaïlande) et Battambang (Cambodge). Au final il nous aura fallu douze heures, et pour arriver non pas à Battambang mais à Siem Reap. Récit. Départ programmé à 7h, notre minibus arrive avec la demi-heure de retard traditionnelle. On traverse l'île direction la côte Est, puis un p'tit coup de ferry, 45 minutes de queue pour faire le plein (à la station la moins chère du coin, file d'attente monstrueuse), et 3h de route à 140 (sur des routes de campagne j'entends...) pour rallier Aranya Prathet // Poipet, la frontière. C'est d'ailleurs notre première « vraie » frontière terrestre, avion et Europe nous ont fait oublier le délicieux petit frisson du face-à-face avec le douanier (heureusement qu'il reste l'Andorre...). Valse à trois temps : on tamponne pour sortir de Thaïlande, on achète le visa Cambodgien (en n'oubliant pas le petit billet qui dépasse négligemment du passeport), on tamponne pour rentrer au Cambodge. Ouf ! Pas de sachet de drogue planqué dans nos sacs ! Las, trop tard pour trouver un bus pour Battambang, peu fréquenté, et le taxi est hors-budget. Bon bah va pour Siem Reap alors, le camp de base d'Angkor et ses 2 millions de visiteurs par an... C'est reparti pour deux bonnes heures dans un nouveau minibus, bondé. Allez terminus, plus qu'à trouver un squat pour la nuit. Ah oui mais c'est le Nouvel An Khmer là, c'est un peu comme arriver un 1^{er} août à St Trop' sans réservation... Aloors, complet, complet, oui il nous reste une chambre à 250\$, complet, complet, oui il nous reste une chambre à tarif abordable pour les routards odorants que vous êtes, victoire ! Ah bah tiens il est 19h...

Siem Reap

Nous avons changé de pays, mais à quoi le voit-on ? Plus de 7-Eleven à chaque coin de rue, le nombre de personnes par véhicule a sérieusement augmenté, les touk-touks sont « détachables » (on vire la carriole, hop magie, on a une moto !), et bien sûr il faut oublier le maigre vocabulaire thaï difficilement appris. Siem Reap, c'est l'une des grosses plaques tournantes du tourisme en Asie. Mais ces jours-ci, les visages pâles ne font pas le poids face aux locaux : pour le Nouvel An,

les Cambodgiens des quatre coins du pays ont tendance à converger vers Angkor dans une sorte de pèlerinage festif. Bon, allons donc nous joindre à la fête !

Pour les lecteurs éventuels d'une autre planète, Angkor c'est un ensemble de temples perdus au milieu de la jungle, tous plus grands et plus majestueux les uns que les autres, construits entre le IX^{ème} et le XV^{ème} siècle après Monsieur Christ. Enfin il y avait aussi une flopée d'habitations entre ces temples hein, jusqu'à 750 000 personnes ont vécu là, mais bon ces dernières n'ont pas supporté les siècles. Et quand je dis grands et majestueux, c'est un euphémisme pour le coup, c'est VRAIMENT très impressionnant (et je suis difficilement impressionnable). Une bonne idée pour parcourir le parc archéologique est de prendre un vélo, une antiquité si vous voulez rester dans le ton, et de voguer de temples en temples au gré de vos envies. Alors bien sûr votre moitié risque de copieusement vous maudire ; bien sûr les kilomètres sous le soleil de plomb vous paraîtront interminables, rythmés par le ronron de la chaîne rouillée et le crincrin des insectes ; mais le sentiment de liberté engendré vous portera aux nues, et vos rêves enfouis d'explorateur s'enflammeront quand vous verrez apparaître de splendides vestiges de pierre à travers la canopée ! Au diable la fatigue, il y a peut-être encore derrière ces murs un trésor caché ! Et même si vous ne trouvez pas ce dernier sous forme de lingots d'or, il existe bel et bien : bas-reliefs finement sculptés, perspectives étourdissantes, exquises symétries, tours conquérantes...

Difficile de décrire les merveilles d'Angkor dans leur intégralité. Citons néanmoins Angkor Wat, le cœur du Cambodge, temple démesuré dont l'enceinte mesure plus d'un kilomètre de côté, splendide au lever du soleil, pas mon préféré mais difficile de rester de marbre. Le Ta Prohm, où la jungle a repris ses droits sur la pierre : coiffez-vous d'un Fedora brun, armez-vous d'un fouet, siffloz l'air bien connu, et partez vous perdre dans les coursives envahies de racines géantes. Le Preah Khan, où le Bouddhisme rencontre l'Hindouisme et où, mystère inexpliqué, on peut retrouver ce qui ressemble à un temple grec (ça surprend). Le Bayon, au centre de l'antique cité d'Angkor Thom, énigmatique et fascinant, qui s'orne de centaines de gigantesques visages de Bouddha souriants, resplendissant au coucher du soleil. Plus au Nord (une cinquantaine de kilomètres pour atteindre ces sites, bon là j'avoue je n'ai pas tenté d'imposer le vélo...), on retrouve le Banteay Srey, joyau de l'art Khmer, tout petit mais d'une émouvante finesse absolument inégalée ; et Kbal Spean, la « rivière aux 1000 *lingas* », une rivière donc

dont le lit a été sculpté, oui je sais ça a l'air dingue comme ça (et ça l'est), mais c'était histoire de fabriquer de l'eau sacrée par hectolitres (grâce aux *lingas*, vous l'aurez compris), pratique. Et ce n'est là qu'un extrait de toutes les merveilles présentes sur ce grandiose site d'Angkor ! Le genre de merveilles qui ont tendance à rester profondément gravées (dans la roche, pour tout dire)...



D'une capitale à l'autre

Siem Reap

Après deux jours à arpenter des ruines enchantées, la pause s'impose, avant d'utiliser le précieux troisième et dernier jour de notre sésame d'accès (ces derniers sont vendus pour une durée de 1 jour – trop court, à moins d'utiliser massivement la téléportation –, 1 semaine – trop long, à moins de vouloir se lancer dans la maçonnerie –, ou 3 jours – idéal ! –). Pour la moitié féminine de notre binôme, il s'agit ici d'une vraie pause, à câliner le chaton de la guest house (oui encore un chat, notre malédiction). Pour la moitié masculine, on enfourche à nouveau le vélo pour aller explorer les autres points cardinaux, notamment les berges du Tonlé Sap au Sud, poumon aquatique du Cambodge, un lac qui multiplie sa surface par six entre la saison sèche et humide (et qui donc en ce moment fait plus penser à un marais qu'à un lac...). Enfin toutes ces ballades c'est surtout une excuse pour aller perdre quelques litres d'eau et se défouler sur les pédales, tout en se régaland de belles scènes de vie ! Et deux jours plus tard, je suis impatient de retourner voir mes ruines, sauf que cette fois je me munis d'un rutilant VTT. Ô joie ! Le bolide est fougueux, les mollets endurcis, les temples les plus éloignés n'attendent plus que ma visite ! Allez adieu 8^{ème} Merveille du Monde (même si tu n'es pas la seule à revendiquer ce titre, loin s'en faut !), l'appel de la route se fait à nouveau sentir, après l'ancienne capitale, cap sur la nouvelle, 300 kilomètres plus au Sud ...

On the road

... et ce seront sans doute les 300 km les plus looongs que nous ayons eu l'occasion de faire (mais l'année est loin d'être terminée !). Notre

bus est censé mettre 6h. Bon, déjà. Mais au final il partira avec une heure de retard et mettra 8h. Neuf heures donc, enfermés dans un bus bouillant et bondé (ce qui explique d'ailleurs l'heure de retard : on ne part pas tant que toutes les places assises et la travée centrale ne sont pas remplies !). Et la cerise sur le gâteau : oh une TV ! Hum oui mais il y a peu de chance qu'on y passe le dernier Nolan sous-titré en français... Ah effectivement, on a le droit à de la musique locale, version karaoké. Marrant ! Euh par contre on ne va peut-être regarder qu'un DVD non ? Ah bah non... Euh nan mais celui-là on l'a déjà vu il y a trois heures ! Et le volume à fond c'est normal ? Je peux vous affirmer qu'au bout de neuf heures, vous êtes à deux doigts de vous crever volontairement les tympans pour avoir un peu de répit ! Enfin, le bus ralentit (sachant qu'à fond il va à 30 km/h), et nous débarquons à ...

Phnom Penh

Surnommée la « Perle de l'Asie » à partir des années 1920 pendant l'Indochine française, la ville rayonne jusqu'au 17 avril 1975, date à laquelle le régime des Khmers Rouges se met en place, le fameux Pol Pot à leur tête. En une journée, la ville est vidée de ses 2 millions d'habitants (!!!), envoyés de force dans des fermes aux quatre coins du pays. Environ 4 ans et 2 millions de victimes plus tard (un quart de la population), le régime tombe (mais les Khmers Rouges ne disparaissent pas pour autant, continuant de mener une guérilla jusqu'en 1999 !) sous l'assaut des forces vietnamiennes, l'une des pages les plus sombres et méconnues de l'histoire du Monde se tourne. Et la ville se repeuple petit à petit. Mais tout est à reconstruire ! Pour le meilleur et parfois pour le pire. On nage ici en plein chaos urbain. Bien qu'assez peu étendue, l'absence totale de transports en communs congestionne la ville comme jamais. A pied, nous alternons entre enjamber des petits monticules de déchets odorants et dire non aux sollicitations permanentes des touk-touks (mais avec le sourire). Malgré tout, la ville conserve un certain charme, une douce nonchalance qui nous pousse à flâner le long des boulevards défraîchis, à l'affût de l'insolite. Quelques jolis Wat (mais bon, après Angkor...), un Palais Royal clinquant (que cette fois nous visitons sans difficulté aucune, cf. Bangkok), et Tuol Sleng. Pour ce dernier lieu, baptisé aussi S21, j'invite tous nos lecteurs à faire une petite recherche personnelle, âmes sensibles s'abstenir. Il s'agit en effet du plus « célèbre » des centres de torture de la dictature des Khmers Rouges, aujourd'hui musée rempli de fantômes. Devoir de mémoire ! Bière(s) nécessaire(s) à la sortie (la rue en face est d'ailleurs remplie de

bars, opportunisme quand tu nous tiens...) ! Bon et bien sûr nous ne saurions être à Phnom Penh sans faire un petit coucou à PSE, la magnifique association pour laquelle la famille d'Aurélié œuvre depuis des années. Un peu de douceur dans ce monde de brutes...



Coquillages et crustacés

Phnom Penh

Bon, y a pas à tortiller de l'arrière-train, se balader sur l'avenue (le cœur ouvert à l'inconnu) un guide à la main, c'est bien. Avoir un support aérien local, c'est mieux. Enfin c'est une image, personne ne va larguer de bombes sur personne. Bohpa, c'est une amie de la famille. Que dis-je, c'est même l'une des nombreuses sœurs d'Aurélié (à une brouille génétique près). Qui après quelques années à Toulouse s'en est retournée dans son Cambodge natal. Et qui nous accueille donc ce soir dans son sympathique chez soi. Bien sûr l'aventure commence dès le moment où elle vient nous chercher sur son scooter, au crépuscule, l'heure de pointe donc... Qui n'a jamais slalomé entre les voitures à trois sur un deux-roues, empruntant le trottoir quand c'est nécessaire, se gaussant du code de la route, celui-là n'a jamais vécu (du moins en Asie). Après le dîner, c'est Phnom Penh by Night (plus que deux personnes par scooter, Salida le boyfriend s'est joint à nous)! Étonnant comme toutes les villes sont plus belles la nuit, lissées par les projecteurs multicolores. La capitale cambodgienne ne fait pas exception ! L'occasion de faire un saut sur Diamond Island, petite île sur le Mékong qui porte bien son nom, en plein boom immobilier, où les résidences pour nouveaux riches poussent comme des champignons... Aaah l'accroissement des inégalités dans les pays en pleine croissance, ça fait toujours chaud au cœur ! Profitons d'être avec des locaux pour aborder un peu les sujets politiques. Aoutch, sujet délicat, rien n'est vraiment rose ici, corruption, assassinats, répression musclée, les spectres des Khmers Rouges rôdent toujours dans les parages. Et si les journaux français relaient volontiers les manifestations en Thaïlande, pays autrement plus touristique, la couverture médiatique est loin d'être la même au Cambodge voisin ! Allez haut les cœurs, le futur de ce pays est entre les mains de Bohpa et de toute cette jeunesse bien décidée à changer les choses !

Sihanoukville

Etonnamment, nul besoin de consacrer un paragraphe au trajet entre Phnom Penh et le port de Sihanoukville, sur la côte Sud-Ouest du pays, à peine 5h30 de route dans un bus quasi-vide, on frôle le miracle. Si Serendipity Beach accueille l'essentiel des visiteurs en quête d'une trépidante vie nocturne, Otres Beach pour sa part dégage une atmosphère, comment dire... beaucoup plus coool ! Nous posons nos sacs dans une guest house dont les bungalows ont été directement importés de Tatoonie, original. La route goudronnée s'est arrêtée quelques kilomètres plus loin. Nous traversons donc la piste de terre-battue et nous retrouvons sur cette magnifique plage de sable blanc, léchée par une eau limpide. C'est bizarre, j'ai comme une impression de déjà-vu... Hum oui ça doit faire ça dès que l'on débarque sur une nouvelle plage tropicale. Comment ça je commence à me blaser ? Mais non impossible, il faudrait quand même vraiment faire son difficile. Et puis les différences sont nombreuses ! Tient ici par exemple on paye en Dollars alors qu'à Koh Chang on payait en Bahts... Alors hein ! Enfin on ne va pas non plus s'éterniser, une journée farniente, une journée snorkeling, et basta ! Hum oui mais l'eau est si chuuuude ! La bière si fraîche ! Et les langoustes si goûtuuues ! Basta j'ai dit !



Dirt roads

Kampot

Victoire, comme prévu nous avons réussi, après quelques douloureuses hésitations, à quitter les plages de Sihanoukville pour rejoindre la petite ville fluviale de Kampot, une centaine de kilomètres plus au Sud, deux heures de minivan, à peine le temps de cligner de l'œil. Si Siem Reap, Phnom Penh et Sihanoukville sont les trois premières destinations touristiques du Cambodge (dans cet ordre), Kampot arrive bien plus bas dans la liste, et c'est tant mieux ! Le long de la rivière Teuk Chhou, les façades des vieilles demeures coloniales se lézardent en silence, rêvant de leur gloire passée. C'est à peine si le vrombissement des exceptionnellement rares motos vient troubler la quiétude des lieux. Et quand le soleil commence à décliner à l'horizon, baignant les berges de fantastiques couleurs, la flottille des pêcheurs Chams descend le fleuve

pour entamer un ballet nocturne dans le Golfe de Thaïlande, tandis que les terrasses des cafés se remplissent d'amateurs de bière pression (Cambodia ou Angkor). Passé neuf heures, chut, plus un bruit, seules les grenouilles et les gangs de chiens perturbent encore le sépulcral silence qui s'est installé sur la cité.

Si Kampot est charmante, ses environs ne sont pas en reste. Au Nord, la jungle dense du Parc National de Bokor, dans lequel s'ébattent encore en liberté tigres, ours, léopards, et tout ce qui leur sert de plat de résistance. Bon, à moins de s'enfoncer profondément dans la jungle, difficile d'observer tout ce petit monde, on se contentera donc de toucans et du chant si caractéristique des gibbons. Au sommet du Parc (un peu plus de 1000m), les Français ont construit dans les années 20 une station d'altitude pour échapper à la chaleur harassante des plaines : hôtel-casino, église, école... Le tout a été abandonné pendant la Seconde Guerre Mondiale, remis au goût du jour par le roi Sihanouk dans les années 60, puis a servi de décor à une des dernières batailles entre Khmers Rouges et Vietnamiens en 79. Pittoresque. Mais légèrement gâché depuis peu grâce à l'implantation d'un nouveau complexe hôtel-casino de luxe absolument sans âme juste à côté de la ville fantôme. Qui devrait être suivi par deux ou trois autres dans les prochaines années. Les derniers tigres du Cambodge vont avoir de la viande de millionnaire russe à se mettre sous la dent (juste avant d'être définitivement exterminés...) !

Au Sud de Kampot, une riante campagne, parsemée de salines, de troupeaux de vaches éthiques, et de poivriers. En effet, la région était mondialement connue avant la guerre pour son poivre à la saveur exquise, un vrai régal ! Bon, les Khmers Rouges, qui ne juraient que par le riz, ont détruit toutes les plantations... Mais ces dernières années ont vu la renaissance de cette culture ancestrale, grâce à la volonté de quelques étrangers gourmets, pour le plus grand bonheur de nos papilles. Quelques belles grottes ont aussi élu domicile dans le coin, l'une d'entre elles contenant même un temple hindouiste du VIIème siècle, squatté par une bande de chauves-souris dévotes. Et à quelques kilomètres de là, sur la côte, Kep-sur-Mer, une petite station balnéaire pour colons fortunés, là aussi construite dans les années 20, aujourd'hui destination familiale du week-end, où les Khmers des environs viennent se régaler de crabes grillés.

Bon, vous l'aurez compris, coup de cœur pour cette belle région du Sud-Ouest du Cambodge (en même temps on a toujours un petit faible

pour le Sud-Ouest), encore un peu à l'écart des agences de voyage (mais peut-être plus pour très longtemps), dernière étape pour nous avant de traverser notre deuxième frontière terrestre. *Chum reab lea* Cambodge !



TDM Season 2 : dents de scie

Eh beh voilà, et de deux ! C'est en franchissant la frontière khméro-vietnamienne que l'on commence vraiment à prendre la mesure de ce qui nous attend : oui nous allons vraiment voyager pendant un an, oui nous allons partir à la rencontre de 12 pays / peuples / cultures extrêmement différents, et diantre oui nous venons « déjà » d'en éliminer 2 de la liste... Et pourtant... Nous ne faisons qu'effleurer ces pays / peuples / cultures ! Une copine m'avait fait passer un étonnant article sur un canadien parti se balader à travers le monde pendant 23 ans... Je pense que même cet homme est passé à côté de tout un tas de choses (mais sûrement moins que nous) ! Des dizaines de vies n'y suffiraient pas, la tâche est tout simplement trop énorme ! Alors on se contente d'ouvrir grand les yeux et les oreilles (et le nez, et les papilles, et chaque pore de notre peau), et de s'emparer allègrement de tout ce qui passe à notre portée. Finalement la frustration ne dure qu'un instant, le plaisir de la découverte est tellement plus intense ! Bon je me rends compte que je fais un peu de la redite par rapport à mon premier bilan sur la Thaïlande, mais le fait est que cela caractérise vraiment l'état d'esprit général : un peu de frustration, beaucoup (mais vraiment beaucoup hein !) de plaisir. Ah et un peu de fatigue quand même, on n'est pas des machines après tout (même si l'un des membres de notre binôme se pose parfois des questions sur l'autre, je vous laisse deviner quel rôle attribuer à qui).

Pour en revenir à nos moutons, le Cambodge c'est... contrasté ! Les Cambodgiens sont, dans leur grande majorité, extrêmement sympathiques et avenants, même si la barrière de la langue était là encore particulièrement conséquente. Et les visages pâles que nous sommes font parfois figure de curiosité locale dès lors que l'on sort un peu des sentiers balisés (en évitant les champs de mines), le pays n'étant finalement ouvert au tourisme que depuis peu (si l'on oublie la vieille période coloniale bien sûr, dont ne se souviennent désormais plus que les gens épargnés par les Khmers Rouges et Alzheimer). Quel plaisir

alors de voir les visages s'illuminer dès lors que l'on tente d'écorder les trois mots de Khmer difficilement appris ! Certes le pays compte son lot de pénibles pour qui étranger rime avec porte-monner (désolé pour les amoureux du Larousse, je fais qu'est-ce que je veux), mais comment leur jeter la pierre quand le salaire moyen tourne autour de 80 euros ? Donc nous supportons bon gré mal gré les vagues de touk-touk / massage / souvenir sir / madam, et avec le sourire s'il-vous-plaît !

Côté budget, bien que le pays soit beaucoup moins développé que ses voisins (Laos excepté, mais nous n'y passerons que la prochaine fois), le coût de la vie pour un routard est sensiblement le même ! La faute à une offre moins pléthorique, donc moins concurrentielle, notamment dans le « bas de gamme ». Niveau restaurants par exemple, les Cambodgiens ayant plutôt tendance à manger en famille et n'étant que peu touristes dans leur pays (à part une classe moyenne émergente), il nous a été un peu plus difficile de trouver des « cantines » comme cela a été le cas en Thaïlande, et donc le budget nourriture s'en est ressenti ! De plus nous avons bien subi le côté « deux poids, deux mesures » appliqué un peu partout : les menus en anglais avec les prix gonflés à bloc, ou encore Aurélie qui veut prendre un jus de canne (la plante, pas l'animal – un régal) à un marchand ambulancier, un Khmer devant nous paye 1000 Riels, à notre tour on passe à 2000... Par contre sorti des gros spots touristiques (cela n'a été le cas finalement qu'à Kampot), les prix décroissent agréablement. Et au final on colle à nouveau à l'estimation pré-voyage, ouf !

Enfin côté contenu, là encore on souffle le chaud et le froid. Angkor : sublimissime ! Mais pour combien de temps ? Deux millions de touristes par an, ça use, ça use, deux millions de touristes par an, ça use énormément... Et les parties rénovées sont assez inégales, on frôle parfois Disneyland. Phnom Penh : l'ancienne Perle reste parfois charmante, mais les tours sans grâce poussent de partout. La côte : quelques plages gardent encore leur cachet sauvage, mais les resorts en tout genre privatisent à tour de bras. Alors certes le pays émerge tout juste de très sombres années (euphémisme), comment blâmer cette volonté de développement ? Mais le problème c'est que tout cela ne profite absolument pas aux Cambodgiens, si ce n'est à une petite minorité : corruption massive, assassinats politiques, loi du silence, le pays se morcelle et se vend aux plus offrants... La jeunesse hurle sa colère mais la répression est sanglante, la communauté internationale ne se mobilise pas. Quelle solution ?

Bon il semblerait que j'ai dressé un portrait assez mitigé du Cambodge. Détrompez-vous. Ce petit pays vous prend aux tripes, ne laisse personne indifférent. Vous le quitterez avec une petite amertume au fond de la gorge, l'envie de pouvoir faire plus. Plongez !

Việt Nam

29/04 – 25/05





Sauvés par le Dong...

On the road

Je commence à prendre du retard dans la tenue de ce blog, mais il faut dire que le Viêt Nam ne nous laisse que peu de répit. Retour donc sur notre dernier jour au Cambodge, en date du 29 avril. Départ officiel de Kampot : 9h30, arrivée prévue à Hô-Chi-Minh vers 20h. Mais notre fraîche innocence initiale a eu tendance à s'évaporer au fil des transports, on savait qu'il nous faudrait sans doute quelques heures de plus... Court trajet (par la distance...) en minibus jusqu'à Ha Tien, première ville vietnamienne. Petite anecdote : minibus exclusivement féminin, à l'exception de votre dévoué serviteur. La première qui aurait osé couler un regard vers moi se serait pris le poing d'Aurélie dans les dents. Passage de frontière relativement aisé comparé au précédent (bon évidemment on avait déjà fait faire nos visas vietnamiens, non-délivrés aux frontières, à Phnom Penh, visas dont le prix a eu la bonne idée de doubler l'an dernier...), un simple cadeau d'un dollar aux douaniers nous a ouvert les portes de notre troisième pays. On se demande d'ailleurs toujours ce qu'il se passe si nous refusons la petite extorsion généralisée... Sans doute une fouille approfondie de nos bagages et de nos personnes ! Bah ne tentons pas le diable pour 1\$... Nous voici donc au Viêt Nam, à prendre notre premier gros bus : une succession sur trois rangées d'une sorte de fauteuils / lits superposés, pas trop mal pour dormir (à condition qu'ils coupent le traditionnel karaoké). Ce sera notre modèle standard pour nos looongs déplacement sur la route Mandarine et ses 1700 kilomètres. Faute de pouvoir tout faire, nous avons décidé de faire l'impasse sur le delta du Mékong, ses canaux et ses marchés flottants, prochaine fois. Et nous débarquons donc directement à 23h passées à...

Hô-Chi-Minh-Ville

Et là, surprise : la ville grouille encore d'activité à cette heure tardive ! Du jamais vu depuis Bangkok ! Bien qu'en basse saison, les guest houses du quartier routard se payent même le luxe d'afficher complet, et nous errons (petit patapon) un moment avant de pouvoir poser nos sacs pour quelques jours. Le lendemain matin, l'activité est bien sûr

encore plus importante : bus, taxis, motos, cyclopousses, carrioles et piétons dansent un joyeux ballet coloré, au rythme des milliers de klaxons (de prévention, jamais d'énervement !), le long de centaines de belles et larges avenues arborées. Les divers guides nous ont prévenus : Hô-Chi-Minh (Saigon pour les intimes), on adore ou on déteste. Eh bien nous on adore ! Ce fourmillement électrique a quelque chose de délicieusement excitant. La ville est résolument moderne, et des dizaines de tours jouent des coudes pour une petite place au soleil, au milieu de quelques beaux vestiges coloniaux : une Notre-Dame (importée de Toulouse !), une poste Eiffelienne, un opéra, un ancien palais présidentiel, et même un vieux zoo, légèrement décrépi mais contenant toujours un joli paquet d'animaux et attirant les Saïgonnais par contingents. Malgré la présence de divers centres commerciaux plus ou moins déserts, le grand marché de Ben Thanh tient toujours le haut du pavé, chez les touristes comme les locaux. Quelques jolies pagodes sont disposées çà et là, notamment dans l'ancienne ville chinoise de Cholon, les bouddhas se font désormais plus rares. Et un musée de la guerre nous détaille entre autres choses les bienfaits de l'agent orange sur l'ADN, générations après générations.

Ok mais à part tout ça, à quoi voit-on que l'on est au Viêt Nam ? Pour commencer nous sommes dans un pays communiste (au niveau du régime politique uniquement hein, sinon c'est économie de marché et boursicotage), donc nous avons le droit à des farandoles de faucilles et de marteaux, des belles affiches de propagande et des portraits géants d'Hô-Chi-Minh. Ensuite une chose fort sympathique : les touk-touks n'existent pas ! Alors on peut toujours compter sur les taxis / motorbikes / cyclopousses pour nous interpeller, mais le harcèlement est beaucoup plus diffus, un bonheur pour les piétons que nous sommes. Autre chose sympathique : l'alphabet utilisé est le nôtre (avec quand même un petit paquet d'accents bonus), du coup on a parfois l'impression de comprendre les panneaux (même si quand on se rapproche on se rend compte que ce n'était effectivement qu'une impression). Et enfin les Vietnamiens portent le chapeau conique traditionnel. J'entends par là pas uniquement sur les cartes postales, beaucoup le portent vraiment, jeunes et vieux, hommes et femmes !

Bref, on pourrait citer encore mille petites choses caractéristiques, ce qu'il faut retenir c'est que le Viêt Nam, ça nous gagne ! D'autant plus après les remarques plutôt négatives prodiguées par divers voyageurs croisés au cours de nos pérégrinations. Voyageurs américains en tête. Y aurait-il une légère rancœur dans l'air ?



Re-coquillages, re-crustacés

Nha Trang

Le Viêt Nam, c'est grand (non pas vaste, mais allongé), avec beaucoup de très belles choses à voir. L'avantage, c'est que l'itinéraire est géographiquement tout tracé : on part du Sud (ou du Nord), et on rejoint le Nord (ou le Sud). L'inconvénient, nous n'avons qu'un petit mois pour remonter la côte, ce n'est pas vraiment de trop. Et comme le rapport distance / temps n'est pas exactement le même en Asie que par chez nous, on va un peu « optimiser » en optant pour les bus de nuit : on économise une nuit d'hôtel, et on arrive frais et dispo dans un nouveau lieu avec une belle journée devant nous ! Bon ça bien sûr c'est la théorie, en pratique on dort quand même assez peu et mal dans ces bus « lits superposés » précédemment évoqués, et la journée qui suit se passe légèrement dans le brouillard, la tête comme qui dirait dans le fondement. Par contre bonne surprise : les bus vietnamiens tiennent globalement leurs engagements horaires ! Et donc Saigon – Nha Trang, 480 km, 11 heures.

Alors Nha Trang... Pas grand-chose à en dire en fait, il s'agit de la plus grosse station balnéaire du pays, donc vous commencez à connaître le topo :

- plage paradisiaque : la baie de Nha Trang fait partie du club très select des Plus Belles Baies du Monde, parfaitement monsieur ! Très urbanisée par contre, on est loin des bungalows à la cool de Sihanoukville...
- eau turquoise : bon là on dirait même qu'ils ont vidé des tonnes de peinture dans la mer...
- snorkeling sur les petites îles proches : pas une énorme quantité de coraux, mais alors une clarté de l'eau proprement spectaculaire ! Quant aux mini-croisières à la journée, elles sont ici à caractère particulièrement hédoniste (côté sympa, petit concert privé, bar en pleine mer...) et financier (côté moins sympa, la main va fréquemment à la poche...).
- des russes en pagaille : ces derniers semblent décidément avoir colonisé tout le littoral du Sud-Est asiatique... Par contre bizarrement hors des plages, y a plus personne !

Et en bonus exclusif : un grand parc d'attractions plutôt sympa, d'autant plus hors-saison (zéro queue !), un bouddha géant (tout blanc) qui domine la ville (toute blanche), des ruines Chams (un ancien puissant royaume qui a fini par se faire écraser par les Vietnamiens au XVème siècle), et même un Institut Pasteur !

Allez, c'est pas l'tout mais il y a quand même des choses plus intéressantes à voir ! Enfin ça a quand même eu le mérite de nous procurer un petit break avant d'attaquer les choses sérieuses dans le Centre du pays. Et puis mine de rien la prochaine session snorkeling ne devrait pas avoir lieu avant l'Indonésie, alors...



Vieilles pierres (avec lampions)

Hoi An

A 11 heures de bus et une nuit inconfortable de Nha Trang se trouve la petite ville de Hoi An, ancienne plaque tournante du négoce avec la Chine et le Japon, et aujourd'hui patrimoine mondial chez Unesco & Cie. D'après tous les guides que vous pourrez trouver sur le Viêt Nam, Hoi An est LE site à ne surtout pas manquer, après la baie d'Halong bien sûr. En revanche la (mauvaise) photo qui accompagne la description du lieu ne fait en général pas rêver : quelques maisons alignées en bord de rivière, mouais... Il fallait donc bien évidemment que l'on aille se rendre compte par nous-même ! Et bien évidemment nous n'avons pas été déçu, ce qui prouve primo qu'un guide ne raconte pas que des conneries, et deuxio qu'une photo ne rend pas toujours justice.

Hoi An c'est... reposant, rafraichissant, charmant, envoûtant, et tout un tas d'autres adverbes à l'avenant. Imaginez des rues étroites (plus ou moins interdites aux véhicules motorisés, le pied !) bordées d'antiques demeures, temples, pagodes, congrégations marchandes, pont couvert, où se mêlent bois précieux, façades colorées, gracieux portiques, et dont l'architecture est sous influence chinoise, japonaise et vietnamienne. Maintenant fermez les yeux, puis rouvrez-les : la nuit est tombée, et des milliers de lampions multicolores se sont allumés (désormais grâce à la bonne fée électricité), dédoublés par la paisible

rivière qui vient lécher les parvis (et qui tous les ans ne se contente pas des parvis mais bien des rez-de-chaussée, crue automnale oblige). Féerique. Mais au même titre qu'une photo, une description ne rendra jamais tout à fait justice : Hoi An, c'est vraiment la ville qu'il faut visiter, et qui à jamais revient nous hanter.

Bon et pour ne rien gâcher, dès lors que l'on sort de la vieille ville, la fête des mirettes continue. Enfourchez votre bicyclette, faites quelques kilomètres à travers de verdoyantes rizières où s'ébattent joyeusement quelques buffles cornus, et vous tombez nez à nez avec la mer de Chine, le long de plages encore relativement épargnées (relativement hein, n'espérez pas non plus un bout de côte vierge, ça c'était le Viêt Nam d'il y a 20 ans !). Ou bien motorisez-vous et allez faire un tour du côté de My Son (prononcer « misseune »), autre succursale d'Unesco&Cie, pour vous plonger dans le lointain passé hindouiste des Chams, My Son étant leur capitale religieuse du IV^{ème} au XIII^{ème} siècle (jusqu'à leur fuite devant les Vietnamiens donc...), dédiée au trio de choc Brahma, Vishnu et Shiva. Bon alors évidemment quand on a visité Angkor, la plupart des temples nous apparaissent un peu comme des modèles réduits. Mais My Son est nimbée d'une sorte d'aura mystérieuse qui mérite quand même un p'tit détour.

Et même si je ne m'exprime que peu sur la gastronomie locale (j'espère bien avoir le temps d'écrire un petit article sur le sujet un de ces quatre soirs), sachez qu'à Hoi An nous nous régaloons (en fait c'est globalement le cas partout au Viêt Nam, mais ici encore plus) ! Bref, moult bonnes raisons d'aller passer quelques jours dans le coin. Quelques jours qui passent malheureusement très vite, la route nous appelle déjà !

Coda : je trouve qu'il manque une anecdote à cet article. Premier jour à Hoi An, lors de ma balade usuelle de repérage en solitaire, j'emprunte un vélo à l'hôtel, avec un système de cadenas intégré. Bah voui, ça existe, connaissais pas, mais bien pratique. Enfin quand on a le mode d'emploi... Je pose le vélo, le cadenas, me promène dans les environs, reviens, sors la clé, l'enfile dans le cadenas, tire, pousse, tourne, force, re-tire, re-pousse, re-tourne, re-force, rien, le cadenas reste fermé ! Booon... J'avise un groupe de locaux dans le coin, je les accoste avec le vélo sur l'épaule, leur montre mon cadenas fermé. Deux-trois gros bras tentent leur chance, globalement avec la même technique que moi, sans plus de succès. L'un va même récupérer une brique pour commencer à défoncer le cadenas, je l'arrête avant de

devoir repayer le vélo... Tout le monde se rassoit, je commence à me dire que je vais devoir rentrer avec le vélo sur l'épaule, 2 kilomètres, une bagatelle... Puis une jeune vietnamienne arrive, remet la clé dans le cadenas, l'INCLINE, le cadenas s'ouvre, j'applaudis, les gros bras sont dégoûtés et grommellent ! Je rentre finalement en pédalant.



Parfaitement, on s'est fait Hué !

Hué

Le bus est l'ami du voyageur à budget limité. Il peut vous emmener partout, pour peu que vous ayez du temps devant vous. Parfois beaucoup de temps. Il présente néanmoins un léger inconvénient quant à l'arrivée proprement dite. Lorsque vous prenez l'avion ou le train, à moins de voyager un 11/09 ou de passer par Brétigny-sur-Orge (oui je sais c'est morbide), vous avez de bonnes chances d'arriver dans un aéroport ou une gare. Lorsque vous prenez le bus, vous ne savez pas vraiment à l'avance où vous allez arriver (ni quand d'ailleurs), surtout lorsque ce n'est pas un bus « régulier ». En revanche, les harceleurs qui cherchent à vous procurer un hôtel, une excursion ou un taxi à « moindre frais », eux par un caprice du destin le savent ! Le jeu consiste donc, encore ensuqué d'une nuit à tenter vainement de trouver le sommeil, à ne rien oublier à sa place, à récupérer son sac en soute, à s'extirper vivement de la meute de rabatteurs, à trouver une intersection avec deux noms de rues, et à prier pour que l'intersection en question ait la bonne grâce de figurer sur le plan sommaire contenu dans votre Routard ou Lonely. Puis il vous faudra marcher sous la chaleur accablante, même à 6 heures du matin...

Bon mais parfois il arrive que l'on n'ait pas envie de jouer. Le trajet Hoi An – Hué est relativement court, guère plus de 3 heures d'une très belle route coincée entre mer et montagne, mais manque de pot nous débarquons aujourd'hui à la gare routière, 3-4 kilomètres au Sud de la zone des hôtels pas chers... Et curieusement l'un des rabatteurs nous propose un truc qui, sous le vernis trompeur de son prospectus photoshopé, paraît correct, à un prix tout aussi correct, et il nous y emmène en taxi... Et encore plus curieusement il n'y aura pas tromperie sur la marchandise ! Alors bon, ça ne nous empêchera pas de

rejouer la prochaine fois, mais il est agréable de savoir que parfois, si la flemme vous surprend alors que vous ne vous y attendez pas, vous pourrez toujours vous en sortir à moindre mal (mais sans laisser son discernement au placard non plus hein !)...

Et sinon Hué ça dit quoi du coup ? Dernière capitale impériale de 1802 à 1945 (avant qu'Ho Chi Minh ne reconduise gentiment à la porte l'empereur Bao Dai), la ville et sa cité interdite ont été rasées une première fois par nos ancêtres compatriotes, puis une deuxième fois par les bombes de tonton Sam. Mais bon ça n'a pas découragé les Vietnamiens qui se sont fait un plaisir de tout reconstruire à chaque fois. Donc on trouve à Hué : un beau gros palais (une ville-palais pour être plus précis...) ; des murailles et des douves ; la rivière des Parfums (nommée ainsi à cause des fleurs des arbres fruitiers qui tombent dans la rivière à l'automne et embaument la ville ; enfin selon Wikipédia, car les locaux n'en savent rien...) ; des tombes impériales à l'image du palais, imposantes, égrenées le long du fleuve ; des tombes moins imposantes pour le commun des mortels, mais en très très grand nombre (pas d'explication... A cause de la guerre peut-être ? En tout cas elles couvrent toutes les collines autour de la ville...) ; et puis classique, une circulation d'enfer (mais qui n'a pas empêché la location d'un scooter), une gastronomie au top, des drapeaux rouges étoilés à tous les coins de rue.

Maiiii... Eh bien je ne sais pas, la sauce n'a pas complètement pris ici. Bon il faut dire que nous avons été tellement enchantés par Hoi An que cette fois c'était un peu dur de passer à autre chose ! Alors hop, on ne s'éternise pas, une visite de la ville, une balade dans les environs, et on continue notre migration vers le Nord !



Bref, on a visité des grottes

Phong Nha

On a pris le bus au départ de Hué. La route était belle. On a fait une pause dans une église à moitié détruite par les bombes. La foi des locaux était réelle. On est reparti. On a discuté dans le bus avec des skinheads, mais des vrais originels, pas des fachos. Ils avaient des

chouettes tatouages. On est arrivé à Son Trach, à l'entrée du parc national de Phong Nha. On a déjeuné. On a pris un bateau. On a descendu une rivière où des buffles se baignaient. On était entouré de collines déchiquetées recouvertes de jungle, classe. On a vu une grande ouverture dans une paroi : c'était la grotte Phong Nha (qui a donné son nom au parc). On a dépassé l'ouverture. On s'est retrouvé dans le noir et le silence (à part les projecteurs et les autres touristes qui gueulaient). C'était magique. C'était dément. On a fait un kilomètre en bateau dans la grotte. La partie pour touristes était terminée, alors on a fait demi-tour. Je voudrais être spéléologue. On a retrouvé le soleil et les buffles. On est descendu du bateau. On a marché. On a dîné. On a encore un peu marché. On s'est couché.

On s'est réveillé. On a petit-déjeuné. On a loué un scooter. Il ne fonctionnait pas trop mal, à part l'aiguille de vitesse qui ne marchait pas, l'aiguille d'essence qui ne marchait pas, la selle qui ne tenait pas, et il faisait un bruit très étrange. Mais il roulait. Et il freinait un peu. On a roulé. On a freiné un peu. On a croisé des buffles, des collines déchiquetées, des rizières, beaucoup de rizières, et puis d'autres buffles. On est arrivé au pied de la grotte Thien Duong, ou Paradis, les étrangers retiennent mieux Paradis. On a marché dans la jungle. On a croisé des araignées plus grosses que ma main (mais moins grosses que la main de Denis Cyplenkov). On a rigolé pour se donner une contenance. On a grimpé un paquet de marches. On est arrivé devant une petite ouverture. On s'est foutu de la gueule de la grotte. On a franchi l'ouverture. On s'est retrouvé dans une caverne gigantesque. On s'est rabattu le caquet. C'était hallucinant. C'était féérique. On a fait un kilomètre à pied dans la grotte. La partie pour touristes était terminée, alors on a fait demi-tour. Je voudrais vraiment être spéléologue. On a retrouvé le soleil et les araignées. On a déjeuné. On a repris le scooter. On est rentré à Son Trach. Il restait de l'essence, alors on est reparti. On a vu d'autres buffles et d'autres collines. On a rendu le scooter. On a pris un bus pour Hanoi.

Bref, on a visité des grottes.



Une journée ordinaire

Hanoi

Ambiance. Le soleil n'est pas encore levé que déjà les amateurs de Tai-chi se pressent sur les berges du lac d'Hoàn Kiêm, profitant de la fraîcheur tout relative. Dans les sombres profondeurs aquatiques, une tortue géante pluri-centenaire, l'une des dernières de son espèce, veille jalousement sur l'épée légendaire du roi Le Thai To. Dernier rempart magique à la modernité qui gangrène dangereusement la cité millénaire. Très vite, les sportifs laissent la place aux cohortes de vendeurs de *kirigamis*, colifichets et beignets exotiques. Les places stratégiques sont prises, et alors que soleil et mercure grimpent toujours plus rapidement à l'assaut d'un ciel azur sans imperfections, bus et taxis déversent leur cargaison quotidienne de visages pâles, quoique brulés par les vicieux UV asiatiques. Il faut désormais louvoyer pour atteindre le refait et re-fait temple Ngoc Son sur son île, en évitant les « one dollar » et déclinant les « cheap motorbike ». Juste en face, une longue file d'attente commence à se former pour assister à l'un des dix spectacles quotidiens de marionnettes d'eau, antique art vietnamien, sorte de guignol aquatique et pyrotechnique.

Mais quittons désormais les berges arborées et pénétrons plus avant dans la vieille ville d'Hanoi. Au Nord, le quartier des 36 Rues nous emporte dans un tourbillon de bruits et d'odeurs. S'y déplacer requiert la plus grande agilité. Les trottoirs, peu larges, sont réservés aux étals multicolores et à leurs harangueurs attirés ; aux « restaurants » de rue et à leurs fourneaux de fonte fumants ; et aux milliers de scooters, garés au petit bonheur, bâchés de quelques cartons pour éviter aux fesses imprudentes la douloureuse morsure du cuir embrasé. Quant à la chaussée, celle-ci n'est que flot perpétuel, zigzaguant et pétaradant, l'inévitable collision pourtant toujours miraculeusement évitée. Mais le chaland qui saura faire face à tous ces périls sera récompensé par la bienheureuse vision d'une Asie éternelle qu'il croyait reléguée à jamais aux livres d'histoires. Si d'aventure il est à la recherche d'un article bien précis, il n'aura qu'à diriger ses pas vers la rue correspondante ! Envie d'un porte-manteau ? Tendez l'oreille, distinguez dans la cacophonie ambiante les coups sourds du marteau et le crissement de

la scie à métaux, et pénétrez sereinement dans la rue des forgerons : vous y trouverez probablement votre bonheur, au côté d'égouttoirs à vaisselle et autres boîtes aux lettres. Besoin de quelques épices rares ? Fiez-vous cette fois à votre nez pour vous retrouver devant des dizaines d'échoppes odorantes. Un temple aux esprits ? Un carré de soie ? Un miroir finement ciselé ? Ou encore tout bonnement quelques sans-gènes ? Le choix est infini. La phase de marchandage tout autant.

Les achats terminés, sauvons-nous tant qu'il nous reste un peu de force et dirigeons nos pas vers l'Ouest. Progressivement, le tortueux lacs de ruelles laisse place à de larges boulevards, et les carrioles surchargées se sont transformées en luxueuses berlines. Ambassades et consulats se succèdent, tandis qu'à chaque carrefour les policiers en vert veillent au grain, sous le regard bienveillant d'Hô-Chi-Minh, dont le portrait géant orne les centaines d'affiches de propagande. Et soudain, une sorte de temple grec à la rigueur toute communiste apparaît à l'horizon : le mausolée d'oncle Hô, érigé contre sa volonté, lui qui désirait que ses cendres nourrissent la terre ravagée de son pays, du Nord au Sud, pays qu'il n'aura jamais connu libre et réunifié.

Si nous prenons maintenant de l'altitude, nous constatons vite que Hanoi ne s'étend pas seulement à ces quelques quartiers balisés, et que ses banlieues tentaculaires s'étendent loin, très loin dans la vaste plaine fertile du fleuve Rouge, véritable champignonnière de tours aux silhouettes folles. Heureusement, des dizaines de lacs et étangs parsèment ce paysage monstrueusement urbain, éclairant la grise uniformité de reflets argentés. Mais c'est pourtant bien là que vit la Nouvelle Hanoi, loin de son passé, à l'abri des regards étrangers. Osez-vous vous y aventurer ?

Alors que la chaleur se fait toujours plus étouffante, le ciel moutonne soudain de noirs présages. Les bâches sont sorties, les cirés aussi, mais rien ne saurait tempérer l'agitation. Et quelques minutes après l'apparition de Zéphyr venu en héraut, une main toute-puissante vient retirer la bonde de la baignoire céleste, noyant sans discrimination locaux et touristes. Mais seuls les seconds vont presser le pas ! Le déluge s'arrête aussi soudainement qu'il était arrivé, les écoliers en profitent pour terminer les cours, milliers d'enfants en uniforme se déversant dans les rues détrempées, légère augmentation du chaos ambiant.

La nuit tombe enfin sur la capitale vietnamienne. Les rues ne désemplissent pas, bien au contraire, les terrasses des Cà phê, héritage colonial, se remplissent d'amateurs de *bia hoi*, bière fraîchement et localement brassée. Bonne nuit Hanoi !



La montagne, ça vous gagne bien sûr !

Sapa

Chère lectrice, cher lecteur,

Ici à Sapa tout va bien. On a pris le bus avec tous les copains, on a chanté « Chauffeur, si t'es champion, appuie sur l'champignon », c'était rigolo mais le chauffeur ne parlait pas un mot de français, et puis il avait beau appuyer sur le champignon, on n'allait pas très vite. Enfin suffisamment quand même pour rendre tout le monde malade, 12h de route de montagne, ça vous retourne proprement n'importe quel estomac. Et puis quand on est arrivé, il y a plein de gentilles dames habillées drôlement qui se sont précipitées sur nous. La monitrice nous a dit que c'était des H'Mongs, des minorités éteuniques je crois. Elles parlaient bien anglais, et essayaient de nous vendre plein de choses, ou bien de nous guider dans leur village pour acheter encore plus de choses. C'était marrant, mais quand on en a eu quatre à se battre pour qu'on aille dormir la nuit prochaine chez elles, alors que nous bah on n'avait même pas encore dormi à cause du bus et des virages, c'est devenu nettement moins marrant. Donc on a gentiment envoyé promener tout le monde. A plusieurs reprises car les dames semblaient ne pas vouloir comprendre. On est un peu triste car on se dit que sans toutes les colonies à Sapa, ce serait plus facile de discuter avec ces dames sans qu'elles nous vendent quelque chose. Mais on se dit aussi que sans toutes les colonies, on n'aurait jamais pu découvrir Sapa, du moins pas aussi facilement... Je crois que c'est ce qu'on appelle le double effet Kiss Cool.

Bon alors pour ne pas faire de jalouses on a décidé qu'on irait nous-même dans les villages, sans guide, car après tout il suffit de suivre les routes (ou s'incruster dans une autre colonie). Alors on a loué un scooter – oui bon là ok, un gamin de 10 ans en théorie ne peut pas louer

un scooter, la crédibilité de mon article en prend un coup... – et on est parti explorer les environs. C'était vraiment très beau. Sapa surplombe une étroite vallée complètement recouverte de rizières en terrasse, minutieusement entretenues depuis des centaines d'années, transformant ce bout de terre désolée en un gigantesque jardin aux mille nuances de vert. Et ça et là des villages de minorités étonnantes, certains transformés malheureusement en véritables zoos humains, où le harcèlement est particulièrement pressant... Mais bon c'est pas grave parce que nous avec notre scooter on allait plus vite que tout le monde ! On a aussi franchi le plus haut col d'Asie du Sud-Est à plus de 2000m, mais Maxime il a bien rigolé en nous disant que dans le Malaya les cols ils sont à plus de 5000m. Il m'énervait un peu Maxime. On a aussi eu peur de ne plus avoir d'essence avec le scooter, parce que les aiguilles ici elles ne marchent jamais, alors on a arrêté de respirer dans les montées pour être le plus léger possible ! Mais finalement tout s'est bien passé, et c'était top ! Un autre jour je me suis échappé parce que je voulais aller explorer la jungle alentour pour voir si je trouvais des serpents, mais j'ai juste trouvé plein de papillons, c'est joli mais moi je voulais voir des serpents. Heureusement après en scooter on en a croisé. On a croisé aussi plein de buffles, ils sont gentils mais un peu impressionnants.

Ah oui et il a fait beau et chaud (mais un peu moins qu'en plaine). On a pris à nouveau le bus pour revenir. On devait arriver à Hanoi à 6h du matin, et comme la mono était confiante, les bus ici étant plutôt ponctuels, on devait repartir à 8h pour la baie d'Ha Long. Mais cette fois on a battu tous les records, on est arrivé à 14h... Donc 20h de bus pour faire 400 kilomètres. La mono a employé beaucoup de mots que je n'ai pas compris, mais globalement elle n'était pas très contente. Heureusement on est avec une colo longue durée, alors bah on ira à Ha Long demain ! Je vous enverrai une autre carte de là-bas !

Plein de bécots.



Pour le meilleur et un peu pour le pire

Ha Long

La baie d'Ha Long... Ces simples mots suffisent en général à éveiller l'intérêt du voyageur enfoui en chacun de nous, et à provoquer de légères démangeaisons dans les jambes ! Imaginez, vous êtes allongés dans votre jonque privée, un mojito à la main, voguant tranquillement sur la Mer de Chine, tandis qu'autour de vous se dressent ces falaises géantes par centaines, labyrinthe naturel de murs végétaux recouverts d'une jungle dense d'un vert éclatant, qui donne à la mer sa couleur si particulière. Au fil de l'eau vous croisez villages flottants, criques isolées de sable blond, minuscules barges de pêcheurs, réseaux de cavernes secrètes, tandis qu'au-dessus de vos têtes des dizaines de rapaces planent paresseusement. Et quand le soleil couchant transforme la jungle en trésor doré, vous vous dites que vous seriez difficilement mieux ailleurs...

Bon, ça c'est la vision onirique de la baie d'Ha Long. La réalité se montre malheureusement légèrement autre. Se balader dans la baie par soi-même est difficilement envisageable, à moins d'être propriétaire d'un voilier (et encore, je ne suis même pas sûr que les grosses compagnies locales vous laisse faire). Il vous faudra donc passer par un tour organisé. Ceux-ci sont pléthores, avec vous vous en doutez des tarifs très variables. Après moult tergiversations, nous optons pour une formule 3 jours / 2 nuits plutôt moyen / haut de gamme qui nous paraît de bon aloi, nous disant que la baie vaut bien ça, un peu hors de prix pour nos maigres bourses de backpackers, mais bon on se serrera légèrement la ceinture avant... Récit.

Premier jour. Réveil matinal (mais on a l'habitude), c'est parti pour 4h de minibus (tout petit trajet), avec pause intermédiaire dans un gros centre commercial de souvenirs, accompagnés des minibus des différentes compagnies... Nous arrivons finalement à la jetée vers midi, où nous embarquons dans le Imperial Boat, qui ne ressemble bien sûr que vaguement à l'image photoshopée du dépliant de l'agence. Un verre de bienvenue nous est offert (10cL de thé au citron), ce sera la seule boisson à laquelle nous aurons droit pendant le séjour sans sortir

le porte-monnaie (à l'exception quand même du café matinal, faut pas déconner...) ! Après l'attribution des cabines (minuscules, mais jolies), nous prenons un bon déjeuner communautaire avec l'ensemble des passagers (une vingtaine), tandis que le bateau prend son envol, en compagnie d'une certaine d'autres. Pour vous donner une idée de la configuration des lieux, je vous invite à consulter Google Maps, mais en bref sachez que la baie d'Ha Long s'étend au Sud-Ouest de la jetée, la baie de Bai Tu Long à l'Est, et la baie de Lan Ha au Sud. En ce premier jour nous sommes censés naviguer pendant plusieurs heures dans les méandres de la baie d'Ha Long. Manque de pot pour notre part, notre bateau ira en ligne droite jusqu'à sa destination finale, pile-poil entre les baies d'Ha Long et de Bai Tu Long. Bah oui, comme ça il économise du temps et surtout de l'essence, pas folle la guêpe ! Visite de la grotte de Sung Sot, plutôt jolie (mais forcément à côté de Phong Nha...), que l'on visite à la queue leu leu au milieu de centaines d'autres touristes. Puis un petit tour en kayak au milieu des divers emballages plastiques voguant au gré des courants. Et enfin baignade sur la seule plage de la baie (les autres plages sont plus au Sud), 30 mètres de sable qui rappellent un peu la Côte d'Azur au mois d'août... Heureusement que nous sommes hors-saison... Puis le bateau se dirige à la nuit tombante vers la « sleeping area », en compagnie donc de tous ses congénères, d'où s'élèvent après le dîner les performances vocales multilingues des dizaines de karaoké, tandis qu'à la lueur des néons se livrent d'intenses parties de pêche aux calamars, on se demande d'ailleurs comment ces pauvres bêtes parviennent à se reproduire plus vite qu'elles ne sont pêchées !

Deuxième jour. Le réveil à 5h30 est un peu violent, mais il faut ce qu'il faut si on veut voir le soleil se lever. Quelques photos d'une main maladroite, et retour au lit jusqu'à 7h30 pour le petit déjeuner. Visite matinale d'une ferme d'huîtres perlières : 15 minutes de visite, 30 minutes à la boutique (hors de prix). Nous changeons ensuite de bateau pour un plus petit (bah oui je vous l'ai dit, ça coûte cher l'essence !), avec lequel nous nous baladons dans la somptueuse baie de Lan Ha, qui l'emporte finalement presque sur Ha Long (beaucoup moins de monde, eau plus propre). Et au creux d'une petite crique isolée, les bungalows de Nam Cat où nous passerons la deuxième nuit apparaissent finalement, vision enchantée. L'après-midi, nous prenons un troisième bateau pour aller faire une petite balade en vélo (optionnelle) sur la grande île de Cat Ba voisine, à nouveau somptueux paysages à revendre. Et nous finissons par nous régaler d'un pantagruélique dîner au seul son des vagues, pfiou, pas de karaoké en vue.

Troisième jour. Snif, il faut déjà quitter les bungalows (bon je ne l'ai pas mentionné ici mais nous nous sommes faits un jour « bonus » aux bungalows avant d'utiliser le troisième jour de notre tour organisé, farniente et kayak au programme. Nous sommes donc en réalité le quatrième jour...), après un copieux petit déjeuner. Nous reprenons le bateau numéro 2 pour rejoindre le bateau numéro 1, avec lequel nous sommes censés traverser la baie de Bai Tu Long, et participer à un petit cours de cuisine. Bon en guise de cours on nous a montré en 5 minutes comment rouler un nem avec une mixture déjà préparée, et en guise d'itinéraire, bah comme le premier jour en fait, on a coupé au plus court... Petit florilège des explications que nous avons pu obtenir concernant le non-respect des itinéraires : « nan mais si on avait suivi le trajet nous n'aurions pas pu aller nous baigner (édito : sur la plage bondée dégueulasse...) » ; « nan mais l'itinéraire que vous avez c'est l'ancien itinéraire (édito : ah ouais mais bizarrement tous les passagers ont eu l'ancien itinéraire à l'agence) » ; « ah nan mais là on est à Bai Tu Long Bay ! (édito : ils ont abandonné cette excuse quand ils ont vu que l'un de nous avait un GPS) ». Après le débarquement, minibus retour à Hanoi, et tchao bon dimanche !

Alors que l'on soit bien clair : je ne suis pas quelqu'un qui se plaint, surtout en voyage ! Des cafards dans ma chambre, quelques heures de bus en plus, c'est ce qui fait le charme d'une virée à l'autre bout du monde... Mais quand j'explose mon budget pour acheter ce que l'on me vend comme la croisière de mes rêves, et qu'au final on se fout de ma gueule, là c'est ma patience qui explose ! Donc je vais tenter de négocier quelque chose avec l'agence à Hanoi avant de prendre l'avion pour le Japon, et si rien n'en sort, je vais devenir leur pire cauchemar sur Internet !

Et autre chose : allez visiter la baie d'Ha Long ! Bien sûr là j'ai fait légèrement ressortir le négatif parce que je suis un chouia énervé, mais l'endroit est quand même absolument magique, et toutes les arnaques du monde n'arriveront pas (et heureusement) à vous faire oublier que vous êtes dans l'un des lieux les plus spectaculaires de la planète !

Edito : après avoir poussé une gueulante au téléphone avec le patron de la compagnie (qui m'a quand même sorti comme nouvelle excuse « on ne pouvait pas faire l'itinéraire prévu car il aurait fallu se lever plus tôt et les gens n'auraient pas été contents... »), nous avons obtenu le taxi gratuit jusqu'à l'aéroport, youhouuu !



TDM Season 3 : baroudeurs en formation

Et de trois les amis ! Il est désormais temps pour nous de reprendre l'avion, cette fois nous sommes arrivés au bout de notre premier périple terrestre. Voilà déjà plus de deux mois que nous sommes sur les routes, et la maturité commence à se faire sentir. Déjà nous ne rougissons plus quand nous expliquons notre parcours aux gens et qu'ils nous demandent depuis combien de temps nous sommes partis ! Bah oui, quand on raconte que l'on part pour un an mais que ça ne fait qu'une semaine que l'on nage dans le grand bassin, les gens ont tendance à sourire... Mais deux mois, c'est autre chose, à la fois suffisamment pour se donner une crédibilité, et bien trop peu pour commencer à compter les jours qui nous séparent du redouté retour ! Bon et puis nous avons développé une certaine « routine de voyage » : repérer cantines et hôtels sympas, ne pas exploser son budget tout en se faisant plaisir, éviter les arnaques qui nous guettent à chaque coin de rue, et certaines petites choses basiques mais indispensables, genre gérer son linge quand on n'a que deux tenues... Bref tout baigne, même si parfois le spectre de la fatigue pointe à l'horizon ; il faut alors savoir faire un break, accepter l'inactivité, après tout ce n'est pas comme si nous étions pressés !

Nous avons décidé en toute modestie de « noter » les pays que nous visitons... Que l'on soit bien clair : il ne s'agit en aucun cas d'une critique exhaustive, nous nous basons uniquement sur notre ressenti à propos des quelques semaines que nous avons le bonheur d'avoir passées dans le pays concerné... Et puis je ne sais pas, je trouve que finalement une note est bien plus représentative qu'un pavé d'interminables élucubrations. Six critères sont à l'étude, chacun noté sur 5 : la population, son sourire, son accueil, sa propension à venir en aide aux humbles voyageurs que nous sommes ; la culture ; la nature ; la nourriture (critère essentiel s'il en est !) ; le coût de la vie, du moins le rapport qualité / prix ; et enfin un critère un peu vague que je nommerais « bien-être », sorte de ressenti global...

Alors je me lance.

Population : 3,5. Les Vietnamiens sont un peu plus « rudes » que leurs voisins, moins enclins aux courbettes, ce qui n'est pas forcément pour me déplaire. Le harcèlement est du coup un peu moins présent, ainsi que les arnaques, sauf peut-être à Ha Long...

Culture : 2,5. Peut-être le point faible du pays, qui a vu la plupart de ses vestiges culturels détruits pendant les guerres à répétition. Mais il reste sans doute des trésors cachés dans la jungle à redécouvrir (par exemple un gigantesque mur type « muraille de Chine » a récemment été « découvert » dans le centre du pays). Hoi An relève le niveau.

Nature : 4,5. Bon là évidemment, on touche au sublime. Deltas labyrinthiques, plages paradisiaques, jungle luxuriante, plaines parsemées de pitons rocheux, hautes montagnes acérées, et l'une des merveilles naturelles du Monde : la baie d'Ha Long... Oui, le Viêt Nam a été particulièrement gâté !

Nourriture : 4. Là aussi le pays marque des points. De l'humble cuisine de rue aux restaurants gastronomiques, nos papilles sont flattées à chaque instant. Et comme chaque région possède ses particularités culinaires, difficile de faire le tour d'une gastronomie si fine et si variée. Pho power ! Il manque peut-être juste quelques desserts...

Argent : 4. Comme le reste des pays du coin, on en a pour son argent. On trouve des petites pensions très sympas à 10 dollars la chambre double, on peut se faire exploser les intestins pour moins de 4 dollars, et traverser la moitié du pays en bus pour une quinzaine, que demande le peuple ?

Bien-être : 3. Même si nous nous sommes globalement sentis partout en parfaite sécurité, difficile de se sentir ici comme chez soi. La barrière de la langue y est pour beaucoup, mais je trouve qu'il y a aussi un petit côté « on vous tolère comme touristes, n'en demandez pas plus »...

Global : 21,5 / 30. Un pays magnifique, dont cette fois nous ne ressortons avec aucune frustration car nous avons globalement réussi à faire tout ce que nous voulions faire, certes parfois un peu rapidement, mais le dépaysement était là, et nous avons régulièrement subi des décollements de la rétine ! Un pays où je retournerai avec grand plaisir, mais où je n'envisage pas de finir mes jours...

Japon

26/05 – 09/06





Un peu lost in translation...

Tokyo

Le dépaysement commence dès l'aéroport de Hanoi, quand stewards et hôtesse de Japan Airlines exécutent un parfait salut synchronisé avant de commencer l'embarquement... Ce ne sera que la première d'une longue série de courbettes, que nous recevrons et distribuerons allègrement, les Japonais ont sans doute les reins les plus costauds du Monde ! Cinq heures plus tard, nuit beaucoup trop courte, nous débarquons déjà à Narita. Vous allez me dire, tous les aéroports ont tendance à se ressembler : des avions, des couloirs, des douaniers... Oui mais là, je ne sais pas, il y a un petit truc qui fait que l'on se sent très très loin de chez nous. Quelque chose que nous n'avions pas forcément ressenti alors en Asie du Sud-Est. Mais quelque chose de plutôt agréable somme toute, si tant est bien sûr que l'on aime le dépaysement ! Est-ce l'omniprésence de délicats *kanjis* ? Est-ce parce que cheveux clairs et yeux bleus sont rarissimes dans la foule ? Est-ce la présence de machines étranges au fonctionnement vaguement familier ? Ou encore est-ce le chaud jet d'eau qui jaillit des toilettes pour s'occuper du nettoyage de votre intimité ? Je ne sais pas, de toute façon avec une petite heure de sommeil dans les jambes, on n'a globalement qu'une seule envie : poser les bagages, prendre une douche, piquer un somme (oui ça fait trois envies). Malheureusement une première tâche m'appelle : profiter d'être à l'aéroport pour changer notre prochain vol Tokyo – Kuala Lumpur qui a gentiment été supprimé. Euh oui, il s'avère que Malaysia Airlines a procédé à un petit changement d'emploi du temps... Le nouveau vol réservé, il est temps de rejoindre Tokyo proprement dit (une heure de train), et notre hôtel, à quelques minutes à pied du quartier historique d'Asakusa.

Quelques impressions sur Tokyo (puisque pour nous le Japon va globalement se limiter à la mégapole et ses environs). Pour qui connaît un peu l'univers des mangas et des animes (et je ne parle pas des Chevaliers du Zodiaque ou de Dragon Ball), débarquer à Tokyo, c'est finalement comme débarquer à New-York pour un amateur de cinéma américain : on éprouve un fort sentiment de déjà-vu. Les bandes d'écoliers en uniformes sont bien là, les salarymen pressés aussi,

évidemment les enseignes de néons criards illuminent les rues le soir, tandis que les chefs jouent du couteau pour débiter des sushis par dizaines. On s'attend presque à voir Godzilla escalader vaillamment la Tokyo Tower. Enfin rassurez-vous, même le plus acharné des *otaku* se prendra un petit choc culturel dans la tronche en arrivant ici.

Tokyo, c'est tout d'abord la plus grande ville du monde, mais on ne s'y sent pas pour autant perdu dans l'immensité. La faute à un découpage assez marqué en multiples quartiers, reliés par d'énormes boulevards, où la circulation s'avère assez fluide, même en pleine heure de pointe. Le chaos des villes du Sud-Est asiatique (et du périph' Toulousain) n'est plus qu'un vague souvenir ! Sans doute grâce à un système de transports en commun particulièrement performant, un mélange de trains et de métros (voir des trains qui se transforment en métro, magie) qui desservent chaque parcelle de la ville, le tout en respectant des horaires (oui je sais c'est choquant) ! Alors là bien sûr à l'heure de pointe il vaut mieux éviter d'être ochlophobe, prenez une grande inspiration et plongez... Sans doute aussi grâce à un respect absolu du code de la route, que ce soient les piétons ou les automobilistes : un feu rouge ne signifie pas « je peux traverser discrètement s'il n'y a personne... », et un panneau 50 ne correspond pas à une vitesse « conseillée ». D'ailleurs pas l'ombre d'un radar ici, l'état doit recourir à d'autres astuces pour combler son déficit ! De toute façon, la police veille au grain : à chaque carrefour son *koban*, sorte de commissariat de poche depuis lequel un ou deux hommes en bleu (comme chez nous) surveillent attentivement la chaussée. Et de ce qu'il nous a semblé voir, les criminels les plus dangereux se limitent à traverser hors des clous ou piquer un vélo (nous nous sommes fait arrêter deux fois par de jeunes policiers zélés – les vieux sont plus cools – pour vérifier que nos bicyclettes appartenaient bien à notre hôtel... Je pense que ma barbe leur fait peur...)

Mais revenons à l'urbanisme. Entre ces grands boulevards (qui possèdent des noms), un lacin de « ruelles » tranquilles (qui n'en possèdent pas) où il fait bon se perdre à l'ombre des buildings, et où l'on tombera nez à nez avec un mignon petit square, un paisible temple bouddho-shintoïste ou encore un délicieux bar à *ramen*. Pour se déplacer, un mélange boulevards – ruelles est donc tout à fait approprié, les premiers servant à se repérer, les secondes à se ressourcer. Autre précision sur la ville : celle-ci est propre, vraiment ! Pas de surprise moelleuse sous forme de déjection canine, les trottoirs ne servent pas de cendrier géant (interdit de fumer dans la rue sauf dans des zones

fumeurs bien précises ! On a en revanche le droit de fumer dans les bars...), la balade peut donc se faire les yeux tournés vers les sommets des gratte-ciels en toute sérénité. Il me serait fastidieux d'énumérer toutes les autres petites particularités locales, citons donc en vrac : la courte symphonie jouée par les feux tricolores pour indiquer que l'on peut traverser ; les immeubles hauts mais étroits avec à chaque étage une boutique différente, à laquelle on accède depuis un ascenseur situé dans la rue ; les porte-parapluies sortis devant chaque porche les jours de déluge, à moins que ce ne soit un distributeur de sachets en plastiques pour y glisser l'accessoire détrempe (un beau gâchis de plastique soit dit en passant) ; les énormes carrefours où tous les passages piétons passent au vert en même temps, à chaque intersection mais aussi en diagonale, et où s'engouffre alors une véritable marée humaine...

Parlons un peu des Japonais tiens (du moins des Tokyoïtes, je ne voudrais pas généraliser...). Si la communication en Asie du Sud-Est n'était pas facile facile, au moins un bon paquet de gens parlaient un anglais passable. Ici bah... l'anglais est nettement moins répandu, et beaucoup n'en comprennent que quelques mots ! Mais ce qui est marrant, c'est que les gens nous parlent du coup en Japonais, dont notre connaissance ne dépasse pas les habituels bonjour / merci / au-revoir (plus tout un tas de plats quand même, indispensable), et on se retrouve régulièrement à hocher la tête puis à débiter des *Arigato Gozaimasu* en s'inclinant, ça marche toujours ! Donc bref, difficile de savoir ce qui se passe vraiment dans la tête d'un Japonais, toujours est-il qu'ils sont extrêmement polis (cf. reins solides plus haut), respectueux (cf. feux rouges plus haut), non-envahissants (et là ça change très très agréablement des pays précédents...), serviables (nous nous sommes régulièrement faits aider spontanément dans la rue lorsque nous étions en galère devant une carte par exemple – bon il m'est arrivé aussi régulièrement d'expliquer la solution aux Japonais car je n'étais pas paumé du tout...), fashion (enfin je pense, car rien à voir avec « notre » mode), discrets (sauf lorsqu'il s'agit de karaoké), zens (sauf lorsqu'il s'agit de karaoké), travailleurs (mais ça vous vous en doutez), vieux (et de plus en plus)... La liste peut être longue ! En fait les Japonais correspondent d'assez près à tous les clichés qui peuvent courir sur leur dos, et c'est bien normal (oui, les français sont sales, prétentieux, fiers, égocentriques, et les seuls à maîtriser le french kiss).

Je vais m'arrêter là pour cette petite introduction nippone (ni mauvaise). Difficile de décrire en quelques lignes une culture si

diamétralement différente. Il me faudrait aussi parler de la nourriture bien sûr (divine), de l'art du thé (compliqué), du théâtre nô et kabuki (très compliqué), des samurais (honorables), des sumos (imposants), des *pachinkos* (bruyants), des jeux TV (improbables), du saké (pas si mauvais), des cafés à chats (*kawaii*)... Bon en fait allez-y faire un saut et faites-vous votre propre choc culturel, c'est encore ce qu'il y a de mieux !

PS : je suis méchamment en retard dans mes articles, désolé pour ceux qui pensaient que nous avions fini dans les entrailles d'un lézard géant...



Quand on arrive en ville... (1^{ère} partie)

Mesdames et messieurs, je vous prie de bien vouloir centrer vos Google Maps sur le paisible bourg de Tokyo. Vous y êtes ? Bien, commençons.

Tokyo – Asakusa

« Notre » quartier. Le long de la rivière Sumida, quelques rues marchandes envahies de touristes chinois entourent le Senso-Ji, belle pagode bouddhiste à cinq étages. Le petit parc d'attractions voisin est le plus ancien de Tokyo, qui en compte un bon paquet (en pleine ville, avec parfois des agencements singuliers : la montagne russe du Tokyo Dome passe à travers un immeuble...), les Japonais en raffolent ! A quelques encablures, la rue Kappabashi, squattée exclusivement par des grossistes en articles de cuisine : des enseignes lumineuses aux présentoirs à menus, on trouve absolument de tout, et notamment les plats en plastique ultra-réalistes qui ornent la vitrine de bon nombre de restaurants, pratique pour ceux qui ont un peu de mal avec les *kanjis*... Si nous traversons maintenant la Sumida, nous tombons sur l'immeuble Asahi (une bonne bière locale) orné d'une gigantesque... bon en théorie il s'agit d'une bulle-flèche (euh ?), mais pour les Tokyoïtes comme pour nous, la forme de la sculpture évoque plutôt une déjection canine (dorée) ! Et enfin à la limite Est du quartier se dresse depuis 2 ans la gigantesque Skytree, deuxième plus haute structure existante avec ses maigres 634 mètres. Bon, Tokyo n'étant pas réputé pour son temps particulièrement clément, nous avons souvent vu le sommet de la tour

masqué par les nuages, ou encore oscillant allègrement au gré du vent. Enfin ça n'empêche pas de se sentir légèrement nain à ses pieds (pas montés au sommet en revanche, un peu cheros, comme malheureusement pas mal de choses au Japon)...

Tokyo – Akihabara

Si l'on prend le Palais de l'Empereur comme axe central et que l'on tourne dans le sens des aiguilles d'une montre, depuis Asakusa nous tombons rapidement sur le quartier d'Akihabara, « Electric Town » pour les intimes. A l'origine, le quartier était composé de centaines de petites boutiques d'électronique, pièces détachées, matériel informatique. Les grandes enseignes ont désormais globalement repris le flambeau, mais les ultra-spécialistes s'en sortent encore un peu... Surtout de plus en plus de magasins d'animes et de mangas voient le jour, drainant ici une faune bien particulière : les *otaku*, la version japonaise de nos bons vieux geeks. Et comme les *otaku* finissent par devenir majeurs, les caves des immeubles se chargent des vidéos « plus de 18 ans », tandis que les étages supérieurs accueillent des « maid cafés », bar-restaurants où vous êtes servis (en tout bien tout honneur) par de jeunes demoiselles déguisées, généralement en soubrette. Avec un peu de bol vous pourrez même y croiser un certain DSK... Pardon, mauvais goût.

Tokyo – Ginza

Le quartier du luxe. Chuo Dori, c'est un peu les Champs-Élysées, avec moins d'arbres et plus d'étages (et de néons bien sûr). Globalement, toutes les enseignes mondiales qui aiment vendre des choses avec plein de zéros se trouvent dans le coin, et les Français ne s'en tirent d'ailleurs pas trop mal question représentation... Bon du coup pour nous autres voyageurs low cost, pas grand-chose à voir ici, à part faire un petit saut dans l'immeuble Sony pour jouer un moment avec les derniers gadgets qui ne franchiront peut-être jamais les océans !

Tokyo – Tsukiji

Si vous pensez que poisson rime forcément avec saumon, ou encore que le thon se présente toujours sous la forme d'une petite boîte circulaire, eh bien je vous conseille d'aller faire un tour à Tsukiji. En fait dans tous les cas je vous conseille d'aller y faire un tour. Alors certes, il faudra vous lever très très tôt, certes il vous faudra un cœur assez

bien accroché, mais le ballet matinal du plus grand marché aux poissons du monde vaut largement le déplacement ! En théorie, seuls quelques accès pour touristes privilégiés sont distribués chaque jour (premier arrivé, premier servi) à partir de 5h (le marché étant réservé aux professionnels). Ou bien il faut attendre l'ouverture complète au public à 11h, mais bon il ne vous restera alors plus guère que trois merlans à contempler. Ou encore vous pouvez discrètement vous faufiler entre les mailles du filet de sécurité vers 7h, prendre quelques photos volées, et vous faire éjecter gentiment mais fermement par le service d'ordre quand vous finirez par croiser sa route... Entretemps, vous aurez eu la chance d'apercevoir des thons gigantesques se faire débiter à l'aide de katanas géants ; des montagnes de poulpes vous scrutant silencieusement ; ou des bassines d'anguilles baignant dans leur sang. Et juste après vous jurerez ne plus jamais toucher un sushi de votre vie (résolution qui tiendra environ 72 heures).

Huum je sens que l'attention se relâche, allez, petite pause de cinq minutes.



Quand on arrive en ville... (2^{ème} partie)

Bon vous y êtes ? Alors reprenons.

Tokyo - Odaiba

Odaiba est une île complètement artificielle de la baie de Tokyo dédiée... euh bah au shopping pour changer. Elle est reliée au reste de la ville par un joli pont suspendu, le Rainbow Bridge. Si vous voulez traverser ce dernier en vélo, un sympathique fonctionnaire attachera votre roue arrière sur une planchette à roulettes et vous demandera de marcher en poussant votre bolide. La raison ? Bah aucune idée, peut-être que deux-trois personnes un peu grisées de vitesse et de paysages sont passées par-dessus la rambarde... Bon et sinon l'île est donc essentiellement constituée de grands centres commerciaux dans des buildings futuristes, d'une plage (tout aussi artificielle que l'île bien sûr), d'une grande roue, d'une statue géante de Gundam, d'une Statue de la Liberté miniature, et de quelques musées. Vous pourrez donc laissez votre moitié se retenir de dévaliser les magasins (sac à dos

oblige) tandis que vous irez revivre votre jeunesse au Miraikan, le musée national des sciences émergentes et de l'innovation, rien que ça...

Tokyo – Roppongi

Juste au Sud du Palais, le quartier d'Akasaka, siège de divers ministères, d'un bon nombre d'ambassades, mais aussi du plus célèbre (et l'un des derniers) *hanamachi* de Tokyo, à savoir l'enceinte dans laquelle vivent les geishas. Il n'en reste plus qu'une poignée à Tokyo (et un chouia plus à Kyoto), que nous n'aurons malheureusement pas l'occasion de voir. Plusieurs hôtels de luxe se dressent aussi çà et là, dans les alcôves desquels nombre de secrets d'état ont été échangés. Un autre monde... Continuons donc plus au Sud pour atteindre le quartier de Roppongi, quartier américain après la guerre, en déclin à la fin du siècle, jusqu'à la construction des complexes de Roppongi Hills puis de Tokyo Midtown. Ces ensembles architecturaux sont composés d'une énorme tour de bureaux centrale, de galeries commerciales (surtout des boutiques de luxe) avec les restaurants qui vont bien, d'harmonieux jardins, d'une partie culturelle (cinémas, musées, salle de spectacles), et d'immeubles résidentiels de (très) haut standing. Le tout est plutôt réussi, clinquant, design, et censé incarner la ville de demain. Enfin du moins la ville de demain pour ceux qui en ont les moyens. Nul doute que dans les années à venir ce type de complexe se généralisera, mais possèdera un élément architectural supplémentaire : de hauts murs de sécurité pour empêcher les indigents de venir troubler la quiétude des solvables, nan mais alors !

Tokyo – Shibuya

Sans doute l'un des quartiers les plus connus et les plus fascinants de Tokyo. Bon malheureusement pour nous, diamétralement opposé à Asakusa, et puisque nous avons pris le parti de ne nous déplacer qu'en vélo, il faut quand même compter une bonne heure (et quelques bonnes collines) pour rejoindre la gare de Shibuya... Alors j'avoue, il nous est arrivé une fois de « tricher » en prenant le métro, bouuuh ! Shibuya, c'est tout d'abord un Croisement. Oui alors je sais, dit comme ça, ça ne fait pas forcément rêver. Sauf qu'il s'agit ici de l'Empereur de tous les Croisements ! Imaginez : de hauts immeubles parés de néons multicolores et d'écrans géants bavards ; un trafic dense mais régulier, avec une batterie de camions publicitaires pour le dernier boys band à la mode ; des bouches de métros et une énorme gare qui déversent des

hordes de gens pressés ; et soudain, tous les feux passent simultanément au rouge, laissant alors le champ libre à une véritable marée humaine, inexorable, qui emplit votre champ de vision ; les feux repassent au vert, et le cycle recommence. Comme un gigantesque cœur, machine bien huilée qui déverse la vie aux quatre coins de la métropole. Devant la gare, une petite statue de chien attire à peine l'œil, mais est un lieu de rendez-vous incontournable pour les Tokyoïtes : il s'agit d'Hachiko, une brave bestiole qui venait attendre son maître tous les soirs à la gare de Shibuya, et qui a continué de venir même après sa mort (du maître, pas du chien). Certains appellent cela de l'amour et de la fidélité, d'autres y verront du conditionnement et de la soumission. Enfin moi je préfère les chats de toute façon...

Tokyo – Harajuku

Il s'agit en fait d'une partie de Shibuya, mais l'endroit mérite son propre paragraphe. Trois centres d'intérêts, très différents, et tous noirs de monde le weekend. Tout d'abord l'énorme parc Yoyogi (et la verdure est une chose appréciable à Tokyo) qui abrite en son sein le Meiji Jingu, célèbre sanctuaire shintoïste où avec un peu de bol vous pourrez suivre la très sérieuse procession d'un mariage traditionnel (perso je préfère l'ambiance « champagne pour tout le monde », mais on ne juge pas !). Non loin du temple, se joue un étrange duel : d'un côté de l'allée, des dizaines de tonneaux des meilleurs grands crus de Bourgogne (et pas de Bordeaux, dieu merci ces gens ont du goût) ; de l'autre, des dizaines de tonneaux des meilleurs sakés du Japon. Hum, pas de dégustation en vue, dommage... Quittons la verdure reposante et traversons le faisceau de voies ferrées : nous voici sur l'avenue Omotesando, un peu les Champs-Élysées locaux. Euh comment ça c'est ce que j'ai dit pour Chuo Dori à Ginza ? Bon c'est bien, vous suivez. Eh bien oui, parfaitement, il y a deux Champs-Élysées à Tokyo... Ils sont fous ces Japonais ! La petite rue parallèle de Takeshita est quant à elle le sanctuaire sacré des adolescents, qui y trouveront tout le nécessaire pour satisfaire leurs folles lubies vestimentaires (il faut dire que lorsque l'on porte un uniforme toute la semaine, il fait bon se lâcher un peu le weekend...). Ils iront ensuite parader en cosplay (sorte de déguisement de cowboy ou de fée de Mardi Gras, mais en mieux) sur le pont de Jingu tout proche. Ah oui, et mention spéciale pour Kiddy Land sur Omotesando, une véritable institution ici, je défie quiconque ayant gardé un soupçon de son âme d'enfant de sortir de ce magasin les mains vides !

Oui, quoi encore ? Les toilettes ? Au fond du couloir. Allez, nouvelle pause...



Quand on arrive en ville... (3^{ème} partie)

C'est bon, je vais pouvoir terminer, plus d'autres interruptions en vue ? Allez...

Tokyo – Shinjuku

Poursuivons notre tour d'horloge. Au cœur de Shinjuku, sa gare, avec près de 4 millions de passagers par jour (reléguant la Gare du Nord au rang de terminal provincial), divise le quartier en deux entités bien distinctes. A l'Ouest, de délicats gratte-ciels rivalisent de taille et de formes étranges. On y trouve le siège de bon nombre de compagnies, ainsi que les immenses tours jumelles de la mairie de Tokyo (à ville démesurée, mairie démesurée), du sommet desquels (gratuit, pas courant) le badaud a une sympathique vue sur la capitale et, si les dieux de la Météo et de la Pollution sont avec lui, sur le mont Fuji. Nous devons bien sûr nous contenter de la vue sur la capitale. Côté Est, à nouveau des avenues remplies de diverses grandes enseignes, ça devient une habitude... Mais lorsque l'obscurité arrive, à mesure que les néons s'allument et que les magasins ferment leurs portes, le quartier adopte un tout nouveau visage : les salarymen en goguette viennent y perdre toute dignité et oublier pour quelques heures les courbettes hiérarchiques en s'adonnant aux doux plaisirs de la nuit, saké et karaoké sont à l'honneur... A Kabukicho, bars à hôtesse et love hôtels rivalisent d'harangueurs pour attirer les célibataires de tout bord, tandis que dans l'ombre, les Yakusas comptent et recomptent les Yens qui coulent à flot. Les gueules de bois seront rudes...

Tokyo – Ikebukuro

Souvent présenté comme une pâle copie de Shinjuku, le quartier... est effectivement une pâle copie de Shinjuku.

Tokyo – Ueno

Et la boucle se termine avec le sympathique quartier d'Ueno, tout proche d'Asakusa. S'y trouve un grand parc où il fait bon se promener sous les nombreux cerisiers en fleurs... à savoir fin mars début avril, deux mois avant notre venue. Tant pis, nous pouvons toujours aller faire un tour au zoo pour reluquer le couple de pandas géants loués à la Chine pour la bagatelle d'un million d'euros par an. Ou encore arpenter le très beau et très complet Musée National, idéal pour occuper une journée pluvieuse. Poussez la balade jusqu'aux quartiers de Nezu et Yanaka, qui ont miraculeusement survécus aux tremblements de terre et aux bombardements, et qui contrastent agréablement avec le Tokyo moderne : étroites ruelles en pentes, délicates maisons traditionnelles en bois, paisibles petits temples en pagaille, cimetière arboré aux multiples célébrités... Cerise sur le maki, au bout d'une de ces ruelles vous pourrez trouver un authentique chalet suisse qui sert raclettes et fondues, de quoi nous replonger avec délice dans la lointaine époque où nous nous ébattions encore dans la neige. Comment ça nous ne sommes partis que depuis trois mois ?

Tokyo – Kokyo

Au centre de l'horloge, du monde, voire de l'univers, se trouve le Kokyo, Palais Impérial, caché derrière de hauts murs, au sein d'un écrin de verdure. Il ne se visite (partiellement) que deux jours par an, le 23 décembre, pour l'anniversaire de l'Empereur (c'est cadeau !) et le 2 janvier, pour la Nouvelle Année (pourquoi pas le 1^{er}? Mystère...). Nous nous contenterons donc des murs, des jardins et d'un petit pont de carte postale, Nijubashi, devant lequel posent tous les touristes.

Mesdames et messieurs, nous voici désormais à la fin de cette visite interactive de la passionnante, la fascinante, la ô combien étrange Tokyo. En espérant que cette visite vous aura plu et que vous souhaiterez désormais découvrir la ville par vous-même. Mais dépêchez-vous, avant qu'un tsunami ou un tremblement de terre ne fasse place nette ! Ah, qu'est-ce qu'on rigole ! Et n'oubliez pas le guide bien sûr !



Ceci n'est pas un article...

Quelque part dans le Sud de l'Asie

Ah mes chers amis, quel malheur, le temps passe (bientôt trois mois) et il semblerait même qu'il ne revienne guère ! Or à mon grand dam je commence à accumuler du retard dans mes articles... Eh oui, à peine une ébauche du Japon postée que déjà nous quittons ce pays, et alors que j'écris ces quelques lignes nous nous apprêtons à rejoindre notre dernière destination asiatique, juste de l'autre côté du célèbre détroit de Malacca : l'Indonésie. Néanmoins j'espère trouver là-bas quelque répit. Car bien que l'archipel comporte un confortable bataillon d'îles et îlots, nous n'aurons plus ou moins affaire qu'à deux d'entre elles, Java et Bali, à moins que nous ne trouvions le temps de poursuivre toujours plus à l'Est dans Nusa Tenggara ! Et pour ce faire, diantre, un bon mois et demi ! De quoi envisager sereinement de poser les valises un peu plus de trois jours au même endroit. Et donc promis, quand ce délicieux moment de répit arrivera, tout, tout, tout, vous saurez tout sur not' périple ! En attendant, patience est mère de tous les vices (ou bien sont-ce les vertus ?).



Mon beau Fuji, roi des volcans, que j'aime ta blancheur !

Hakone

La ville s'emparait progressivement de nos âmes. Nous devons nous mettre au vert ! A l'aube, nous prenons le métro pour Shinjuku. Un premier train nous conduit ensuite à Odawara. Un deuxième à Hakone-Yumoto. Un troisième à Gora. Est-ce suffisant ? Ne prenons pas de risque. Un funiculaire nous tracte jusqu'à Sounzan, nous volons en téléphérique à Owakudani. Pause. Nous sommes aux portes de l'enfer. Des fumerolles s'échappent des entrailles terrestres, tandis qu'une entêtante odeur de soufre emplit l'atmosphère. La spécialité locale ? Les œufs noirs, cuits dans des bassins naturels d'eau bouillante. Non

loin, imperturbable, magistral, le mont Fuji se pavane, nous dévoilant son large cône enneigé, à la perfection troublante. Fin de la pause. Nous décollons à nouveau jusqu'à Togendai, puis nous embarquons à bord d'un bateau pirate sur le lac Ashi. Nous débarquons à Hakonemachi, un bus nous dépose à Gora. Tiens, nous avons bouclé ? Qu'à cela ne tienne, la ville est loin, ses griffes resteront vides, nous sommes sauvés. Il est temps de poser bagages et d'aller découvrir une tradition japonaise séculaire : l'*onsen*.

Nous déposons nos tongs dans le casier prévu à cet effet, et nous franchissons notre rideau respectif : bleu pour les hommes, rose pour les femmes. Livré à moi-même. Derrière, une simple pièce sert de vestiaire. Je procède à l'effeuillage, laisse habits et serviette dans une corbeille d'osier, puis franchis en tenue d'Adam la porte de l'*onsen* proprement dit, la feuille de vigne en moins. Je me trouve dans une grande pièce dont un large bassin occupe le centre (mais traditionnellement les *onsen* sont en plein air). Tout autour, une dizaine de « stations de lavage » : un tuyau de douche, des distributeurs de shampoing et savon, et un micro-tabouret. L'idée est de s'asseoir sur ce dernier, dos au bassin, et de se laver soigneusement. La toilette effectuée, vous pouvez enfin aller vous relaxer dans le bain d'eau chaude (je dirais dans les 40-50°C), alimenté par une source géothermique. Bain où vous ne resterez d'ailleurs pas longtemps, étant donné la chaleur conséquente de l'eau. Puis rinçage, séchage, rhabillage, dormage détendu. Bon, cela pourra rappeler à certains des souvenirs douloureux de vestiaires, des histoires de savonnets et de serviettes vigoureusement claquées. Ici il n'en est rien. Point de grasse ambiance virile, nous sommes dans un endroit de détente, où hommes et femmes de tout âge exposent leur nudité sans aucun complexe ni jugement. Pour l'anecdote, à l'origine les *onsen* étaient mixtes, jusqu'à l'ouverture du pays à l'Occident au XIX^{ème} siècle et les vigoureuses protestations de nos amis puritains d'outre-Atlantique. Choc des civilisations, quand tu nous tiens...

L'heure est maintenant à la culture : visite du musée en plein air de Hakone, qui abrite en son sein moult sculptures d'artistes de renom. Petit coup de cœur, le cadre est magnifique et le contenu de grande qualité (pour autant que je puisse en juger). Certaines œuvres sont « vivantes » et servent d'aires de jeux pour les enfants, de quoi vous faire regretter vos dix ans.

Las, l'appel de la ville retenti à nouveau, irrépissible. Un premier bus nous conduit à Sengoku, un deuxième à Gotemba, un troisième à Kawaguchiko. Fuji San est plus proche que jamais, mais il reste obstinément caché derrière son écrin de nuages. Tant pis, nous continuons. Balade sur les berges du lac Kawaguchi, train jusqu'à Fujikyu Highland. Et là, miracle, alors que le jour commence à rendre les armes devant les assauts répétés de la nuit, Fuji San daigne enfin s'offrir à nous, emplissant l'horizon. La tentation de le toucher, d'assaillir ses flancs, de conquérir son sommet est forte. Ma chérie me ramène à la raison. Un dernier bus (que nous avons failli louper, après trente minutes d'une course folle « Pékin Express Style » pour trouver son point de départ) nous ramène à Shinjuku, et le métro à Asakusa. Désolé Fuji San. Tokyo, nous revoilà !

Pour se venger de cet affront, la montagne céleste délaissée nous a offert quatre jours de pluie ininterrompue...



TDM Season 4 : aaah, la civilisation...

C'est un peu un « aaah » à double-sens que nous avons ici. Après 10 semaines en Asie du Sud-Est, c'est assez plaisant de retrouver un pays où les transports partent à l'heure (et où l'on ne vous propose pas tous les 10 mètres de monter dans un touk-touk), où vous ne vous attendez pas à voir une étrange bestiole se glisser sous la porte de votre chambre, et où vous pouvez boire tout votre saoul l'eau du robinet.

D'un autre côté, c'est un peu pénible de connaître à nouveau la sensation de froid (qui plus est trempé jusqu'aux os), de devoir attendre quinze ans que le feu piéton daigne passer au vert pour pouvoir traverser (attention, la police vous regarde !), et de dépenser en un jour ce que vous dépensiez en trois une semaine plus tôt.

Enfin ne noircissons pas le tableau gratuitement : le Japon (du moins le peu que nous en ayons vu), c'est topissime, quels que soient les maigres défauts que nous pourrions lui trouver pour faire bonne mesure. L'heure du verdict a sonné.

Population : 4,5. Une chose est sûre, vous allez vous muscler les lombaires. La politesse est aux Japonais ce que la Tome est à l'aligot : une composante essentielle... Ajoutez à cela un véritable sens de l'accueil, un respect de la sphère privée et une assistance spontanée. Pourquoi pas 5 alors ? Eh bien parce qu'ils ne parlent malheureusement que le japonais...

Culture : 5. Aaah, la culture japonaise ! Bon là, c'est un peu quitte ou double, on adhère ou on rejette complètement. Peu de vestiges historiques, ce qui n'est pas surprenant pour un pays qui subit régulièrement tremblements de terre, tsunamis et bombardements. Mais nous sentons partout le poids de cette culture millénaire, qui a su survivre et s'adapter à notre époque sans tomber sous la coupe de l'aigle impérial (même si les Japonais adorent le baseball !)...

Nature : 3. Alors certes, les parcs sont très beaux, aménagés avec grâce. Certes, le splendide Fuji domine le débat. Mais on ne peut définitivement pas dire que Tokyo est une ville « verte », et nous sommes loin du grandiose du Vietnam. Enfin le jugement est quand même injuste étant donné la minuscule partie du pays visitée...

Nourriture : 5. Aaah, la gastronomie japonaise ! Sushis et makis ne sont que la partie émergée de l'iceberg, et ils sont ici infiniment meilleurs qu'en France ! *Ramen, udon, gyoza, tempura, teriyaki, okonomiyaki...* Bon sang mes papilles en salivent ! Là-dessus un bon saké...

Argent : 3. Bon là évidemment, ça fait mal, surtout au niveau logement... Pourquoi quand même 3 alors ? Eh bien parce que quelque part, on en a quand même pour notre argent... A condition d'éviter les fruits : ces derniers valent une petite fortune, comptez environ 10 euros la grappe de raisin par exemple !

Bien-être : 4. Ah ce qu'on se sent bien ici ! Particulièrement étranger, c'est sûr, mais cela n'est pas fondamentalement gênant sur 15 jours... Non, en fait ce qui finit presque par peser, c'est ce sentiment d'être au milieu d'une machine parfaitement bien huilée, où rien ne dépasse. Et c'est peut-être mon côté Français rebelle qui s'exprime ici, mais de temps en temps j'aime bien traverser en dehors des clous !

Global : 24,5 / 30. La frustration est ici un peu de rigueur : n'eût été nos bourses étriquées, nous aurions bien passé quelques semaines de plus à parcourir un peu l'archipel ! Kyoto notamment, en n'oubliant pas cette fois de prévoir un Japan Rail Pass : à commander en avance uniquement

depuis son pays d'origine, ce pass permet d'utiliser à volonté la quasi-totalité des trains japonais... C'est bien beau d'organiser au fur et à mesure, mais parfois ça ne fait pas de mal d'anticiper ! Allez, ne nous auto-jetons pas la pierre, ce n'est qu'un prétexte pour y retourner au plus vite !

Malaisie

09/06 – 15/06





TDM Season 5 : c'est un peu court, jeune homme !

Six jours, c'est effectivement un peu court pour apprécier pleinement un pays comme la Malaisie (à la limite le Liechtenstein, et encore...). A l'origine, l'étape devait durer une quinzaine, avec un petit saut final à Singapour pour faire coucou à la famille d'Aurélié. Mais entretemps, le Japon s'était glissé dans le programme et la famille avait déménagé. Résultat des courses : 6 jours pour se plonger dans Kuala Lumpur, la vibrante capitale du pays, nous remettons au prochain voyage la découverte de la jungle touffue, des plages paradisiaques ou des villes historiques du détroit de Malacca. Voyons maintenant ce que nous réserve KL (pour les intimes).

Kuala Lumpur

Après l'immaculé Tokyo, le contraste est... intéressant ! KL a aussi opté pour la verticalité : d'immenses tours aux formes variées jalonnent la ville. Mais tandis que le ciel profite de toutes les attentions, le sol est un véritable chaos labyrinthique, absolument pas fait pour les piétons que nous sommes. Les pièges sont partout, et lever les yeux un instant vers les élégantes structures de verre et d'acier signifie perdre une cheville dans une vilaine ornière. Quant à traverser les multiples voies rapides qui sillonnent la ville, autant vous dire qu'il faut courir vite et prier fort, après avoir vainement cherché pendant 10 minutes l'existence d'un passage pour piétons. Pourquoi ne pas prendre les transports en commun dans ce cas ? Eh bien peut-être parce que les cinq lignes de métro / train disponibles sont gérées par cinq compagnies différentes (donc un ticket différent à chaque changement...), et que très peu de stations sont reliées entre elles. Bref, KL c'est un joyeux bordel, ce qui au final n'est pas forcément pour me déplaire après la rigidité japonaise !

Autre nouveauté : fini le bouddhisme ou le shintoïsme, Allah est désormais seul maître à bord ! Résultat des courses : tout un tas de belles mosquées, une journée rythmée par les prières, l'alcool se fait rare, les voiles sont légions, et ma barbe est désormais tout à fait appropriée. La population est majoritairement malaise, mais aussi d'origine chinoise et indienne (d'Inde, pas les Mohicans), une belle

diversité qui se retrouve dans l'architecture, mais surtout dans la nourriture, à nouveau les papilles sont à la fête ! Enfin autre fait particulièrement plaisant : les gens parlent souvent anglais, youpidouuu ! Bon, ces généralités étant dites, je vous invite désormais, si vous le voulez bien, à me suivre pour un petit tour de la ville.

Nous posons nos bagages à Bukit Bintang, un quartier moderne qui regroupe gigantesques centres commerciaux (avec même parfois un parc d'attractions à l'intérieur), bars et boîtes branchés, restaurants en veux-tu en voilà (la rue voisine de notre guesthouse était intégralement constituée de restaurants chinois...), et hôtels pour toutes les bourses. Au Nord, les célèbres tours Petronas défient la gravité avec leurs impressionnants 452 mètres et la fine passerelle qui les lie. Petronas, c'est LA gentille compagnie pétrolière locale, gérée par l'état, qui fait pleuvoir les Ringgits sur le pays en intervenant dans de nombreux secteurs, tout en martelant le message « les pétroliers sont vos amis ». Non loin de là, la Menara KL, 421 mètres, une sorte de château d'eau géant qui sert en réalité de tour de communication. Elle se dresse au sommet d'une petite colline recouverte d'une jungle aménagée dans laquelle le promeneur peut agréablement se perdre et oublier un temps la cacophonie urbaine : en une petite heure je n'y ai croisé que des papillons géants et des insectes rampant / sautant / volant non-identifiés. Presque flippant.

Mais KL a aussi un centre historique, composé de trois quartiers très différents. Au Sud, Chinatown, où comme son nom l'indique vivent en majorité des malais d'origine chinoise (c'est fou hein !), avec quelques sympathiques pagodes à voir, ainsi que Petaling Street, une rue dédiée aux contrefaçons en tout genre, plus ou moins bien faites... Plus qu'à croiser les doigts pour franchir la douane... Au centre, tout un tas de très beaux bâtiments d'inspiration moghole (mosquée, palais, marché, musées, et même la magnifique ancienne gare – remplacée par une moderne 500 mètres plus loin, beaucoup moins inspirée pour le coup) sont disposés autour de Merdeka Square, ancien stade de cricket du Selangor Club, depuis lequel a été proclamé l'indépendance du pays et hissé pour la première fois le drapeau national le 31 août 1957 (au sommet d'un mat de 95 mètres, l'envie de construire des trucs imposants était déjà bien présente...). Enfin au Nord, Little India, où comme son nom l'indique vivent en majorité des malais d'origine indienne (de plus en plus fou).

A l'Est de ces trois quartiers, un vaste poumon vert au contenu varié, sans doute là où nous avons passé le plus de temps. Tout d'abord la très moderne (par respect je ne dirai pas très moche) Mosquée Nationale, dont nous devons nous contenter de l'extérieur, mauvais timing (bah oui, avec cinq prières par jour, les horaires de visite en souffrent, forcément). A côté, le très beau Musée d'Art Islamique, bâtiment classieux et collection au poil. Un immense parc déroule bien évidemment ses hectares dans le coin (pour un poumon vert, c'est mieux...), c'est d'ailleurs depuis son énorme aire de jeux que la photo illustrant « Ceci n'est pas un article » a été prise (même si je suis absolument convaincu que vous aviez tous trouvés !). Mais le clou du spectacle, c'est sans doute le Bird Park, une gigantesque volière (d'après eux « la plus grande du Monde », je raffole toujours de ce genre d'affirmation...) où l'on se balade parmi des milliers d'oiseaux en tout genre, qui n'hésitent pas à vous grimper dessus si vous avez le malheur de sortir un sandwich, surprenant !

Allez, pour en finir avec cette visite, notre seule sortie légèrement hors de KL : au Nord de la ville se trouve l'énorme sanctuaire hindou de Batu. Sous la bonne garde d'une gigantesque statue de Murugan, le Dieu de la Guerre, les pèlerins d'un jour que nous sommes vont gravir le raide escalier de 272 marches (c'est précis) pour atteindre un ensemble d'énormes grottes abritant le sanctuaire. Ce dernier n'a d'ailleurs rien d'exceptionnel, mais la ferveur qui y règne, le cadre magnifique et les singes charpateurs omniprésents (de toute façon difficile d'imaginer un temple hindou sans singes...) méritent amplement le détour.

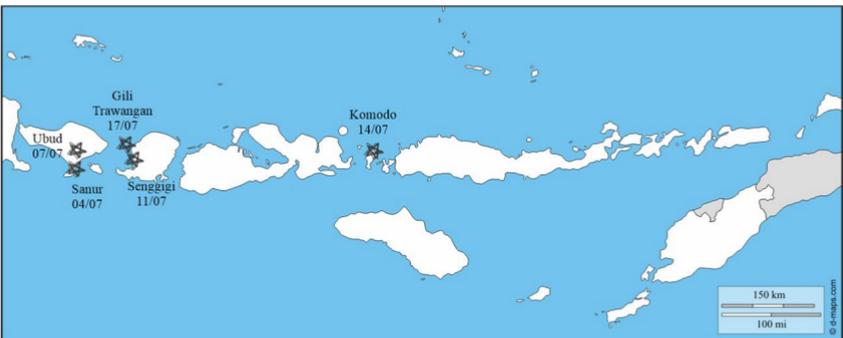
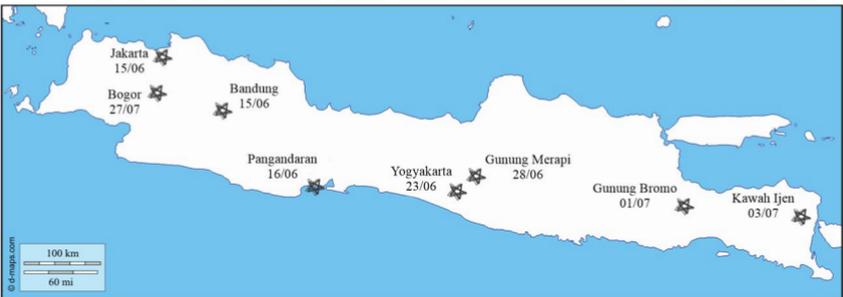
Voilà donc en gros à quoi se résume notre séjour en Malaisie. Un peu juste pour envisager une quelconque notation... Ça donne globalement envie d'en voir plus ! Alors vous allez me dire que c'est ce que je dis à chaque fois... Pas faux. Serais-je donc complètement faux-derche ? Je ne pense pas. Voyager en mode « backpacker » c'est finalement assez étrange : on ne débarque pas avec des potes pour écumer les bars et les boîtes d'une station balnéaire ; nous ne vogueons pas de visite en visite en compagnie de 50 nonagénaires acariâtres ; et on ne fait pas non plus ce que l'on veut en se disant « on s'en fout c'est les vacances », nous serions obligés de rentrer les poches vides au bout de trois mois. Nous avons adopté une forme de voyage plus lente, plus simple, où le quotidien occupe une place importante, et où la marche à pied est plus que jamais à l'honneur. De ce fait, nous acceptons de passer à côté de pleins de choses, avec une frustration de moins en moins grande à

mesure que le temps passe : oui le Monde est vaste, mais la vie est longue !

PS : cet article ne fait pas preuve d'une originalité marquante, vous m'en voyez navré. J'essaie dans la mesure du possible d'utiliser de nouvelles pirouettes stylistiques pour maintenir en haleine un public de plus en plus nombreux, mais parfois l'imagination fait défaut. Bien qu'ayant quitté le Japon, je suis prêt à faire seppuku sur simple demande écrite.

Indonésie

15/06 – 01/08





Point break

Jakarta

A peine deux heures de vol depuis Kuala Lumpur, le temps de traverser le détroit de Malacca, et nous voici dans notre sixième et dernier pays asiatique, l'Indonésie. C'est étrange, le nom n'est pas particulièrement évocateur, comparé à celui des îles mythiques qui composent le pays, fermez les yeux et savourez : Java, Sumatra, Bornéo, Célèbes, Moluques, Papouasie, Lombok, Komodo, et peut-être la plus célèbre d'entre toutes, Bali. Alors là tout de suite on y est hein ! Bon en tout cas Jakarta, ça n'a rien de folichon, du moins en apparence. Et puis nous venons de passer trois semaines en ville, il est plus que temps de se mettre au vert ! Allons donc voir ce que la gare nous réserve... Un train pour Bandung ? Il ne reste des places que pour la classe Eksekutiv ? Bon bah banco, voyons un peu ce que donnent les trains de luxe par ici... Pas mal du tout ! Euh par contre on ne peut pas avancer légèrement plus vite là ?

Bandung

Bien, visiblement nous sommes donc toujours dans une ville, grande de surcroît. On dort quelques heures et on repart ? Bingo. Train ? Trop cher camarade. Minibus ? Complet l'ami. Bus public alors ? Pas le choix compadre. Mais ça va être long ? Oui. Il va faire chaud ? Exac'. Nous serons tout serré ? Correc'. Et le bus est fumeur ? Cela va sans dire Simone. En voiture donc. Et courage.

Pangandaran

Après moult heures de route, nous débarquons finalement dans cette petite station balnéaire au nom imprononçable. Nous sommes mûrs à point pour y faire un bon break. Alors enfilons notre masque de Reagan et partons à la découverte de Pangandaran. Situé sur un isthme, le village nous offre côte Ouest une belle et longue plage de sable noir léchée par les puissantes vagues de l'Océan Indien, au grand bonheur des surfeurs et des baigneurs kamikazes, tandis que côte Est une jetée a remplacé le sable, ce dernier ayant globalement été emporté par un

tsunami en 2006. La municipalité a depuis eu la bonne idée d'investir dans plein de petits panneaux indiquant le chemin à suivre en cas de nouveau raz-de-marée, amusant. Au bout de l'isthme, le village cède abruptement la place à la jungle épaisse d'un petit Parc National peuplé de singes, de porc-épic et de rafflesias (mais en août). Problème : jusqu'au 2 juin l'entrée du Parc coûtait la modique somme de 20 000 roupies. Depuis le 2 juin, l'entrée coûte la désormais moins modique somme de 210 000 roupies... Alors ça c'est de la belle inflation ou je ne m'y connais pas !

Nous voilà donc partis pour vivre d'amour et de Bintang (la bière locale bien sûr) une petite semaine, le temps de recharger les accus, dans une sympathique guest house tenue par une baba basque soixante-huitarde et toute une bande de javanaises particulièrement sympathiques. Il fait chaud, beau entre deux orages, la nourriture est bonne et abondante, l'équipe de France de football joue correctement, bref tout va bien.

Un seul fait particulièrement notable au final : Eddy, le patron d'un des petits restos où nous déjeunons, élève des oiseaux de compétition. Nous sommes donc allés le soutenir lors du championnat local. Derrière moi sur le scooter, Aurélie tient deux énormes cages. De nombreux concurrents sont déjà sur le « stade », l'air vibre de pépiements divers. Quelques chats rôdent dans les environs, guettant une hypothétique ouverture de porte. Sur un tabouret, à bout de bras, je suspends la première cage à une sorte de chapiteau métallique, emplacement numéro 15. A l'intérieur, un bel oiseau chanteur d'une espèce inconnue. Les autres challengers font de même avec leurs protégés (de la même espèce). Une vingtaine de cages sont désormais accrochées au chapiteau, les oiseaux paradent, donnent de la voix à qui veut l'entendre, tandis que les trois juges entrent en scène, déambulant silencieusement entre les cages, l'œil et l'oreille aux aguets. Autour de l'arène, les différents entraîneurs encouragent leurs champions, criant, sifflant, gesticulant. Au bout de quelques minutes, la décision est prise, les juges s'emparent de trois drapeaux de couleurs différentes et les placent sous les cages gagnantes. Les oiseaux sont félicités, les propriétaires vont discrètement récupérer leurs gains. Manche suivante s'il-vous-plaît ! Ce vendredi, Eddy n'obtiendra qu'une troisième place, un peu déçu mais toujours souriant. Pas grave, la victoire sera pour vendredi prochain !

Bon, c'est pas qu'on s'ennuie, mais il va être temps de reprendre un peu la route nan ? Les heures de bus me manquent...



Vieilles pierres 2 : le Retour

Yogyakarta (prononcez Djog-dja si vous ne voulez pas faire rire les Indonésiens ou si vous voulez briller en société)...

Nous voilà replongés dans un mini enfer urbain, heureusement bien loin de Jakarta ou de Bandung. L'âme de Java résiderait en ces lieux : les maisons traditionnelles n'ont pas toutes cédé la place à d'immenses immeubles modernes ; les artistes sont légion, peintres, sculpteurs, mais surtout deux spécialités locales, le batik et l'orfèvrerie sur argent (non, ce n'est pas l'argenterie) ; les touristes sont légion, européens pour la plupart ; les arnaques sont légion, de la classique promenade en *becak* à "50 000 rupiahs only, local price !", à la plus originale "official government batik store, exclusive prices, only today !". Enfin après presque quatre mois en Asie, on commence à les voir venir les cocos, c'est pas à un vieil orang-outan qu'on apprend à fuir la déforestation (proverbe local). Bon, mais Yogya (rappelez-vous : Djog-dja) c'est avant tout une ville très sympa, où l'on se aime : se perdre dans les ruelles tortueuses du quartier routard de Sosrowijayan ; tenter d'obtenir le juste prix pour un colifichet Made in China d'un des étals de Malioboro ; entamer sérieusement les réserves de bière du Bintang Bar avec l'aide de deux Australiens assoiffés. Et quand même, profiter un minimum d'être dans une capitale culturelle.

Le Kraton est le palais du sultan, qui vit toujours à l'intérieur, mais qui a décidé d'ouvrir ses portes aux touristes, la catégorie sociale la plus rentable depuis la fin du servage. Le Kraton est une véritable ville dans la ville, ceint de hauts murs blancs. Il ne reste plus grand-chose de la structure originelle, les tremblements de terre et les éruptions volcaniques étant des critiques d'art généralement assez virulents. Le palais est donc plutôt moderne, et présente une belle succession de vastes cours, de pavillons richement ornementés, et une collection hétéroclite d'objets ayant appartenu aux sultans (bottes d'équitation, ouvre-boîtes...). Un type de spectacle traditionnel différent s'y déroule chaque jour, nous avons eu droit aux marionnettes 3D (oui, il existe aussi des marionnettes 2D). Gnafron ?

Non loin du palais, le Taman Sari, une sorte d'Aqualand antique partiellement détruit : d'une petite tour, le Sultan pouvait ~~mater~~ observer les ébats aquatiques de ses concubines dans une piscine ceinte de hauts murs (pour empêcher les regards indiscrets et les évasions). Il faisait son choix, et ~~la victime~~ l'heureuse élue venait rejoindre le Sultan dans sa piscine privée pour des ébats d'un genre différent.

Anciennement non loin du Palais, et aujourd'hui beaucoup plus loin (sans doute à l'instigation des conducteurs de *becak* qui n'en pouvaient plus de ces satanés touristes qui avaient l'outrecuidance de préférer la marche...), le Pasar Ngasem, ou marché aux oiseaux (et chiens, chats, poissons, écureuils, chauve-souris, civettes, pythons...). Vous pouvez donc y trouver toutes sortes d'oiseaux à vendre (et chiens, chats, poissons, écureuils, chauve-souris, civettes, pythons...), le plus original étant sans doute les poussins multicolores, dont la finalité nous échappe toujours.

Enfin, l'une des visites incontournables de Yogya (Djog-dja, je ne le répéterai plus...), les services de l'Immigration, où tout bon routard qui se respecte se doit de faire prolonger son visa initial de 30 jours supplémentaires (par opposition au touriste dilettante qui fera l'extension à Bali via une agence, et qui la paiera trois fois son prix).

... Et ses environs

Mais c'est peut-être dans les environs de Yogya (« Dje » bon sang !) que se cachent les plus beaux trésors de Java. L'Unesco s'est pris d'affection pour deux magnifiques temples : l'hindouiste Prambanan à l'Est, et le bouddhiste Borobudur à l'Ouest, tous deux datés du IX^{ème} siècle. Vous allez me dire : ouiii, booon, encore des temples quoi ! Et l'on pourrait tout aussi bien croire que nous sommes légèrement las de ces vieilles pierres. Oui mais non. Prambanan, bien que sérieusement endommagé par le tremblement de terre de 2006 et toujours en restauration, présente d'exquis bas-reliefs, et la majesté qui se dégage de l'ensemble des temples est palpable. Bien sûr, si vous êtes blond aux yeux bleus, barbu, et que vous visitez le site en pleine journée, il faudra vous attendre à être photographié tous les deux mètres...

Borobudur, quant à lui, a miraculeusement échappé aux diverses catastrophes naturelles et humaines (attentat à la bombe en 1985). Peut-être moins impressionnant que son confrère, le site est en revanche baigné d'une sorte d'« aura mystique », d'autant plus au lever du

soleil, avant l'arrivée des milliers de touristes quotidiens (c'est le site le plus visité d'Indonésie). Le temple, massif, épouse le sommet d'une colline, s'étagant sur 7 niveaux (symbolique bouddhiste), et la vue depuis le sommet est magnifique : campagne luxuriante et cône fumant du Merapi voisin, si le temps est de la partie bien sûr. Ce n'était pas le cas, j'ai donc décidé d'aller voir ce volcan d'un peu plus près ! A suivre...



Là-haut sur la montagne...

Gunung Merapi

L'Indonésie détient quelques records intéressants, dont celui du plus grand nombre de volcans actifs. Il serait donc criminel de ne pas rendre hommage au plus « méchant » d'entre eux, le mont Merapi (en Malais, la bien-nommée « Montagne de Feu »). Même s'il n'est pas le plus puissant ni le plus connu des volcans indonésiens (comme le Tambora, le Krakatoa ou le Bromo), le Merapi est considéré comme le plus dangereux : situé au milieu d'une zone urbaine extrêmement dense (plus de 3 millions de personnes sur ses flancs), il produit de sympathiques nuées ardentes tous les 3-4 ans. La dernière éruption date d'ailleurs de fin 2010 (tuant plus de 300 personnes...), la prochaine ne devrait donc pas trop tarder... Mais bon, pour l'instant tout est calme, je peux donc sereinement entreprendre l'ascension !

22h. Alors qu'Aurélië se prépare à faire le grand-écart dans le lit, je vérifie le contenu de mon sac à dos : frontale, polaire, coupe-vent, genouillère, bouteille d'eau, dates (énergie condensée), appareil photo. Un minibus est censé venir me chercher, bien sûr le départ ne se fera que vers 23h, tradition oblige.

0h30. Le trajet est assez cauchemardesque. Cahotant et rugissant dans des pentes à 40 degrés (pas de lacets, ça coûte trop cher en goudron...), le van s'arrête enfin dans le petit village de Selo. Et, miracle de l'altitude, on a beau n'être qu'à quelques centaines de kilomètres de l'équateur, il fait plutôt frisquet ! Un petit café est le bienvenu avant la looongue nuit qui m'attend.

01:00. Ok, cette fois il faut y aller. Départ : 1450m. Arrivée : 2913m. 1500 mètres de dénivelé, ça ne s'annonce pas forcément comme une partie de plaisir. De toute façon, le ton est donné dès le départ : la pente est très, très raide. Et encore, pour l'instant c'est une route ! Au-dessus de notre petit groupe de marcheurs, un splendide ciel étoilé, vierge de nuages.

01:30. La route a déjà cédé la place à une étroite sente, qui en a profité pour augmenter encore un peu son inclinaison, la coquine. L'écart commence à se creuser entre l'échappée de tête et les poursuivants.

02:00. Première pause. Après avoir traversé une zone de plantations diverses, nous nous enfonçons dans une épaisse jungle. De nombreux yeux nous observent, mais nos frontales ne percent guère l'obscurité. En contrebas, la dense trame des lumières artificielles forme un contrepoint parfait à l'immensité étoilée. C'est déjà l'heure des premiers abandons...

03:00. Deuxième pause. Cette forêt semble ne jamais devoir finir ! Dans la plaine, en ce premier jour de Ramadan, des centaines, des milliers d'appels à la prière retentissent de toutes parts. Nous prenons cela pour un encouragement. Mais le mal de montagne est sournois et frappe sans prévenir : nouveaux abandons !

04:00. Troisième pause. Nous avons enfin émergé de la forêt pour atteindre le premier plateau, enfin un peu de plat ! Un énorme rocher trône ici, recouvert de quelques plaques mortuaires, oui l'ascension semble ne pas être sans risques... Dernière plaque en date : 14 juin 2014, il y a tout juste deux semaines. Gloups... Le guide nous annonce d'ailleurs que nous allons attaquer le cône final, le plus raide, le plus dangereux. Nouveaux abandons ? Pas cette fois, nous sommes trop près du but !

05:00. Sommet. Après un premier passage dans la cendre volcanique, où l'on monte d'un pas pour descendre de deux (oui mathématiquement cela paraît impossible de gagner le sommet ainsi, mais avec de la patience c'est jouable), nous atteignons la terrible zone finale, des éboulis instables, presque à la verticale, où chaque faux pas déloge une pluie de pierres qui va s'abattre sur le grimpeur suivant. Et soudain, il n'y a plus nulle part où monter : le sommet est là ! Le guide modère nos effusions de joie : il y a un trou juste derrière, pour l'instant nous ne faisons que l'entrevoir. Il est temps d'enlever ses habits trempés et

d'enfiler quelques couches supplémentaires : si pendant l'effort nous étions au chaud et à l'abri du vent, ici il souffle fort, et la température ne doit pas dépasser les 5°C. Un petit choc par rapport aux 35 de la plaine...

05:30. Attente. Le ciel s'est progressivement éclairci, mais le soleil refuse toujours de pointer le bout de son rayon. D'ailleurs à mesure que la lumière se faisait plus vive, nous avons pu nous apercevoir de deux choses : la pente que nous venons de monter est, comment dire, finalement plus une falaise qu'une pente... On va bien se marrer pour la descente ! Et de l'autre côté, nous constatons que nous sommes bien sur un volcan (l'odeur délétère qui emplit l'atmosphère et nos narines nous avait déjà mis sur la piste) : le sommet est un gigantesque arc-de-cercle, avec en son centre un cratère fumant, sis au fond d'un à-pic vertigineux de plus de 300m. Et tout à coup, la bande de sable relativement plane sur laquelle nous sommes assis nous semble beaucoup, beaucoup trop étroite... D'autant plus lorsque malgré les épaisseurs on tremble de bon cœur.

05:45. Victoire. Enfin, un mince trait doré apparaît à l'horizon. Qui devient rapidement demi-cercle, puis disque. Pas de doute possible, le soleil est bien là, instant magique, cristallisé. Et tandis que nous exultons en cœur, nimbés d'une vive aura resplendissante, l'ombre gigantesque du volcan semble vouloir recouvrir l'île de Java toute entière. Whao. Les mots semblent ici complètement impuissants.

06:00. Contrairement à ce que l'on pourrait croire et espérer, le soleil naissant ne réchauffe que les cœurs, pas les mains. Il est donc temps de redescendre avant de geler sur place. Inutile de vous dire que la descente sera longue, éprouvante et périlleuse. Toutes les jambes sont lourdes, et les chutes, heureusement bénignes, sont régulières. Les genoux menacent d'implorer à chaque pas. Inutile de vous dire aussi que les paysages, imaginés dans le noir, seront magnifiques dans la lumière du petit matin, noir désert lunaire, mer de cotonneux nuages blancs, et forêt émeraude à perte de vue. Quelques singes nous regardent passer, amusés.

09:30. Arrivée. Cette fois ça y est, un dernier pas douloureux nous propulse dans un épais canapé, où nous dégustons un désormais classique banana-pancake arrosé d'un thé fumant, le p'tit déj' des champions. Inutile de vous dire que le retour en minibus sera tout aussi

long et désagréable que l'aller. Inutile de vous dire aussi que mon lit me tendra les pieds à mon arrivée. Merapi, done.



Deux volcans pour le prix d'un, un lac d'acide en bonus

Quand on a côtoyé le sublime au sommet d'une montagne explosive, on peut légitimement se poser la question : « Suis-je blasé ? », puis in extenso : « L'esprit humain peut-il fondamentalement se blaser devant les merveilles infinies de la nature ? », puis pour le fun : « L'arbre qui tombe au fond de la forêt fait-il ou non du bruit, du moins plus que la tronçonneuse qui vient de l'abattre ? ». Je n'ai la réponse qu'à la première question : « Non, mais il va quand même falloir mettre le paquet ». Du coup, on est parti escalader deux autres volcans.

Gunung Bromo

L'Est de Java, c'est un peu la Creuse locale : y a pas foule. Disons que l'on passe d'une densité de 2000 hab/km² dans le reste de Java à... bah beaucoup moins quoi. La faute à tout un tas d'encombrants volcans. Pas méchants notez, comparés à ce bon vieux Merapi qui exige son lot de sacrifices humains, mais ils sont là, massifs, et ça c'est bonus, magnifiques. Commençons par le Bromo (il s'agit en fait du Gunung Bromo, un petit cône fumant (2392m) accompagné des autres cônes de Kursi et de Batok, au milieu de la caldeira de l'ancien Tengger, au sein du Parc National de Bromo-Tengger-Semeru. Restons-en au Bromo...). Les gens du cru ont eu d'abord la bonne idée de construire un bled juste au bord des lèvres de la caldeira, Cemoro Lawang, pour exploiter des terres fertiles à souhait. Les promoteurs du cru ont eu ensuite la bonne idée de construire tout un tas d'hôtels de seconde zone mais hors-de-prix dans ledit village. Les touristes hors-cru ont enfin eu la bonne idée de venir s'en mettre plein les mirettes devant ces paysages extraterrestres. Le tour classique : une journée de bus depuis Yogya, éprouvante physiquement et surtout nerveusement, arrivée tardive à Cemoro Lawang, quelques heures de sommeil (où l'on se dit que ces promoteurs, vraiment, ils exagèrent...), départ en jeep (louée à prix d'or) à 4 heures pour le Penanjakan, sommet voisin qui offre un beau panorama sur toute la caldeira, où en compagnie de 300 autres ~~moutons~~ touristes vous tenterez d'apercevoir un bout de lever de soleil, descente

en jeep dans la caldeira, où en compagnie de 300 autres ~~moutons~~ touristes vous escaladerez les quelques marches pour accéder au sommet du Bromo, retour en jeep à l'hôtel pour un petit déjeuner, bus pour une nouvelle destination...

Je vous ai fait rêver ? Nan ? Bon sinon vous pouvez essayer le scénario suivant : journée de bus (oui ça difficile d'y couper), hôtel de seconde zone (ces promoteurs...), réveil tardif, attente de la fin du tour des touristes du jour, descente à pied dans la caldeira, traversée solitaire de l'irréel désert de sable noir (avec option cheval pour ces dames), montée toujours solitaire du Bromo, étourdissement dans les vapeurs soufrées qui jaillissent de son vertigineux cratère, redescente, insouciant gambadage dans les sombres dunes (pas un chat), déjeuner. Option : partir en éclaireur pour le Penanjakan, dans une purée de pois bien purée. Temps annoncé par les guides et les conducteurs de jeep : 2h. Temps effectif : 45 minutes, pour aller bien plus haut que là où les jeeps s'arrêtent. Bon. Deuxième nuit à l'hôtel. Départ à pied à 3h30 pour le Penanjakan, où en compagnie d'à peine 10 autres ~~petits malins~~ touristes vous profiterez pleinement d'un magnifique lever de soleil. Retour à pied à l'hôtel pour un petit déjeuner, bus pour une nouvelle destination... Et là ça vous parle un peu plus ?

Kawah Ijen

Vous en voulez encore ? Z'allez être servis. Un certain Nicolas H., bouillant animateur d'une émission au patronyme de gel douche (indice : ce n'est pas Tahiti), a incroyablement popularisé auprès du bon peuple français le volcan Ijen, son lac d'acide et ses mineurs de soufre (je vous épargne les divers jeux de mots qui me viennent à l'esprit...). Résultat : nombreux sont ceux qui veulent tenter l'aventure. En plus c'est relativement accessible depuis Bali... Problème : ce n'est pas une jeep qui devra amener votre surcharge pondérale jusqu'au lac, ce sont vos trop souvent inexploitées jambes. Et ce n'est pas pour vous décourager, mais ça grimpe plutôt sec. Allez courage, ça en vaut vraiment la peine : le centre du cratère de l'Ijen est occupé par un lac d'acide turquoise. pH estimé : 0,5. Temps de survie estimé si vous tombez dedans : quelques interminables secondes. Des conditions de travail idéales pour les 200 mineurs qui bossent ici, concassant le soufre au milieu de vapeurs toxiques qui réduisent progressivement leurs poumons à l'état d'éponges de cuisine. Soufre qu'ils n'ont plus alors qu'à redescendre au pied du volcan par paniers de 80kg, pour toucher une paye mirobolante qui leur permettrait de se payer une bonne

baguette de campagne dans nos boulangeries. A noter que le photographe local qui te proposera de t'immortaliser en train de porter de faux paniers de soufre gagne évidemment bien mieux sa vie.

Voilà, quelques heures de bus plus tard, nous arrivons à Banyuwangi, l'extrémité Est de Java, où il ne nous reste plus qu'à embarquer sur le premier ferry qui passe, direction Bali, à peine 30 minutes de navigation. L'île des Dieux sera-t-elle à la hauteur de sa réputation ?

Edito : vous l'aurez compris, Bromo et Ijen sont accessibles relativement facilement (malgré une petite suée nécessaire pour l'Ijen), afin que le plus grand nombre puisse profiter de ces lieux extraordinaires. Résultat des courses, malgré l'immense magnificence de ces deux endroits, je pense que je préfère secrètement mon Merapi, qui m'aura demandé un chouia plus d'investissement personnel...



Un p'tit tour... et puis s'en va

Je ne sais pas pour vous, mais pour moi Bali c'était une petite île à la Robinson, quelques hôtels en prime... J'étais loin du compte bien sûr. Même si pour de nombreux touristes, Bali = Kuta (la principale station balnéaire), en fait Bali = 3,6 millions d'habitants sur 5600km² (la Côte-d'Or, en beaucoup, beaucoup plus peuplée), donc finalement pas tant de touristes que ça pour qui s'éloigne un peu des sentiers piétinés. En prime, les Balinais sont pour l'essentiel hindouistes (et un hindouisme plutôt « flamboyant »), petite minorité dans le plus grand pays musulman du Monde. Nous pourrions avoir franchi une frontière que ce serait pareil : autres gens, autres mœurs, tout change sauf la langue et la monnaie !

Sanur

Commençons par une petite station balnéaire, Sanur, immédiatement à l'Est de Denpasar, la bruyante capitale balinaise. Bon. A l'image de Koh Chang, Sihanoukville, Nha Trang et Pangandaran, on y trouve donc les constituants essentiels de la station balnéaire qui se respecte : du sable (couleur au choix, prérequis : coquillages et morceaux de corail agréablement disposés le long de la ligne de marée), de l'eau

(couleur au choix, prérequis : sacs et autres déchets plastiques comme ligne de protection vers des eaux sensiblement plus vierges), et tout un assortiment de bars (ambiance au choix, prérequis : poufs délavés et disque de Bob en boucle), de restaurants (spécialités au choix, prérequis : trois pizzas et deux plateaux de fruits de mer en fond de carte, surgelés de préférence), de vendeurs de paréos / tongs / colliers (couleurs au choix, prérequis : capacité à se jeter sur tout innocent promeneur et à sortir trois mots de sa langue natale tout en lui enfilant d'un geste sûr collier et paréo contre son gré – plus dur pour les tongs), de salons de massage (finition au choix, prérequis : capacité à répéter 2500 fois par jour « Hello, massage ? » avec le même sourire avenant) et de micro agences de voyage (destination au choix, prérequis : capacité à vendre au chaland un tour en bateau hors-de-prix avec option promiscuité, mal de mer et bouffe insipide, tout en le convaincant que ce sera l'aventure de sa vie). Et bien sûr il y a les options, c'est ce qui permet quand même de distinguer une station balnéaire d'une autre. Ici ils ont opté pour le set « processions religieuses costumées et offrandes domestiques », du meilleur effet, très dépaysant.

Ubud (comme point de départ)

Question tourisme, Ubud c'est comme la côte Sud, avec plus d'Européens et moins d'Australiens. Et pour cause : Ubud, c'est plus de culture et moins de vagues. Nous pouvons donc sortir ici le kit « ville culturelle » : des échoppes de véritables statuettes traditionnelles (entendez statuettes traditionnellement faites par de jeunes mains chinoises), des musées (entendez ensemble de reproductions de qualité douteuse, boutique associée de taille conséquente), des bâtiments historiques (entendez bâtiments hétéroclites refaits par un entrepreneur chinois peu scrupuleux et dont le seul élément d'origine est le portail d'entrée), des spectacles traditionnels (entendez performances artistiques interminables à l'intérêt discutable et qui échappent complètement à notre compréhension), et puis bien sûr l'ensemble bars / restaurants / vendeurs de colliers / salons de massage / agences de voyage décrit précédemment, avec un CD de flûte de pan à la place de Bob, marche toujours la flûte de pan.

Maintenant enfourchez un fier destrier (entendez un scooter) et quittez un instant les foules oppressantes de la ville. Tout autour : mille nuances de vert, des splendides rizières à perte de vue, entrecoupées de profondes vallées où la jungle règne en maître. Remontez un peu vers le Nord : vous êtes au pays des volcans, Agung, Batur, Batukau, l'appel

des cimes retentit. Et partout, antiques ou en toc, des temples par dizaines, tous habités d'une même ferveur et d'une agréable sérénité. Puis perdez-vous, bifurquez vers la route qui vous paraît la moins engageante, vous voilà tout à coup au milieu de nulle part, traversant d'humbles petits villages qui n'ont sans doute pas croisé de peaux blanches depuis plusieurs années, et tentez votre chance en suivant les indications (à la précision parfois limitée mais données de très bon cœur) glanées en chemin. Car Bali c'est finalement tout ça, un peu de Kuta & Consorts, mais encore beaucoup, beaucoup de plaisir ! Enfin ce n'était là qu'un avant-goût, nous y reviendrons. Pour l'heure, il est temps de hisser la grand-voile et de faire route vers les légendaires dragons de l'île de Komodo !

Edito : je peux vous paraître sévère dans mes descriptions de Sanur et d'Ubud. Il s'agit essentiellement ici de descriptions à l'intérêt purement humoristique, je ne porte pas de jugement sur ces petites villes où nous avons passé de très bons moments ! Merci de bien vouloir attendre mon retour et mon renflouement avant d'entreprendre des procédures judiciaires.



Varanus Komodoensis et Cheloniidae en pagaille

L'Indonésie est par bien des aspects un pays exceptionnel, et côté faune elle abrite notamment deux espèces endémiques menacées et plébiscitées par les médias : l'orang-outan et le dragon de Komodo. Qui n'a jamais vu dans un reportage animalier les yeux tristes d'un gros singe orange contemplant en silence la destruction de sa forêt, ou encore la gueule cauchemardesque d'un énorme lézard plongeant avec délice dans la carcasse fumante d'un buffle ? Bien sûr il existe des centaines d'autres espèces endémiques dans cet immense archipel, dont certaines en danger critique d'extinction (voir éteintes avant leur découverte), mais nettement moins photogéniques (donc pour ainsi dire inaccessibles au commun des mortels, à moins de partir quinze jours à l'affut dans un coin de jungle). Bref, nous nous devons d'aller faire un p'tit coucou à ces deux bestioles avant qu'elles ne subsistent plus que dans des zoos. Le hic : l'orang-outan habite les impénétrables forêts primaires de Sumatra et Bornéo, tandis que le dragon de Komodo habite... bah l'île de Komodo en fait, plus quelques autres îles autour.

Pas vraiment des voisins donc, il nous faut choisir. Pique-nique-douille, ce sera Varanus Komodoensis.

Quelque part en Mer de Java

Il existe divers moyens d'aller voir les dragons, mais on s'est dit : « Té, on est sur un archipel peuchère, et si on se faisait une croisière ? » (à lire avec l'accent marseillais, me demandez pas pourquoi...) Alors c'est ce qu'on a fait, 5 jours avec la compagnie Perama, un peu hors-budget mais assez exceptionnel. Récit (afin de ne pas m'étaler trop en longueur, j'utiliserai ici la technique narrative dite « de Khojandi »).

Je suis parti de Senggigi à Lombok. J'ai traversé l'île en bus. Je me suis arrêté chez un potier. On a essayé de me vendre des poteries. Je me suis arrêté dans un chantier naval. On a essayé de me vendre des bateaux. Je suis monté sur un bateau déjà vendu. Ce sera ma maison pour cinq jours. J'ai accosté sur l'île de Perama. On n'a pas essayé de me vendre l'île. J'ai snorkelé. J'ai vu plein de poissons multicolores. Je me suis dit que le spot était parfait. Je me suis trompé. J'ai glandé. J'ai regardé le coucher de soleil caché par les nuages. J'ai chanté. J'ai dansé. Je suis monté sur le bateau. J'ai pris ma place sur le pont. J'ai tenté de dormir. J'ai été réveillé par une tempête qui inondait le pont et moi-même. J'ai regretté de ne pas avoir de cabine (vraiment hors-budget). J'ai retenté de dormir.

J'ai été réveillé avant l'aube par l'équipage qui commençait sa journée. J'ai grogné. J'ai accosté sur l'île de Satonda. J'ai flotté sans effort dans un lac salé. J'ai snorkelé. J'ai vu plus de poissons multicolores. Je me suis dit que le spot était vraiment parfait. Je me suis encore trompé. Je suis monté sur le bateau. J'ai glandé longtemps, en essayant de ne pas rendre mon déjeuner en compagnie des autres passagers. J'ai un peu souffert. J'ai gardé mon déjeuner. J'ai accosté sur la plage de Kilo sur la grande île de Sumbawa. J'ai glandé. J'ai regardé le coucher de soleil caché par les nuages. Je suis monté sur le bateau. J'ai tenté de dormir. J'ai prié pour qu'il ne pleuve pas. Il n'a pas plu.

J'ai été réveillé avant l'aube par l'équipage qui commençait sa journée. J'ai grogné, mais moins fort. J'ai accosté sur l'île de Komodo. Je suis parti en quête des dragons sous la pluie. J'en ai vu un gros amorphe près de la cuisine du camp. J'en ai vu un jeune craintif dans les sous-bois. J'ai été un peu déçu par l'île de Komodo. Je suis monté sur le bateau. J'ai accosté sur la plage Rouge (mais Red Beach sonne mieux)

de Komodo. J'ai snorkelé. J'ai vu toujours plus de poissons multicolores. Je me suis dit que cette fois le spot était forcément parfait. Je me suis encore trompé. J'ai été moins déçu par l'île de Komodo. Je suis monté sur le bateau. J'ai glandé. Mon estomac a été ravi car le bateau ne tanguait plus. J'ai accosté à Labuan Bajo sur l'île de Flores. J'ai pris l'apéro devant le coucher de soleil caché par les nuages, mais moins. Je suis monté sur le bateau. J'ai tenté de dormir, sans crainte devant le ciel presque dégagé.

J'ai été réveillé avant l'aube par l'équipage qui commençait sa journée. J'ai rigolé car ça ne me faisait plus rien. J'ai accosté sur l'île de Rinca. Je suis parti en quête des dragons sous un soleil éclatant. J'en ai vu un gros pas très vif dans les hautes herbes. J'en ai vu un autre gros se balader un bon moment dans les sous-bois. J'ai été impressionné. J'ai été enchanté par l'île de Rinca. Je suis monté sur le bateau. J'ai accosté sur l'île de Gili Lawa. J'ai snorkelé. J'ai vu un nombre incalculable de poissons multicolores, et une tortue. Je me suis dit que finalement, c'était ici le spot parfait. Je ne me suis pas trompé. Je suis monté sur le bateau. J'ai glandé longtemps. J'ai vu un coucher de soleil magnifique sur un volcan en éruption. Je me suis dit qu'en fait c'était toute la journée qui était parfaite. J'ai dormi profondément.

J'ai réveillé l'équipage bien avant l'aube, nan mais. J'ai accosté sur l'île de Moyo. J'ai marché jusqu'à une cascade. J'ai joué à Tarzan grâce à une corde au-dessus de la cascade. Je suis monté sur le bateau. J'ai accosté sur l'île de Keramat. J'ai snorkelé. J'ai vu wallou. Je me suis dit que j'aurais dû rester sur le spot parfait. Je suis monté sur le bateau. J'ai glandé une dernière fois, tandis que les estomacs étaient à nouveau soumis à rude épreuve. Je suis arrivé à Lombok, j'ai dit au-revoir au bateau, tu étais un brave. J'ai traversé l'île en bus. Je suis revenu à Senggigi.

Je ne conclurai pas par une maxime humoristique vouée à synthétiser cette aventure, genre « au bout du compte j'ai fait du bateau », ce serait choisir la voie de la facilité. Non, je me contenterai du très solennel point final.



Chez les îles, c'est bien la taille qui compte...

Sur la route de Komodo se dresse l'île de Lombok, quelques heures de ferry à l'Est de sa (peut-être trop) populaire cousine Bali. Le tourisme est ici encore timide, ce qui n'est pas un mal, mais les choses risquent de changer prochainement, car l'île ne manque pas d'atouts. Pour notre part, nous n'avons fait que l'effleurer, à peine deux arrêts et surtout des kilomètres en minibus endiablés.

Senggigi

De Padang Bay (Bali), un ferry public permet de rallier Lembar (Lombok), en plus ou moins quatre heures, suivant la houle. Ensuite un p'tit coup de minibus bondé, une traversée de Mataram, la capitale (j'ai volontairement omis l'adjectif « trépidante », cela me paraît désormais une évidence pour les villes asiatiques), et nous voilà à Senggigi, principale station balnéaire de l'île. Et donc bien sûr vous allez me dire : « Quoi, encore une station balnéaire ? » Rassurez-vous, nous ne nous y arrêtons pas vraiment, c'est juste par commodité, le départ pour la chasse aux dragons (cf. article précédent) s'effectuant d'ici. Je ne vous ressortirai pas le laïus sur les stations balnéaires (cf. article précédant le précédent), mais Senggigi ne fait pas exception, si ce n'est que la ville est clairement sur le déclin : candidate désignée dans les années 90 à la succession des stations sud-balinaises, l'attentat de 2002 à Kuta a mis un terme à ses ambitions, le tourisme dans la région ayant pris un sérieux coup dans l'aile... C'est donc une petite ville un peu endormie, un peu défraîchie qui nous ouvre ses portes, il ne nous est guère difficile de trouver un logement malgré la haute saison ! Et qui dit moins de touristes dit plage déserte, ça ne gâche rien. De Senggigi, nous pourrons traverser Lombok d'Ouest en Est pour rejoindre notre fameux trois-mâts de croisière (fin comme un oiseau), retraverser l'île dans l'autre sens en quittant notre radeau de la méduse (qu'on se le dise au fond des ports), partir au Nord pour les Gili via Bangsal, revenir du Nord et repartir pour Bali via Lembar. Senggigi ? Un carrefour quoi...

Gili Trawangan

Vous trouvez Bali et Lombok un peu trop grandes à votre goût ? Car oui certes ce sont des îles, mais à quoi bon une île si l'on ne peut pas s'en rendre compte (du moins pas sans un paquet d'heures de transport) ? J'ai la solution : « Bienvenue sur les Îles Gili ! ». Les Gili, ce sont trois petits îlots sablonneux, Air, Meno et Trawangan, à quelques encablures au large de Lombok. Et eux pour le coup ont l'immense plaisir de nous donner vraiment l'impression d'être sur une île ! Une petite pirogue bondée (mais quel transport ne l'est pas en Asie ?) nous fait traverser des eaux moutonnantes depuis le port de Bangsal. Direction : Trawangan, la plus éloignée et la plus grande des Gili (c'est aussi la plus festive, mais sur ces petites îles musulmanes en période de Ramadan, la seule perturbation sonore nocturne est celle du muezzin). Sitôt débarqués sur la belle plage de sable blanc, une chose nous frappe de plein fouet : le silence (à l'exception bien sûr des « Taxi mister ? », « Hôtel ? », « Magic mushroom ? » – ah tiens, ça c'est nouveau...), ici point de concert permanent de deux-roues, les îles sont toutes interdites aux véhicules motorisés. Et pour cause : on peut faire à pied le tour de la plus grande en 2 heures. Les seuls transports autorisés : vélos et « Lombok Ferrari », des carrioles tractées par un cheval (3 ans d'espérance de vie, un peu honteux la façon dont ces pauvres bêtes sont traitées...). D'où le « Taxi mister ? » donc, si vous vous posiez la question.

Bon et à part ça ? Des beaux fonds marins, réputés pour la présence de nombreuses tortues. Du coup c'est parti pour un petit snorkeling trip à la journée comme on a déjà pu en faire... Alors je ne voudrais surtout pas donner l'impression de me plaindre en permanence, ou de ne relever que les trucs négatifs, les Gili c'est vraiment cool, certes beaucoup de touristes, mais bon les gens ne sont pas (tous) fous, ils vont dans les endroits qui valent le coup. Par contre pour les snorkeling trips, évitez vraiment Lucky Tour (même si quand on achète son billet avec un intermédiaire on ne sait pas toujours à quelle compagnie on va être refourgué). Je ne sais pas si nous n'avons juste pas eu de bol ce jour-là, mais : 60 personnes au lieu des 30 prévues dans la barque, départ avec une heure de retard non compensée au retour, du coup 3 arrêts au lieu de 4, une petite demi-heure à chaque fois, et sur des spots de snorkeling sans intérêt (très différents de ceux vendus). Et quand on a le malheur de râler à la fin (en compagnie d'autres Français, décidément nous n'échappons pas à notre réputation internationale de relous...), on se fait proprement envoyer promener ! Alors certes le prix est dérisoire (8

euros avec le déjeuner), mais ce n'est pas une raison pour faire n'importe quoi et traiter les touristes comme du gentil bétail ! Bon voilà, c'était mon coup de gueule du jour, et même si à l'heure où j'écris ces lignes les faits datent déjà de plus d'une semaine, j'ai à nouveau à l'esprit la tête d'emplâtre du guide qui nous déclare avec un grand sourire « J'espère que vous avez tous apprécié l'excursion, et désolé pour les désagréments mineurs ! » J't'en collerais moi des désagréments mineurs !

Aaah les amis, excusez le vieux râleur que je suis, de toute façon ce que l'on garde d'un voyage, ce sont les moments exceptionnels, comme un magnifique coucher de soleil depuis une colline broussailleuse du centre de Trawangan, la dégustation d'une succulente brochette de thon sur le festif night market, ou encore la surprise de tomber nez-à-nez avec une gracieuse tortue marine, mais aussi les moments moins drôles comme ce snorkeling trip pour pigeons. Enfin rassurez-vous, les moments exceptionnels sont de très, très loin majoritaires !



Toujours se donner une seconde chance

Bon, c'est bien beau d'aller gambader à droite à gauche sur Nusa Tenggara, mais il est temps de revenir explorer un peu la belle Bali. Et puis je trouve que je n'ai pas vraiment rendu justice à l'île des Dieux dans mon dernier article, alors je vais tâcher d'être un peu plus complaisant cette fois.

Ubud (toujours comme point de départ)

Nous avons refait d'Ubud notre quartier général : le cadre est splendide (rizières et gorges luxuriantes), la ville regorge de guest houses et de petits *warung* bon marché (mais pour les décomplexés du portemonnaie, hôtels de luxe et restaurants à l'avenant sont tout autant présents), on y trouve un bel assortiment de musées, spas et boutiques (pour les amoureux de la culture, les hédonistes et les consommateurs primaires), mais surtout, Ubud profite d'une situation un peu centrale qui permet de rayonner facilement dans toute l'île (à l'exception de la péninsule touristique) sans se taper la traversée de Denpasar, ce qui est,

n'ayons pas peur de le dire, just awesome (l'anglais – avec accent américain si possible – se prête mieux à la jubilation) !

J'évoquais la dernière fois les fiers destriers que sont les scooters. C'est ici plus qu'un moyen de transport, c'est une philosophie (comment ça j'en fais trop ?)... Virtuellement tous les habitants de l'île (et d'Asie en règle générale) en possèdent désormais un, ce qui n'a pas fait du bien aux transports en commun (et à la qualité de l'air par la même occasion). Du coup pour aller d'un point A à un point B, vous avez : le taxi, cher ; le *bemo*, moins cher, mais moins disponible ; le bus Perama, pas cher, mais ne dessert que les destinations principales ; le bus public, encore moins cher, à condition de savoir où et quand le prendre (ah ah parce que vous vous imaginez qu'il existe des arrêts de bus ? Je me gausse...); le tour organisé, à n'utiliser qu'en cas de dernière nécessité ; la location de voiture, très cher et pas drôle ; et pour finir le scooter, pas cher et très drôle ! Alors bien sûr vous allez flipper votre race à la première intersection. Bien sûr au bout de quelques heures vous ne sentirez plus votre postérieur, votre dos, vous serez trempés par les déluges tropicaux et brûlés par le soleil impitoyable. Mais, et finalement c'est tout ce qui compte, vous vous sentirez incroyablement libres et vivants ! Enfin bon, savez c'qu'on dit, l'essayer c'est l'adopter, je ne vais pas prêcher des heures dans le désert... Par contre qu'on se le tienne pour dit : quel que soit le moyen de transport, il vous faudra compter en heures et non en kilomètres vos déplacements. Oui oui, malgré la taille réduite de l'île...

Que dire sur les visites à Bali (si tant est que vous soyez là pour autre chose que vous dorer la pilule sur la plage) ? Déjà vous pouvez vous faire au moins un ou deux temples, ce n'est pas comme si l'hindouisme était très présent de par chez nous : Gunung Kawi, le plus ancien, creusé au fond d'une vallée (vous allez adorer la remontée des marches) ; Pura Luhur Batukau, au pied du volcan du même nom, drapé de brume, et encore un peu épargné par le tourisme, cool ; Pura Tanah Lot, absolument pas épargné par le tourisme, mais parvient encore à dégager un certain charme ; Pura Taman Ayun, bel ensemble aux multiples *meru*... Il y a en a bien sûr beaucoup, beaucoup plus, donc à moins d'être complètement hermétique à la beauté de la chose, vous devriez trouver votre bonheur.

Autre incontournable : un spectacle de danse balinaise. Plusieurs sortes de danses sont au programme, nous avons opté pour le Kecak, primal et élaboré tout à la fois, une vraie bouffée d'exotisme, même si le

spectacle a été spécialement adapté pour nous autres touristes (le « vrai » spectacle balinais dure en général toute la nuit, et part dans des écheveaux d'intrigues incompréhensibles pour qui ne parle pas bahasa...).

Enfin le mieux reste sans doute d'arpenter la campagne (et pour ça le scooter est évidemment idéal), qui est tout simplement magnifique : au Nord-Est, le Mont Batur se dresse au fond d'une immense caldeira, partiellement recouverte d'un lac miroitant. Point n'est besoin par contre de grimper au sommet du mont, dont l'accès est strictement contrôlé par une sorte de mafia locale qui n'hésitera pas à vous menacer si vous n'utilisez pas un de leurs guides hors-de-prix, qui se contenteront alors de suivre sagement un sentier pour vous emmener en deux heures au sommet, boycott ! Plus à l'Ouest, sur les flancs du Batukau, les splendides rizières de Jatiluwih, récemment ordonnées Chevalier de l'Ordre de l'Unesco, nous offrent mille et une nuances de vert, que mes pauvres yeux de daltonien sont bien en peine de distinguer. Non loin au Nord, le Jardin Botanique de Bedugul ravira les amateurs de gigantisme (et les autres aussi d'ailleurs), et à Munduk vous pourrez vous enfoncer dans les plantations de café pour aller à la découverte de cascades secrètes dissimulées dans leur dense écrin de verdure...

Alors oui, Bali est effectivement une petite île bénie des Dieux, à l'instar d'ailleurs du reste de l'Indonésie, et j'espère cette fois lui avoir un peu plus rendu justice. Bien sûr il aurait aussi fallu que je parle de l'extrême gentillesse de ses habitants (dès lors que l'on sort un peu de la pure relation commerciale...) ; des hordes de macaques chapardeurs qui infestent les hauts-plateaux ; des étals croulants sous des dizaines de fruits multicolores ; du Baby Guling, une spécialité à base de cochon de lait que vous ne mangerez décidément qu'ici (et surtout pas dans le reste de l'Indonésie, c'est presque une provocation balinaise...) ; des offrandes omniprésentes, à base de fleurs, de riz, voire d'Oréo ou de cigarettes ; de l'énergie, de la joie de vivre qui se dégage de toute la population... On peut aisément comprendre que nombreux soient ceux qui ne reviennent pas complètement inchangés, voire qui ne reviennent pas du tout ! Quant à nous, notre route se poursuit, toujours en quête de nouveaux petits coins de paradis !



Le blues du voyageur

Le départ de notre vol pour l'Australie s'effectuant de Jakarta, il nous fallait donc à un moment ou à un autre revenir dans l'Ouest de Java. En bus ? Etant donné les nombreuses heures passées pour traverser Java d'Ouest en Est, fort heureusement entrecoupées de magnifiques étapes, on ne se sentait pas de faire le trajet inverse en une traite (de 48 heures au bas mot, aoutch). En train ? Un chouia plus rapide que le bus, mais surtout beaucoup plus cher, or nos finances présentement font un peu grise mine. En bateau ? Ah ah. Bon bah en avion du coup, un petit vol Denpasar – Jakarta de moins de 2 heures et le tour est joué. Et puis tiens si c'est possible on pourrait même enchaîner directement avec le vol pour Sydney, le 1^{er} août donc. Ah oui mais non : le Ramadan se terminant le 27 juillet au soir, les Indonésiens enchaînent sur une semaine de vacances, qu'ils mettent à profit pour aller voir la famille éparpillée dans le pays... Résultat des courses : gros gavage pour les compagnies aériennes, on n'a qu'à multiplier tous les prix par trois, soyons fous, d't'façon on remplira les vols. Alors du coup jusqu'à quand les tarifs ne mettent pas trop à mal notre portefeuille ? Ah bah tiens jusqu'au 26, logique en fait... Bon, du coup nous avons encore une petite semaine à tirer sur Java avant de changer de continent !

Bogor

Pourquoi ne pas commencer par Bogor, un bus direct depuis l'aéroport, au pied de somptueux volcans, un peu plus au frais que la capitale, et surtout muni d'un splendide Jardin Botanique créé par les Hollandais il y a plus d'un siècle. Du coup hop hop hop, on se trouve une petite guest house sympa avec une vue splendide sur les volcans voisins (du moins le matin, avant que les nuages s'amoncellent et que les trombes d'eau quotidiennes s'abattent), un bon *warung* qui nous remplit le ventre et ne nous vide pas trop la bourse, j'explore ensuite les tortueuses allées dérobées du jardin (avec en bonus une toile d'araignée colossale en pleine face, toile que je n'ai même pas déchirée, du fil de pêche... L'araignée n'a pas bronché !), et puis... et puis un petit coup de mou en fait. Après avoir observé les terribles dragons de Komodo, exploré des sites de snorkeling exceptionnels, arpenté dans tous les sens la luxuriante Bali, escaladé les plus beaux volcans de Java Est, médité

dans les majestueux temples de Java Centre, et surtout après 4 mois et demi de vagabondage intensif dans une bonne partie du Sud-Est asiatique, j'avoue, je cale un peu. Et surtout je n'ai désormais plus qu'une hâte : aller gambader en van dans l'immensité de l'outback australien...

Alors ? Eh bien Bogor sera donc notre dernière étape indonésienne et asiatique ! L'occasion de se poser un peu après les dernières semaines magiques, de travailler d'arrache-pied à mes travaux d'écriture, et de renouer avec les villes javanaises hors des sentiers touristiques, qui ne sont quand même pas franchement folichonnes, sans jugement aucun, disons qu'ici nous sentons beaucoup plus que l'Indonésie reste un pays malheureusement très pauvre... Mais le sourire des gens y est aussi – si ce n'est plus – resplendissant qu'ailleurs ! En prime nous profitons de feux d'artifice tous les soirs, tirés par des Javanais en liesse en cette semaine de fin de Ramadan. Et puis même si la petite baisse de motivation nous invite à nous sédentariser quelques jours de plus qu'envisagé, eh bien il nous sera très difficile de quitter ce pays merveilleux qui nous aura plus que séduit pendant ces six dernières semaines. Bilan à suivre !



TDM Season 6 : sérieux, déjà ?

Eh bien oui sérieux, sixième pays traversé, quatre mois et demi de voyage, le temps passe vite quand on s'amuse... Nous voici donc au crépuscule de notre périple asiatique. Je ne vous cacherai pas que j'avais une certaine appréhension et un paquet de préjugés sur l'Asie, notamment cette image de foule omniprésente et oppressante. Bien sûr les clichés sont rarement dénués d'un fond de vérité. Oui les villes asiatiques sont étourdissantes de vie, de bruits, d'odeurs, de couleurs, le tout dans une étouffante serre naturelle. Pourtant leur exploration est grisante, emporté par un tourbillon de sensations, au centre d'un intérêt constant, la plupart du temps bienveillant. Et oui, la campagne se fond tout autant dans le cliché des rizières en terrasse millénaires, patiemment labourées par de paisibles buffles, et encerclées par une jungle dense peuplée de milliers d'animaux exotiques et d'arbres majestueux. Là aussi nous ouvrons grand nos sens, nous grisant d'horizons fantastiques et de généreux sourires d'enfants.

Nous fermons pourtant complaisamment les yeux sur un certain nombre de problèmes qui vont devenir extrêmement préoccupants dans les années à venir : une pollution galopante (eau, terre, air, pas un recoin n'est épargné par les décharges sauvages), un pillage accéléré des ressources naturelles (minérales, végétales, animales, là encore pas un recoin n'est épargné, les réserves et parcs nationaux ne sont qu'un maigre rempart au braconnage), une corruption omniprésente (à tous les niveaux, du simple douanier au ministre d'état), des inégalités croissantes (le développement d'une classe moyenne entraîne une importante paupérisation de ceux laissés en marge du système, et l'individualisation entraîne la diminution du système d'entraide, un grand classique)... Alors bien sûr tout ça sonne un peu comme la morale du gentil bobo occidental qui s'inquiète dans son fauteuil du sort de SA planète, je ne le nie pas. De toute façon, nous sommes les premiers responsables de la situation : après avoir pillé ces nations sous le joug colonial, les maintenant volontairement dans un état de sous-développement bien commode, nous nous insurgons maintenant qu'elles veuillent combler rapidement le fossé qui les sépare de nos riches nations léthargiques, et ce en utilisant toutes leurs ressources disponibles... Oh le pauvre orang-outan, sa forêt est en passe d'être détruite ! Bah ouais mais tant qu'on continuera à acheter des bureaux en acajou (ok l'acajou ne pousse pas en Asie, mais quand même !) et qu'on se gavera de Nutella à l'huile de palme, eh bien les forêts continueront d'être rasées...

Allez trêve de considérations écolo-pessimistes, un peu de légèreté que diable, de l'humour et de l'amour, voyons voir quelle note va obtenir l'Indonésie.

Population : 5. Pas d'hésitation possible. Les Indonésiens sont des crèmes, tous autant qu'ils sont. Bon évidemment on reste en Asie, donc il y en aura toujours un ou deux pour essayer de vous arnaquer gentiment, mais globalement les sourires sont sincères et gratuits ! En prime sentiment d'insécurité quasiment inexistant, même dans des quartiers parfois vraiment loin des standards touristiques...

Culture : 4. L'un des plats typiques d'Indonésie est le *Gado-Gado*, un mélange de légumes nappés de sauce satay. Eh bien la culture Indonésienne c'est un peu ça, un beau mélange de religions, de peuples, de coutumes ancestrales, le tout relié par une langue commune, le bahasa, et une vraie fierté nationale. Etonnant comme chaque île

possède ses particularités, la palme bien sûr à l'îlot hindouiste de Bali au milieu d'un océan musulman.

Nature : 3,5. Le grandiose domine un peu partout où nous sommes passés : volcans fumants, coraux multicolores, créatures étranges, végétation plus que luxuriante. Pour le moment... Car tout cela est en grave péril, et les divers gouvernements ne font pas grand-chose pour enrayer un processus de destruction déjà bien avancé (si ce n'est gonfler méchamment les taxes d'entrée dans les zones naturelles touristiques). Et encore, nous ne sommes pas allés sur Bornéo et Sumatra, les îles qui prennent le plus cher ! Enfin au bout du compte il restera quand même les volcans...

Nourriture : 3,5. Bien, mais sans plus... Evidemment après la Thaïlande, le Vietnam et le Japon, notre palais est devenu assez exigeant ! Enfin entendons-nous bien : la nourriture est très bonne, mais passé *mie* et *nasi goreng*, le choix laisse un peu à désirer... Heureusement les jus de fruits frais sont là, ils me manqueront en Océanie !

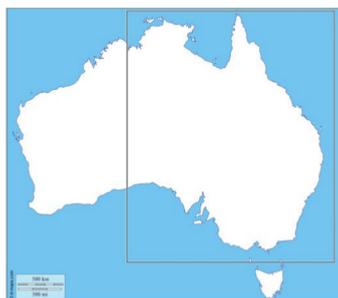
Argent : 5. Le pays le meilleur marché jusqu'à présent (et il devrait d'ailleurs rester le numéro un d'ici la fin du périple). Moins de 10 euros la chambre, souvent avec le petit déj (huum banana pancake !), 3-4 euros le repas pour deux, et même moins de 2 euros si vous mangez sur le pouce dans la rue. Forcément, difficile de rivaliser...

Bien-être : 4. On est plutôt pas mal ici, il faut le dire, grâce notamment à une population vraiment charmante et à un coût de la vie dérisoire. Le revers de la médaille, c'est que l'on est un peu l'attraction locale, surtout dans les zones moins touristiques, on nous demande de poser pour une photo de famille tous les 50 mètres... Marrant quand on est de passage, sans doute un peu fatigant à la longue !

Global : 25 / 30. Oui, l'Indonésie fait fort, et ce à tous les niveaux... Pays depuis longtemps plébiscité par les routards, il ne faillit aucunement à son excellente réputation. La seule chose que l'on puisse regretter finalement, c'est de manquer de temps, six semaines sont très largement insuffisantes pour faire ne serait-ce qu'un rapide tour d'horizon de l'archipel. Pas grave, on y reviendra, avec cette fois au programme Sumatra, Bornéo, Sulawesi, la Papouasie... Euh en fait il faudra sans doute y revenir un paquet de fois !

Australie

02/08 – 06/10





Welcome to Oz, mate!

Bon nous y v'là enfin, 7 heures de vol depuis la moiteur de Jakarta pour débarquer en plein hiver à Sydney, il va falloir sortir les polaires. Oh mais que se passe-t-il ? Personne pour nous sauter dessus à la sortie de l'aéroport ? Même pas un p'tit « taxi mister » ? Non ? Pas de doute, nous sommes bien revenus dans un pays occidentalisé. Je ne m'étendrai donc pas des paragraphes durant sur les mœurs et coutumes des Australiens, je dirai simplement sans tomber dans des clichés de bas étages que l'Australien moyen est grand et sportif (mais gagne en horizontalité à mesure que son âge avance), cool (voir très cool), parle avec un accent incompréhensible (mais c'est quand même très agréable de pouvoir parler sans trop de difficultés à tout le monde !), est souvent amateur de surf, parfois un peu redneck sur les bords, bon vivant, particulièrement serviable, et cool (oui je l'ai déjà dit...).

Ce qui change ici, c'est le coût de la vie, qui pique un peu (enfin, standards occidentaux quoi...). Donc il va falloir que nous changions aussi notre façon de voyager, fini les guest houses et les restos à 2 francs 6 sous, désormais nous trimbalerons notre lit avec nous, et la popote il va falloir la faire ! Notre nouvelle maison, j'ai nommé la Toyota Estima première du nom, 360 000 kilomètres au compteur mais encore (presque) toutes ses dents. Et nous sommes bien partis pour incrémenter ce compteur de 10 000 bornes supplémentaires, oui, l'Australie est un très grand pays.

Voilà en gros comment nos 65 jours à Oz vont se passer : on se lève tôt, on se bouscule mutuellement, le soleil et les bruits extérieurs nous ont bien réveillés, comme d'habitude. Transformation de l'habitable en mode jour. On repère où l'on est : bord de route, bord de plage, no man's land, parfois camping, quand le besoin d'eau chaude et d'électricité / internet devient trop pressant (ce sera d'ailleurs un véritable nerf de guerre, et j'espère que vous m'excuserez pour les mises à jour plus qu'irrégulières qui suivront). Suivant le lieu donc, on envisage les excursions de la journée. Alors là évidemment, l'Australie n'a pas le potentiel culturel de l'Asie, mais la nature, mes aïeux, la nature est magnifique et omniprésente. Puis on roule, cédant aux impérieuses injonctions du Dieu Pétrole et du Dieu De La Découverte

(mais qu'y a-t-il derrière cette colline ?). On se trouve un petit nid douillet pour la nuit avant que ladite nuit ne tombe (donc parfois, juste là où l'on peut en dernier recours...), car conduire après le coucher du soleil en Australie, c'est un peu comme conduire dans un zoo, il faut slalomer... Transformation de l'habitable en mode nuit. Dodo. Evidemment à ce programme chargé il faut ajouter se nourrir, par voie de conséquence faire des courses, et étant donné le volume et l'autonomie limités de notre frigo, ces dernières doivent être fréquentes.

Qu'ajouter à ce chapitre d'introduction ? Que les lignes droites sont longues (et encore, nous ne sommes pas arrivés dans la partie désertique), heureusement ponctuées de travaux et de panneaux emblématiques, ça aide à ne pas dormir. Que les nuits sont fraîches (hiver oblige), la couette fournie n'est pas superflue. Que le soleil ne réchauffe pas, il brûle directement (trou de la couche d'ozone oblige). Que la mer est magnifique, mais que l'eau est glaciale, dur après les 28° de moyenne dans toute l'Asie. Que la vie sauvage est partout, en particulier les oiseaux, innombrables et multicolores. Que la mort sauvage est aussi partout le long des routes. Que, bien que n'ayant pas encore quitté la côté Est, la plus densément peuplée, l'Australie est essentiellement constituée de vide (et cela devrait être encore plus flagrant dans le Centre Rouge), ce qui est particulièrement reposant après la surpopulation asiatique. Et que, mentalement préparé à affronter les destructions humaines effectuées sur ce colosse aux pieds d'argile, pour l'instant je suis assez agréablement surpris par une intégration urbaine que je qualifierais de plutôt harmonieuse (même si je sais que tout cela est trompeur et que les dégâts sont plus subtiles et en profondeur). Bon, je développerai au fil de l'eau.

A nouveau continent, nouvelle manière de voyager, j'ai envie de répondre nouvelle façon d'écrire. Le type « journal de bord » me paraît désormais plus approprié. Articles à suivre donc (enfin peut-être, sûrement, un jour...).



C'est parti mon kiki ! (unique phrase française connue par tous les chauffeurs asiatiques)

Jour 1 – Sydney → Karuah

Il fait froid. Un taxi à prix prohibitif nous emmène à l'agence Spaceships non loin. Les gens nous ressemblent (mais pas complètement). Les maisons ressemblent aux nôtres (mais pas complètement). Les rues sont propres. Serions-nous revenus en Europe ? Des perroquets multicolores volètent d'arbres en arbres. Ah non en fait, nous sommes bien à l'autre bout du Monde. Nous récupérons notre van, et c'est parti ! Sydney est rapidement traversé, nous y reviendrons, cap sur le Nord, vite échapper au froid... Nous longeons la côte, splendide dans ses couleurs d'hiver, admirons un moment les pélicans de The Entrance, puis nous nous faisons piéger par la nuit, qui tombe ici encore plus tôt qu'en Asie, c'est dire (bah oui c'est l'hiver quoi...). On s'arrête donc où l'on peut, ce sera Karuah l'heureux élu de notre première nuit en van.

Jour 2 – Karuah → Port Macquarie

Le jour se lève sur un magnifique estuaire rempli d'oiseaux en tout genre, finalement le choix du site était judicieux. Départ pour MyAll Lakes National Park : dunes de sable gigantesques le long du Pacifique et lac envoûtant de l'autre côté, nous sommes seuls, nous bichons. Nous reprenons la route jusqu'à la mignonne bourgade de Port Macquarie, où nous débutons la quête des deux seules choses qui manquent à notre van : internet, pas fondamental mais utile lorsqu'il s'agit de régler sa note d'autoroute (oui, ici ils ont fini par supprimer complètement le péage en direct, une galère pas possible pour les voyageurs de passage...); la douche, pas fondamentale mais utile lorsqu'il s'agit de ne pas incommoder son entourage. Ici, la douche est froide, vraiment froide, un cri de guerre et on y va.

Jour 3 – Port Macquarie → Byron Bay

Une bande de dauphins sur le front de mer, idéal au réveil. Puis direction l'Hôpital des koalas, qui comme son nom l'indique recueille

les koalas blessés des environs, où une grosse communauté de ces sympathiques peluches (bestiole fétiche de ma chère et tendre) vit encore. Très sympathique association, financée uniquement par des dons et le travail de bénévoles. Achat de notre mascotte qui s'installe aussitôt dans le van. Premier contact rapproché avec un kookaburra, énorme martin-chasseur emblématique, bruyant et peu farouche. Nous reprenons la route, croisons en chemin le village sikh de Woolgoolga, le village écossais de Maclean, et nous stoppons au village hédoniste de Byron Bay, le plus à l'Est d'Australie. Impossible de se garer dans la rue pour la nuit, alors nous optons pour notre premier camping : la douche chaude ressemble à s'y méprendre à un cadeau divin.

Jour 4 – Byron Bay → Nimbin

Byron Bay, en plus d'être une Mecque pour surfeurs et hippies sur le retour, possède aussi un beau petit parc national au niveau de Cape Byron, ce qui nous permet d'observer des surfeurs donc, des deltaplanistes, un phare, des dauphins, et tout un contingent de baleines franches en route vers des eaux plus chaudes. Cap désormais sur Nimbin, un petit village perdu dans l'arrière-pays, qui depuis le festival Aquarius de 1973, accueille toute la population hippie d'Australie (du moins ceux qui ne sont pas à Byron Bay, et ceux qui ont encore la capacité de se déplacer). Ambiance garantie, je vous passe les détails. A noter que le 13 août, une semaine après notre passage, un énorme incendie a ravagé une bonne partie des bâtiments « historiques » de la rue principale (ici le mot « historique » est assez particulier puisque, au mieux, un village ne pourra être âgé de plus de 200 ans ! Sauf bien sûr les peintures rupestres aborigènes sur les sites sacrés, qui elles peuvent atteindre les 50 000 ans...). Très triste.

Jour 5 – Nimbin → Burleigh Heads

Achat d'habits en chanvre, spécialité locale (sous toutes ses déclinaisons), visite d'une fabrique de bougies, pittoresque. Quittons maintenant le monde merveilleux et coloré des hippies, quittons aussi l'Etat du New South Wales pour celui du Queensland, cap sur la très touristique Gold Coast, 80 kilomètres de sable bitumés, barres résidentielles à gogo, plus qu'à moitié désertes en ces mois d'hivers. Bof. On se pose néanmoins à Burleigh Heads, où subsiste une petite poche de verdure, et où une visite sympathique nous attend le lendemain. Un couple de possums (phalanger-renard en français) vient nous rendre une visite nocturne de courtoisie, sympathiques petits

marsupiaux plutôt curieux (mais nuisibles en Nouvelle-Zélande car introduits par l'homme depuis l'Australie, sans prédateur et très destructeurs de l'environnement, on n'est plus à une boulette près...).

Jour 6 – Burleigh Heads → Tamborine

Visite matinale du David Fleay Wildlife Park, sorte de zoo / réserve où Mister David Fleay, naturaliste de renom, fut le premier à réussir une reproduction d'ornithorynques en captivité. Nous y allons donc bien sûr pour pouvoir observer ce sympathique monotrème (l'ornithorynque, pas David), mon animal ô combien fétiche. Parc par ailleurs fort agréable. Nous traversons ensuite Surfers Paradise, la « capitale » de la Gold Coast, qui n'a de Paradise que le nom. Puis nous prenons un peu de hauteur, direction le Mount Tamborine, recouvert d'un reste de forêt pluviale qui a miraculeusement échappé aux bûcherons.

Jour 7 – Tamborine → Glasshouse Mountains

Balades matinales dans la très belle forêt de Tamborine, où nous avons la chance d'apercevoir quelques rares oiseau-lyre d'Albert, un bel oiseau dont le ramage égale le plumage, puisqu'il a la particularité de pouvoir imiter n'importe quel son. Vous pouvez donc avoir la surprise d'entendre un bruit de tronçonneuse dans une forêt vierge de toute présence humaine... Nous redescendons dans la plaine, traversons sans nous arrêter Brisbane, la très en vogue capitale du Queensland, mais l'humeur n'est décidément pas à la ville. Nous poursuivons donc notre route jusqu'aux mystiques Glasshouse Mountains, une plaine parsemée de cheminées d'anciens volcans, étranges pics de pierre jaillissant à la verticale d'un environnement complètement horizontal... La journée ne serait pas complète sans l'escalade de l'un de ces gros rochers, c'est chose faite avec le Mont Ngungun, nom imprononçable mais vue absolument superbe !



Pour quelques kilomètres de plus

Jour 8 – Glasshouse Mountains → Noosa

Les balades, ça va bien deux minutes, mais pour faire vraiment plaisir au plus jeune membre de notre fine équipe, il faut aller au zoo. Et comme de par hasard, nous sommes juste à côté de l'un des plus célèbres zoos d'Australie, qui s'appelle, je vous le donne en mille, l'Australian Zoo, dingue. C'est ici la patrie de Steve Irwin, un acteur-zoologiste-chasseur de crocodiles bien connu des locaux, qui est donc le parrain de cet énorme parc un peu orienté sur les crocodiles marins, ou « saltwater », qui grouillent plus au Nord. Pour info, il y a deux types de crocos en Australie : le « freshwater », petit, inoffensif, qui se contente de manger des poissons, et donc le « saltwater », gros, impressionnant, qui ne crache pas à l'occasion sur un petit steak d'humain... Un show quotidien nous montre ici de courageux rangers nourrir ces assez peu sympathiques sauriens, sous les vivats de la foule. Mais le zoo compte aussi son lot de créatures locales nettement plus choupinettes, avec la possibilité de nourrir kangourous et wallabies, ou encore de câliner un mignon mais odorant koala... Bonne initiative, juste à côté du zoo se trouve la plus grosse clinique vétérinaire du pays, qui reçoit la visite de tous les animaux réchappant miraculeusement à une collision avec 200 tonnes lancées à pleine vitesse (c'est rare), ou aux mâchoires acérées d'un molosse en quête d'amusement... Allez, il est temps de retrouver l'océan, cap sur le Nord de la Sunshine Coast et la très-branchée-mais-sans-prise-de-tête ville de Noosa.

Jour 9 – Noosa → Bundaberg

Réveil au bord d'une belle plage peuplée de pélicans, y a pire. C'est reparti pour les balades, cette fois dans le très diversifié Parc National du coin, où l'on peut observer une copieuse troupe de dauphins, et un impressionnant lézard moniteur (même si évidemment après les dragons de Komodo, tous les lézards du globe nous apparaissent un peu comme des modèles réduits). Pas de koala malheureusement, pourtant commun dans le coin, en revanche le torticolis de rigueur est bien là (pour rappel : les koalas vivent dans des eucalyptus...). Pas mal de route nous attend ensuite, nous pénétrons dans la patrie de la canne à

sucre, et nous traversons la ligne imaginaire du Tropic du Capricorne 3 kilomètres au Sud de la ville de Bundaberg, célèbre pour son rhum, où nous passons la nuit. La température a quand même sensiblement augmenté, c'est bon d'être à nouveau sous les Tropiques (enfin rien de magique hein, c'est très progressif, on ne gagne pas 10°C en franchissant une ligne...) !

Jour 10 – Bundaberg → Emu Park

Finalement on ne s'éternise pas à Bundaberg, un petit tour et puis s'en va, toujours plus au Nord. Et lorsque nous atteignons le charmant village d'Emu Park, trois maisons et deux commerces le long d'une belle bande de sable, nous ressentons le besoin irrésistible de faire un mini-break (mais mini hein, tant de choses à voir ailleurs !). Incident du jour : après une première alerte plus tôt dans la journée, notre van refuse de démarrer, même plus le soupçon d'un microscopique reste de batterie... Bien... Etrange quand même... Il fait nuit, nous sommes sur un parking, mouais... Nous appelons donc Road Side Assistance, qui déboule en moins d'une heure (pas trop mal...), et qui nous pronostique au voltmètre une connexion défailante, car profondément encrassée, problème apparemment courant ici ! Le dégrassage est effectué, et titine repart comme en 40, ô joie !

Jour 11 – Emu Park

Rien. Enfin pas vraiment rien, mais pas grand-chose quoi, exploration de la plage, ce genre de choses... Et soit dit en passant, ça ne fait pas de mal !

Jour 12 – Emu Park → Eungella

Nous traversons aujourd'hui une portion de Highway 1 (« l'autoroute » principale qui fait le tour de l'Australie) entre Rockampton et Mackay, 300 kilomètres bien tassés, réputée pour son inintérêt... Enfin c'est un peu dur de dire ça, mais disons que nous roulons en ligne droite à travers des paysages pas particulièrement remarquables, voilà. Pour rester éveillés, nous comptons les kangourous morts (et autre bestioles trop aplaties pour être identifiables). Nous arrêtons quand la nausée nous gagne, cette route est un véritable cimetière, horrible. A Mackay, nous nous enfonçons dans les terres pour rejoindre le Parc National d'Eungella, au sommet d'un plateau dont l'ascension pousse notre véhicule dans ses derniers retranchements. Et nous atteignons

finalement au crépuscule le site de Broken River, juste à temps pour observer « en vrai » l'animal le plus barré de la création, mon pote l'ornithorynque. Moment absolument magique !

Jour 13 – Eungella → Bowen

Allez, on remet ça à l'aube, ornitho est à nouveau au rendez-vous, baigné dans une épaisse brume matinale (l'animal étant nocturne, ce sont les deux moments de la journée les plus propices pour avoir une chance de l'apercevoir) ! La magie ne faiblit pas... Allez, il est temps de se dégourdir les jambes : une première balade, puis une deuxième, puis une troisième, le tout dans une épaisse forêt pluviale, isolée du reste du monde dans ses hauteurs nuageuses, et qui comporte donc son lot d'espèces endémiques (dont la célèbre grenouille qui incube ses gosses dans son estomac, original). On redescend en plaine, et dans la foulée on enchaîne une dernière balade dans les gorges de Finch Hatton non loin. Allez, il est temps d'avaler notre lot quotidien de kilomètres (il faut bien recharger la batterie du frigo...), cap sur Bowen, sympathique petite bourgade célèbre pour avoir été le lieu de tournage du navet hollywoodien « Australia ».

Jour 14 – Bowen → Mission Beach

Nous dépassons Townsville, la grosse ville du Nord, sans nous arrêter, l'appel de la campagne reste le plus fort. Une petite pause à Cardwell pour tenter d'apercevoir l'un des saltwaters qui infestent la région (les panneaux en bordure de rivière et à l'entrée des plages ne laissent planer aucun doute sur sa présence), malheureusement sans succès... Bon en même temps, lorsque que l'on aperçoit un crocodile, c'est parfois déjà trop tard... Et nous terminons notre deuxième semaine à Mission Beach, une longue bande côtière recouverte de forêt qui abrite la plus grosse population d'un autre animal emblématique, le casoar, une sorte d'émeu préhistorique mais en plus coloré et en beaucoup, beaucoup plus teigneux !



L'Histoire de la Vie – Chapitre 22 : S'affranchir de l'Océan

Jour 15 – Mission Beach

Petit, petit, petit ! Bon, visiblement ce qui marche avec les pigeons ne fonctionne pas avec les casoars... Une première tentative infructueuse a lieu dans une jungle « pour touristes », censée être un lieu d'observation privilégié, mais j'ai bien peur que l'horrible crissement du gravier recouvrant le sentier ne fasse fuir toute la vie sauvage des environs. Je m'aventure alors dans une jungle beaucoup plus hostile, où une mince sente boueuse se faufile difficilement au sein d'une épaisse végétation. Empreintes de pas, déjections casoarines, inquiétants bruits tous proches, mais pas de contact visuel... Peut-être pour le mieux ? Pas grave, je vais tenter de me rattraper l'après-midi en cherchant l'autre cauchemar ambulancier local, le saltwater bien sûr. Eh bien nouvel échec, je devrai me contenter de somptueuses plages désertes et de quelques kangourous broutant paisiblement dans la lumière déclinante de la fin d'après-midi, pas si mal finalement ! Petite précision : ma partenaire de cœur et d'aventure n'aime pas, mais alors pas du tout, mettre un pied devant l'autre, du moins pas de manière répétée durant des heures. Malheureusement pour elle, l'Australie regorge d'occasions de se défouler les quadriceps. Heureusement pour moi, elle ne m'empêche pas de m'adonner à mes expéditions quotidiennes, du moins tant qu'il y a de la batterie dans l'ordinateur ou la liseuse, et une quantité satisfaisante de nourriture dans le van. Vous pouvez donc partir du principe que, sauf cas exceptionnel, les balades mentionnées s'effectuent en solitaire, man vs wild sans les caméras...

Jour 16 – Mission Beach → Cairns

Dernière balade matinale avec ma mie contrainte et forcée pour tenter d'apercevoir des gros oiseaux terrestres à crête, nous n'observerons finalement qu'une respectable collection d'araignées de taille tout aussi respectable (mais bon les dangereuses sont les petites, tout va bien...), mais aussi de magnifiques Ulysses, des papillons typiques du coin d'un bleu métallique surprenant. Il va être temps de reprendre la route, direction la très touristique Cairns, principal port de départ pour la Grande Barrière et finalement la première ville que nous visitons (après

avoir fait l'impasse sur toutes les autres croisées en chemin). Bon c'est mignon, ça permet de flâner devant les vitrines et d'acheter quelques colifichets souvenirs, mais ça pose surtout le problème de « où dormir avec le van ? », sachant que la police se ferait un plaisir de venir nous réveiller en douceur si elle avait la chance de nous trouver... Jouons à cache-cache alors !

Jour 17 – Cairns → Kuranda

Réveil avant l'aube, juste histoire d'être sûr, et puis ça nous permet d'admirer un beau lever de soleil sur le Pacifique... Je m'enfile ma dose quotidienne de plein air en crapahutant sur le mont Whitfield qui domine la ville et ses environs, surprenant quelques timides wallabies dans leurs activités quotidiennes, puis vient le moment de se décider sur la suite des opérations : Grande Barrière ou non ? Alors je vous vois déjà vous exclamer : « Quoi, comment peuvent-ils envisager de faire l'impasse sur cette merveille du Monde, qui plus est vouée à disparaître ? » Eh bien les raisons sont assez nombreuses en fait... La Grande Barrière de Corail est le plus grand récif corallien du Monde, mais elle est loin de la côte, au plus près à une cinquantaine de kilomètres, du côté de Cairns justement. Il faut donc passer par un tour opérateur, qui nous emmène sur un ou plusieurs spots, nous laisse patauger quelques heures, puis retour au port... Problème : on passe finalement beaucoup plus de temps sur le bateau que dans l'eau, les spots sont souvent surpeuplés, très abîmés, et le tout à prix d'or (environ 10 fois le prix d'une journée de snorkeling en Thaïlande...). Alors on ne viendrait pas de passer quatre mois en Asie à nager dans des eaux limpides, la question ne se poserait même pas, mais là... Ce qui a peut-être fait pencher la balance est que le gouvernement australien a autorisé le perçage de grand chenaux dans la Barrière pour laisser passer toujours plus de supertankers remplis de minerais divers, charmant. Bref, la décision est prise, l'évolution est en marche : nous quittons l'océan, et nous nous lançons dans l'exploration de l'intérieur des terres, à commencer par les Atherton Tablelands, les haut-plateaux qui forment l'arrière-pays de Cairns. Et nous voici donc à Kuranda pour passer la nuit, après avoir admiré les chutes et les gorges de la rivière Barron, spectaculaires en tout point. La soirée est l'occasion de partir chasser à la lampe-torche les marsupiaux qui hantent la forêt pluviale !

Jour 18 – Kuranda → Yungaburra

Lever de soleil sur les chutes de la veille, idéal pour bien débiter sa journée. Direction Atherton, où nous explorons de fausses grottes remplies de beaux spécimens de minéraux des quatre coins de la planète, réunis ici par un passionné (un peu fou autrement dit). En point d'orgue, une gigantesque géode de trois mètres de haut pleine d'améthyste ! Quelques kilomètres plus loin, un arrêt s'impose pour observer un gigantesque figuier étrangleur (rien à voir avec nos gentils petits arbres...) auprès duquel l'humilité est de rigueur. Un beau python vert retient notre attention, l'un des rares serpents inoffensifs du pays (qui par ailleurs accueille en exclusivité les trois serpents les plus venimeux du Monde...). Puis à Yungaburra nous avons le double plaisir de retrouver un très sympathique ornithologue amateur précédemment croisé, et surtout de tomber un peu par hasard sur une nouvelle rivière à ornithorynques, que nous pouvons à nouveau observer s'ébattre gaiement dans le courant, on ne s'en lasse pas ! Retour au figuier de nuit pour une autre partie de chasse lumineuse, des sortes de kangourous miniatures pullulent, tandis que de très étranges (et un peu inquiétants il faut l'avouer) cris résonnent dans l'épaisse obscurité de la jungle.

Jour 19 – Yungaburra

Impossible de se lasser de la splendide forêt pluviale, surtout quand cette dernière entoure deux parfaits lacs de cratère d'un bleu insolent, Eacham & Barrine. Je me mets en quête du python améthyste, le plus gros serpent du coin, mais ce dernier reste introuvable. Je devrai me contenter de centaines d'oiseaux multicolores, parfois uniquement de leurs chants tant ils sont habilement dissimulés dans la canopée, et d'une quantité de petits rat-kangourous, qui sont exactement ce que leur patronyme indique. De nouveaux arbres géants attirent l'attention, les kauri, impériaux conifères de plus de 50 mètres. La journée ne saurait être complète sans une nouvelle observation de mon pote à bec, fidèle au poste !

Jour 20 – Yungaburra → Undara

La journée avait pourtant bien commencé. Petite visite d'une ferme laitière pour faire plaisir à ma tendre en manque de fromage, puis les trois cascades de Malanda, Millaa Millaa et Millstream nous en mettent plein la vue. Nous quittons les Atherton Tablelands, et c'est maintenant

parti pour le bush, le vrai, qui ne nous quittera plus pour quelques semaines... Le doux ruissellement de l'eau ne sera bientôt plus qu'un lointain souvenir, ici elle est aussi précieuse que l'or ! Première destination : les tubes de lave d'Undara, qui forment une sorte de gigantesque réseau de grottes, magnifique témoignage du lointain passé volcanique de l'île. Et c'est là que les choses vont se gâter. Car sur la petite route qui mène à Undara, venant de nulle part, surgit un kangourou gris (et pas un aigle noir), qui vient rendre visite à l'aile gauche de notre van. Heureusement pour nous, nos personnes et notre van sont indemnes. Malheureusement pour le kangourou, il est mort. Dur... Et pour couronner le tout, lorsque nous débarquons finalement quelques kilomètres plus loin à Undara, nous apprenons que les visites doivent forcément être accompagnées, et qu'elles coûtent par conséquent les yeux de la tête. Malheureux, rongés de remords, nous nous rabattons sur une petite balade dans le bush, mais le cœur n'y est pas... La journée avait pourtant bien commencé !

Jour 21 – Undara → Hughenden

Allez, la journée de la veille est oubliée, aujourd'hui a lieu notre véritable examen d'entrée dans le bush et l'outback : la traversée de la Kennedy Development Road de The Lynch à Hughenden, 250 kilomètres de route très partiellement asphaltée, on va bien rigoler. Oui car il faut savoir une chose : les pistes et les routes sont relativement nombreuses en Australie, mais le goudron ne recouvre qu'une petite partie d'entre elles... Et si un certain nombre de « dirt roads » ne sont accessibles qu'aux 4x4, beaucoup sont ouvertes aux véhicules conventionnels, tel le nôtre, à condition bien sûr de rouler lentement, de prévoir assez d'essence et d'eau, d'éviter les trous, de se pousser au passage des road trains (d'énormes camions à 3 ou 4 remorques qui, une fois lancés, ne s'arrêtent pas...), de garder un œil sur les imprévisibles kangourous, et surtout de jouer du klaxon pour dégager les troupeaux de vaches qui adorent occuper le milieu de la route... Bon et bien sûr il faut éviter de s'endormir, car autant vous le dire tout de suite, vous ne croiserez pas beaucoup de distractions tout au long du trajet, et vous aurez tout le loisir de méditer sur votre insignifiance au sein de ces grands espaces ! Petite récompense sur la route : les gorges de Porcupine, impressionnantes et inattendues au sein d'un paysage plutôt plat... Et une deuxième récompense est aussi au rendez-vous tous les soirs : un splendide coucher de soleil sur le bush, ça vaut son pesant de cacahouètes...



Euh, z'êtes sûr qu'il y a encore quelque chose par-là ?

Jour 22 – Hughenden → Mount Isa

Cette fois nous nous éloignons pour de bon de l'océan. Les kilomètres défilent au sein d'une morne plaine qui semble s'étendre jusqu'au bout du Monde. Tous les 100 ou 200 kilomètres, un village vient rompre la monotonie du paysage, allez savoir ce qui a poussé des gens à venir s'installer ici. Hughenden, Richmond, Julia Creek, Cloncurry, ah tiens du changement, nous passons d'une plaine désertique à un plateau désertique, qui nous conduit tout droit à la ville de Mount Isa, seule agglomération d'importance (20 000 habitants...) à plus de 800 kilomètres à la ronde, la sensation d'isolement ne fait que commencer. La ville doit son existence (comme finalement la plupart des villes de l'outback) à un énorme gisement de cuivre, de plomb, de zinc, et un chouia d'argent. Et qu'est-ce qu'on peut faire de beau à Mount Isa, à part travailler dans les mines ? Eh bien en partir...

Jour 23 – Mount Isa → Northern Territory

Allez, jouons quand même un peu aux touristes et allons rendre une petite visite au musée consacré au site fossilifère de Riversleigh, le plus important d'Australie, quelques centaines de kilomètres de pistes rugueuses plus au Nord. Vous trouvez les actuelles créatures qui peuplent l'Australie étranges ? Dites-vous que leurs ancêtres l'étaient encore plus : lion marsupial, kangourou carnivore, wombat de la taille d'un rhino, on savait s'amuser à l'époque... Nous rejoignons ensuite le village de Camooweal, le tour dernier du Queensland (ou premier bien sûr...), faisons encore quelques kilomètres au milieu du désert, et paf, d'un coup sans prévenir, nous voilà dans le Northern Territory, l'état le moins peuplé d'Australie, allez savoir pourquoi... Bon, plus que 500 kilomètres sur l'inconnue Barkly Highway pour rejoindre la célèbre Stuart Highway !

Jour 24 – Camooweal → The Devil's Marbles

Qu'on se le dise : à part une roadhouse (entendez par là un pub-restaurant-caravan park-supérette-station essence à prix défiant toute

concurrence – inexistante) à mi-chemin, de Camooweal à la Stuart Highway il n'y a... rien ! Mais vraiment hein ! Enfin nous rejoignons donc la mythique Stuart Highway, du nom du premier explorateur qui a réussi à traverser le pays du Sud au Nord, et surtout à revenir pour le dire (enfin du premier explorateur blanc cela va sans dire, il y avait belle lurette que les aborigènes avaient cartographié leur pays...) ! La route relie donc Port Augusta au Sud à Darwin au Nord sur 2834 kilomètres (c'est précis). Et de l'endroit où nous la rejoignons, il ne reste qu'à peine mille kilomètres vers le Nord pour rejoindre Darwin et surtout le spectaculaire parc de Kakadu, mais... eh bien 1000 kilomètres aller, c'est 2500 retour avec détours, alors même si nous aimons faire de la route (eh ouais, déjà plus de 5000 kilomètres dans les jantes), ce sera pour la prochaine fois... C'est donc finalement vers le Sud que nous dirigeons nos roues, et après un ravitaillement à Tennant Creek, lieu d'une des dernières ruées vers l'or, nous continuons un peu jusqu'aux Devil's Marbles, d'énormes empilements granitiques surgis de nulle part, resplendissants dans la lumière couchante. Au pied de l'un de ces rochers, légèrement différent des autres, je croise une famille aborigène venue saluer ce cousin éloigné. Ils m'expliquent que le rocher avait été déplacé il y a longtemps, mais qu'il était terriblement malheureux, qu'il ne tenait pas en place, qu'il n'arrêtait pas de rouler, et que donc ils avaient fait en sorte de le remettre ici avec tous ses frangins, où il coule désormais des jours paisibles. Surréaliste mais poignant.

Jour 25 – The Devil's Marbles → Gemtree

Réveil au milieu du granit, tout aussi spectaculaire dans la lumière matinale, puis nous reprenons notre route vers le Sud. A Aileron, nous prenons la décision de quitter la Stuart pour rejoindre Gemtree, une roadhouse toute proche de vastes gisements de zircons et de grenats. Nous tentons notre chance avec le zircon, accessible au public, nous errons quelque temps dans le bush en quête de ces fameux gisements, fouillons un peu la terre, mais bon, sans indications et sans matériel adéquat, autant chercher un schtroumpf dans un champ de salsepareille...

Jour 26 – Gemtree → Trepfina Gorge

Aujourd'hui, nous faisons les choses un peu plus sérieusement : nous avons réservé un tour avec la roadhouse pour aller faire du « fossicking » dans les champs de grenats, dont l'accès est privé. Nous

voilà donc partis avec trois autres touristes et deux rancheros, ainsi qu'une pelle, une pioche, 4 tamis, une bassine, un seau, et 20 litres d'eau. Le principe est simple : on creuse (pas besoin d'aller vraiment profond), on remplit le seau de terre et de cailloux, on tamise pour éliminer la terre et les cailloux les plus fins, on élimine en prime les pierres les plus grosses manuellement, puis on rince les pierres restantes dans la bassine pleine d'eau. Il ne reste plus qu'à observer le fond du tamis au soleil et à repérer les pierres rouges transparentes : il y a de bonnes chances pour que ce soit des grenats ! Voilà comment en 4 heures de travail intense nous nous sommes retrouvés à la tête d'une centaine de grenats de tailles et de qualités diverses, dont certains permettront une fois taillés (si tant est que nous le faisons un jour) de faire croire à notre entourage que nous sommes couverts de rubis ! Allez, après une bonne douche, nous profitons du jour restant pour foncer sur Alice Springs, retraversant au passage le Tropique du Capricorne (et nous ne devrions pas le croiser à nouveau avant quelques mois...), puis cap à l'Est le long des McDonnells (une barre montagneuse longue de 600 kilomètres) jusqu'aux gorges de Trepkina, où nous nous écroulons.

Jour 27 – Trepkina Gorge

Le jour se lève, et nous pouvons enfin découvrir les gorges qui nous entourent, splendides. Deux courtes balades permettent de les explorer de bas en haut : les couleurs sont incroyables, en particulier les mystérieux « ghost gum trees », magnifiques arbres (apparentés aux eucalyptus, même si tout le monde n'est pas d'accord...) au tronc entièrement blanc, qui se détachent très nettement dans l'ocre dominant. Par contre, impossible de trouver les wallabies des rochers, bien cachés ! Nous partons ensuite faire un saut à Arltunga, village fantôme qui a connu ses heures de gloire au début du siècle dernier, quand les chercheurs d'or affluaient en masse pour tenter de faire fortune. Las, le gisement n'a jamais été très prolifique, et les difficultés d'approvisionnement étaient rédhibitoires, aussi la poussière eut tôt fait de recouvrir le village déserté de ses habitants. Lorsque nous pénétrons à quatre pattes dans une de ces mines abandonnées, nous nous disons que la soif de l'or poussait (pousse) les gens à bien des folies... De retour aux gorges, toujours pas de wallabies à la tombée du jour, grrr.

Jour 28 – Trephina Gorge → Alice Springs

Cette fois, je tente ma chance avec la plus grosse balade des gorges, vais-je enfin apercevoir les timides wallabies ? Je commence à bien connaître les indications de temps légèrement exagérées pour toutes les randos du pays : je suis censé mettre 8h30 pour cette longue marche, il ne me faudra au final guère plus de 4h pour en voir le bout... Au programme : des panoramas à couper le souffle, un sympathique sentiment de solitude (personne en 4h...), un gros kangourou roux, quelques lézards, mais toujours pas de wallaby ! Bon, retour donc à Alice Springs, l'oasis du désert, que nous n'avions fait que traverser deux jours plus tôt. En chemin, nous prenons le temps des quelques étapes touristiques classiques le long des East McDonnells : Corroboree Rock, Jessie Gap et Emily Gap, trois lieux très agréables et très sacrés pour les Arrernte, la tribu aborigène locale. Et enfin à Alice Springs, dans le sympathique caravan park où nous posons nos valises, nous tombons sur tout un groupe de wallabies des rochers peu farouches qui descendent tous les soirs des collines voisines pour venir quémander leur ration de croquettes... Un peu déprimant l'asservissement de ces créatures sauvages, mais bon ils sont tellement mignons que l'on se prête finalement au jeu ! Aurélie est aux anges quand une maman lui laisse caresser son « joey » dans sa poche...



Sans préavis, le Rocher apparut à l'horizon, et bientôt le masqua complètement...

Jour 29 – Alice Springs

Un peu de culture aujourd'hui les amis, ça n'a jamais tué personne. Alors je vous propose non pas un, ni deux, mais bien trois musées pour le prix d'un, qui dit mieux ? C'est le concept de l'Araluen Cultural Precinct, qui regroupe donc : un musée d'art contemporain, avec Albert Namatjira en guest star, le célèbre peintre aborigène (qui fut le premier local à être reconnu comme un citoyen australien, merci bien...) ; une sorte de muséum d'histoire naturelle, dédié plus particulièrement à l'Australie centrale ; et un musée de l'aviation, autour du fameux pilote Connellan, héros de l'aéropostale... Sympathique tout ça ! Le soir, les

fameux wallabies semi-domestiques sont bien sûr au rendez-vous, leur public énamouré aussi...

Jour 30 – Alice Springs → Kings Canyon

Il est temps de passer un peu aux choses sérieuses et d'aller faire un tour du côté des trois célébrités d'Australie centrale : Uluru bien sûr (anciennement Ayers Rock), Kata Tjuta dans la foulée (anciennement The Olgas), et pour commencer, Kings Canyon (anciennement Kings Canyon). L'avantage, c'est que tous ces lieux sont très proches les uns des autres : à peine 500 kilomètres d'Alice Springs, et 400 de Kings Canyon à Uluru, de la rigolade quoi (Australian Style...) ! Donc bref, de la route une bonne partie de la journée, nous quittons provisoirement la Stuart Highway pour nous enfoncer encore un peu plus à l'Ouest, et nous débarquons à Kings Canyon en fin d'après-midi, ce qui nous permet de faire la petite balade du fond du canyon et de nous en prendre plein les yeux avec les splendides couleurs du soleil couchant...

Jour 31 – Kings Canyon → Curtin Spring

Nous nous ruons à nouveau sur le site avec les premiers rayons du soleil afin d'essayer de battre la foule (ce ne sera pourtant pas suffisant), et nous attaquons le vrai plat de résistance : le tour du canyon depuis son sommet. Le genre de randonnée qui reste longtemps en mémoire ! Spectaculaire, et le mot est assez faible. Je vais tenter une description. Imaginez le désert, vaste, peut-être même infini, recouvert d'une végétation rabougrie mais néanmoins parfaitement adaptée aux conditions extrêmes. Une petite chaîne de collines vient rompre la monotonie du paysage. En son sein, une rivière à sec comme il en existe tant, entourée néanmoins d'une végétation qui se densifie à mesure que l'on remonte son lit, d'imposants eucalyptus règnent à présent en maître. De part et d'autre, le regard se perd le long de falaises verticales de plus de 100 mètres, par endroit parfaitement lisses. Au sommet, une forêt de dômes étranges à perte de vue, sculptés par l'érosion, évoquent une mystérieuse cité oubliée. En s'approchant du bord, les jambes tremblent légèrement, le faux pas est généralement fatal. Les nombreux rapaces nous narguent, flottant sans effort dans ce corridor venteux. Après un coude, alors que l'on imagine le canyon toucher à sa fin, nous tombons sur une nouvelle vallée aux parois moins élevées, recouverte d'un épais tapis végétal, et dont le fond est cette fois rempli d'eau ! Ici, la vie s'en donne à cœur joie, et il est désormais fort heureusement interdit de faire trempette pour éviter de souiller cette splendide oasis.

Le soleil est maintenant à son zénith, et il est temps pour nous de quitter à regret cet endroit enchanteur... Nous nous arrêtons à Curtin Spring, une très sympathique road house où un émeu peu farouche vient quémander de la nourriture parmi les campeurs. Nous ne sommes désormais plus qu'à 80 kilomètres du « Rocher », que nous préférons nous réserver pour le lendemain, à chaque jour suffit sa merveille.

Jour 32 – Curtin Spring → Uluru

Il fait encore nuit noir lorsque nous reprenons la route, mais les ténèbres se dissipent à mesure que nous nous rapprochons. Et soudain, au loin, se dessine une forme parfaitement identifiable, une vraie célébrité. De tours en détours, la forme disparaît, réapparaît un peu plus proche, et soudain, Uluru est là, juste devant nous, énorme, baigné des premiers rayons du soleil (bon là j'enjolive un peu, en réalité je dirais qu'on est arrivé 10 minutes trop tard...). Petit moment d'émotion. On a beau avoir vu des centaines de photos ou de films, rien ne prépare véritablement à ce choc visuel (et fort heureusement). Nous nous arrêtons au pied du colosse : la lisse uniformité des photos est une vaste supercherie, de près tout n'est que creux et bosses, et de nombreuses cavernes parsèment les parois, les plus grandes servant de refuges depuis des millénaires. Pour respecter le souhait des locaux, nous n'entreprendrons pas l'ascension du monolithe (même si c'est quand même sacrément tentant... Bon de toute façon la piste est fermée pour cause de grand vent...), nous nous contentons donc d'en faire le tour, marche tout autant majestueuse que spirituelle, à l'ombre des gigantesques parois. Puis lorsque le soleil commence à décliner, nous prenons un peu de recul pour admirer l'embrasement d'Uluru, véritable caméléon qui adopte pour un temps une vive teinte rouge avant de se fondre à nouveau dans le noir.

Jour 33 – Kata Tjuta

Si Uluru bénéficie d'une notoriété internationale, ce n'est sûrement pas le cas de son proche voisin, Kata Tjuta, séparé de seulement 50 kilomètres. Et pourtant ce voisin ne manque pas d'attraits ! Cet ancien monolithe, 3 fois plus large qu'Uluru et 2 fois plus haut, a été scindé par le temps en de nombreux dômes séparés par d'étroites gorges. Malheureusement pour les touristes que nous sommes, le site possède un caractère encore plus sacré pour les locaux, qui s'en servent pour leurs cérémonies rituelles de passage à l'âge adulte. Et donc seulement deux sentiers permettent d'explorer un peu la magnificence des lieux,

presque frustrant ! Enfin ne croyez pas que je me plains hein, cela restera un souvenir impérissable, mais cette année de folles découvertes tend à me pousser à vouloir en voir toujours un peu plus, un tout p'tit peu plus... Alors évidemment nous aurons fait auparavant le lever de soleil sur Kata Tjuta (avec en prime le Rocher au loin), et un nouveau coucher sur Uluru, mais de l'autre côté cette fois, il faut savoir varier les plaisirs...

Jour 34 – Uluru → Marla

Après un dernier réveil dans le noir et une contemplation méditative d'Uluru dans les premiers rayons du soleil (et cette fois nous aurons bien eu les premiers), il est temps de dire au revoir à cette merveille géologique et de poursuivre notre traversée du désert. Une petite précision néanmoins : nous étions ici sur un site touristique majeur, et même si nous ne nous sommes en aucun cas sentis opprimés par la foule, il faut bien reconnaître que nous n'étions jamais vraiment seuls. Et comme la ville la plus proche se situe à 500 kilomètres, il faut bien loger tous ces touristes quelque part. Yulara a donc été construit dans ce but dans les années 80, une sorte de « ville resort » avec une impressionnante capacité d'accueil. Et s'il aurait été facile d'en faire un horrible complexe hôtelier défigurant le paysage à des lieux à la ronde, il n'en fût rien : bâtiments bas et « camouflés », électricité solaire, eau recyclée, le resort est un modèle de développement touristique intelligent en milieu fragile... Mention spéciale donc pour Yulara, je dis bravo ! Après évidemment, c'est cher... Mention spéciale donc pour notre van qui passe inaperçu et qui nous permet de passer deux nuits tranquillement sur un parking, je dis bravo ! Mais revenons à notre parcours : nous rejoignons à nouveau la Stuart Highway, nous pouvons poursuivre notre route vers le Sud et nous ne tardons pas à franchir une nouvelle frontière d'Etat, nous voici désormais en Australie-Méridionale.

Jour 35 – Marla → Coober Pedy

Le désert n'en finissait plus de dérouler sa monotonie. Et soudain, le paysage se transforme en décor de film : bienvenus dans la ville post-apocalyptique de Coober Pedy, capitale mondiale de l'opale ! Allez, je n'en dis pas plus, un peu de suspense pour le prochain épisode...



Même les meilleurs déserts ont une fin

Jour 36 – Coober Pedy

Ah oui donc, Coober Pedy... Eh bien pour trouver de l'opale, il faut creuser bien sûr, plus ou moins profondément, mais surtout un peu partout, car les gisements d'opales ne sont pas organisés en filons mais en petites poches ultra-localisées. Donc imaginez : vous êtes au milieu de nulle part, la végétation est rase voire inexistante (et encore, nous sommes au début du printemps, la végétation est donc à son maximum...) depuis plusieurs centaines de kilomètres, et soudain, des milliers de petits monticules blancs de tailles diverses, chacun d'entre eux à côté d'un trou, avec un peu partout des panneaux « DANGER : ne pas se balader au milieu des excavations, à plus forte raison la nuit... ». Au milieu, ce qui ressemble vaguement à une ville : quelques boutiques le long de la rue principale, essentiellement des magasins d'opales, et surtout de nombreuses maisons, avec une petite originalité : elles sont pour la plupart souterraines ! Eh bien oui, on ne peut pas dire que les conditions météorologiques soient très favorables à l'existence d'une ville ici : journées torrides, nuits glaciales, et bien sûr pas d'eau... L'avantage des maisons souterraines : pas besoin de clim, une température constante tout au long de la journée et de l'année ! Quant au problème de l'eau, bah ça pas de miracle, un bon vieux pipeline sur quelques centaines de kilomètres... Rajoutez à cela des carcasses de véhicules divers un peu partout, des gens légèrement allumés (oui oui, pour venir s'enterrer dans un désert et creuser nuit et jour dans l'espoir de toucher éventuellement un hypothétique jackpot, un léger grain de folie est nécessaire...), et une bonne touche d'humour décalé à l'australienne, vous obtenez au final une ambiance à la Mad Max fort sympathique... Comment ça c'est d'ailleurs ici qu'ils ont tourné l'épisode 3 ? Et donc sinon qu'est-ce qu'on peut faire de beau à Coober Pedy ? Visiter des mines, cela va de soi, mais surtout on peut tenter sa chance à la grande loterie de l'opale ! Pour ça il faut une pelle (même si des doigts suffissent), de la patience et de la chance... Ma comparse s'en est donnée à cœur joie (et avec un peu de succès) !

Jour 37 – Coober Pedy → Port Augusta

Une dernière petite journée de vrai outback pour le plaisir. Nous traversons d'abord la sympathique zone militaire de Woomera, un vaste no man's land de 127 000 km² utilisé pour les essais nucléaires britanniques dans les années 50. Interdiction formelle de dévier de sa route ! Puis c'est au tour de la région des lacs salés, tout un réseau de petites mers intérieures généralement asséchées, et dont le fond se contente donc la plupart du temps d'être recouvert d'une épaisse couche de sel d'un blanc aveuglant. Et finalement, alors que Port Augusta (donc la côte) n'est plus qu'à quelques encablures, nous décidons de faire durer le plaisir en passant une dernière nuit sous l'immense voûte étoilée du désert australien.

Jour 38 – Port Augusta → Hawker

Yes, on l'a fait, l'océan, enfin ! Bon ok, d'autres l'ont fait avant nous, nous nous sommes contentés de suivre une route goudronnée, tout ça, mais quand même, plus de 4000 kilomètres de Cairns à Port Augusta avec en tout et pour tout une dizaine de bleds et un van en fin de vie, c'est quand même une petite aventure... Pfff, d' façon c'est nul, les satellites ont supprimé le métier d'explorateur alors... Ah tiens, une chose qui fait plaisir : le prix de l'essence vient de redevenir beaucoup plus raisonnable. Et en parlant d'essence, petite anecdote. La veille nous croisons là où nous sommes arrêtés pour passer la nuit un autre couple de backpackers en van, qui m'interrogent anxieusement sur la distance à parcourir encore avant d'atteindre les pompes salvatrices : en gros 80 bornes. Petite grimace de frayeur. Nous les croisons à nouveau ce matin, sur le bas-côté, à très précisément 9 kilomètres de la station-service... Dommage. Aaah, les amateurs... Bon bien évidemment nous n'avons pas laissé nos confrères de van dans cette délicate situation. Après un petit aller-retour donc (oooh, l'océan, enfin-bis !), visite du très fleuri jardin botanique de la ville, puis comme finalement nous n'avons pas envie d'océan pour le moment, retour dans l'outback, cap sur les Flinders Ranges, une belle chaîne de montagnes avec un âge très honorable de 1 500 000 000 ans (à quelques millions près bien sûr). Nous rejoignons pour ce faire à Quorn l'ancienne ligne du Ghan, le train mythique du désert (la ligne actuelle suivant la Stuart Highway), je me balade ensuite dans le Warren Canyon non loin, bien moins impressionnant que son homologue Kings, mais plus vert. Et nous finissons notre journée du côté de Hawker, après avoir croisé quantité de bestioles sympathiques, kangourous, émeus, mais aussi

d'originaux lézards à deux têtes (enfin pas vraiment hein, c'est juste que la queue ressemble à la tête...).

Jour 39 – Hawker → Wilpena

Nous débarquons ce matin dans le Parc National des Flinders Ranges, à Wilpena plus précisément, petit village-resort au milieu des bois où kangourous et perroquets se prélassent en compagnie des retraités, et surtout non loin du magnifique (mais pas très connu) Wilpena Pound, un gigantesque cirque naturel. Autant vous dire que les possibilités de communier avec la nature sont ici assez nombreuses. Je me chauffe donc avec un premier point de vue sur le cirque (mais rando assez facile, donc surpeuplée), puis je passe aux choses légèrement plus sérieuses avec le Mount Ohlssen Bagge, qui lui m'offre une vue beaucoup plus spectaculaire sur les Flinders. Le vent est plutôt costaud au sommet, et j'ai même le droit à un peu de pluie en redescendant, une première depuis... un sacré bout de temps en fait !

Jour 40 – Wilpena → Melrose

Réveil très matinal pour s'attaquer à la randonnée reine du coin : une longue boucle dans le cirque avec l'ascension du Pic Sainte Marie, point culminant des Flinders Ranges, à 1171 mètres. Euh c'est une blague l'altitude là ? Non non, je vous rappelle que nous sommes en Australie, où les sommets de plus de 1000 mètres ne sont pas légion. Chez les alpinistes, l'Australie est surnommée la « Belgique du Sud »... Enfin c'est quand même une magnifique randonnée, avec une vue particulièrement exceptionnelle au sommet, et en bonus une faune bien présente : kangourous, perroquets, lézards, chèvres sont en nombre, et je tombe même nez-à-nez sur un émeu et sa nombreuse progéniture qui s'égaillent bruyamment à mon approche... Oui, contrairement à son cousin casoar, l'émeu lui ne vous foncera pas dessus ! Bien, nous faisons désormais demi-tour et nous remettons notre cap plein Sud, où la verdure se fait de plus en plus présente, jusqu'au village historique de Melrose, au pied du Mount Remarkable, village dont certaines maisons datent du milieu du XIXème ! Euh c'est une blague la date là ? Non non, je vous rappelle que nous sommes en Australie, où les maisons de plus de 150 ans ne sont pas légion. Chez les historiens, l'Australie est surnommée le « Sud-Soudan du Sud »...

Jour 41 – Melrose → Tanunda

Est-ce que je me lance dans l'ascension du Mount Remarkable ? Huu tentant... Oh et puis non, flemme, j'ai ma dose de montagnes pour l'instant. Nous quittons donc les somptueux paysages des Flinders Ranges, et nous arrivons dans les riches régions viticoles de l'Australie-Méridionale : la Clare Valley, puis surtout la Barossa Valley, peut-être la plus célèbre d'Oz. Bon, le dépaysement est un peu moins présent ici : champs de colza en fleur, parfaites rangées de vigne attendant ses premières feuilles, des dizaines de caves avec dégustation à la clé, on pourrait se croire du côté de Beaune. Ah bah non en fait, un indice permet quand même de savoir où l'on est : les kangourous qui se prélassent entre les pieds de vigne, ça ne trompe pas !

Jour 42 – Tanunda → Victor Harbor

Après avoir fui les villes depuis le début de notre périple australien, cette fois, nous sommes prêts : cap sur Adélaïde, la capitale de l'Etat. Eh bien c'est plutôt agréable en fait : la ville est très verte, aérée, les gens paraissent détendus, et tout ce qu'il-y-a à voir est situé dans le même coin, parfait ! En prime, la plupart des musées sont gratuits ! Ah oui décidément j'aime bien cette ville... Mais finalement, après avoir fait le tour de quatre musées, d'une cathédrale, de quelques jardins et d'une rue commerçante, bah on s'ennuie un peu. Et puis passer discrètement la nuit en van, ce ne sera pas simple... Bon, qu'est-ce qu'on fait ? Cassos, pas de regret ? Allez, direction la péninsule Fleurieu alors, Victor Harbor (oui, l'orthographe est correcte...) m'a l'air suffisamment sympathique pour y poser peut-être les valises quelques jours.



10 000 kilomètres en van, ça use, ça use...

Jour 43 – Victor Harbor

Alors, Victor Harbor, plus grosse station balnéaire d'Australie-Méridionale (enfin on est quand même loin de la Gold Coast), spot d'observation de baleines australes et siège d'une colonie de manchots pygmées. Bon. Me voilà donc coincé ici pendant quelques jours, le

temps que les batteries de ma chère et tendre se rechargent (alors que celles du van se déchargent). Allons explorer un peu les environs. Ah, on me dit que ce n'est pas du tout une année à baleines (alors que la précédente, on pouvait les observer batifoler en bandes à 50 mètres de la plage...), et que les manchots sont devenus tellement rares que la seule chance de les croiser est d'aller dans une sorte d'hôpital pour ces sympathiques oiseaux... Bon. Et marcher, c'est toujours possible ? Oh bah oui ça pas de problème, la côte est quand même plutôt jolie ! Essayons vers l'Est alors. Granite Island, reliée au continent par une longue promenade en bois, possède un vague air de déjà-vu. Hum réfléchissons, l'océan, des gros rochers de granite, un temps plutôt maussade, ah bah oui, ne cherchez plus, la Bretagne bien sûr ! Ah non en fait, voilà un groupe de perroquets...

Jour 44 (et très précisément le 183^{ème} depuis notre départ...) – Victor Harbor

Pfff, deuxième jour. Essayons vers l'Ouest. The Bluff, Kings Head, très chouette, falaises, fleurs sauvages, ruminants, toujours pas de baleines... Quand même une bonne nouvelle : alors que j'allais reléguer la dangerosité de la faune australienne au rang de légende urbaine, je tombe enfin nez à nez avec un serpent mortel, ne me demandez pas lequel. Voilà qui fait plaisir, un soupçon d'adrénaline pour pimenter une belle balade, il n'y a que ça de vrai ! Et ainsi s'achève ce 183^{ème} jour, entamons donc sans plus attendre la deuxième moitié de notre périple.

Jour 45 – Victor Harbor

Aaargh, troisième jour. Alors j'ai fait l'Est, l'Ouest, au Sud l'océan, au Nord des moutons à perte de vue... Allez, réessayons l'Est, mais un peu plus loin. Nan mais par contre le temps, ça va pas être possible (pas être possible) ! Déluge. Bon. Abandon. Plus qu'à aller bouquiner.

Jour 46 – Victor Harbor → Mount Gambier

Aaah, on s'en va ! Il était temps, du lierre commençait à recouvrir le van... Pas mal de route à faire aujourd'hui, surtout que la Murray, principal fleuve australien, nous barre la route : au choix, prendre un bac ou faire un long détour pour trouver un pont... Ce sera le pont ! Peu après ce dernier, le compteur nous indique que nous venons de franchir la tête haute les 10 000 kilomètres parcourus, presque (à un kangourou

près) sans encombrés depuis Sydney, youpiiii, champagne et confettis ! Plus loin, nous longeons le Coorong, un long lagon salé séparé de l'océan par de hautes dunes de sables sur plus de 100 kilomètres, étrange. Ici, oiseaux et reptiles sont à la fête, mais on ne pourra guère en profiter, car à nouveau le ciel nous fait des caprices, nous commençons à regretter la lisse uniformité météorologique du désert (ah tiens, aujourd'hui il fait beau, comme les 237 jours précédents). Nous finissons par atterrir à Mount Gambier, ville sympathique sur les flancs d'un volcan (éteint bien sûr, l'Australie n'a pas vu la couleur de la lave depuis quelques milliers d'années...).

Jour 47 – Mount Gambier → Cape Bridgewater

Explorons un peu la ville à la lumière du jour. Trois lacs volcaniques traînent dans le coin. Le plus impressionnant est le Blue Lake, qui occupe tout le fond de son cratère, et qui paraît-il prend une teinte bleue flashy en été (mais comme nous sommes en hiver, le lac est d'un bleu plus « classique »). Au bord du Valley Lake, nous découvrons un petit parc zoologique où des animaux du coin évoluent librement dans leur milieu naturel... Ils évoluent d'ailleurs si librement qu'il n'y a guère qu'une troupe de kangourous qui daigne se laisser observer ! Par ailleurs, un énorme réseau souterrain de grottes relie les lacs entre eux, et débouche même en plein milieu de la ville ; malheureusement tout cela ne se visite pas (même s'il est possible de plonger dans les lacs pour observer diverses cavernes sous-marines, claustrophobes s'abstenir). Nous reprenons la route et nous quittons rapidement l'Australie-Méridionale pour un cinquième et dernier Etat : Victoria, le plus peuplé (même si je vous rassure, aucun village n'est à moins de 20-30 kilomètres d'un autre, ouf !). A Cape Bridgewater, la tempête fait rage et l'océan est proprement déchainé, des vagues spectaculaires viennent marteler sans relâche les hautes falaises de grès. Hum, ça me paraît être un bon coin pour passer la nuit tiens !

Jour 48 – Cape Bridgewater → Port Campbell

Réveil matinal au son des vagues. Premier objectif de la journée : randonner jusqu'au cap proprement dit, domicile de deux grosses colonies d'otaries d'espèces différentes, l'otarie australienne et l'otarie néozélandaise, eh oui le tourisme marche fort ici. Bon nous sommes évidemment hors-saison, du coup les colonies sont loin d'être au complet, mais cela ne nous empêche pas de pouvoir observer quelques-unes de ces charmantes bestioles, pour une fois pas obligées de faire

tourner des ballons sur leur nez... Deuxième objectif : les baleines australes à Warrnambool. Mais là je pense qu'elles s'étaient données le mot avec celles de Victor Harbor, parce que wallou, ce n'est décidément pas une année à baleines, snif. Allez pas grave, puisque commence désormais la Great Ocean Road, réputée pour être une des plus belles routes côtières du Monde, 250 kilomètres de paysages à couper le souffle, du moins c'est ce que vendent les brochures... Eh bien nous ne pourrions guère leur donner tort (même s'il nous reste encore nombre de routes à parcourir avant de pouvoir établir un classement officiel) ! Traditionnellement, la route se parcourt dans l'autre sens, histoire de se réserver le plus spectaculaire pour la fin... Mais nous apprécions être à contre-courant. Et effectivement, spectaculaire est un faible mot. Les 100 premiers kilomètres, la route longe la Shipwreck Coast, nommée ainsi car la bagatelle de 700 navires y ont fait naufrage depuis que le coin est fréquenté. Pas mal. La côte est en fait composée de falaises de grès de taille respectable (entre 50 et 100 mètres), rongées par les puissantes vagues de l'océan. Et puisque le grès c'est plutôt friable, cela donne lieu à des formations rocheuses particulièrement spectaculaires (oui, je le répète) : grottes, arches, piliers, le tout dans des dimensions titanesques. Ces formations ont bien sûr droit à leur petit nom. Ainsi, le « London Bridge » était une arche double reliée au continent sur laquelle les gens pouvaient se balader, jusqu'en 99 où la première des arches s'est écroulée deux minutes après le passage d'un couple, piégeant alors les malheureux touristes sur la seconde arche, et nécessitant l'intervention d'un hélico pour les secourir quelques heures plus tard, amusant. Mais le clou du spectacle ici, ce sont les « 12 Apôtres », un ensemble d'étroits piliers verticaux, certains mesurant plus de 65 mètres, les pieds dans l'eau à une cinquantaine de mètres des falaises côtières. Alors dit comme ça, je ne sais pas si on s'imagine bien la chose, mais quand on est devant, n'ayons pas peur des mots, ça en jette ! Nous débarquons bien sûr là-bas pour le coucher de soleil, ce qui ne gâche rien (même si bizarrement nous ne sommes pas les seuls à avoir eu cette idée). En bonus, lorsque l'obscurité arrive, des hordes de manchots pygmées jaillissent de leur cachette pour s'atteler à leurs tâches quotidiennes. Enfin en théorie, puisque à nouveau, nada, nous ne sommes pas vraiment à la bonne saison mais quand même, ça devient un peu rageant ! Bon, le bilan de la journée reste quand même très positif, les merveilles présentes ont largement compensées celles qui ont fait l'école buissonnière !

Jour 49 – Port Campbell → Apollo Bay

Encore des belles choses au programme de la journée ! Port Campbell tout d'abord, petite baie tranquille entourée de falaises toujours spectaculaires. Puis l'incroyable gorge de Loch Ard, siège du naufrage du navire éponyme, avec seulement deux survivants, un jeune homme et une jeune femme, qui ont pu miraculeusement trouver refuge sur une magnifique plage au fond de la gorge, bien sûr cernée de falaises. Le brave chevalier a dû escalader les parois avant de pouvoir rejoindre le village le plus proche pour revenir secourir la demoiselle, qui en remerciement est repartie aussitôt vers son Irlande natale, bel exemple d'ingratitude féminine. Mais quittons désormais les falaises de grès pour une petite incursion dans la forêt pluviale de l'intérieur des terres, où la Great Ocean Road se permet ce genre de fantaisie. Un léger détour nous conduit alors jusqu'au Cape Otway et son phare, que je me contente d'observer depuis un lointain point de vue, la visite étant particulièrement hors-de-prix (pour un phare s'entend)... Mais le détour est surtout valable pour les nombreux koalas et kangourous rencontrés en chemin, fort sympathique ! Enfin, après une dernière petite escale très zen dans les profondeurs de la forêt à Maits Rest, nous retrouvons la côte à Apollo Bay, où les falaises ont disparu, ce qui nous permet de tomber par surprise sur deux très belles raies à quelques mètres de la plage, histoire de terminer la journée et la semaine en beauté.



Des animaux comme s'il en pleuvait

Jour 50 – Apollo Bay → Avalon

D'Apollo Bay à Torquay, la Great Ocean Road longe désormais au plus près la côte, suivant un parcours particulièrement sinueux, peut-être moins spectaculaire que le long de la Shipwreck Coast, mais néanmoins très plaisant. A Lorne, une randonnée excessivement physique (longue de « seulement » 8 kilomètres, mais alors très, très intense...) m'emmène jusqu'aux chutes d'Erskine, au fond d'une épaisse forêt où l'on jurerait que l'homme n'a jamais mis les pieds... Alors certes, il y a bien un sentier, mais la plupart des arbres semblent ne pas devoir en tenir compte ! Heureusement ma chère partenaire m'attend à l'arrivée

avec le van et mon déjeuner, car oui, il existe aussi une route pour rejoindre les chutes... J'éprouve d'ailleurs une certaine satisfaction à contempler les touristes bedonnants et en talons hauts peiner pour franchir les 50 mètres qui les séparent de la cascade, tandis que je m'extirpe de la jungle, en sueur et légèrement moussu. Bon, reprenons la route, un petit stop au magnifique Teddy's Lookout, un léger détour jusqu'au chouette Point Addis, et nous voilà finalement à Torquay, extrémité Est de la Great Ocean Road et capitale victorienne du surf. Melbourne n'est désormais plus qu'à une centaine de kilomètres.

Jour 51 – Avalon → Gembrook

Après avoir traversé l'outback où le choix des routes était particulièrement limité, se retrouver à devoir s'orienter dans une ville de 5 millions d'habitants est légèrement plus sportif. Mais nous atteignons néanmoins sans trop d'encombres le zoo de Melbourne, eh oui, il faut bien que les plus jeunes du groupe s'amuse aussi un peu ! Bon, chouette zoo, même si cela reste fondamentalement des animaux dans des cages. Enfin cela nous permet tout de même de finalement jeter un coup d'œil aux manchots pygmées, cette fois ils ne peuvent plus se planquer ! Et sans plus nous attarder en ville, nous rejoignons les collines de l'Est et le petit village de Gembrook, où nous retrouvons Ziggy, un sympathique quasi-octogénaire croisé quelques semaines plus tôt à Mission Beach. Il y était en vacances avec son pote David, et nous nous étions vus proposer de venir leur faire un petit coucou lors de notre passage dans la région. C'est donc chose faite !

Jour 52 – Gembrook (→ Healesville)

C'est David qui nous tient aujourd'hui compagnie : nous partons avec son plus jeune fils au Sanctuaire d'Healesville, encore un zoo (youpii...), mais cette fois exclusivement consacré aux animaux locaux, certains ayant même été recueillis et soignés dans la clinique vétérinaire attenante, le tout dans un environnement nettement moins urbain, pas trop mal. Même si cela reste fondamentalement des animaux dans des cages... Aurélie en profite toutefois pour caresser un dingo et bercer un python, mignon tout ça. Le soir, explosion ventrale au BBQ chez David, Australian-style, à savoir beaucoup de choses, en grosse quantité. Et après on s'étonne que la moitié de la population soit obèse...

Jour 53 – Gembrook (→ Melbourne)

Journée en solo pour enfin découvrir la ville de Melbourne, tandis qu'Aurélié préfère se consacrer au jardinage dans le jardin de Ziggy, chacun son truc. Melbourne a la réputation d'être une ville particulièrement agréable à vivre, et après quelques heures à déambuler dans ses rues, je dirais que sa réputation est assez justifiée. En vrac : grands espaces verts entourant le business center ; paysage culturel conséquent (pour un pays de 200 ans s'entend), accès libre aux musées ; nombreux équipements sportifs qui accueillent tous les grands événements du pays (se prépare d'ailleurs la finale de football australien – comme du foot, mais en nettement plus viril – qui aura lieu ce weekend et paralysera complètement la ville) ; climat pas transcendant mais tempéré, c'est déjà pas mal ; bon quadrillage des transports, notamment un conséquent réseau de trams, ajoutant un certain charme old-style ; du coup trafic pas spécialement dense, pas de concert de klaxons ; pour les amateurs, street art toléré dans les petites ruelles, même en plein jour, j'aime ; population très cosmopolite et « à la cool », du moins pour une métropole. Bref, une ville très sympathique qui me ferait presque oublier l'heure de rentrer...

Jour 54 – Gembrook → Lakes Entrance

Il est (enfin) temps de reprendre la route, un peu dur pour Aurélié de quitter son petit vieux, elle est particulièrement en manque de famille... Après avoir longuement hésité entre la route directe pour Sydney avec détour par les ~~montagnes~~ collines du Sud-Est, ou bien la côte sauvage, nous optons pour l'Océan (même si ici l'Océan Antarctique se transforme en Mer de Tasmanie), en nous disant que nous aurons notre content de « vraies » montagnes dans la suite du programme. Et puis nous avons finalement encore un peu de temps, ne nous pressons pas ! A travers la verte campagne victorienne, bosselée et colonisée par d'énormes troupeaux de moutons, nous prenons la direction du petit village de Paynesville au bord du lac King, point de départ pour l'île de Raymond (ça fait rêver), que nous rejoignons grâce à un ferry qui met très exactement 2 minutes 47 pour effectuer la traversée... Bah oui, l'île est à moins de 100 mètres de la côte, allez savoir pourquoi ils n'ont pas construit un pont, sans doute moins rentable ! Mais bien que toute proche, Raymond Island est particulièrement sympathique à explorer, puisque elle héberge une quantité invraisemblable d'oiseaux en tout genre, une importante population de koalas (un par eucalyptus), et nous croisons même un timide échidné, une première ! Seul hic, les

moustiques sont aussi présents en nombre, et s'en donnent à cœur joie... Nettement mieux quand il n'y a pas de cages (et de hordes d'enfants) en tout cas !

Jour 55 – Lakes Entrance → Mallacoota

Le ciel a décidé aujourd'hui de nous déverser des trombes d'eau sur la tête ! Qu'à cela ne tienne, nous profitons tout de même de paysages de plus en plus sauvages à mesure que nous progressons vers l'Est, et la vaste forêt pluviale semble ne jamais posséder de lisière, ponctuée seulement de rares villages endormis. Petit arrêt à Cape Conran, où des plages vierges de toute présence humaine (bon forcément on est en hiver et il pleut, mais quand même...) s'étendent à perte de vue, et où je manque me rompre le cou sur des rochers transformés en savonnettes. Et nous finissons notre parcours à Mallacoota, l'extrême-est de Victoria, où le paysage enchanteur du parc de Croajingolong, malgré un nom parfaitement imprononçable, invite le voyageur à interrompre pour un temps ses pérégrinations.

Jour 56 – Mallacoota

Mettons-nous d'accord. Nous sommes ici loin du spectacle grandiose que peuvent offrir les cartes postales les plus connues d'Australie. Mais Mallacoota et ses environs possèdent, comme disent les Français, un je-ne-sais-quoi, un charme discret, comme un secret bien gardé. De poissonneux lacs salés viennent ici se jeter dans la mer, attirant quantité d'oiseaux marins et de pêcheurs du dimanche. L'ambiance est familiale, bon enfant, la plupart des touristes sont des citadins de Melbourne ou Sydney, venus avec leur bateau se ressourcer pour quelques jours. Le camping où nous posons notre van descend en pente douce vers l'estuaire, offrant une vue somptueuse sur ses îlots et ses bancs de sable, le lointain ressac et les chants d'oiseaux en fond sonore. Et c'est dans ce cadre tout à fait idyllique que ma chère et tendre fête aujourd'hui son anniversaire !



De la tendance générale des boucles à se boucler

Jour 57 – Mallacoota

Finalement, on aime tellement le coin qu'on s'accorde, après mûre réflexion tout de même, une journée supplémentaire au calme, avant d'attaquer la dernière ligne droite. Une journée au calme donc (même si je trouve le moyen au cours d'une balade de traverser un chantier interdit, de me faire copieusement invectiver par le gardien avant qu'il se rende compte de mon accent frenchy, et qu'il me dépose gentiment en 4x4 de l'autre côté du chantier histoire que je puisse poursuivre ma balade...).

Jour 58 – Mallacoota → Batemans Bay

Allez c'est reparti, du moins on essaye : une panne de batterie inopinée vient prolonger encore un peu notre séjour à Mallacoota... Nous quittons finalement Victoria pour rejoindre à nouveau notre tout premier Etat, le New South Wales, ça sent la fin... La côte est toujours aussi belle et sauvage, du moins quand on l'aperçoit, puisque la route se borne à slalomer au milieu de l'épaisse forêt. Petite pause à Narooma, histoire de sans trop y croire retenter notre chance avec les baleines. Eh ben cette fois c'est la bonne, ces grandes dames sont bien au rendez-vous, le spectacle, quoique lointain, est particulièrement magique !

Jour 59 – Batemans Bay → Kiama

De bon matin, nous partons au pied de la Pigeon House Mountain, un nom étrange pour une belle ~~montagne~~ colline qui se détache au loin. Le guide nous indique qu'il faut quitter la route principale pour s'enfoncer de 27 kilomètres dans les terres. Une bagatelle. Mais ce que le guide omet de préciser, c'est que ces 27 kilomètres seront sans doute les plus délicats à négocier de tout notre séjour australien. La piste serpente de plus en plus profondément dans la forêt, creux et bosses s'enchaînent le long de vertigineuses montées et descentes, légèrement stressant. Heureusement notre ~~van~~ van tient bon, et nous voilà au pied de la montagne, dont j'entreprends l'ascension, raide, mais la récompense est

à la hauteur des litres de sueur. Pendant ce temps, Aurélie s’amuse avec un énorme varan sur le parking... Demi-tour, mais cette fois on sait à quoi s’attendre (nous croiserons d’ailleurs un japonais blême dans une petite voiture de location qui nous demandera la voix tremblante si l’arrivée est encore loin...). Après l’effort (pour certains), le réconfort (pour tous) : la plage de Hyams dans la baie de Jervis se prête à merveille au farniente, sable blanc et eau turquoise de rigueur. Cette belle journée se termine enfin à Kiama, célèbre pour son Blowhole, un trou dans lequel l’océan s’engouffre et projette joyeusement un geyser d’eau à plus de 60 mètres... Du moins en théorie car aujourd’hui, l’océan est en grève, et même pas de service minimum !

Jour 60 – Kiama → Katoomba

Sydney n’est plus qu’à quelques kilomètres, mais l’heure n’est pas encore à la ville : nous quittons la très belle côte, amorçons un quart de cercle de contournement vers l’Ouest, et rejoignons la partie de la Great Dividing Range connue ici sous le nom de Blue Mountains. Eh bien mes aïeux, pour un dernier coin d’Australie à visiter, c’est pas mal du tout. La route grimpe progressivement jusqu’à l’altitude très respectable de 1100 mètres (tout est relatif, comme disait l’autre), poussant notre vénérable moteur dans ses derniers retranchements. A Wentworth Falls, les choses sérieuses commencent : nous nous retrouvons à surplomber une vallée vierge, recouverte de forêt, profonde d’approximativement 1000 mètres, dont plus de 200 à la verticale. Et alors que la vallée se prolonge dans le lointain, elle devient d’un bleu très pur (eh oui, d’où le nom des montagnes quoi...). Le tout ne serait pas parfait sans une petite cascade bonus, fin rideau de pluie miroitant. Alors autant vous le dire tout de suite : tout cela est plutôt très, très impressionnant ! Evidemment les possibilités de balades sont légions, à condition de mettre son vertige de côté... Nous poussons ensuite jusqu’au village suivant, Katoomba, chef-lieu touristique du coin, toujours au bord de ces spectaculaires falaises, avec ici l’attraction majeure des Blue Mountains : les Three Sisters, trois pitons rocheux qui se détachent de la falaise, photographiés à la chaîne par des dizaines de cars remplis de japonais.

Jour 61 – Katoomba → Lake Lyell

Pendant qu’Aurélie s’éclate dans les boutiques, je m’éclate dans les interminables escaliers vertigineux qui permettent de monter / descendre le long des falaises (en faisant en sorte de ne pas m’éclater

non plus sur la roche 200 mètres plus bas). L'avantage de la marche, c'est que les touristes de masse (voir massifs) ne s'éloignent jamais trop de leurs cars, je suis donc pratiquement seul au monde, jouissif. Je croise même la route de trois oiseaux-lyres, pas timides pour un sou ! Après un déjeuner à Sublime Point (qui porte particulièrement bien son nom), nous continuons sur Blackheath, qui donne sur une autre vallée toute aussi vertigineuse, mais allez savoir pourquoi un peu oubliée des tour operator, on ne s'en plaindra pas... Nous finissons notre traversée des montagnes, et après une agréable descente (pour notre van s'entend), nous atteignons le charmant Lake Lyell où nous passons la nuit, au milieu des pêcheurs (qui eux ne comptent pas beaucoup dormir).

Jour 62 – Lake Lyell → Richmond

On n'en avait pas tout à fait assez des montagnes, alors on est reparti pour suivre un autre chemin de crêtes, qui devrait tout aussi bien nous ramener sur Sydney. La route est un peu moins spectaculaire, mais elle vaut quand même largement son pesant de noix de macadamia (cacahouètes locales). Petite pause en route au Mount Tomah Botanic Garden, certes un énième jardin botanique, mais avec une vue à sanctifier un démon. Et nous voici finalement aux portes de l'interminable banlieue de Sydney, où nous profitons d'un dernier carré de verdure pour passer la nuit.

Jour 63 – Richmond → Botany

Allez cette fois, on n'y coupe plus, il est temps de s'immerger un peu dans la ville... Nous profitons de notre dernière journée motorisée pour visiter les quartiers un peu éloignés, Newtown pour commencer, proche banlieue branchée « alternative », avec tout un tas de boutiques plutôt étranges et délirantes. Puis Bondi, LA plage hype de Sydney, un bel arc de cercle de sable doré donnant sur une eau turquoise, assez incroyable en pleine métropole. Le surf est bien sûr roi ici, la planche sous le bras est plus commune que l'attaché-case... Puis arrive la difficulté de trouver un endroit (légal) en pleine ville pour passer une dernière nuit dans notre chère maison roulante. Nous optons d'abord pour La Pérouse, d'abord parce que c'est joliment situé à l'entrée de Botany Bay, et ensuite parce que c'est un des rares noms français d'Australie. Et puis en fait non, nous nous réfugions finalement dans la cour de notre loueur à Botany, moins exposée et surtout à pied d'œuvre pour le lendemain.

Jour 64 (bonus 1) – Botany → Kings Cross

Snif, ce n'est qu'un au-revoir ! Adieu vaillant compagnon, ton moteur était fatigué, mais tu ne nous as jamais fait faux bond, même au fin fond des dirt roads de l'outback, chapeau bas... Et nous voilà donc à nouveau piétons, avec un sac-à-dos qu'il a bien fallu renfiler (plus difficilement pour une certaine amatrice d'objets divers). Donc bus, train, et nous voilà à Kings Cross, le quartier rouge de Sydney, mais aussi le quartier routard, aucun lien. De là, il m'est facile de partir en mission de repérage dans cette très belle et agréable métropole, à travers ses différents quartiers : le populaire Woollomooloo (peut-être le seul endroit d'Australie où il vaut mieux éviter de traîner à la nuit tombée), les immensités vertes de The Domain, l'iconique Opera House, le grouillant Circular Quay, le très touristique The Rock, et bien sûr Harbour Bridge, qui offre sur le tout une vue particulièrement appréciable. Avec tout un tas de musées en cours de route bien sûr, je profite de leur gratuité et d'être seul ! Le soir venu, nous apprécions notre premier « vrai » lit depuis plus de deux mois, même si c'est en dortoir et pour une seule nuit, il n'y a pas de petit plaisir...

Jour 65 (bonus 2) – Kings Cross → Sydney International Airport

Le der des ders, tâchons de l'apprécier pleinement. A deux cette fois, nous reprenons plus ou moins le chemin de la veille, sans les musées et avec plus de marchés et de boutiques. Rajoutons en prime un arpentage de la City proprement dite (à savoir les modernes gratte-ciels parsemés d'un-peu-moins-modernes immeubles victoriens) puis du toujours dépaysant Chinatown, et nous aurons eu un bon aperçu de la ville. Voilà, après avoir pleinement apprécié les charmes de Sydney, il est temps de rejoindre l'aéroport, pour une dernière nuit plutôt pénible sur le sol australien, certainement pas le meilleur souvenir... Fin. Provisoire. Rendez-vous demain en Nouvelle-Zélande.



TDM Season 7 : le délicieux vent du renouveau

Oui, un certain vent de renouveau souffle sur ce TDM, nouveau continent, nouvelle façon de voyager... Quand on passe son temps à découvrir, en véritable âme errante sans frontières, on ne peut

qu'apprécier un changement radical tel que celui-ci. Ainsi on permet à notre capacité d'émerveillement, finalement limitée (à ma grande surprise), de ne pas s'ankyloser. Effectivement, le 34^{ème} temple visité, tout rutilant qu'il soit, fait moins pousser de « ooh » et de « aaah » que le premier, et le 156^{ème} plat de riz a comme une saveur de déjà-goûté. Quel plaisir alors de changer radicalement d'ambiance et d'arpenter librement les routes (toutes les routes, de la 8-voies lisse à la 1,1-voies bosselée) de ce gigantesque pays-continent : très exactement 12 853 kilomètres au compteur, pas mal, et on est loin d'avoir fait le tour ! Mais ne nous laissons pas gagner par l'euphorie et tâchons de rester objectif à l'heure du verdict final.

Population : 4. C'est très agréable de pouvoir tenir une « vraie » conversation en anglais avec un local, même si cette dernière est limitée par mon imparfaite maîtrise de la langue et un accent australien particulièrement délicat à appréhender. En prime, l'Aussie moyen est vraiment prompt à l'échange, toujours prêt à dépanner, plutôt bon esprit, cool, sympa, bref tout un tas de chouettes qualificatifs. Mais alors pourquoi seulement 4 ? Bon peut-être que vous allez me traiter de français pédant et bobo (ce qui ne serait pas forcément faux), mais je trouve les gens ici un peu beauf sur les bords : 4x4, foot (Australian Rules bien sûr), bière, BBQ, j'exagère un peu mais à peine. Ajoutez à cela un certain racisme ambiant, particulièrement marqué envers les Aborigènes, et voilà comment on perd un point...

Culture : 2,5. Ah ah. 200 ans d'histoire... Bien sûr ils essayent de mettre en avant tel village historique (fondé en 1835 !), tel périple d'un colon à travers le désert, mais ah ah quoi, surtout après l'Asie... Après il y a aussi la culture aborigène, qui elle pour le coup est âgée de 50 000 ans ! Le problème c'est qu'elle a été massacrée avant d'être considérée, alors on essaie de sauver les meubles, on met des petits panneaux explicatifs à droite à gauche, du rafistolage. Enfin c'est ce qui permet quand même de gonfler un peu la note...

Nature : 5. Bon là, pas trop d'hésitation. Même si certains diront que c'est un peu tricher avec un pays de cette superficie, et qu'il faut parfois faire 1000 kilomètres pour observer un léger changement dans le paysage, le fait est que c'est quand même splendide, et beaucoup plus diversifié que ce que l'on s' imagine. Quant à la faune et à la flore, essentiellement endémiques, là aussi on touche au sublime, autant par l'omniprésence que par la diversité. On pourrait enlever des points quand on sait les conneries effectuées par l'envahisseur blanc, à coup

de lapins, renards, chiens, moutons, dromadaires, déforestation massive, pompage des nappes phréatiques, pêche intensive, essais nucléaires, et j'en passe bien sûr... Mais malgré cela la magie opère bel et bien, et l'émerveillement est quotidien, devant un vol de perroquets ou un horizon sans fin.

Nourriture : 2,5. Ah ah. Bah oui hein, qui dit immigration anglo-saxonne, dit nourriture anglo-saxonne... Rien à ajouter, si ce n'est que l'on peut quand même à peu près s'en sortir grâce au grand nombre de produits disponibles dans les supermarchés omniprésents ! Après évidemment c'est différent de l'Asie puisqu'ici nous sommes nos propres cuistots, mais finalement ce n'est pas plus mal, je ne pense pas que deux mois de fish & chips ou de meat pies soient particulièrement recommandés par les nutritionnistes...

Argent : 2,5. Ah ah. Alors certes les prestations sont « occidentales », certes l'euro va bien mieux qu'il y a 3-4 ans, certes l'essence est un peu moins chère que chez nous (et fort heureusement quand on conduit un veau gourmand sur plus de 12000 km), certes on trouve des BBQ gratuits un peu partout (le matériel hein, pas ce qu'on met dessus), mais bon, ça fait globalement mal par où ça passe...

Bien-être : 4. Alors oui on se sent bien ici, très bien même, un peu comme à la maison parfois, à quelques animaux étranges près... Mais, je ne sais pas, un petit quelque chose m'empêche de mettre la note maximale, quelque chose qui fait que je pourrais me balader ici longtemps, très longtemps, à prendre toujours un maximum de plaisir dans la découverte, mais qui m'empêche d'envisager un véritable posage de valises. Et c'est assez difficile de dire exactement pourquoi...

Global : 20,5 / 30. Aïe, la note finale n'est pas vraiment représentative de l'extrême plaisir éprouvé à parcourir ce pays dans tous les sens (mais surtout trigonométrique). Catégories à revoir ? Bref, l'Australie c'était mon plus grand rêve de gosse, je l'ai fantasmée dès que j'ai su la pointer du doigt sur un planisphère. Vous imaginez donc combien l'attente était grande, et combien ma crainte d'être déçu était à l'avenant. Eh bien je n'ai pas été déçu, du tout. Voilà.

Nouvelle-Zélande

06/10 – 12/11





Concise introduction aux kiwis en tout genre

Bien sûr le kiwi est un fruit vert poilu bourré de vitamine C que nous importons bien souvent de Nouvelle-Zélande. Toujours dans la catégorie fruit, il existe ici une autre variété, le « gold kiwi », légèrement plus petit, avec une belle chair dorée et un goût plutôt incroyable de groseille, succulent ! Dans la catégorie anthropologie, le Kiwi désigne communément le Néo-Zélandais, beaucoup plus facile à prononcer. Et enfin dans la catégorie bestiole, le Kiwi est aussi un étrange oiseau, emblème du pays, qui a bêtement perdu ses ailes au cours des tortueux méandres de l'évolution, et qui du coup, à l'instar de nombreux autres oiseaux du coin, a bien du mal à lutter contre les divers prédateurs généreusement importés par les colons successifs de l'île. On ne le croisera donc probablement pas, puisque en plus de sa rareté, le Kiwi a la bonne idée d'être un animal nocturne... En fait en Nouvelle-Zélande nous allons croiser des gens, un peu, des moutons, beaucoup, et surtout tout un tas de somptueux paysages.

Pour ce faire, pas de grosse discontinuité avec le voisin australien : le van est toujours de rigueur (même si notre modèle est beaucoup plus moderne – bien – et donc beaucoup plus cher – pas bien –, la faute à un choix réduit à notre arrivée à Queenstown...), le coût de la vie est toujours aussi prohibitif (bouffe peut-être légèrement moins chère, mais essence beaucoup, beaucoup plus...), les gens sont toujours aussi cools (si ce n'est plus), parlent toujours anglais (mais avec un accent différent sinon ce n'est pas drôle...) et sont toujours aussi peu nombreux !

Insistons donc peut-être sur les quelques différences. L'été austral approchant et le passage à l'heure idoine ayant été effectué, il fait nuit beaucoup plus tard, ce qui n'est pas pour déplaire. Le pays est bien évidemment beaucoup plus petit que son continent voisin, mais ici tout est condensé, ce qui fait qu'au lieu de parcourir 1000 kilomètres pour changer radicalement de paysage (et encore), on n'en fait ici que 100... Un peu comme chez nous quoi... Les lignes droites sont beaucoup plus rares, les zones planes n'ayant pas cours ici, la conduite est donc nettement plus sportive, l'avantage étant quand même qu'il n'est pas nécessaire de slalomer entre les kangourous et les dromadaires. Les primo-occupants de l'île, les Maoris, ont montré les crocs à l'arrivée de

l'envahisseur blanc, et donc, à la différence des pacifiques aborigènes, ont plus ou moins résisté à l'annexion pure et simple, et ont mieux su préserver leur identité et leur culture (même si bien évidemment le divin alcool a ici aussi fait des ravages). Et enfin, peut-être la différence la plus problématique pour nous : en tant que van non « auto-suffisant », il nous est interdit de passer la nuit en dehors de zones spéciales pourvues de toilettes, et celles-ci ne courent bien-sûr pas les rues ! Alors je ne sais pas si c'est le lobby des campings qui a fait pression, mais cela nous oblige donc ou bien à trouver une de ces rares aires de repos gratuites, ou bien à se planquer en croisant les doigts pour ne pas se faire réveiller par un policier muni de son carnet à amendes (300\$, payables instantanément, CB acceptée...). Ou bien évidemment dormir dans un caravan park, ce que nous faisons toujours de temps en temps histoire de prendre une (ou deux) douche et de recharger les batteries (physiques et chimiques).

Allez, il est temps de faire chauffer le compteur, en route les amis.



Rien de tel qu'un fjord pour bien démarrer !

Jour 1 – Sydney → Queenstown

Après 3 petites heures de vol vers le Sud-Est (nous perdons donc 2 heures supplémentaires), notre avion amorce sa descente vers l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande, ou île de Jade, survolant un décor de montagnes d'or-et-déjà à couper le souffle, et nous débarquons dans la petite ville touristique de Queenstown, au milieu des pics enneigés. Après un passage prolongé à la douane où nous nous voyons confisquer l'excellent miel australien de Ziggy, le sympathique grand-père qui nous avait hébergé à Melbourne, nous émergeons enfin dans l'air pur mais frais de l'auto-proclamée capitale mondiale de l'aventure. Il est en effet possible de faire ici tout ce qui procure un tant soit peu d'adrénaline, à condition bien sûr d'en avoir les moyens. Nous nous contenterons donc, budget limité oblige, de récupérer notre van (qui quoique moderne s'avère un peu décevant – mais néanmoins parfaitement fonctionnel), de faire quelques courses et un tour du bled, puis de se trouver un petit coin pépère pour dormir, le tout dans un cadre splendide cela va sans dire !

Jour 2 – Queenstown → Te Anau

Pour bien démarrer la journée, rien de tel qu'enraciner sa réputation de français râleur en allant se plaindre un bon coup à notre estimé loueur de véhicule (que par décence je ne nommerai pas ici) : le lit est franchement, mais franchement inconfortable... Je pense que dormir à même le sol est encore préférable... Ce à quoi on nous répond gentiment : « Bah oui c'est normal, vous vous attendiez à quoi ? » Heu, eh bien je ne sais pas, je m'attendais à ne pas devoir marcher comme un centenaire après une nuit passée dans votre lit par exemple, tsss... Résultat des courses : on gagne une couette et des oreillers supplémentaires, histoire de cocooner un peu, et ça marche plutôt pas mal ! Sur ces entrefaites, allons faire un peu de route. Bon alors effectivement, question lignes droites, ils ont beaucoup à apprendre, et que ça tournicote à gauche, à droite... La vitesse est limitée à 100 sur toutes les routes, mais le nombre ne sera que rarement atteint, sauf à jouer sa vie ! Alors bien sûr à côté de ça, c'est sublime ! Les lacs de montagne sont nombreux, parfaits miroirs des sommets enneigés qui les entourent. Les versants abrupts semblent plonger tout droit dans les entrailles de la terre. Et quand nous quittons les étroites vallées, ce n'est que moutonnement de collines à perte de vue, d'un vert qui paraît irréel, recouvertes bien évidemment de centaines de taches blanches, pelotes de laine sur pattes. Nous nous arrêtons aujourd'hui à Te Anau, la dernière frontière, porte d'accès pour le Fjordland, le coin Sud-Ouest de l'île, accessible seulement par les airs, la mer, et pour les plus motivés, les sentiers de grande randonnée...

Jour 3 – Te Anau (→ Milford Sound)

Une unique route de 120 kilomètres permet de rejoindre l'entrée du Milford Sound, le fjord le plus visité de Nouvelle-Zélande (le plus accessible en fait). Ce dernier n'est finalement qu'à quelques dizaines de kilomètres à vol d'oiseau de Queenstown, mais nous avons dû parcourir près de 400 kilomètres par la route, oui il semblerait que les Alpes Néo-Zélandaises soient une barrière naturelle assez efficace. Nous partons avant l'aube de Te Anau pour être sûr d'arriver à temps pour la croisière de 9h15 que nous avons réservée, non les 120 kilomètres ne se parcourent pas en moins d'une heure. Mais les conditions météorologiques du coin ne sont pas spécialement amicales, d'autant plus que nous ne sommes qu'au printemps et que la neige est encore bien présente. En bref, un panneau nous indique au départ que le col est fermé, mise à jour à venir. Pas grave, on se la tente quand

même. A mi-chemin, peu avant le col, un nouveau panneau nous indique que la route est toujours fermée, mise à jour toujours à venir. Attendons donc. Mise à jour effectuée : la route est bel et bien fermée, nouvelle mise à jour dans deux heures... Booon... Bah plus qu'à appeler pour décaler la croisière quoi... Et deux heures plus tard, après un suspense insoutenable, magie, le ciel se dégage et le col s'ouvre, nous pouvons enfin débarquer à l'entrée du fjord pour la session de 11h15 ! Whaooo ! Gran-diose ! C'est gigantesque, au point qu'il nous est impossible d'évaluer les distances, si ce n'est en voyant la taille ridicule de navires pourtant respectables au pied des falaises qui se jettent dans l'océan. Il est temps d'embarquer pour une heure et demie de croisière dans ces paysages absolument incroyables, le temps d'atteindre l'autre extrémité du fjord et de revenir, en longeant ces falaises recouvertes d'une dense végétation préhistorique et d'où dégringolent des dizaines de chutes d'eau, chacune battant des records de hauteur. Notre navire s'approchera même très près de l'une d'elles, nous permettant de nous rendre un peu mieux compte des dimensions titanesques des lieux, et nous offrant par la même occasion une délicieuse douche glacée... Des étoiles encore plein les yeux, nous prenons la route du retour (oui la route s'arrête purement et simplement à Milford, le rebroussement de chemin est donc nécessaire...), où cette fois nous avons amplement le temps pour de multiples arrêts balades, les merveilles naturelles en tout genre ne manquant pas dans le coin. Nous croiserons d'ailleurs à l'un de ces arrêts un sympathique kea, perroquet vert des montagnes, l'un des nombreux oiseaux endémiques de NZ menacés d'extinction...

Jour 4 – Te Anau → Orepuke

Décidément, nous ne sommes pas à la fête avec notre van : depuis la veille, nous avons confirmation qu'il y a une jolie fuite au niveau du réservoir d'eau qui alimente notre évier (et fort heureusement pas notre moteur). Donc ce matin passage obligé chez le garagiste local, qui nous mastique le tout sans trop de difficultés, ouf. La question est : quelle sera la prochaine surprise ? En attendant, je profite d'être à proximité du Kepler Track, l'une des neuf Great Walks de NZ, pour me dégourdir un bon coup les jambes... Ces randonnées se font en général sur 3 ou 4 jours, mais étant donné la violente allergie de ma partenaire à ce genre de choses, je me contenterai d'une bonne journée de marche. Et tandis que j'arpente les forêts millénaires du Fjordland avec une toile de fond de carte postale, ma chérie nourrit des lamas dans une ferme non loin. Puis nous avalons notre dose quotidienne de kilomètres pour rejoindre

la côte Sud de l'île (du Sud... Vraiment au Sud quoi...), en se faisant une bonne petite frayeur lorsque le voyant d'essence s'allume à plus de 70 kilomètres de la station suivante, amusant.

Jour 5 – Orepuki → Pounaweia

En se réveillant ce matin sur la plage de Gembeach (nommée ainsi car l'océan est ici prodigue de cadeaux minéraux en tout genre, dont des saphirs...), nous tombons sur deux Kiwis en train de filtrer le sable noir de la plage pour y trouver... de l'or ! Le truc, c'est que ça marche, le sable contient une proportion non négligeable de poussière d'or, et on peut même tomber sur quelques pépites, que les chercheurs nous montrent furtivement, incroyable ! Après avoir bien sûr fait chou blanc, nous continuons de longer la côte Sud, traversons rapidement Invercargill, la principale ville du coin, dénuée d'intérêt si ce n'est faire un plein d'essence (aïe ça pique), et arrivons dans la région des Catlins, magnifique côte sauvage loin des sentiers touristiques, parfait. Nous commençons par une balade au phare de Waipapa Point, le deuxième point le plus au Sud de NZ, le premier étant fermé pour cause d'agnelage (oui les moutons passent avant beaucoup de choses ici...). Et c'est sur la plage en contrebas du phare que nous verrons nos premiers lions de mer, (un peu) plus inoffensifs que leurs cousins terrestres mais pas moins impressionnants ! Une distance de sécurité d'une quinzaine de mètres est recommandée... La traversée des Catlins se poursuit avec les arbres pétrifiés préhistoriques de Curio Bay, les délicates cascades de McLean, les petits villages bucoliques de Papatowai et de Pounaweia, où nous nous arrêtons pour la nuit. Ici les oiseaux sont légion, notamment les énormes kereru, des pigeons forestiers endémiques.

Jour 6 – Pounaweia → Otago Peninsula

Réveil énergique avec une balade entre Surat et Cannibal Bay, où nous croisons la route d'une grosse otarie plutôt mécontente d'être tirée de sa sieste. Nous déjeunons au bord des falaises de Nugget Point avant d'observer le rare manchot à œil jaune (qui, comme son nom l'indique, a le pourtour de l'œil tout jaune, quelle imagination...) se dandiner à Roaring Bay. Nous quittons alors la belle région des Catlins pour rejoindre les collines de l'Otago et sa capitale, Dunedin. Tout n'est cependant pas aussi simple en ce bas monde. La veille au soir, nous avons croisé un couple de jeunes français fort sympathiques. Mais pour mon plus grand malheur, la demoiselle portait une écharpe qui tapa

instantanément dans l'œil de ma partenaire, une écharpe tressée dans un savant mélange de laine de mérinos et de poils de possums. Ces derniers viennent tout droit d'Australie, importés il y a moins d'un siècle, mais s'ils sont natifs et amicalement considérés là-bas, ils sont ici un véritable fléau, destructeurs de nombreuses espèces d'arbres et d'oiseaux endémiques ! Le slogan local : un bon possum est un possum mort... Si vous en croisez un sur la route, foncez ! Mais revenons à notre écharpe : douce, chaude, soyeuse, Aurélie n'avait désormais plus qu'un unique but, en trouver une ! Et donc désormais dès qu'une enseigne en bord de route affiche « merino possum », un long arrêt est obligatoire... Nous arrivons quand même finalement à Dunedin, du moins à l'étroite péninsule sauvage qui s'extrait de la ville. Et bien qu'à proximité d'une agglomération, l'Otago Peninsula est un paradis pour les amateurs d'animaux marins, avec notamment la seule colonie continentale au monde d'albatros royaux. Manque de pot, les meilleurs coins de la péninsule ont été privatisés, et il faut déboursier des sommes conséquentes pour en profiter... Nous devons donc nous contenter des quelques lieux restés publics !

Jour 7 – Otago Peninsula → Clyde

Et la meilleure plage publique est sans doute Sandfly Bay (ah oui tiens d'ailleurs je n'ai pas encore parlé des « sandflies », de minuscules mouches carnivores qui s'attaquent par dizaines au moindre recoin de peau à découvert, ce qui provoque par la suite d'épouvantables démangeaisons ! Et ces sympathiques bestioles sont présentes sur toute la NZ, plus particulièrement au Sud...), où au milieu de dunes spectaculaires nichent de nombreux manchots, et se reposent des dizaines d'énormes lions de mer ! Un moment magique, d'autant plus quand nous observons par transparence deux lions chasser dans les vagues ! Après cette première semaine incroyable dédiée à la nature dans toute sa magnificence, nous rejoignons la civilisation pour quelques heures le temps de parcourir un peu Dunedin et son très sympathique museum, puis nous reprenons la route pour retraverser l'île en largeur et retrouver les hauteurs enneigées du centre, cap sur la rugueuse côte Ouest !



A l'Ouest, que du nouveau !

Jour 8 – Clyde → Haast

Que c'est plaisant de se réveiller au beau milieu des montagnes ! Wanaka n'est pas très loin, et Queenstown guère plus : eh oui, nous avons fait une belle grande boucle de 1500 kilomètres, comme quoi il n'y a pas qu'en Australie qu'il est possible de faire exploser les compteurs... Mais à ce propos, nous allons peut-être devoir un peu plus nous contenter de lignes droites à l'avenir, car les notes d'essence sont très très salées ! Bref, nous voilà donc à Wanaka, où j'entreprends l'ascension du modeste Mount Iron, qui m'offre une vue fort sympathique sur les beaux lacs glaciaires en contrebas, évidemment encadrés de vertigineux sommets immaculés. Un certain monsieur dont j'ai perdu le nom affirme que ce sont là les plus beaux lacs au Monde. Il est peut-être péremptoire d'affirmer une telle chose, mais il faut bien dire que le panorama fait plaisir à voir ! Enfin, redescendons de ma colline avant que ma chère partenaire n'ait dévalisé l'ensemble des boutiques de possum de la ville, toute à sa nouvelle lubie... A partir de là, la route qui nous conduit sur la côte Ouest de l'île de Jade est proprement magnifique, se frayant un chemin à travers d'étroites vallées pour traverser le massif alpin dans sa largeur. Les possibilités d'arrêts sont multiples, que ce soit aux Blue Pools, des piscines naturelles d'un bleu très... bleu, ou aux cascades de Fantail et de Thunder Creek, des impressionnantes cascades très... cascadantes quoi. Arrêt à Haast, rien de spécial, simple hameau perdu au milieu de nulle part : bienvenue donc à l'Ouest, la région la plus sauvage du plus sauvage des pays, et ce n'est pas peu dire !

Jour 9 – Haast → Franz Josef Glacier

Une pluie battante vient interrompre brutalement notre nuit : nous, nous sommes à l'abri, mais notre linge, non... La question se pose d'ailleurs de savoir comment font les gens pour faire sécher leur linge dehors dans un pays où une journée sans pluie est digne de figurer au Guinness Book... Nous voilà donc repartis dans une voiture encore plus humide que d'habitude. Un premier arrêt à Ship Creek me permet de me dégourdir les jambes, et, chose rare, lors d'un deuxième arrêt nous

partons à deux rejoindre la plage isolée de Monro (un pique-nique en compagnie de manchots comme leitmotiv, au final on n'aura que le pique-nique), accessible après une bonne petite trotte en forêt. Même sans manchots, la plage est superbe, déserte, battue sans relâche par d'énormes rouleaux. Enfin arrive le clou de la journée : la découverte du Fox Glacier, qui avec son compadre Franz Joseph (demain !), ont la particularité d'être accessibles à très basse altitude (une dizaine de kilomètres de la côte, puis 30 minutes de marche) et d'être par conséquent entourés de rainforest, magique ! Comme la plupart des glaciers de la planète, ces derniers reculent (mais chut, ne provoquons pas l'ire des climato-sceptiques !), à un rythme plutôt soutenu : dans mon guide de 2008, la plateforme d'observation n'était apparemment qu'à 80 mètres de la face du glacier, elle est aujourd'hui à 200 mètres (et ce n'est pas la plateforme qui a bougé...). Mais tout cela reste quand même très impressionnant hein, d'autant plus que nous arrivons à nous faufiler entre les bus sino-japonais et à avoir la plateforme juste pour nous, classe ! De retour, il ne nous reste plus qu'à aller se poser pour la nuit au bord du lac Mapourika, dîner avec le soleil couchant juste au bord de l'eau, une bonne façon de conclure cette journée plutôt pas mal du tout (seule ombre au tableau : le camp où nous parquons notre van s'appelle McDonalds... oui, c'est triste... Enfin rassurez-vous, son homonyme jaune le plus proche est à plusieurs centaines de kilomètres).

Jour 10 – Franz Josef Glacier → Goldsbrough

Moi je dis, se réveiller à l'aube au bord d'un lac perdu dans la brume, voir progressivement les nuages se lever sur les pics déchiquetés environnants, et contempler leur parfait reflet dans les eaux limpides 3000 mètres plus bas, bah c'est plutôt cool en fait... Et après avoir contemplé tout notre saoul, nous pouvons partir sereinement rendre une petite visite au glacier Franz Josef, même genre que Mr Fox, peut-être même un poil plus spectaculaire ! C'est une bien belle matinée ça madame ! Bon du coup le reste de la journée est plus classique, on ne peut pas éternellement rester sur la crête d'une vague... Nous rendons une petite visite au bourg d'Hokitika, haut-lieu du *pounamu* et du whitebaiting. Oui, vous là-bas, avec le t-shirt mauve ? Qu'est-ce que c'est que le *pounamu* et le whitebaiting ? Question très pertinente ! Le *pounamu*, c'est le nom Maori pour du jade sculpté, souvent en forme de spirale, un cadeau très puissant et précieux. Quant au whitebaiting, il s'agit de la pêche au whitebait, de très jeunes poissons de différentes espèces qui quittent la mer pour les estuaires en septembre / octobre, au

goût censément exquis (nous n'avons pas goûté) et qui se vend un minimum de 100\$ le kilo (vous comprenez donc pourquoi nous n'avons pas goûté). Un bon pêcheur peut en prendre une grosse dizaine de kilos par jour... Oui, ça arrondit bien les fins de mois des familles du coin (car évidemment pendant la saison, TOUT le monde s'improvise pêcheur...). Bref, à Hokitika nous ne nous occuperons ni de poisson ni de jade, mais une fois de plus de possum : miracle, une paire de chaussettes a trouvé grâce aux yeux inquisiteurs d'Aurélie... La voici donc en possession de la première des « 4 Puissantes Protections Hivernales à l'Exquise Douceur » !

Jour 11 – Goldsbrough → Greymouth

Alors aujourd'hui les amis, c'est journée relâche... Nous nous attardons un peu dans les rues venteuses de Greymouth, la « capitale » de la West Coast (10 000 âmes), et ô joie, ô bonheur suprême, ma chère et tendre déniche DEUX nouvelles PPHED supplémentaires : un bonnet et une écharpe ! La panoplie est désormais presque au complet, l'attente devient insupportable (enfin encore plus)... Il ne nous reste plus qu'à rejoindre un sympathique camping non loin à Rapahoe, accolé à une longue plage où les plus chanceux peuvent trouver divers morceaux de jade... Le problème est que le jade non-poli ressemble plus ou moins à n'importe quel autre galet, seul l'œil expert peut faire la différence. Nous ne la faisons pas. Mais nous ramassons par ailleurs de nombreux chouettes galets...

Jour 12 – Greymouth → Kawatiri Junction

Une tempête nous inonde toute la nuit, et semble faire un peu relâche au matin. On décolle ou pas ? Une timide éclaircie, c'est un signe, go go go, cap sur Punakaiki et ses célèbres Pancake Rocks, d'étonnantes formations rocheuses en forme de... pancakes, difficile de dire mieux. C'est bien sûr le moment que choisit la tempête pour faire un retour fracassant. Et en même temps, les lieux se prêtent particulièrement bien aux éléments déchaînés, un beau ciel bleu serait presque déplacé. Un rapide séchage, et je repars faire un tour non loin le long de la rivière Pororari, qui a creusé d'impressionnantes falaises au milieu d'une épaisse forêt que l'on jurerait sortie directement du mésozoïque... La journée est loin d'être finie : la route côtière qui mène à Westport est considérée comme l'une des 10 plus belles du Monde (j'adore ce genre d'affirmation péremptoire), et les pauses-photos sont nombreuses. Nous déjeunons en chemin en compagnie d'une famille de wekas, une

sorte de poule locale pas farouche, malheureusement parfois habituée à la nourriture humaine (je vous expliquerai un autre jour pourquoi c'est mal de nourrir les animaux sauvages, mais bref, c'est très mal). Puis à Tauranga Bay, nous observons de haut une grosse colonie d'otaries joueuses (et odorantes). Et il est désormais temps de quitter la West Coast, qui se termine un peu plus loin en cul-de-sac... Nous nous replongeons donc au cœur des Alpes Néo-Zélandaises, le long d'une route comme d'habitude particulièrement tirebouchonnée (et comme d'habitude magnifique).

Jour 13 – Kawatiri Junction → Nelson

Réveil très matinal pour contenter les deux parties en présence : d'abord aller explorer les berges du lac Rotoiti non loin, qui rappelle un peu les somptueux lacs glaciaires du Fjordland, mais au calme, loin des routes touristiques usuelles. Puis vite rejoindre Nelson, sur la côte Nord de l'île de Jade, pour son marché hebdomadaire, où Aurélie espère trouver le PPHED manquant, en vain. Le rush passé, Nelson se prête alors à une agréable déambulation. La ville contient notamment la boutique de Jens Hansen, pour les connaisseurs, le bijoutier créateur de « l'anneau unique ». Et pour les géomètres, Nelson est censé aussi être le « centre » de la Nouvelle-Zélande, qu'ils ont idéalement placé au sommet d'une colline voisine, histoire d'avoir un panorama qui vaut le déplacement (et il le vaut).

Jour 14 – Nelson → Marahau

Nous sommes censés être dans la région la plus ensoleillée du pays. Evidemment, aujourd'hui ce n'est pas vraiment le cas. Nous quittons Nelson, ayant passé la nuit sur la place du marché de la veille, où se tient ce matin une sorte de vide-grenier (que, toute à sa quête, Aurélie ne manquera pas d'explorer). Première étape : Rabbit Island, où nous ne croisons aucun lapin. Puis Kaiteriteri, sympathique station balnéaire qui ne dépareillerait pas sur la Côte d'Azur (esthétiquement parlant, pas touristiquement). Et enfin Marahau, territoire des pukekos, d'élégants oiseaux bleus hauts sur pattes. Nous sommes ici aux portes du très populaire Abel Tasman National Park et de la Great Walk qui va de pair. Mais ça, c'est le programme de la semaine prochaine !



Les Deux Îles

Jour 15 – Marahau → Nelson

A cadre exceptionnel, effort exceptionnel : ma compagne de fortune décide de m'accompagner sur une portion de la magnifique Coastal Great Walk qui longe donc la côte de l'Abel Tasman National Park. Au programme de la journée : criques isolées, îlots rocheux, eau turquoise, et, peut-être le plus incroyable en Nouvelle-Zélande, un soleil radieux (du moins une bonne partie de la journée, faut pas déconner non plus). Le seul hic : pas de boucle en vue, il faudra faire un aller ET un retour ! C'est d'ailleurs un sacré piège, car chaque pas effectué doit être imaginé en double, et si la tentation d'aller toujours un peu plus loin est comme d'habitude très forte, il faut savoir ici dire stop, je n'en suis qu'à la moitié ! Je persuade donc au bout d'un moment ma chère et tendre qu'il est temps de s'en retourner, tandis que pour ma part je continue encore quelques heures. Je tente même une route spéciale « marée basse », qui me donne l'occasion de tester la température de l'océan, du moins jusqu'à mi-cuisse. En tout cas une bien belle journée, où nous brûlons nos précieux restes d'énergie dans les derniers kilomètres, ce qui garantit une excellente nuit de sommeil par la suite !

Jour 16 – Nelson → Picton

Ce qui est drôle en NZ, c'est qu'avec Peter Jackson en héros national, la plupart des endroits cinégéniques sont estampillés « Lord of the Ring » ou « The Hobbit »... On pourrait croire le phénomène réservé à un public un peu geek sur les bords. Ou encore que les locaux commencent à être lassés quand on leur demande pour la 253^{ème} fois si c'est bien ici que Frodon a mangé de la soupe à l'oignon. Il n'en est rien. Toutes les brochures touristiques régionales sont fières d'annoncer qu'au kilomètre 23 de la route 4, une prise de vue a été faite pour « Les Deux Tours » (mais qu'elle a ensuite été malheureusement retirée au montage). Et tous les Kiwis rayonnent quand ils racontent que leur cousin au troisième degré a joué un Orc dans la grande bataille finale... Car somme toute, ces deux trilogies ont sans aucun doute été la meilleure publicité jamais faite pour le pays : quel spectateur ne s'est pas extasié devant les panoramas sublimes qui s'enchaînent dans

chaque film, se demandant de quel coin de la planète pouvaient bien être tirées ces images ? De Nouvelle-Zélande bien sûr ! Ah bah tiens, et si on allait voir ça de nos propres yeux ? Le ministère du tourisme a apprécié... Enfin bref, tout ça pour dire qu'aujourd'hui, nous longeons la rivière Pelorus, que Bilbon et une bande de nains ont descendue en tonneau dans *The Hobbit II*. Très chouette. Ah et je récupère des lentilles, je ne vous raconte même pas la galère que c'est pour un myope d'habiller ses yeux en voyage... Ah oui, et on teste aussi le Sauvignon Blanc de Marlborough, la région viticole la plus réputée du pays. Pas mal du tout. Evidemment ne vaut pas un bon Bourgogne (chauvinisme, quand tu nous tiens).

Jour 17 – Picton → Wellington

Dernière balade sur l'île de Jade, déjà nostalgique de laisser derrière nous cette île sublime, aux antipodes et pourtant si familière. Nous embarquons. Après les quelques ferrys pris en Asie, nous avons l'impression d'être ici sur le Titanic (pour son luxe hein, pas pour sa propension à se remplir d'eau). Trois heures de croisière au programme, dont près de la moitié à se faufiler dans les méandres du Queen Charlotte Sound, évidemment un poil moins vertigineux que son confrère Milford du Sud, mais un fjord reste un fjord, ça en jette ! En prime nous croisons parfois la route d'iconiques manchots, du moins dixit Aurélie (qui a parfois tendance à voir des schtroumpfs dans ses placards, mais bon...), perso j'ai la malchance de regarder systématiquement ailleurs aux moments opportuns, hum... Et voilà, le détroit de Cook est derrière nous, nous débarquons sur l'île Fumante en plein Wellington, élue petite capitale la plus cool du Monde, rien que ça. Enfin avant de le vérifier, il va s'agir de trouver un squat pour la nuit, toujours un peu galère en milieu urbain !

Jour 18 – Wellington

Au programme de la journée : Te Papa, sans doute le musée le plus célèbre de Nouvelle-Zélande. Comme pour l'Australie voisine, la plupart des gros musées ont l'excellente idée d'être gratuits, ce qui n'est pas pour déplaire à nos poches percées. Après il faut encore trouver à se garer pour la journée tout aussi gratuitement, ce qui implique généralement quelques kilomètres de marche. Après il faut aussi éviter d'oublier des choses dans la voiture, ce qui entraîne un doublement des kilomètres de marche (enfin juste pour une personne hein, je vous laisse deviner qui). Et sinon le musée est très sympa, un peu fourre-tout, de la

géologie locale (avec simulateur de tremblements de terre intégré) à des déguisements de haute-couture (pas d'essayage, dommage). Bon et pour faire bonne mesure, je m'enchaîne dans la foulée un arpentage en règle du centre-ville, histoire de vérifier les assertions du genre « capitale plus cool du Monde ». Bah plus cool j'peux pas dire, mais plus vendeuse, ça j'mettrais mon nez à couper. Notez, la ville est propre hein, pas un déchet qui reste en place plus de quelques secondes... Ah oui, autre fait important : ma chère et tendre vient d'entrer en possession de la quatrième et dernière PPHED, une paire de gants (assortie au reste, cela va sans dire). En avons-nous pour autant terminé avec le possum-mérinos ? L'avenir nous le dira...

Jour 19 – Wellington → Porirua

Wellington, non contente d'être la capitale de la Nouvelle-Zélande, se targue aussi d'être la capitale de la Terre du Milieu... Oui, c'est ici que sont implantés les studios Stone Street qui ont donné naissance aux deux trilogies cinématographiques susmentionnées, ainsi que Weta Workshop et Weta Digital, responsables respectivement des costumes et des effets spéciaux de ces mêmes films (ainsi que de tout un tas d'autres d'ailleurs...). Il est possible de visiter la Weta Cave, en quelque sorte le musée-boutique vitrine de tout cela, véritable paradis sur terre pour les amateurs de cinéma, de figurines et de goodies en tout genre (oui bon, pour les geeks quoi). Et pour continuer sur notre lancée, allons faire un tour au Mont Victoria, colline recouverte de forêt au beau milieu de la ville, qui en plus d'offrir quelques points de vue magnifiques, a été aussi le lieu de tournage de plusieurs scènes du Seigneur des Anneaux, notamment de la fameuse cachette des Hobbits lors de leur première rencontre avec les Nazgûl (petite pensée compatissante pour les non-tolkieno-jacksonphiles qui ne doivent strictement rien comprendre...). Alors il faut beaucoup d'imagination évidemment, car entre la réalité et le film, une batterie d'ordinateurs a mis son grain de sel, mais bon, on s'y croit quand même un peu. Et puis nous de toute façon on s'en fiche, on a trouvé une cachette beaucoup plus réaliste non loin...

Jour 20 – Porirua → Otaki

Bah pas grand-chose à dire aujourd'hui... Ouais nan, pas grand-chose, un peu la flemme quoi... Une jolie balade en bord de plage tout de même, faut bien se défouler un minimum...

Jour 21 – Otaki → Whanganui River Road (kilomètre 23)

Si sur l'île du Sud les Maoris ont été sympathiquement massacrés et expropriés, leur destin a été légèrement meilleur sur l'île du Nord, du moins dans certains coins, comme dans la région de Whanganui par exemple. Bon la ville est sympatoche, mais rien de transcendant. Non, ici le spectacle vient du fleuve éponyme (euh en fait c'est évidemment le fleuve qui a donné son nom à la ville, mais ne chipotons pas), le plus long et le plus sacré de NZ en l'occurrence, qui serpente paresseusement depuis les flancs du volcan Tongariro (mais lui, c'est pour plus tard...). Et donc ce fleuve s'est comme souvent patiemment creusé une vallée magnifique, même s'il ne l'a pas fait exprès... En fait, la vallée est même le théâtre de l'une des fameuses 9 Great Walks dont je vous rabats les oreilles, sauf qu'ici il ne s'agit pas d'une « walk » à proprement parler, mais de la descente du fleuve à l'aide de n'importe quel objet flottant, canoë, pédalo, branche... Nous nous contenterons de suivre la Whanganui River Road sur une soixantaine de kilomètres, scénique à se damner, qui invite à la pause-photo tous les 200 mètres... Route minuscule, falaises en surplomb, à-pics vertigineux, troupeaux divers (aléatoirement dans les champs ou sur la route), maisons traditionnelles maoris, une petite église en bois, et globalement l'impression de s'être déplacé à rebours dans le temps en plus de l'espace, voilà en gros le programme. Bien sûr, le temps n'est pas vraiment de la partie, mais diantre, nous sommes en Nouvelle-Zélande non, vous ne vous imaginiez quand même pas avoir du ciel bleu tous les jours ?



Entre les gouttes

Jour 22 – Whanganui River Road (kilomètre 23) → Hawera

Il pleut. Là vous vous marrez et vous nous dites : « Bah ouais les p'tits gars (ou tout autre qualificatif moqueur mais affectueux), z'êtes en Nouvelle-Zélande ! » Alors oui évidemment qu'la pluie on connaît, on y a eu globalement droit tous les jours... Mais des « showers » comme y disent dans le coin, jamais plus de quelques minutes, et pis v'là qu'le soleil repointe le bout d'son nez ! Ici ils ont d'ailleurs un dicton : « En NZ, il ne pleut que sur les c*** ! » A moins que ça ne soit en Bretagne ?

Bref, toujours est-il que là, il pleut, de la bonne vieille pluie bien humide qui dure, qui dure... Manque de pot, on a déjà fait tous les musées du coin. Reste internet. Et puis une bonne pizza, parce que faut quand même pas pousser mémé.

Jour 23 – Hawera → New Plymouth

Il ne pleut plus. Du moins à notre réveil. Je dirais même plus : il fait beau. Et là, magie, on se rend compte que l'on est au pied d'un énorme volcan solitaire, cône parfait au sommet enneigé. Enfin je dis « magie » mais on savait qu'il était là hein, il ne s'est pas créé durant la nuit. Enfin il s'est bien créé pendant une nuit, une looongue nuit de cendres, mais il y a quelques 1500 ans de ça (oui c'est un baby...). Fuji San ? Non, déjà fait. Taranaki ! Ça sonne un peu japonais quand même... Alors bon, 'videmment, moi j'vois une montagne, faut que j'l'escalade quoi ! Euh oui mais là j'crois qu'ça va pas être possible monsieur, sauf si vous avez des crampons, des cordes, et quelques autres gôrs motivés. Je me contenterai donc des flancs de ladite montagne, que j'arpenterai pendant quelques heures, ce qui est déjà fort sympatoche. Puis le temps se gâte, et le volcan disparaît aussi soudainement qu'il est apparu... D'ailleurs les gens du coin n'ont la chance de le voir que 17 jours par an, on est plutôt bien tombé (je ne plaisante qu'à moitié – non ce n'est pas non plus 34...). Direction donc la sympathique petite ville portuaire de New Plymouth, où nous visitons notre premier zoo néozélandais (qui a la bonne idée d'être gratuit, mais qui ne contient pour le coup aucun animal local, à l'exception de moutons bien sûr), il faut contenter les deux parties en présence. Puis il pleut. Ah oui, et un homme fait une crise d'épilepsie devant nous à la caisse du supermarché, les gens inventent de ces trucs pour pas payer, j'te jure... Du coup Aurélie peut jouer à la secouriste, ça lui avait manqué.

Jour 24 – New Plymouth → Forgotten World Highway (km 72)

Aaah, rien de tel qu'une bonne balade matinale en bord de mer, ça iode le cerveau. Il pleut. Oh, une éclaircie ! Retournons au zoo alors, les jeunes piaffent d'impatience. L'éclaircie est brève. Roulons donc. Nous arrivons à Stratford (de Stratford-upon-Avon) juste à temps pour voir l'unique Glockenspiel de NZ nous jouer une version abrégée de Roméo & Juliette. Drôle et kitch. Et nous attaquons la Forgotten World Highway, la plus vieille route touristique du pays (50 ans maximum...). Avec un nom pareil, on s'attendait éventuellement à un ou deux T-Rex, au pire un mammoth décongelé. Au final on aura surtout droit à des

moutons, et des tombes de pionniers morts dans d'atroces souffrances (une grippe) à un âge incroyablement avancé (35 ans). Mais sinon le coin est quand même juste magnifique ! Des collines, des collines, un tunnel, des collines, ah tiens on passe une frontière, nous voici dans la République (autoproclamée) de Whangamomona, 50 habitants et un grand sens de l'humour. Passeports officiels à vendre. Eh oui, encore un coin où l'argent permet d'obtenir une nationalité. Gros orage toute la nuit.

Jour 25 – Forgotten World Highway (kilométrage identique) → National Park

Globalement, on peut dire qu'il pleut. Nous terminons la toujours très photogénique (même sous la pluie) Highway, et nous regagnons la civilisation à Taumarunui, bourg strictement sans intérêt si ce n'est d'être le premier depuis 160 km à avoir une bibliothèque et du wifi. Oui, je suis méchant. Allez, on va dire que le cadre est quand même plutôt chouette. Enfin d'une façon il pleut alors... Continuons donc sur National Park. Lequel ? Nan mais c'est le non d'un bled en fait. Oui il est bien en bordure d'un parc national, le Tongariro National Park pour être précis. Non ils n'ont pas fait preuve d'une imagination débordante. Bon c'est surtout l'occasion de se poser dans une auberge qui accepte les vans pour une somme raisonnable. Je me mets alors à faire un puzzle. De 1000 pièces (enfin plus que 983). Avec des chats dessus. Oui j'ai un peu honte. Mais j'assume. Et puis il pleut, alors...

Jour 26 – National Park → 42 Traverse Road (km 0,5)

Une quantité non négligeable d'eau douce tombe du ciel de manière continue aujourd'hui. Pour changer. Le truc ici c'est que nous sommes globalement au milieu de nulle part. Avec des volcans. Du moins c'est ce que la carte indique, nous évidemment on ne voit rien... Du coup la région s'oriente plutôt sur les activités de plein air. Et comme je l'ai dit précédemment, une quantité non négligeable d'eau douce tombe du ciel de manière continue aujourd'hui. Voyez le problème ? Coup de bol, le van est pratiquement étanche. Voilà. Et si vous vous posez des questions sur la 42 Traverse Road, c'est juste un petit chemin caillouteux dans lequel on planque le van pour la nuit. Oui car même au milieu de nulle part, la possibilité de se faire réveiller par la maréchaussée n'est pas négligeable.

Jour 27 – 42 Traverse Road (pas bougé durant la nuit) → Taupo

Oh ! My ! God ! Il fait un temps splendide ! La météo nous avait pourtant prévenus, mais c'est toujours difficile à croire. Du coup mesdames et messieurs, cette journée s'annonce absolument parfaite pour le Tongariro Alpine Crossing, réputé être le plus beau trek « court » de Nouvelle-Zélande (voir du Monde pour les plus nationalistes) ! Eh bien ce n'est pas complètement injustifié : 20 kilomètres de pur plaisir au milieu de volcans en activité, paysages lunaires désertiques, fumerolles soufrées, lacs acides colorés, cratères vertigineux, cols escarpés, vue imprenable, et le clou du spectacle, un face-à-face avec l'imposante masse du Mont Ngauruhoe, alias la Montagne du Destin pour les Tolkienistes, alias Mount Doom pour les Tolkienistes anglophones (lui au moins, effets spéciaux ou non, on le reconnaît sans problèmes !). Les plus motivés peuvent même s'octroyer un petit bonus en gravissant justement le Ngauruhoe ou bien le Tongariro voisin. Je me contenterai pour ma part du deuxième, légèrement moins haut et surtout moins enneigé, même si encore un peu trop puisque je ne pourrai pas complètement atteindre le sommet, raisonnablement stoppé par l'idée malvenue de dévaler une pente verticale complètement verglacée. Alors bien sûr chaque médaille a son revers, la randonnée est victime de son succès, et l'on ne se sent que rarement seul au monde, mais cela ne gâche en rien le spectacle, il y en a pour tout le monde ! Ensuite direction Taupo, sur les berges du lac Taupo, et dodo.

Jour 28 – Taupo

Le lac Taupo, plus grand représentant de son espèce dans l'hémisphère Sud, est une caldeira effondrée et inondée formée il y a 26 000 ans par l'éruption de l'ancien volcan Oruanui, un colosse du genre. Bon ça ne devrait pas péter à nouveau dans les prochaines semaines, mais le truc cool c'est que la région est toujours assez active thermiquement parlant, et que les sources chaudes y sont légion. Manque de pot, le mercantilisme galopant a fait main basse sur la plupart de ces dernières ! Mais nous y reviendrons. Pour l'heure, allons faire un tour du côté des Huka Falls, impressionnantes non pas par leur hauteur mais par leur débit (ce n'est pas Iguazu non plus hein). Puis alors que nous dirigeons nos pas vers la Wairakei Thermal Valley pour y faire une petite balade censément libre au milieu des fumerolles, nous constatons que la balade n'est plus libre depuis quelques années, et qu'il faut donc déboursier pour accéder au site... Sur place : un camping, un café, et

surtout toute une ménagerie. Il n'en faut pas plus pour faire tomber en pâmoison Aurélie, on est bon pour rester ici cette nuit ! Et pendant que madame s'éclate au milieu des poussins et des lapins, monsieur fait de même en gravissant le Mont Tauhara non loin, évidemment pâle copie des sommets de la veille, mais ça défole. Et lorsque que monsieur rentre après une bonne suée, il apprend que madame a gagné le gîte du lendemain grâce à ses bons services auprès des lapinoux (il lui faudra aussi laver les chiottes, ce qui est bien sûr nettement moins drôle), bien joué ! Nous avons par la même occasion gagné aussi le droit d'accéder à la fameuse balade privée qui, il faut bien le dire, n'aurait pas du tout mérité un quelconque déboursement de notre part ! Ah et oui, il a fait un temps très correct aujourd'hui. La météo de la semaine vous a été présentée par Jucy Rentals, sponsor officiel des backpackers qui tiennent à rester au sec.



Baignoires diverses

Jour 29 – Taupo

Décidément, on s'encroûte à Taupo. La région regorgerait-elle d'activités en tout genre ? Le cadre serait-il suffisamment magnifique pour nous condamner à la contemplation ? Bah non en fait, c'est juste qu'Aurélie a gagné par son dur labeur une nuit de camping, donc on ne va pas se faire prier... Bon et le coin est quand même fort sympathique hein, tiens aujourd'hui nous allons faire trempette dans un ruisseau. Eeeh oui les amis, car nous sommes en plein dans la région qui justifie le surnom de l'île Fumante, et ici les ruisseaux charrient une eau limpide à une quarantaine de degrés, de quoi se prendre un bon bain en pleine nature, au milieu des chants d'oiseaux ! Moment de grâce, on sort de là agréablement cotonneux. D'ailleurs la zone attire de nombreux pickpockets qui profitent de la douce béatitude de leurs victimes potentielles, un collègue voyageur s'est fait embarquer son sac avec toute sa vie dedans deux jours plus tôt, du coup difficile de se détendre à 100% (enfin on doit quand même être à 98%)... Non loin, un autre chouette spectacle s'offre à nous : un barrage le long de la puissante Waikato ouvre ses vannes pour quelques minutes, le temps que des flots rugissants s'engouffrent dans une gorge en contrebas, créant ainsi d'éphémères rapides et cascades, assez impressionnant.

Allez, il est temps que ma chère et tendre retourne jouer à la petite fermière en nourrissant lapins et poulets.

Jour 30 – Taupo → Tirau

Go go go, cap au Nord sur Rotorua, l'une des capitales touristiques de l'île et sans aucun doute la ville de Nouvelle-Zélande qui embaume le plus : les thermes étant omniprésents, l'odeur de soufre l'est tout autant. Et cela imprègne absolument tout au bout de cinq minutes. Les locaux doivent avoir perdu depuis longtemps leur sens de l'odorat. Alors comme précisé la semaine dernière, la plupart des phénomènes naturels ont été privatisés depuis longtemps, et les propriétaires s'en donnent à cœur joie sur les tarifs. Il reste quand même un beau parc public qui regorge de petites mares fumantes et bouillonnantes dont le fumet menace de nous faire tourner de l'œil. Impossible pour autant de se plonger ici dans ces délicieuses sources de chaleur, à part un bassin spécial « bain de pied », déjà fort agréable. La ville est aussi le coin de NZ où les Maoris sont le plus présents, résultat des courses : de délicates sculptures un peu partout, d'impressionnants *marae*, et même une petite église de bois dont l'intérieur est complètement « maorisé », ça change des moulures. Le must do : assister à un spectacle traditionnel de chants et de danses, le *haka* des All Blacks en donne un petit aperçu... Là encore malheureusement hors de prix, un peu frustrant. Je pars alors me réfugier dans la forêt de Whakarewarewa voisine, où les colons ont planté il y a plus d'un siècle 170 espèces d'arbres différentes pour voir lesquelles s'acclimataient le mieux et étaient le plus propice à l'abattage... Bah oui, après avoir massacré toute la spectaculaire forêt d'origine, kauris géants en tête, il fallait bien replanter. Et de manière générale, le choix s'est porté sur le pin radiata, dont la laide uniformité recouvre désormais une bonne portion du territoire. Mais ici ce sont les très imposants Californian Redwoods qui ont prospéré, faisant de Whakarewarewa un endroit très zen pour y déambuler, et s'oxygéner un peu avant de se replonger dans les vapeurs soufrées. Rotorua étant particulièrement avare en zones de camping gratuit, il est temps pour nous de quitter la ville et de pénétrer dans la région du Waikato à l'Ouest, traversant le village de Tirau spécialisé dans les sculptures géantes en tôle ondulée (cherchez pas à comprendre...).

Jour 31 – Tirau → Karangahake Gorge

Dernière étape au pays du Saigneur des Agneaux : Matamata, petit bourg anonyme il y a 15 ans, aujourd'hui capitale incontestée de la Comté, la patrie des Hobbits. C'est en effet non loin que vont débiter les deux trilogies de Jackson, au milieu des riantes collines du Waikato. Par respect pour le souhait de Tolkien de détruire après utilisation l'ensemble des décors de films liés à ses œuvres (oui le petit malin savait qu'un jour quelqu'un s'attèlerait à la lourde tâche de transcrire ses romans au cinéma), le village d'Hobbiton n'avait pas fait long feu. Oui mais voilà : les fans affluaient des quatre coins de la planète pour voir des trous dans une colline. Diantre, quel manque à gagner ! Qu'à cela ne tienne, on va s'arranger avec les ayants-droits, reconstruire Hobbiton à l'identique, ouvrir une boutique de produits dérivés, et proposer un tour exclusif à 75 dollars (boisson incluse). Bon. Nous nous contenterons donc de la boutique et des collines environnantes. Deuxième étape de la journée : Te Aroha, littéralement « l'amour ». Charmant village thermal historique (enfin moins de 200 ans quoi), Te Aroha possède un bel assortiment de bâtiments victoriens et un geyser d'eau gazeuse, censément unique au Monde. Alors tout de suite, au mot « geyser » on associe des flots rugissants d'eau bouillante, fièrement expulsés à des dizaines de mètres du sol. Forcément, nous avons été un poil déçus en voyant ici un mince filet d'eau atteindre péniblement 1m, 1m50. Gazeuse certes, mais quand même. Une brève traversée de Paeroa, berceau de la célèbre boisson néozélandaise Lemon & Paeroa (L&P, rachetée vous vous en doutez par Coca-Cola...), et nous voilà dans les gorges de Karangahake, l'ex-patrie des chercheurs d'or. De nombreuses ruines émergent ici de la jungle qui a repris possession des magnifiques gorges, et l'on pourrait presque se croire au sein d'une antique cité maya (si ce n'est que les ruines ne datent que du début du XXème siècle). Le long d'anciennes lignes de chemin de fer, nous pouvons même traverser à pied un tunnel long d'un kilomètre, maigrement éclairé par de rares veilleuses, frissons garantis lorsque que vous passez sous une gouttière d'eau glacée...

Jour 32 – Karangahake Gorge → Hot Water Beach

Encore une région à explorer avant de terminer ce petit tour de Nouvelle-Zélande : la (presque) sauvage péninsule de Coromandel. Waihi tout d'abord, où la fièvre de l'or n'est pas tout à fait retombée : une gigantesque mine à ciel ouvert (en pleine ville !) parvient encore à soutirer à la Terre quelques kilos du précieux métal. Elle atteint

désormais les 250 mètres de profondeur, très impressionnant, même si trop moderne, pour bien faire il manque quelques centaines d'esclaves enchaînés trimant sous un soleil de plomb, les machines gâchent tout le plaisir. Puis la plage d'Opoutere nous appelle, formidablement dissimulée entre deux populeuses stations balnéaires, je suis donc le premier à laisser mes empreintes de pas sur cette belle langue de sable blond léchée par les eaux glacées du Pacifique, tandis que ma compagne prélève son dîner de coquillages piégés par l'impitoyable marée basse. Enfin nous voilà à Hot Water Beach, la star incontestée de Coromandel. Malheureusement un peu tard, la marée est déjà en train de remonter, il nous faudra attendre la prochaine, ce soir à partir de 11 heures. Après-midi et soirée passent tranquillement, et c'est parti : maillot de bain en bas, chaude polaire en haut, nous gagnons à nouveau la plage où une vingtaine de travailleurs s'escriment déjà sur leurs pelles. Chercheurs d'or ? Chasseurs d'œufs de tortues ? Nenni, amateurs d'eau chaude. Car oui, miracle de la nature, à cet endroit précis de la plage jaillit une source à 65°C ! Ainsi donc à l'aide d'une pelle (ou de mains pour les plus patients) vous pouvez vous créer en quelques minutes un spa naturel et personnel, en effectuant toutefois un habile mélange d'eau chaude et froide, car 65°C, ça pique ! Et nous voici donc en train de nous prélasser dans notre bain sous une magnifique pleine lune, bercés par le bruit des vagues, en nous disant que la vie est belle somme toute.



Et pour finir, un medley zélandais typique

Jour 33 – Hot Water Beach → Kaiaua

Péninsule de Coromandel, suite et fin. Deuxième endroit phare : Cathedral Cove, juste à côté. Un petit sentier nous emmène sur cette superbe plage isolée, entourée de falaises. Bon jusque-là rien d'exceptionnel. Sauf que dans le cas présent l'un des pans de la falaise présente une gigantesque ouverture triangulaire, oui un peu comme un transept en fait, ce qui permet de rejoindre la plage d'à-côté, tout autant cernée de falaises. D'où le nom de l'endroit. La nature en grande forme. La route est encore longue (et chaotique) pour atteindre l'extrémité de la péninsule, il est donc temps de couper court. Diverses options, pour nous ce sera la célèbre route 309, une sorte d'étroit sentier tournicotant

entre les collines du centre de la péninsule, amusant. En bonus, nous croisons en chemin une bande de kauris en goguette (13 pour être précis, oui il en reste tellement peu qu'ils sont numérotés – et même nommés pour les plus imposants...), incroyables miraculés des massacres systématiques du siècle précédent. Le plus vieux, un honorable patriarche de 600 ans, nous donne sa précieuse bénédiction. La côte Ouest atteinte, il ne nous reste plus qu'à la longer plein Sud. Ici les plages sont moins belles, mais la route suit au plus près les méandres patiemment dessinés par le Pacifique. Nous sommes vendredi après-midi, le weekend s'annonce plutôt beau (fait rare), des dizaines de 4x4 tractant un petit bateau se suivent à perte de vue, les pontons risquent d'être surchargés. Nous terminons notre périple du jour sur la Bird Coast, vaste étendue saumâtre où les oiseaux long-courriers en provenance de l'Antarctique font une pause ravitaillement bien méritée !

Jour 34 – Kaiuaa → Ambury Regional Park

De Kaiuaa à Manukau, la route est encore très chouette, longeant la côte puis coupant à travers de riantes collines (oui bon, comme un peu partout sur l'île du Nord en fait, cela n'en est pas moins chouette). Et puis voilà, cette fois nous sommes bel et bien arrivés en ville (argh), et nous n'en repartirons plus qu'en avion. De la banlieue à perte de vue. Petite précision : la « suburb » anglo-saxonne n'a pas grand-chose à voir avec nos banlieues tricolores (voir plus). Ici les tours sont toutes au centre-ville, viennent ensuite des kilomètres de petits pavillons résidentiels. Et nous voilà en plein dedans. Le challenge : trouver où parquer le van. Après pas mal de recherches internet depuis la bibliothèque du coin, il faut se rendre à l'évidence : il va falloir payer, damned ! Nous voilà donc à l'Ambury Regional Park, une sorte de ferme tout public où nous pouvons passer la nuit au milieu de bestioles diverses, une dernière bouffée de verdure avant d'être définitivement absorbés par le macadam.

Jour 35 – Ambury Regional Park → Auckland

Hello Lucas, cousin d'Aurélié ! En voilà une qui jubile, de la famille, youhouuu ! Bien, après les présentations d'usage, je les laisse à leurs retrouvailles et m'en vais faire le Coast to Coast walkway, une chouette balade qui me fait traverser tout Auckland du Nord au Sud, de la Mer de Tasmanie à l'Océan Pacifique. Alors ne nous voilons pas la face : Auckland n'est pas une ville particulièrement attrayante, du moins à

visiter, car je suis sûr qu'il est très agréable d'y vivre. Enfin elle a quand même eu la bonne idée de se construire sur la bagatelle de cinquante volcans (du moins bonne tant qu'ils ne se réveillent pas...), au sommet desquels la vue est particulièrement appréciable. Et le walkway a justement eu l'excellente idée de passer par le sommet des deux principaux (du moins excellente tant que vos cuisses ne défont pas), One Tree Hill (dont l'arbre a depuis longtemps disparu) et Mount Eden. Allez, on va quand même mettre la moyenne à la ville, ne soyons pas chien ! Le soir venu, nous partons squatter la cour de la maman de la copine du cousin d'Aurélie, en pleine ville, et ça, c'est plutôt très cool !

Jour 36 – Auckland

Allez, on se bouge encore un peu les fesses, profitons de la Nouvelle-Zélande jusqu'au bout ! Le temps semble exceptionnellement exceptionnel, c'est l'occasion d'aller se refaire un peu le bronzage : à l'Ouest d'Auckland on peut trouver deux des plus belles plages du pays, atmosphériques à souhait, sable noir délicieusement chatoyant (ça chatoye !) au programme. Piha tout d'abord, un mythe pour les surfeurs. Une fois n'est pas coutume, je me contenterai de citer plus ou moins le Lonely Planet : si vous croisez un surfeur d'Auckland les yeux dans le vague (et non pas la), c'est probablement qu'il est en train de penser à Piha... Ou bien qu'il est stone... Oui, on fait un peu dans le cliché chez Lonely, mais c'est marrant quand même. Non loin, la plage de Karekare se mérite un peu plus : vous devrez d'abord patauger dans un marais boueux avant d'atteindre les immensités noires brûlantes, véritable désert à marée basse, entouré de hautes falaises. Beaucoup moins connue que sa voisine, Karekare possède une petite dimension mystique fort agréable, et est bien sûr grandement photogénique, elle a même accueilli les caméras du *Pianiste* (et de *Xéna*, mais ça ils le clament un peu moins fort).

Jour 37 – Auckland

Cette fois, je sèche un peu, je commence à avoir épuisé les possibilités (bon marché) de mon guide, à moins de refaire 400 kilomètres, ce qui pour le coup est loin d'être bon marché. Pas grave, glandouillons un peu pour finir ce chouette séjour, et puis bien sûr n'oublions pas la traditionnelle photo postale (une fois de plus j'ai arpenté Auckland en quête d'une boîte aux lettres idéalement placée devant une des icônes de la ville, et une fois de plus j'ai échoué dans ma quête, incroyable, je vais écrire de ce pas à la poste néozélandaise...). Pour notre dernier

dîner, Aurélie m'autorise à utiliser ma recette perso de crêpes (qui est la meilleure, mais elle ne l'admettra jamais...) pour remercier toute la famille qui nous aura permis de squatter pendant ces trois jours, un fort sympathique moment ! Et pendant que certains s'escriment sur la crêpière, d'autres se la coulent douce en apprenant à faire des makis auprès de la maman japonaise, vive le partage des tâches !

Jour 38 – Auckland → Santiago

Et voilà, un nouveau pays de plié, et encore une fois ce n'était que du bonheur (humide certes, mais du bonheur quand même) ! Plus qu'à briquer le van (y a du boulot...), le rendre (4707 kilomètres quand même !) et rejoindre l'aéroport pour notre 9^{ème} vol, eh ouais déjà, ah tiens le temps file, aoutch plus que 4 mois... M'enfin le programme à venir est encore plutôt alléchant nan ? Rapa Nui, nous voili.



TDM Season 8 : je n'sais pas vous, mais moi j'aime bien cette série...

Après deux pays seulement, nous changeons à nouveau de continent (même si l'Île de Pâques est à l'origine de culture polynésienne, elle appartient aujourd'hui au Chili et on y parle espagnol, nous la considérerons donc comme sud-américaine...). L'Océanie, ça devait être l'occasion de se « reposer » un peu après la moiteur asiatique. Et d'expérimenter une nouvelle façon de voyager. Alors pour le coup, nous avons bien expérimenté et apprécié la totale liberté apportée par le van, ce nomadisme des temps modernes. Par contre pour ce qui est du repos, certes nous faisons moins célébrités locales assaillies par leurs fans qu'en Asie, certes la communication était beaucoup plus aisée et nécessitait nettement moins l'usage des mains, mais 15 semaines d'errance en ne se posant que rarement plus d'une nuit au même endroit, ça use les souliers (et les pneus). Ce sera donc plutôt sur la fameuse Isla de Pascua que nous trouverons le repos tant mérité. Alors en écrivant cela j'ai bien conscience que la majeure partie de mes lecteurs travaillent un minimum de 35 heures par semaine (voir beaucoup plus sans affinités) et qu'ils m'enverraient bien volontiers leur poing dans la tronche lorsque j'ose parler de « repos bien mérité ». Néanmoins je persiste et signe (mais seulement d'une croix, pas fou

non plus). Enfin revenons à la Nouvelle-Zélande. Un bien beau pays. Nan vraiment, majestueux, tout ça... Mais... Voyons ce que disent les notes (qui ont globalement été établies par comparaison avec le voisin australien).

Population : 4,5. Le Kiwi est fort sympathique, ouvert, serviable, pratique l'humour (et même parfois l'humour drôle), et adore que l'on adore son pays. En prime nous n'avons pas ressenti de mépris et de préjugés envers les Maoris, qui semblent ici nettement mieux lotis que les Aborigènes (faut dire aussi qu'on se moque moins facilement d'un Maori de 150 kilos avec des tatouages partout et une forte propension à tirer la langue). En revanche le contact est peut-être un poil moins spontané que chez le voisin continental.

Culture : 3,5. Ah ah. 200 ans d'histoire... Euh j'ai l'impression de me répéter. D'histoire européenne tout du moins, car la culture Maori est ici plutôt bien représentée, on se retrouve du coup avec environ 1500 ans d'histoire, ce qui est déjà mieux. Le truc avec les Maoris, c'est qu'ils adorent le bois (et le jade, mais on en trouve un poil moins...). Et que le bois, ça a tendance à moins bien résister que la pierre au passage des siècles. Chouettes gravures ceci dit...

Nature : 4. Là, j'avoue que j'ai longuement hésité... Alors les paysages sont splendides et variés, des déserts glacés aux déserts volcaniques, en passant bien sûr par tout un tas de coins un chouia moins désertiques. Les fjords, c'est juste whaaaao quoi (courte phrase responsable de désertification capillaire chez les amoureux de la langue française) ! Mais pour ce qui est de la faune et de la flore, là nous sommes nettement moins à la fête. Il y a quelques siècles les deux îles devaient résonner de centaines de chants d'oiseaux nuit et jour. Aujourd'hui les bêlements dominent (quand ce ne sont pas les meuglements) à l'exception de rares secteurs bien protégés. Pour un coup d'ailleurs l'homme blanc n'est pas le seul responsable, les Maoris avaient déjà entamé le travail de sape, haut les cœurs... Quant à la flore, même combat, les gigantesques fougères arborescentes cèdent chaque jour davantage de terrain, je ne vous parle même pas bien sûr des kauris. Certes les vertes collines ondoyantes à perte de vue accrochent agréablement le regard, mais il faut surtout s'imaginer qu'avant tout cela n'était que dense forêt primitive !

Nourriture : 2,5. Un nouvel ah ah. On prend la même et on recommence... Un soupçon d'agneau en plus peut-être, pour les

amateurs (que je ne suis malencontreusement pas). Heureusement il y a les kiwis, que je gobe par dizaines, et le chocolat. Huum, cho-co-laaat (Homer style) !

Argent : 2. Et un troisième ah ah. Bon, vous vous en doutez, pas de miracle par rapport au voisin. Et je dirais même plus : c'est plutôt pire ! La nourriture est peut-être légèrement moins chère, mais l'essence se fait plaisir (heureusement que les kilomètres à parcourir sont nettement moindres), et les campings abusent, profitant clairement de la récente interdiction du camping sauvage (payer jusqu'à près de 30 euros pour parquer son van et profiter d'une douche chaude, ça irrite le postérieur)... Résultat des courses : pour rester dans le budget, il faut se restreindre la plupart du temps aux activités non payantes, à savoir la marche et certains musées, tout ce qu'adore ma chère voyageuse en fait.

Bien-être : 4,5. J'ai été un peu sévère précédemment, mais la Nouvelle-Zélande est pourtant un pays où l'on se sent incroyablement bien. Zen. Si vous aimez la solitude, il y a de l'espace à revendre. Si vous préférez la foule, Auckland semble être une ville sympa à vivre (même si comme je l'ai dit précédemment moins sympa à visiter), et les petites métropoles régionales ne sont pas en reste. Tout semble facile, le marché de l'emploi a plutôt le moral, il faut bien fouiller pour trouver de l'insécurité... Paradis sur Terre ? Ah bah non, il y a quand même un hic, et pas des moindres : il faut se taper 365 jours de pluie par an... Oui ça calme forcément...

Global : 21 / 30. Une note finale sensiblement identique à celle du voisin. Et pourtant, malgré leur proximité géographique, les deux pays pourraient bien être aux antipodes l'un de l'autre. Ce qui n'est évidemment pas possible, étant déjà aux antipodes de la France. La Nouvelle-Zélande se retrouverait donc en Europe. Mais cela serait-il si choquant ? Car si l'Australie est véritablement un pays du bout du Monde, un vaste territoire inhospitalier rempli d'animaux étranges, la Nouvelle-Zélande quant à elle ne dépareillerait pas en pleine Mer du Nord. Et quelque part c'est presque dommage de partir à 15 000 kilomètres pour se retrouver à côté de chez soi. Déçu ? Non. En mal d'exotisme peut-être...



Interlude (avec musique d'ascenseur) : un jour sans fin

Qui n'a jamais rêvé de voyager dans le temps ? Bon pour l'heure on se heurte toujours à quelques détails techniques, comme le côté absolu de la vitesse de la lumière, mais je ne désespère pas... Il y a cependant un endroit un peu particulier sur Terre où on peut se la jouer *Un jour sans fin*, mais juste une fois (un peu court pour apprendre à jouer du piano). Eh oui, il y a cette fameuse ligne virtuelle au milieu du Pacifique qui fait mystérieusement gagner 24 heures à celui qui la franchit, magique non ? Voici donc pour le fun le récit d'une journée légèrement plus longue que la normale (même si elle n'aura pas été spécialement spectaculaire, tout ce qui est long n'est pas forcément bon, proverbe Chinois...).

Auckland (Nouvelle-Zélande), 12/11, 0h00 (H)

Bon, la crêpe-party est terminée, il va être temps d'aller profiter une dernière fois du doux confort de notre van. Non je plaisante, le matelas est assez horrible.

Auckland, 12/11, 8h00 (H+8)

Allez debout les marmottes, au programme de la matinée : briquage de van en règle. J'veux qu'ça reluise ! Et aérez bien surtout hein...

Auckland, 12/11, 16h15 (H+16:15)

Le van est rendu sans encombres (3 heures de ménage, 15 secondes d'état des lieux), la douane n'a pas remarqué le tic-tac émis par mon sac, nous sommes prêts à partir, adieu belle Nouvelle-Zélande, cap à l'Est !

Quelque part au-dessus du Pacifique, 12/11 0h00 (H+24)

Voilà, grâce à un habile tour de passe-passe, la journée vient de se réinitialiser sans que personne ne s'en rende compte, hypnotisés que nous sommes par le minuscule écran à quelques centimètres de nos yeux.

Santiago (Chili), 12/11, 11h35 (H+27:35)

Les roues touchent le sol, un vol de plus effectué sans crash, jusque-là tout va bien. Et un beau tampon de plus sur notre passeport qui commence à être bien rempli...

Santiago, 12/11, 18h (H+32)

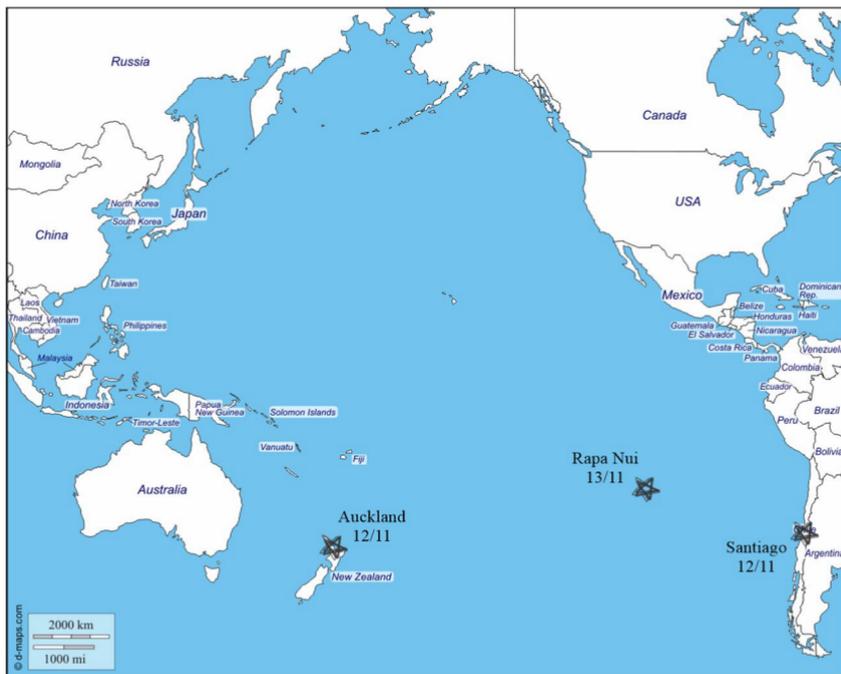
Dans quel état j'ère ? Difficile de savoir quel jour nous sommes, s'il fait jour ou nuit, seule la faim reste un indicateur valable, et là, il est temps de s'en mettre plein le bide ! Nourriture sud-américaine, nous voilà (enfin nous sommes toujours dans l'aéroport, pas vraiment représentatif...) !

Santiago, 12/11, 23h59 (H+40)

Cette fois ça y est, le 12 novembre touche à sa fin, nous nous écroulons comme des masses sur les horribles bancs de l'aéroport, regrettant finalement le non-confort de notre van. Demain, nous faisons demi-tour, cap à l'Ouest sur la merveilleuse Isla de Pascua !

Rapa Nui (Ile de Pâques)

13/11 – 27/11





Votre Île de Pâques, avec ou sans Moaï ?

Après un tour d'honneur, notre 737 vient délicatement se poser sur la gigantesque piste qui occupe une portion non négligeable de ce minuscule lopin de terre. L'île de Pâques, Isla de Pascua, Rapa Nui. Le genre d'endroit dont on rêve gamin, en se disant « Un jour quand j'serai grand ! ». Et nous y sommes ! Le ton est donné dès l'atterrissage : douce chaleur tropicale, sculptures alambiquées, chemises bariolées et colliers de fleurs. Tahiti n'est guère plus loin que les côtes Chiliennes... Une *pension* est vite trouvée auprès des mamans qui attendent à la sortie, et 2 minutes plus tard nous voilà en plein cœur d'Hanga Roa, la seule bourgade de l'île, qui compte désormais autant d'hôtels, de restaurants et de boutiques de souvenirs que d'habitants. Pourtant, nous n'aurons jamais vraiment l'impression d'être en plein cœur d'un énorme complexe touristique, tout d'abord car nous sommes encore légèrement hors-saison, même si l'été est presque là. Et ensuite car le touriste lambda ne reste ici que 3-4 jours en moyenne, qu'il partage entre son hôtel et les minibus qui sillonnent inlassablement les quelques routes de l'île. Nous, nous prenons notre temps, deux semaines au Paradis, est-ce vraiment de trop ?

L'on vient en règle générale ici dans l'espoir d'apercevoir quelques *Moaï* sauvages, ces étranges visages de pierre qui éveillent l'imagination. Personne ne devrait être déçu : l'île en est envahie. Je pourrais vous en toucher deux mots. Mais l'exercice serait trop facile, alors je vais commencer par vous raconter tout ce qui ne concerne pas *Moaï*, Hommes-Oiseaux et consort. En bref, la Isla de Pascua de maintenant.

Géographiquement parlant, l'île est un petit triangle isocèle d'une centaine de km² perdu au Sud-Est du Pacifique. Sa forme étonnante vient du fait que chaque pointe du triangle est occupée par un volcan, éteint depuis belle lurette. Une cinquantaine d'autres volcans mineurs se répartissent d'ailleurs l'intérieur du triangle, ce qui donne au final une île très vallonnée et parsemée de petits cônes verdoyants. Autrefois intégralement boisée, les autochtones ont procédé à un abattage massif au cours des siècles, et aujourd'hui, à part les jardins d'Hanga Roa et quelques pépinières d'eucalyptus, l'île est intégralement recouverte

d'une sorte de lande, ce qui s'accorde en fait plutôt bien à l'esprit mystique qui baigne les lieux. Mais en l'absence d'ombre, le soleil cogne fort, gare aux coups en traître (je dis ça car j'ai bien sûr trouvé le moyen de rôtir en deux temps trois mouvements). Une ascension du Terevaka, le volcan qui occupe la pointe Nord, procure une très chouette vue d'ensemble du haut de ses 507 mètres. Pas suffisant pour la courbure de la Terre, mais sympathique sensation d'isolement. Les anciens habitants se pensaient-ils seuls au monde, à 3000 kilomètres de la première île habitée ? Le Rano Kau, au Sud, est un peu moins haut mais possède un cratère proprement spectaculaire : un véritable « chaudron de sorcière », cercle parfait d'un kilomètre de diamètre, dont le fond est recouvert d'une sorte de marais qui a développé un fort endémisme. Quant au Poike à l'Est, bah là je n'en sais rien, un des rares coins de l'île que je n'ai pas exploré, un poil loin... Avant l'arrivée humaine, l'île ne comptait que quelques espèces d'oiseaux marins. Aujourd'hui, chevaux et vaches se promènent en liberté (entendez par là : souvent au milieu de la route), de nombreuses buses chassent d'encore plus nombreux passereaux, et les habituels rats et blattes prolifèrent dans l'ombre. A l'instar de l'Asie, chiens et chats se promènent joyeusement au milieu de la foule, glanant une caresse par-ci, un coup de pied par-là, et générant un puissant tapage nocturne lors d'incessantes luttes de territoire... Un petit groupe de chats a d'ailleurs rapidement vu en Aurélie l'image de la mère nourricière, venant désormais quotidiennement quémander caresses et têtes de poissons.

Et puisque nous parlons poisson, intéressons-nous de plus près à la gastronomie locale. Eh oui, car qui dit plus de van, dit retour dans les restaurants (même si pour le coup nous sommes ici bien loin des prix asiatiques). Globalement, le Chili l'a emporté sur la Polynésie. L'un des plats de base est par exemple l'*empanada*, une sorte de chausson fourré avec à peu près ce que l'on veut, un régal à manger sur le pouce. Plus élaboré, le *ceviche*, plus ou moins un steak tartare de thon, excellent quand c'est bien fait, sinon légèrement écœurant (comme le tartare en fait). Et puis tout un tas de trucs à la plancha, des burgers (avec un steak de 500g, pas la minuscule semelle habituellement servie en fast-food), des sandwiches (comme des burgers en fait, mais avec du thon ou du poulet, ne vous attendez pas à une baguette)... Le tout en quantité déraisonnable, accompagné d'une sauce verte pimentée, et si possible avec un maximum d'huile... Bon, je ne sais pas si toute l'Amérique du Sud sera comme ça, mais il va falloir enchaîner les kilomètres de randonnée si l'on ne veut pas prendre 10 kilos ! Et en même temps, c'est bon, très bon, malheureusement trop bon. Côté

boisson, de la bière bien sûr, de la blonde classique comme chaque pays se doit d'en brasser, et puis le retour des jus frais, madre de dios ça m'avait manqué depuis quelques mois ! Optionnel : libre à vous de passer de l'autre côté du comptoir et de jouer pour quelques heures à l'apprentie-cuisinière-serveuse, ça fait plaisir et ça permet de manger à l'œil !

Sinon à part jouer au volcanologue et se bâfrer, qu'est-ce qu'on peut faire de beau sur cette île ? On peut par exemple faire ce que nous n'aurons pas fait : du chwal, alternative sympathique mais odorante aux véhicules motorisés, ou bien de la plongée (snorkeling pour les petits joueurs), il paraît qu'un site est pas trop mal. Pour ceux qui s'ennuieraient vraiment trop on peut même faire du paintball, intérêt limité (ici tout du moins). Quant à nous, nous avons trouvé du temps pour : se prélasser à la plage (pas grand-chose à se mettre sous la dent à Hanga Roa, mais de l'autre côté de l'île les amis, on trouve notamment la plage d'Anakena, dans le top 10 mondial, farpaiement) ; explorer des grottes à l'aide d'une lampe torche défaillante, en quête d'antiques traces de civilisation ; parcourir l'île en quad, bruyant mais plutôt fun, sauf quand vient l'heure d'échanger les places ; parcourir l'île en vélo, à réserver aux acharnés de la transpiration, car l'île est très très loin d'être plate ; créer des colliers de fleurs ou de coquillages, à réserver aux acharnées pour qui la patience n'est pas un vain mot ; parcourir inlassablement les dizaines de boutiques de souvenirs, là encore à réserver aux acharnées qui trouve un intérêt à voir des mini-*Moai* en résine déclinés sous 50 formes différentes ; assister à un très chouette spectacle de danses polynésiennes, primal et envoûtant, en bonus la portion de tissu qui recouvre hommes et femmes est assez symbolique ; visiter LE musée de l'île, pour se faire une petite base historique ; s'adonner à une séance de contemplation intensive devant les impressionnantes déferlantes du Pacifique, puis oublier progressivement l'inéluctable défilement du temps ; et si vraiment vous ne savez plus quoi faire, il vous reste toujours la possibilité d'aller rendre visite à quelques *Moai*...



Les Moaï, on veut voir les Moaï ! Ouaaaaais !

Il est désormais temps de parler un peu de ce qui fait l'exclusivité de l'Île de Pâques, les *Moaï*. Par où commencer ? De nombreux mystères entourent toujours ces géants de pierre. Alors débutons avec quelques certitudes. Près de 900 statues ont été sculptées (certaines encore à l'état d'ébauche), principalement depuis la carrière de tuf de Rano Raraku. Elles représentent en règle générale des chefs de tribus décédés (vous pensez bien que le gueux moyen n'y avait pas droit). Un tiers des statues seulement (288 pour les amateurs de précision) ont été acheminées et dressées sur des *Ahu*, des plateformes cérémonielles en pierres typiquement polynésiennes (les plateformes, pas les pierres). Toutes les statues ainsi érigées tournent le dos à la mer (sauf celles de l'*Ahu Akivi*, faut bien qu'il y ait des exceptions...), sont souvent coiffées d'un *Pukao*, un double cylindre de tuf rouge extrait de la carrière de Puna Pau (à l'autre bout de l'île, pourquoi se faciliter la vie...), et possèdent deux yeux de coraux blancs (avec iris rouge « j'ai-pris-le-flash-dans-la-tronche »). On sait que les *Moaï* étaient mis en place en les relevant degré par degré et en les calant au fur et à mesure avec des pierres, jusqu'à la verticale. Et on sait aussi que leur édification avait été stoppée plus d'un siècle avant la « découverte » de l'île par les Européens. Ceux-ci ont amené avec eux la religion (la vraie, l'unique bien sûr), les maladies (bah oui mais z'avez qu'à être plus résistants aussi !) et l'esclavage (z'allez apprendre ce que c'est qu'le travail dans les mines, bande de feignasses !). Moins d'un siècle plus tard, la population avait été divisée par 30 et le savoir ancestral irrémédiablement perdu. Mais c'est parfait, comme ça l'île garde tout son mystère et fascine les touristes de la Terre entière...

Voici donc les points sur lesquels les théories abondent. Le transport des *Moaï* tout d'abord, les plus costauds atteignant les 80 tonnes pour 10 mètres de haut (ils étaient même en train d'en sculpter un de 20 mètres, des grands malades !), autant vous dire que ce n'était pas une partie de plaisir. Idem pour les *Pukao*, certains approchant tout de même les 12 tonnes (pourquoi se faciliter la vie j'veus ai dit...). Bon ces derniers étant circulaires, on peut donc supposer logiquement qu'ils ont été roulés, mais parfois la logique ne s'invite pas dans l'Histoire. Quant aux géants, l'une des dernières théories en vogue, s'appuyant sur

le mythe des « statues qui marchent », montre qu'il est possible, à l'aide de cordes et d'une motivation sans failles, de faire avancer le *Moai* en le basculant alternativement de droite à gauche... Mouais... Un coup de main extraterrestre est tout autant plausible. La signification profonde de tout ça est là aussi passée aux oubliettes : oui, les *Moai* représentent des ancêtres, mais pourquoi cette course au gigantisme ? Étaient-ils vénérés ? Et que représentent vraiment les *Pukao* ? Une théorie récente envisagerait la visite d'Incas sur l'île, meilleurs navigateurs que ce que l'on a longtemps cru, ce qui expliquerait la forme du visage des *Moai*, plus proche du visage Inca que Polynésien, le *Pukao* représentant alors une coiffe portée par les haut-dignitaires Incas. Certains éléments architecturaux tendent à corroborer cette théorie... Que penser aussi des *Rongo-Rongo*, ces rares tablettes recouvertes de centaines de signes ? Une seule personne par génération était responsable du savoir contenu dans ces tablettes, et elle a disparu dans les mines péruviennes sans pouvoir former un apprenti... Pas de Champollion en vue. Et enfin que s'est-il exactement passé sur cette petite île dans les deux siècles précédant l'arrivée ~~des envahisseurs~~ ~~barbares~~ de la civilisation, quelle succession de catastrophes a engendré une prolifération du nombre de *Moai* sculptés, la cessation de toute activité du jour au lendemain, et la destruction de l'ensemble des *Ahu* de l'île lors de terribles guerres fratricides ? Bon courage messieurs-mesdames les archéologues, vous avez encore du boulot...

Mais la fin des *Moai* n'a pas pour autant entraîné la fin des bizarreries. Le encore-plus-dingue-si-c'est-possible culte de l'Homme-Oiseau a suivi. Pour faire simple, prêtres et chefs de tribus se rendaient annuellement au village mystique d'Orongo, au sommet du volcan Rano Kau. Après diverses onctions et bénédictions, les chefs nageaient jusqu'à un petit îlot non loin, Motu Nui, où ils attendaient qu'une hirondelle de mer daigne pondre. Bastons, traîtrises diverses, le but était d'être le premier à ramener un œuf (intact j'imagine, l'omelette ne compte pas) aux prêtres, qui transformaient alors l'heureux détenteur en Homme-Oiseau pour l'année à venir, avatar terrestre du dieu Make-Make. Et là on se dit que c'était gavage, chair et chère à gogo ! Euh en fait non, il devait se raser intégralement, et devait vivre reclus dans une grotte avec un seul assistant, sans avoir le droit de se nourrir ou de se laver lui-même... Pas cool d'être un Dieu ! La dernière compétition eut lieu en 1878, les évangélistes ayant fait découvrir aux habitants un tout nouveau Dieu...

Bon j'arrête ici la leçon d'histoire, passons un peu au tourisme proprement dit. L'ensemble des *Ahu* a été profané au XVIIIème siècle et les statues ont été renversées, perdant leur coiffe et se rompant parfois le cou dans la chute. La plupart demeurent ainsi. Et de ces sites se dégage une incroyable tristesse, la sensation d'avoir devant les yeux un instantané de la vie et de la mort d'une civilisation, poignant. Mais d'autres sites ont été restaurés, les *Moai* redressés, parfois recoiffés, et l'incroyable puissance qui se dégage de ces impassibles visages de pierre est revenue ! Le plus imposant : l'*Ahu Tongariki*, à voir au lever du soleil, lorsque les premières lueurs de l'aube viennent dévoiler 15 géants parfaitement alignés. L'*Ahu Tahai*, idéalement placé non loin d'*Hanga Roa*, offre lui son meilleur profil au crépuscule. Et impossible bien sûr de faire l'impasse sur l'*Ahu Anakena*, sur la plage du même nom, ou comment mêler archéologie et farniente. Mais le lieu le plus magique est sans doute la carrière de *Rano Raraku*, où vous déambulerez en compagnie de dizaines de *Moai* à moitié enterrés ou encore prisonniers de la roche, stupéfiant (pour notre part, en tant que premiers visiteurs de la journée, nous étions aussi en compagnie d'une petite troupe de chiens, qui voyaient là l'occasion de faire leur balade-vidange matinale). L'autre carrière, celle des *Pukao*, vaut aussi un petit détour. Et n'oubliez pas bien sûr le village cérémoniel d'*Orongo*, au bord du spectaculaire cratère du *Rano Kau*, où vous pourrez vous régaler d'une bonne dose d'architecture traditionnelle et d'une quantité non négligeable de pétroglyphes en tout genre, du moins si ceux-ci n'ont pas complètement disparus, vent, pluie et atouchements humains ne sont pas les meilleurs amis des gravures sur pierre. Mais ce qu'il faut surtout retenir, c'est que les mots ne sont pas vraiment efficaces pour décrire l'ambiance si particulière qui règne ici, entre douceur polynésienne, chaleur latine, et fantômes du passé.



TDM Season 9 : la pause s'impose à l'ombre des cocotiers

Aaaaah, une sédentarisation de deux semaines complètes, la plus longue depuis 8 mois, et pas n'importe où s'il-vous-plaît, sur l'Île de Pâques, mythe parmi les lieux mythiques. Mais sédentarisation ne veut pas pour autant dire inactivité : chacun trouvera ici de quoi étancher sa soif d'exotisme et de dépaysement, au rythme polynésien s'entend. Votre dévoué serviteur s'échinera à explorer la moindre anfractuosité

rocheuse de l'île sous un soleil de plomb, à la recherche du *Moai* oublié (peine perdue, ils sont bel et bien tous recensés...), tandis que sa dulcinée tentera d'apprendre tous les secrets de l'artisanat local, de l'empañada au ceviche, du collier de fleurs à son collègue en coquillages. Et quel que soit l'objectif recherché, personne ne pourra rester complètement indifférent sous le regard incisif des géants de pierre, gardiens séculaires de cette terre du bout du Monde. Bien sûr l'île est chilienne, mais autant comparer la Corse et la Normandie (comment ça les deux sont françaises ?), aussi mérite-t-elle amplement son petit bilan personnel !

Population : 5. En règle générale, pour peu que l'on offre son plus beau sourire, le Pascuan, qui a mixé pour le meilleur culture latine et polynésienne, passe aisément sur notre statut de touriste et fait preuve en retour d'une incroyable gentillesse et générosité. Bon évidemment, un peu dur pour moi de revenir à une langue inconnue, même si l'Espagnol est quand même un chouia plus facile à apprendre que le Thaï...

Culture : 4,5. Je pense avoir à peu près tout dit sur la culture pascuane : fascination et mystère sont les maîtres mots ! Alors on pourra toujours déplorer toutes les zones d'ombres qui subsistent grâce à l'habituelle inconséquence de l'homme blanc, mais dans ce cas précis, je trouve que cela ne prète finalement pas tant à conséquence, et que l'abondance de théories permet à chacun de laisser vagabonder son imagination !

Nature : 3,5. On s'attend à tomber sur une île stérile et désolée. On tombe effectivement sur une île stérile et désolée. Mais avec ses côtes déchiquetées parsemées d'*Ahu* en ruine, ses douces collines verdoyantes parcourues de chevaux sauvages, et ses quelques plages magnifiques bordées de cocotiers, le tableau d'ensemble est quand même plutôt agréable à l'œil... Manque juste un petit peu d'ombre en fait.

Nourriture : 3. Pas une incroyable culture gustative ici, la plupart des restaurants proposent une nourriture internationale adaptée à leurs visiteurs. Enfin ça nous change quand même agréablement des 4 mois en van à manger des nouilles... Mention spéciale pour le thon, plus frais tu meurs, à déguster grillé ou en ceviche !

Argent : 1. Aoutch, il faut bien que le bât blesse quelque part... De loin le pays le plus onéreux, même si a priori ses voisins polynésiens font

encore plus mal. 35 euros la chambre la moins chère de l'île (où l'on se précipite...), 7 euros le sandwich, on se retrouve finalement ici avec des prix européens, le standing en moins. Après évidemment, quand on sait que l'île est approvisionnée uniquement grâce à un cargo qui met plus d'une semaine depuis Santiago, on comprend mieux les choses...

Bien-être : 4. Aaah, une Estrella bien fraîche à la main, les pieds dans l'eau limpide, un Moaï voisin accroche votre regard. Au bout de quelques jours, vous avez l'impression de connaître la moitié de la population de l'île. Le temps n'a plus vraiment cours... On se dit alors que l'on pourrait facilement poser ici ses bagages pour de bon. Malheureusement, vous finissez par vous rendre compte que vous êtes bel et bien sur une île, aux contours loin d'être infinis (sauf mathématiquement parlant, mais passons). Et que l'eau vous entoure sur des milliers de kilomètres... Un vague sentiment d'ennui commence alors à surgir !

Global : 21 / 30. Une note honorable pour ce tout petit bout de terre qui a tant à offrir sur ses 166 kilomètres carrés, la générosité est présente aussi bien dans son patrimoine que dans le cœur de ses quelques milliers d'habitants. Quinze jours ne sont ici pas de trop pour apprécier pleinement cette richesse, loin des touristes pressés qui se contentent d'enchaîner les visites sur 48 heures. Et c'est un peu le cœur serré que nous reprenons le chemin de l'aéroport, le cou chargé de colliers multicolores, mais sereins et prêts à repartir pour de nouvelles aventures, à nous l'Amérique !

Chili

27/11 – 12/12 // 26/12 – 11/01





Taaa-taaa-taaa toum-tataaa toum-tataaa (Marche de l'Empereur)

Et après un agréable intermède insulaire, nous voilà donc partis pour la traversée de notre troisième et dernier continent, l'Amérique du Sud. Un vol de Rapa Nui à Santiago, un autre de Santiago à Punta Arenas, et nous sommes livrés à nous-même pour les 15 prochaines semaines, le vol suivant sera celui du retour... Trois mois et demi pour parcourir près de 5000 kilomètres du Sud au Nord et traverser 4 pays, le programme s'annonce encore particulièrement alléchant !

Punta Arenas

Punta Arenas est la ville la plus australe du continent sud-américain. Keuâaa ? Ce n'est pas Ushuia-ia ? Bah non perdu, Ushuaia est située sur la Terre de Feu, une île donc. Et si l'on va par-là, c'est même Puerto Williams qui remporte la « palme du Sud », petite bourgade sur l'île Navarino... Bref, nous sommes à Punta Arenas, sur les berges du détroit de Magellan, dans la région chilienne de Magellan. Le musée du coin : la colonie de manchots de Magellan sur l'île de Magellan (au milieu du détroit de Magellan donc). Oui, on dirait bien qu'il y a une star locale ! Tout ça parce que ce brave homme a fait le premier tour du Monde (enfin en compagnie de 200 autres membres d'équipage, ne l'oublions pas...). Commençons par retrouver les bonnes habitudes, trouver une petite auberge et aller repérer les environs. Deux maîtres-mots ici : vent et quadrillage. 53° Sud de latitude, il n'y a strictement rien d'autre sur le globe d'aussi « bas » (la Nouvelle-Zélande ne descend guère à plus de 45°S...), à part bien sûr l'Antarctique. Les vents ne trouvent donc pas beaucoup d'obstacles naturels pour les empêcher de s'en donner à cœur joie. Et croyez-moi, ils se régalent. Les petits vieux parlent avec nostalgie d'un jour de septembre 53 où les manches à air se sont affaissées. Les jeunes n'en croient rien bien sûr. Quant au quadrillage, cela semblait être une évidence : quand on construit de toute pièce une ville sur un terrain relativement plat au beau milieu de milliers de km² de landes désertiques, bizarrement personne ne propose un labyrinthe de ruelles tortueuses, mais bien plutôt un magnifique ensemble de parallèles et de perpendiculaires à intervalles parfaitement réguliers. Et dans chaque rue, un bloc (entre deux

perpendiculaires) se voit attribuer les numéros de X01 à X99. Facile. L'heureuse poste locale a dressé une petite statue en l'honneur de l'architecte.

Et sinon, à part des mouvements d'air et des rues bien droites, la ville comporte quelques musées (pas visités), une chouette petite cathédrale, quelques imposantes demeures bourgeoises de la grande époque (avant que ce chenapan de canal de Panama ne vole la vedette, Punta Arenas était une escale obligatoire entre l'Atlantique et le Pacifique), une zone commerciale duty free, et surtout un splendide cimetière, l'attraction number one. Vous haussez les sourcils ? Serais-je soudain vêtu de noir et adepte de Marilyn (Manson évidemment) ? Nenni les amis, il s'agit vraiment d'un chouette cimetière, rempli de gigantesques caveaux ornementés des riches familles de pionniers venus de toute l'Europe, Croates en tête. Bon, à part ça pas vraiment de raison de s'attarder dans le coin, sauf quand on se réveille un matin avec le dos complètement bloqué et que notre charmante mais stricte infirmière personnelle nous impose le repos forcé, dur ! Une fois les vertèbres remises à leur place attirée, il est temps de partir jeter un œil à la...

Isla Magdalena

Imaginez quelques kilomètres carrés de lande battue par les vents, à mi-chemin entre le continent et la Terre de Feu, au beau milieu du détroit de Magellan. Deux heures de ferry depuis Punta Arenas sont nécessaires pour accoster au minuscule ponton, seule construction de l'île à l'exception d'un imposant phare en son centre. Mais alors que notre navire s'approche, nous pouvons constater que le gris-vert de la lande est constellé de milliers de petites taches noires et blanches, et que ces dernières bougent. Puis arrive l'odeur, puissante, envahissante, presque solide. Notre odorat a tôt fait de se faire oublier. Et enfin nous les voyons, ces si sympathiques oiseaux au déhanchement caractéristique, des manchots de Magellan à perte de vue ! Le débarquement est attendu avec l'impatience d'un enfant au matin de Noël. Si en Australie ou en Nouvelle-Zélande les consignes d'observation des manchots pygmées étaient très strictes, personne à moins de 100 mètres (et de toute façon on n'en a jamais vu qu'un...), ici la foule ne semble pas déranger la colonie, qui vaque tranquillement à ses occupations, à savoir pêcher, couver, nourrir sa progéniture, creuser des terriers, pousser des cris étranges, se battre, déambuler sans but apparent, et donner des coups de bec aux appareils photos trop inquisiteurs. L'île est littéralement recouverte de nids, une vraie

fondrière, à l'exception d'un sentier qui serpente jusqu'au phare, ce qui nous permet d'observer au plus près les mœurs de ces oiseaux endimanchés, qui semblent parfaitement indifférents au déambulement de ces bipèdes géants. Le moment est vraiment magique, et les yeux de la plupart des touristes brillent d'émotion contenue (à l'exception de 2-3 photographes amateurs suréquipés qui débarquent ici avec un matériel digne du National Geographic...). On a beau traîner des pieds, nous finissons par remonter sur le ferry, après un dernier adieu aux manchots (qui ne nous le rendent pas bien évidemment). Nous avons même droit à une dernière surprise alors que nous approchons de notre terminus : un spectaculaire coucher de soleil comme seul l'été austral peut en offrir, colorant les eaux du détroit de mille feux. Il est désormais temps d'entamer notre lente remontée vers le Nord !

Puerto Natales

Cela faisait quelques mois que nous avions abandonné les bus au profit du van, et nous n'étions pas spécialement pressés de remonter dedans. Mais les bus sud-américains n'ont en commun que le nom avec leurs collègues asiatiques : nous pouvons nous abandonner avec délice dans les moelleux fauteuils tandis que les kilomètres défilent à vive allure ! Bon évidemment, les tarifs sont tout aussi différents... Il nous faut à peine trois heures pour rejoindre Puerto Natales, à 250 kilomètres au Nord-Ouest de Punta Arenas, seule autre localité d'importance de la Patagonie chilienne, en suivant la Ruta Fin del Mundo, un nom plutôt approprié. Ce qui n'était qu'un petit village de pêcheurs il y a trente ans est devenu une importante station touristique, capitale du Gore-Tex et point de départ pour les expéditions en direction du Parque Nacional Torres del Paine. Je sens qu'on va bien rigoler !



I'm trek-king in the rain, just trek-king in the rain...

Après avoir fait appel à toutes mes capacités de négociateur, j'ai fini par convaincre ma partenaire de partir explorer en ma compagnie le Parque Nacional Torres del Paine, peut-être le plus beau parc d'Amérique du Sud, et d'entreprendre sur 5 jours le fameux W, armés d'une tente, de chauds duvets et d'une quantité non négligeable de nourriture, sans doute l'élément clé de la négociation. Récit.

Jour 1 – Puerto Natales → Portería Laguna Amarga → Campamento Las Torres (→ Mirador Las Torres → Campamento Las Torres)

7h30, nous voici donc partis de Puerto Natales, ployant sous le poids d'un imposant sac à dos (Aurélié n'a pour sa part qu'un petit sac, autre argument d'importance...). Le matériel de camping a été loué la veille, et semble de bonne qualité, même si légèrement odorant... Nous ne sommes pas les seuls à envisager l'aventure, et le bus est déjà plein à notre arrivée, nous devons nous contenter d'un minibus nettement moins véloce. M'enfin nous avons le temps, l'avantage de l'été austral étant que l'on peut globalement randonner à la lumière du jour de 4h à plus de 22h, même si il faut être un grand malade pour trekker 18 heures d'affilée... En route nous croisons plusieurs groupes de nandus (espèces d'autruches), de guanacos (lamas sauvages) et même un renard gris solitaire. Le tout bien sûr au sein de sublimes paysages désertiques de fin du Monde... Et soudain à l'horizon apparaît la somptueuse Cordillera Paine, s'élevant à plus de 3000 mètres du niveau de la mer (où globalement nous sommes). Le parc n'est plus très loin... Vers 10 heures le bus finit par s'arrêter à la Laguna Amarga, "poste frontière" où nous devons nous acquitter de nos droits d'entrée (qui picotent un peu, et en liquide siouplait). Nous visionnons dans la foulée un petit film qui nous explique tous les tourments qui nous attendent dans les prisons chiliennes si nous avons le malheur d'allumer un feu (il faut dire aussi qu'un tiers du parc environ a brûlé en 2011 parce qu'un crétin avait un peu froid...). Allez, il est temps de s'y mettre : une petite mise en jambe de 7 kilomètres nous conduit au Campamento Las Torres, ce qui nous permet de croiser la route de quelques sympathiques guanacos et d'éviter de payer une navette supplémentaire. Le ciel, d'un beau bleu depuis la veille, est en train de virer au gris. Il paraît que l'on peut avoir les quatre saisons dans une même journée. La faute sans doute au vent précédemment évoqué qui souffle ici plus fort que jamais. Arrimons la tente en conséquence ! La journée se termine là pour Aurélié, il faut bien commencer en douceur. Pour ma part, il est temps de s'attaquer à des choses un peu plus sérieuses : 20 kilomètres A/R et 900 mètres de dénivelé positif pour rejoindre le pied des Torres, les fameuses trois tours de granit, emblèmes du parc. Bien agréable d'avoir laissé le gros sac au camping! Une première grimpelette permet d'atteindre une superbe vallée encaissée, dont j'escalade ensuite un flanc pour tomber nez à nez avec les tours susmentionnées, près de 2000 mètres de parois verticales se dressent au bord d'un petit lac glaciaire, les mots ont tendance à

manquer. Aucune photo ne pourra jamais rendre la majesté de l'endroit (ce qui ne m'empêche quand même pas de mitrailler). Gran-diose ! Bon par contre on se gèle un peu les miches, d'autant plus que la neige s'invite à la fête (les 4 saisons j'vous dis), il est temps de rentrer prendre un dîner bien mérité et une douche chaude plus que bienvenue. Dans la tente, le sol est dur, mais la douce fatigue de l'effort accompli évite de compter les moutons trop longtemps.

Jour 2 – Campamento Las Torres → Campamento Los Cuernos

La nuit n'aura finalement pas été spécialement reposante, car pluie et vent se sont chantés la sérénade toute la nuit. Mais au matin, le soleil vient nous inonder de ses feux ! C'est une petite journée qui nous attend aujourd'hui, seulement 12 kilomètres jusqu'au prochain refuge. Nous prenons donc tout notre temps pour petit-déjeuner et plier les affaires ! Le chemin est très plaisant, le long du Lago Nordernskjöld (ne me demandez pas de le prononcer, ça ne fait pas vraiment espagnol...), mais particulièrement accidenté, et finalement les 12 kilomètres ne se plient pas en deux coups de cuillère à pot... D'autant plus que le vent se veut encore plus acharné que la veille, et manque de nous faire tomber à certains endroits ! Le Campamento Los Cuernos semble d'ailleurs être implanté à l'un de ces endroits, allez savoir pourquoi (bon peut-être parce que le cadre est juste incroyable), et monter la tente est une gageure. Il ne faut pourtant pas traîner, car la pluie vient à nouveau s'incruster dans la fête en fin d'après-midi, et se transforme même parfois en grêle, épique ! C'est finalement une véritable tempête qui vient s'abattre toute la nuit sur le refuge, brisant un carreau, déchiquetant les tentes les moins solides. La nôtre, telle le roseau, plie mais ne rompt pas, brave petite !

Jour 3 – Campamento Los Cuernos (→ Valle Francés) → Campamento Paine Grande

Contrairement à la veille, pas de bonne surprise au réveil : la pluie continue de tomber dru (le vent s'est quand même un peu calmé, tout va bien). On attend un peu, le ciel semble envisager un possible dégagement éventuel... Ah non en fait, fausse alerte. Bon bah il va bien falloir y aller alors : on remballa la tente trempée, on sort le protège-sac (ou alors dans le cas du petit sac d'Aurélié on utilise la technique éprouvée du sac poubelle intérieur) et on enfle le coupe-vent étanche (mais seulement jusqu'à un certain point). Allez, haut les cœurs, la pluie n'attaque pas notre moral et ne diminue en rien l'incroyable splendeur

du parc ! Une petite grimpette de 5 kilomètres nous conduit à l'entrée de la Valle Francés, où j'abandonne ma partenaire trempée pour une courte ascension, trekkeur solitaire face aux éléments déchaînés. Malheureusement seul le premier mirador est accessible, les conditions devenant trop cataclysmiques plus avant (et elles le sont déjà pas mal lorsque je fais demi-tour). Pour certains, cette vallée est la plus somptueuse du parc, formant une espèce de cirque naturel au milieu des sommets environnants. Mais bon évidemment aujourd'hui, pas un sommet à l'horizon ! Je me console quand même avec une belle vue plongeante sur l'imposant Glaciar del Francés juste en contrebas, avant de redescendre rejoindre ma mie, plus frigorifiée que jamais. Un sandwich humide avalé à la hâte, puis nous voilà repartis pour encore 8 kilomètres jusqu'au Campamento Paine Grande, durant lesquels la pluie battante cède progressivement la place à une bruine pénétrante. Prévision météo du lendemain : la même, mais en pire. Bon, devra-t-on s'accorder une journée de repos forcé ? Enfin ce soir nous sommes plus ou moins à l'abri du vent, peut-être pourrons-nous passer une nuit au sec !

Jour 4 – Campamento Paine Grande → Mirador Grey → Campamento Paine Grande

Mon dieu que j'aime la météo quand elle se trompe ! Après une nouvelle nuit particulièrement pluvieuse, le temps ce matin est bien évidemment splendide, et nous constatons que l'imposant Cerro Paine Grande et les étranges Cuernos dominant le camping de toute leur incroyable présence. Allez, il est grand temps d'attaquer le dernier tronçon du W, 23 kilomètres A/R, une véritable épreuve pour la moitié de notre équipage ! Fort heureusement le trajet se fait à vide, puisque nous retournons dormir à Paine Grande, toujours ça de pris. Nous grimpons tranquillement au fond d'un vallon, qui nous cache bientôt la vue des sommets enneigés environnants. Quelques énormes lièvres viennent s'égarer sur le sentier avant de repartir ventre à terre à la vue des titanesques prédateurs que nous sommes. Et soudain, un col s'ouvre devant nous, dévoilant les magnifiques eaux turquoise du Lago Grey, avec au loin l'impressionnante masse blanche du Glaciar Grey qui l'alimente. Il nous faudra encore un couple d'heures et une petite escalade de rochers en règle pour parvenir au bout du bout, juste en face du monstre de glace, et entourés de petits icebergs nés de l'inexorable poussée perpétuelle de Monsieur Grey (même si globalement, à l'instar de milliers d'autres glaciers du Monde, ce dernier est en régression, dévoilant chaque jour un peu plus une île en son sein). Alors certes nous

sommes quand même un peu éloignés du front, mais le spectacle reste particulièrement grandiose, entourés que nous sommes de multiples sommets acérés. Clou du spectacle, un condor, seigneur incontesté des Andes, vient planer paresseusement au-dessus de nos têtes. Pourvu qu'il ne nous confonde pas avec un lièvre... Le retour n'est plus ensuite qu'une formalité, même si la fatigue commence à faire grincer certaines cuisses. Le leitmotiv : la bamboche à venir, car ce soir, fini la soupe et les nouilles déshydratées, nous dînons au refuge ! Et exceptionnellement, il semblerait en prime que la pluie nous dispense de son habituelle virée nocturne. Une bien belle journée !

Jour 5 – Campamento Paine Grande → Administracion → Puerto Natales

De Paine Grande, deux choix s'offraient à nous : l'option feignasse, prendre un bateau depuis le camp pour traverser un lac et récupérer la navette de Puerto Natales (le tout à un prix scandaleusement élevé, que voulez-vous, la fainéantise se paye...) ; ou l'option jusqu'au-boutiste, rejoindre le départ de la navette à l'Administracion, 17 kilomètres (relativement plats) plus loin ! Eh bien croyez-le ou non, nous n'avons pas fait nos petits slips. Bon, il a fallu remballer la tente en quatrième vitesse, car si l'eau a manqué son habituel rendez-vous nocturne, elle s'est copieusement rattrapée sur le matin. Et c'est donc sous un véritable déluge que nous entamons notre dernière étape, seuls au monde (faut dire qu'il n'est que 6 heures du matin...). Après quelques kilomètres de douche intensive, la motivation semble commencer à faire défaut, mais non, il faut tenir bon, gueuler un peu pour remonter le moral des troupes, et avancer, coûte que coûte ! Nous finirons même par apercevoir le soleil sur la fin, délicieux cadeau d'adieu. L'Administracion est en vue, il ne nous reste plus qu'à poireauter un peu (oui car sous la pluie on a tendance à se bouger un poil plus rapidement les fesses...) en attendant notre bus. La traversée du parc s'effectue dans l'autre sens, nous croisons gentiment ceux qui ont pris l'option feignasse au moment de les récupérer, nous recroisons les bandes de guanacos en maraude, et voilà, la montagne cède la place à l'infinie plaine patagonne, et nous retrouvons avec plaisir le sympathique village de Puerto Natales, en salivant d'avance à l'énorme steak qui nous attend, une récompense à mon sens amplement méritée !

PS : nous en avons provisoirement terminé avec le Chili, cap sur l'Argentine voisine. Mais nous y reviendrons dans une quinzaine pour encore de nombreuses aventures !

P-PS : et un Joyeux Noël à tous ! Nous le fêtons à San Carlos de Bariloche, capitale de la Suisse-Argentine, au milieu des montagnes enneigées, des chalets et des Saint-Bernard ! Festoyez bien honorés lecteurs !



Hisse et ho, Santiago (oui, j'ai déjà fait la blague, mais j'l'aime ben, alors j'ai l'droit) !

Bariloche (Argentine) → Puerto Varas (Chili)

A vol d'oiseau, ça ne paye pas de mine : à peine 150 kilomètres séparent les deux villes... Evidemment par la route, c'est une toute autre histoire, deux frontières viennent s'interposer, une humaine et une naturelle. Cette dernière est bien sûr la Cordillère des Andes, l'épine dorsale du continent, qui à cette latitude demeure encore très raisonnable : des sommets qui ne dépassent guère les 3000, et des cols à 2000, facile, les Pyrénées en somme. Bon sauf que les routes y sont nettement plus rares, impossible de traverser plein Ouest, ce serait trop simple. Quant à la frontière humaine, la ligne pointillée argentine-chilienne, elle est un poil plus pénible à franchir dans ce sens, les Chiliens n'appréciant visiblement pas à sa juste valeur l'arrivée massive de drogues, contrefaçons et divers fruits secs, allez savoir pourquoi... Notre bus subira donc une fouille en règle, gentils toutous à l'appui, avant d'être autorisé à redescendre le versant Ouest des Andes. Et d'ailleurs quels changements observés sur ce versant ! Bariloche était certes une oasis de verdure après les milliers de kilomètres de steppe patagonne, mais les Andes retenaient quand même l'essentiel des précipitations... Quelle surprise donc de retrouver ici fougères et bocages, de beaux petits champs où paissent paisiblement Marguerite et ses amies. Après la Suisse argentine, voici la Normandie chilienne ! Ah non tiens, le cône parfait d'un volcan enneigé se détache au loin, je n'ai pas souvenir de ça du côté de Caen...

Puerto Varas

Nous retrouvons pour quelques jours un climat tempéré, en plein été austral, et c'est plutôt agréable. Puerto Varas, comme la plupart des villages de la région, a été fondé au milieu du XIXème par des colons

allemands, encouragés par le gouvernement chilien qui souhaitait rapidement s'implanter dans le coin après avoir fini par mettre une trempe aux Mapuches, les autochtones qui résistaient encore et toujours à l'envahisseur (sans doute grâce à de la potion magique). C'était d'ailleurs le dernier peuple du continent à tenir bon, les militaires en ont fait une affaire personnelle, nan mais pour qui ils se prennent ces sauvages pour refuser ainsi les bienfaits de l'acclimatisme la civilisation ! Nous sommes ici au bord du lac Llanquihue, de l'autre côté duquel deux splendides volcans déploient tous leurs charmes, le Calbuco et surtout l'Osorno. Du moins quand le ciel y met du sien. Car si le soleil est bien de la partie le premier jour, me permettant une très agréable balade dans la ville, en quête des admirables maisons art-déco qui émaillent le centre, à l'ombre des célèbres toits rouges de l'église du Sacré-Cœur (inspirée de l'église allemande de Marienkirche en Forêt-Noire), la suite du programme sera nettement moins alléchante : deux jours de pluie me cloueront à l'auberge, à ruminer cette profonde injustice que le ciel me fait subir... Mais euh, je voulais aller voir les volcans ! Bah oui mais non. Cap au Nord matelot !

Puerto Varas → Santiago

Les bus sud-américains, à l'instar des trains ou des avions, possèdent plusieurs classes : classique, semi-cama, cama, et même un mythique « Ejecutivo », encore jamais observé. Ces classes déterminent la largeur et surtout l'inclinaison du siège, garante d'un bon somme. Les bus de nuit sont en général étagés, avec en bas (où ça secoue moins) quelques sièges cama, et en haut les semi-cama (les sièges « classiques » n'existent en général que dans les bus de jour). Bon et bien sûr nos finances limités (et notre goût des choses simples) nous invitent fermement à nous contenter de nuits en semi-cama, la différence de prix entre les classes n'étant pas vraiment négligeable. Evidemment, la nuit n'est pas des plus agréables, mais on commence à être bien rôdé ! Enfin bref, tout ça pour dire que faute de place à l'étage, nous avons dû pressurer un peu le porte-monnaie afin de voyager en cama entre Puerto Varas et Santiago. Eh bien les amis, il faut bien avouer que ça fait plaisir ! Pas de champagne pour autant, mais un petit confort qui va nous permettre d'être quand même d'attaque pour notre seule et unique journée dans la capitale.

Santiago (de Chile)

Après les fourmilières asiatiques, habiles mélanges de temples antiques et de gratte-ciels ultramodernes, après les riches métropoles océaniques, vertes et décontractées, je n'avais pas spécialement une forte attirance pour les mégalofoles sud-américaines. Mais bon, après deux journées passées à l'aéroport de Santiago, depuis lequel on pouvait deviner les lointaines tours à l'ombre des montagnes géantes, cela n'aurait pas été très correct de passer purement et simplement outre la capitale chilienne. Et puis cela faisait une dernière petite étape au cœur de la civilisation avant le grand vide de l'Atacama. Bienvenue donc pour une petite virée de 12 heures à Santiago !

Débarquement à l'une des nombreuses gares routières, un p'tit coup de métro, et nous voilà dans le Barrio Bellas Artes, un sympathique quartier qui contient notamment le musée des Beaux-Arts (Bellas Artes, facile l'espagnol) et son homologue Contemporáneo, dans lesquels j'entraîne mon estimée partenaire, en échange de l'écumage ultérieur des boutiques de la ville, un deal est un deal. En attendant l'ouverture, j'en profite pour faire la grimpe du Cerro Santa Lucía voisin, colline verte au milieu du béton qui m'offre une vue splendide sur la ville et sa pollution : bah oui, Santiago étant au fond d'une cuvette entourée de hautes montagnes, il va sans dire que l'horizon est fortement restreint par une brume jaunâtre, d'autant plus en plein été. Après un bon déjeuner au milieu de la chaude ambiance du Mercado Central (le Marché Central, je vous l'ai dit, facile l'espagnol), direction les rues commerçantes qui mènent à la Plaza de Armas, fortement animées en ce 30 décembre : des dizaines de stands proposent le kit complet du parfait fêtard, à coup de feux d'artifices, masques, cotillons, et, plus étonnant, de divers sous-vêtements jaunes, la couleur du Nouvel-An chilien... De la place centrale, bordée de la grandiose Catedral Metropolitana néoclassique, nos pas nous emmènent au Palacio de La Moneda, l'Elysée local, énorme structure farouchement gardée par les gardes nationaux. Et la balade touche à sa fin, les plantes de pieds commencent à se faire douloureuses, un dernier détour pour aller s'empiffrer des 2^{ème} meilleures empañadas de la ville (classement officiel), et retour à la gare routière pour une deuxième nuit chaotique en bus, cette fois nous ne reviendrons pas de sitôt à Santiago !



Desert Party

Caldera

Lorsque j'ai ouvert les yeux ce matin-là, après une nuit plutôt inconfortable avachi dans un siège de bus, l'aube se levait à peine sur le désert d'Atacama. Je ne connais pas encore l'infini moutonnement des dunes dorées du Sahara. J'ai découvert il y a peu les vastes plaines rougeâtres du centre de l'Australie. Mais chaque désert possède son âme propre. Ici encore, le minéral est roi. La terre a la noblesse du visage d'une centenaire, tout n'est que crevasses déchiquetées, lits asséchés, maigre végétation éparse. La poussière cède la place au sable, qui la cède à la roche, qui à son tour devient poussière. Et soudain, le soleil dévoile le bord de son disque au sommet d'une dune, vient inonder de son or la vallée voisine tandis que l'ombre précieuse perd peu à peu du terrain. Plus tard, l'astre de vie sera devenu implacable, forçant hommes et bêtes à crier grâce sous l'assaut de ses feux, mais pour l'heure, il est source d'enchantements, et réchauffe nos cœurs engourdis de la fraîcheur nocturne.

L'Atacama occupe pratiquement tout le tiers Nord du Chili, de part et d'autre du tropique du Capricorne, coincé entre le Pacifique et la formidable barrière des Andes, dont les sommets culminent ici à plus de 6000 mètres. Et même si nous sommes dans l'une des régions les plus arides du Monde, elle attire bien des convoitises, et a été âprement disputée par le Pérou et la Bolivie. Car si le salpêtre a longtemps fait les beaux jours de l'Atacama, c'est aujourd'hui le cuivre qui enrichit indécentement les quelques compagnies minières qui se partagent le juteux marché : au niveau mondial, 40% du précieux métal est extrait ici.

Et nous voici à Caldera, une sympathique station balnéaire quelques 900 kilomètres au Nord de Santiago. Un petit bataillon de rues et d'arbres, et puis plus rien, il suffit de marcher 10 minutes pour que la civilisation n'apparaisse plus que comme un lointain souvenir, le désert reprend ses droits sur l'éphémère oasis. Nous sommes le 31 décembre, et il est temps de faire la fête ! Sitôt débarqués à l'auberge, on nous informe que l'on nous offre un dîner de réveillon. Soit. Que ce soit pour

des raisons commerciales (toute nouvelle auberge, il est important de se faire de bons commentaires sur Trip Advisor) ou purement altruistes, l'intention n'en est pas moins bonne. L'après-midi est donc consacrée au repos en prévision des réjouissances à venir. Puis chacun sort de sa chambre au moment de l'apéro, et commence à faire connaissance. Il y a là des français, des italiens, des brésiliens, et des chiliens bien-sûr. Difficile de savoir pour l'instant si le punch est alcoolisé tant il glisse tout seul dans le gosier, la suite prouvera qu'il l'était. Nous passons ensuite à table, où la mamma nous régale de divers plats locaux. Et à 11h, après distribution de divers articles festifs, loupes pailletés et perruques flamboyantes, nous nous retrouvons tous dans un minivan flambant neuf pour aller observer depuis un mirador privilégié le feu d'artifice qui s'annonce. Le décompte s'amorce, à zéro le ciel s'embrase au-dessus du port, les bouchons des bouteilles de « champagne » sautent. Feliz años a todos ! Et nous revoilà à l'auberge pour l'after. La suite est légèrement plus floue. Ma chère et tendre est partie rejoindre Morphée, quant à moi je me suis retrouvé dans une espèce de hangar faisant office de boîte de nuit, d'où j'ai soudain décidé qu'il était temps de tirer ma révérence pour la soirée. Le hic : le hangar susmentionné se trouvait au milieu du désert. Et à aucun moment il ne m'est venu à l'idée de prendre un taxi. J'ai donc commencé l'année en errant au milieu des dunes, me dirigeant cahin-caha vers les lointaines lumières de la ville. Amusant (certains diront plutôt inconscient). Inutile de préciser que le lendemain fut consacré pour ma part à engloutir des litres d'eau et limiter au maximum les gestes inutiles. Une bien chouette Saint-Sylvestre !

Nous ne comptons pas forcément nous éterniser plus que nécessaire à Caldera, mais ce sympathique village se veut enjôleur. Et puis le bus nous permettant de rejoindre notre prochaine étape est particulièrement surbooké en cette période de grandes vacances, l'étape durera donc finalement une semaine. Que nous mettrons à profit pour recharger les batteries, arpenter le désert (je suis d'ailleurs repassé de jour devant le fameux hangar, qui se trouvait bel et bien au milieu de nulle part...), se prélasser sur la magnifique plage voisine de Bahia Inglesa (une bande de sable blanc, quelques rochers photogéniques, et une eau turquoise limpide – à 15°C, et pleine d'énormes méduses multicolores, on crie au scandale, remboursez !), et observer l'incroyable spectacle naturel des lions de mer qui hantent les eaux portuaires, en pleine guerre de territoire contre les pélicans.

Lorsque nous serons finalement repus d'océan et d'immensité, lorsque nos visages pâles auront enfin brunis sous l'impitoyable soleil, lorsque nos yeux fragiles se seront habitués à la blanche lumière du désert, lorsque nos cœurs seront devenus poètes, alors nous nous enfoncerons plus avant dans ces terres inhospitalières, sur les traces des grandes civilisations perdues !



Un peu plus près des étoiles

San Pedro de Atacama

Toujours plus au Nord, nous nous enfonçons encore dans les profondeurs désertiques de l'Atacama pour rejoindre, après une nouvelle nuit de bus, le petit village-oasis touristique de San Pedro de Atacama, quelques dizaines de kilomètres au Nord du Capricorne. Nous sommes désormais à 2400 mètres d'altitude, dans la partie du désert nommée Salar d'Atacama, bien loin de l'océan que nous ne reverrons pas de sitôt. Inutile de vous dire qu'ici il fait chaud, très chaud, et sec, très sec. En soi, San Pedro est charmant : maisons en briques d'adobe, souvent blanchies à la chaux, étroites rues de terre battue, balayées de minuscules tornades de poussière (bon ça pour le coup ce n'est pas nécessairement charmant), tranquille plaza de armas délicieusement ombragée, et en toile de fond, les 6000 mètres du volcan Licancabur, étonnamment vierge de toute neige. Mais ce qui attire plus particulièrement les milliers de visiteurs du Monde entier qui viennent suffoquer ici, ce sont les possibilités d'excursions qu'offre la région, à commencer par la...

Valle de la Luna

A peine à une vingtaine de kilomètres du village s'étend la région de la Valle de la Luna, nommée ainsi à cause de ses paysages lunaires (sans blague, j'aime enfoncer les portes ouvertes), la chaleur et la pesanteur en plus. Nulle vie ici, ni végétale ni animale, à part des cohortes de touristes en tongs (et, selon Wikipédia, une espèce de lézard, pas rencontrée, à l'inverse des touristes malheureusement). Mais le minéral est au mieux de sa forme ! On commence par suivre les tortueux méandres d'un ruisseau depuis longtemps asséché, mais qui a

patiemment sculpté la roche, siècles après siècles, creusant un étroit canyon, plongeant parfois au sein même de la terre, nous obligeant à de reptiliennes contorsions. Un peu plus loin, nous gravissons une dune géante, d'où l'on peut en admirer une deuxième encore plus géante, elle vierge de toute trace, délicatement ciselée par le vent. D'ailleurs à quelques kilomètres de là d'autres dunes se prêtent au sandboarding, sur fond de bruyante ambiance sonore, pas testé (j'aurais préféré en fait du sandskiing, mais l'option n'était pas disponible ici). Toujours plus loin, la rencontre de l'eau et du vent crée d'étranges sculptures d'argile, ici trois « Marie » en prière, là un T-Rex gueule béante... Enfin, l'excursion ne saurait être complète sans un magnifique coucher de soleil : depuis un promontoire (surpeuplé, dommage), le désert déploie son vide 200 mètres plus bas, entrecoupé des tâches vertes des oasis, tandis que les hauts sommets séparant le Chili de la Bolivie se teintent progressivement de rouge. Un dernier éclat, et c'est déjà l'heure de rentrer au bercail, sous un incroyable camaïeu de couleurs chatoyantes. Demain le réveil va faire très mal.

El Tatio

Les yeux bien embrumés, nous nous trouvons une petite place dans le minivan qui doit nous conduire au champ de geysers d'El Tatio. Il est 4h30, heure particulièrement indécente s'il en est. Nous grimons ce matin à 4300 mètres, altitude tout aussi indécente que l'heure. La température extérieure est de -5°C, l'indécence n'a décidemment plus de limites. El Tatio n'est « que » le troisième champ de geysers au Monde par la taille, mais bel et bien le plus haut. Nous débarquons donc avec les premières lueurs du jour sur un vaste plateau étroitement gardé par plusieurs volcans, et parsemé de dizaines de colonnes de fumée. Notre guide nous dirige vers une première fumerolle, en nous expliquant qu'avec celle-ci nous n'avons rien à craindre, nous pouvons disparaître à l'intérieur de la brume sans risquer de mourir dans d'atroces souffrances. Bien. En ce qui concerne les autres, il ne garantit rien. Nous garderons donc prudemment nos distances. Car toutes ces blanches colonnes de vapeur cachent en réalité des geysers permanents, qui expulsent leurs jets d'eau bouillante jusqu'à parfois 7-8 mètres de haut (mais parfois à seulement 5 cm, mignon). On nous explique même qu'il y a quelques dizaines d'années, plusieurs jets atteignaient les 15 mètres, mais que suite à divers travaux de prospection de sociétés énergétiques souhaitant capter ces magnifiques sources de chaleur, le fragile équilibre qui régissait le champ depuis des milliers d'années avait été rompu. Fort heureusement depuis 2008 les locaux ont obtenu

gain de cause, et les tentatives infructueuses d'exploitation ont cessé, un peu tard... Enfin le spectacle est quand même bel et bien au rendez-vous, à cette altitude tout paraît plus net, plus lumineux (peut-être parce que notre cerveau est sous-alimenté en oxygène). Quand le soleil finit par émerger, faisant instantanément grimper le mercure, il est temps de prendre un copieux petit-déjeuner bien mérité, puis d'aller faire trempette non loin dans une piscine naturelle, au sein de la partie du champ connue sous le nom de « geysers de la mort ». Pourquoi ? Eh bien car à cet endroit le sol est fragile, et s'écroule parfois pour révéler une piscine cachée d'eau bouillante. Je vous laisse deviner le sort qui attend l'imprudent qui découvre involontairement une de ces baignoires... Bien réchauffés, nous entamons notre redescente sur San Pedro, mais cette fois en prenant notre temps. Si les paysages beaucoup plus bas sont complètement désertiques et vides de vie, ici il n'en est rien : vigognes, nandous, lamas et alpagas broutent paisiblement les buissons épineux qui recouvrent les vastes haut-plateaux, tandis que les oiseaux s'en donnent à cœur joie dans les divers lacs, lagunes et ruisseaux, flamants roses en tête. Puis nous atteignons une zone transitoire de canyons, dont les flancs sont recouverts de gigantesques cactus, et au fond desquels nous pouvons encore deviner un mince filet d'eau. Enfin le désert, l'eau et la vie ne sont plus que des lointains souvenirs. Mais la chaleur est de retour, toujours ça de pris !

Et c'est au sein de ces incroyables paysages que se termine notre périple chilien, qui aura finalement été plutôt long, des landes patagones balayées par le vent au brûlant désert d'Atacama, avec au passage des églises baroques, des prairies verdoyantes, des Moaï, et toujours quelques sommets majestueux dans le rétroviseur ! Qui dit mieux ?

PS : notre petite troupe de voyageurs s'est agrandie depuis Caldera, et nous sommes désormais 4 à arpenter l'Amérique du Sud, un gars, trois filles, heureux veinard que je suis. La cohabitation se passe plutôt pas mal, et risque de durer encore un peu, puisque nos futures étapes coïncident sur une bonne partie de la Bolivie !



TDM Season 10 : et sinon, z'en avez pas marre là ?

Eh bien non. Pourtant à l'heure où j'écris ces lignes, les 10 mois de voyage ont bel et bien été dépassés. Et le retour fatidique commence à se profiler à l'horizon. Mais comment envisager seulement d'en avoir marre quand chaque jour apporte son lot de merveilles, de découvertes en tout genre ? D'autant plus que nous sommes sur notre troisième et dernier continent, et que tout est à réécrire. A commencer par l'espagnol, notre nouvelle langue de chevet, aux oubliettes l'anglais, il ne sert désormais plus que pour communiquer avec les autres touristes. A la limite, le français est presque plus usité ! Et l'Amérique Latine, c'est une étrange combinaison entre la culture espagnole et les restes de culture de toutes les populations exterminées, un catholicisme forcené teinté d'animisme, une transformation accélérée en pays « développés » dans lesquels on retrouve un peu du joyeux bordel asiatique, et qui laisse comme d'habitude sur la touche une part non négligeable de la population. On croit parfois être en Europe, mais après réflexion pas du tout. Bref, encore un chouette dépaysement, le tout dans des décors à couper le souffle. Largement de quoi finir ce périple en beauté. Commençons donc par un petit bilan du Chili.

Population : 3,5. Même si les sourires vont en s'amenuisant à mesure que l'on remonte vers le Nord, la population chilienne est particulièrement sympathique, et la « chaleur latine » est bien au rendez-vous. Du moins au sein de la population d'origine espagnole (ou croate, ou allemande, l'immigration chilienne a été assez diversifiée...), car les sourires sont un peu plus crispés chez les rares « indiens » restants, il y a comme un ressentiment sourd envers les blancs que nous sommes. Hum, peut-être parce qu'ils n'ont eu de cesse d'être décimés et expropriés au cours des siècles passés, allez savoir...

Culture : 3. Alors certes la « découverte » des Amériques est intervenue bien plus tôt que pour l'Océanie par exemple, ce qui fait que l'on peut avoir quand même quelques chouettes bâtiments coloniaux un tant soit peu anciens. Et la diversité de l'immigration a permis de générer différentes ambiances, avec une forte influence germanique dans la région des lacs par exemple. Mais pour ce qui est de la culture ancestrale des populations autochtones, là on peut toujours chercher !

A part quelques vestiges archéologiques dans la région d'Atacama, particulièrement bien conservés à cause du climat, wallou !

Nature : 5. Sans doute le gros point fort du Chili. Bon forcément, avec un pays qui s'étend sur 5000 kilomètres du Sud au Nord, on s'attend à de la diversité, mais pas forcément à autant de majesté. Patagonie, région des lacs, Atacama, tout au long des Andes qui finissent par dépasser allègrement les 6000 mètres : chaque recoin du pays provoque des « whaoo » sincères d'admiration, on ne s'imagine pas être sur une mince bande de terre qui ne dépasse pas les 200 kilomètres de large. Et la faune n'est pas en reste, dominée par les adorables camélidés : guanacos au Sud, vigognes au Nord. Difficile par contre d'observer les féroces pumas, dommage !

Nourriture : 3. En débarquant en terre latine, je m'attendais à de la nourriture type espagnole, paëlla et tapas en tête (oui, je fais dans le cliché). Eh bien il n'en est rien : le plat principal semble être le burger, ou du moins le sandwich, fourré avec tout ce qui est envisageable, le tout dans des proportions particulièrement généreuses. Et puis bien sûr les pâtes et les pizzas. Mouais... Bon il y a toujours l'empañada que l'on mange sur le pouce à tout moment, mais pas de spécialité à se taper le postérieur par terre. Dommage !

Argent : 2,5. Plutôt pas donné le Chili, on retrouve des tarifs pratiquement européens, surtout dans les régions des extrémités Nord et Sud. Alors certes les auberges sont correctes, l'hygiène globale convenable, mais rien de transcendant non plus. Et puis l'Euro qui dégringole... Pas ici qu'on fera des économies !

Bien-être : 4. Difficile de donner une note, tant les ambiances sont différentes d'un bout à l'autre du pays. Mais on aime globalement musarder ici, et même s'il faut être un poil plus sur ses gardes qu'en Océanie par exemple, difficile de ne pas apprécier l'énergie qui se dégage des différentes villes et villages, que l'on soit perdu au fin fond des landes patagones ou du chaos rocheux de l'Atacama.

Global : 21/30. Bon finalement, quel que soit le pays, il semblerait que l'on tombe à peu près toujours sur la même note globale, marrant. En tout cas excellente surprise que le Chili, dont finalement je n'avais guère entendu parler (à l'exception des aventures de son ex-dictateur), et dont je ne savais qu'attendre. Très bonne transition après la riche Océanie et avant de se plonger dans l'Amérique du Sud profonde telle

qu'on se l'imagine, jungle et cités perdues. Même s'il serait injuste de réduire le pays à une simple transition, tant certaines de ses merveilles resteront à jamais gravées ! Et c'est déjà avec nostalgie que je me remémore ces endroits désormais mythiques.

Argentina

12/12 – 26/12 // 11/01 – 15/01





Un glacier, ça craque énormément

Puerto Natales (Chili) → El Calafate (Argentine)

Deux jours de repos ne seront pas de trop après ces cinq jours intenses au milieu des éléments déchaînés. L'occasion pour un certain de découvrir le sympathique village de Puerto Natales et ses environs, ainsi que de prévoir la suite des festivités (ce qui nécessite souvent des allers-retours à la gare routière...), et pour une certaine de rattraper son retard en racontage de vie sur face-de-bélier. Puis il est finalement temps de partir, et de changer de pays par la même occasion. Cela faisait bien longtemps que nous n'avions pas traversé de frontière terrestre : les deux dernières nécessitaient un petit glissement de billet dans la poche du douanier. Quelle ne fut pas notre surprise en constatant qu'ici on ne nous demandait que notre passeport ! Du moins pour nous autres qui avons la chance d'être Européens, si nous avons eu le malheur d'être nés sous la bannière de l'oncle Sam, nous aurions dû déboursier une centaine de dollars (et je ne vous parle même pas du fait d'être Ethiopien...). Un coup de tampon, et hop, nous ne sommes plus au Chili. Pourtant notre bus continue sa route dans le no man's land patagon. 5, 10, 15 kilomètres, mais où sommes-nous ? Ah ça y est, une vingtaine de kilomètres plus loin, quelques casemates, un drapeau bleu et blanc avec un soleil en son centre, je crois que nous sommes arrivés en Argentine. Et un tampon de plus, un ! Nous continuons notre route. La Patagonie argentine semble être relativement plus plate que sa consœur chilienne, mais tout aussi désertique. Enfin, une petite dépression recouverte d'arbres (indispensables pour stopper un minimum le vent), voici El Calafate.

El Calafate

Ne nous voilons pas la face : la ville ne doit son boom touristique qu'à sa proximité avec le spectaculaire parc Los Glaciares, fleuron de la Patagonie argentine. Et encore, proximité est un bien grand mot, puisque nous devons encore faire environ 80 kilomètres pour atteindre le mythique Perito Moreno, kilomètres bien sûr facturés à prix d'or par les diverses compagnies de bus qui se partagent le juteux marché. Quant à la ville en soi, elle n'est pas si vilaine, avec sa longue rue principale

bordée de chalets de bois, ambiance montagne au milieu des landes désertiques, étonnant. Le jeu principal des touristes en Argentine : changer des euros, ou mieux, des dollars, au marché plus ou moins noir. En cause une inflation annuelle de plus de 30%, autant dire que si vous laissez des sous à la banque vous êtes ruinés en quelques années. Les habitants se ruent donc sur les monnaies beaucoup plus stables que sont euros et dollars, et n'hésitent pas pour ça à les échanger jusqu'à 50% de plus que leur taux officiel. Un exemple concret ? Un dollar = 8,5 pesos argentins dans les banques = jusqu'à 12,5 pesos argentins dans la rue (voir plus de 13 à Buenos Aires, pas vérifié. Au-delà, vous pouvez être à peu près sûrs que des faux billets sont glissés dans la liasse, à vous de voir...). Et si quand on vous dit « marché noir » vous vous imaginez des individus louches dans des ruelles sordides, bah là c'est juste des mecs qui vous interpellent dans la rue (au « touk-touk » asiatique a donc succédé le « cambio » argentin) pour vous emmener dans leur boutique, au vu et au su des autorités... Pour nous pas facile d'avoir un gros tas de dollars étant donné que l'on ne débarque pas fraîchement de France, mais bon nous avons retiré ce que nous pouvions de pesos chiliens (au Chili), échangés ensuite contre des dollars (toujours au Chili), puis contre des pesos argentins (devinez où ?). Bref, donc après avoir joué à trouver le meilleur taux, arpenté maintes fois la rue principale, observé les lointains flamants roses sur le Lago Argentina à moitié à sec, il est temps de justifier notre présence ici en allant faire un tour du côté du...

Perito Moreno

J'ai déjà évoqué plusieurs fois le mot « glacier », en Nouvelle-Zélande puis récemment à Torres del Paine. Eh bien le Perito, c'est un peu THE glacier, seigneur parmi les géants blancs. Contrairement à la plupart de ses collègues dans le Monde, celui-ci est en expansion, avec un front de 5 kilomètres pour une hauteur de 60 mètres, et avance en prime à la vitesse incroyable de 2 mètres par jour (afin de ne pas embrouiller les esprits, une courte explication s'impose ici : un glacier peut être en expansion ou en régression selon que son volume global augmente ou diminue ; en revanche tous les glaciers « avancent », c'est-à-dire que si vous enfoncez un schtroumpf dans la glace – ne me demandez pas pourquoi vous auriez envie de faire ça –, dans le cas du Perito Moreno vous le retrouveriez 24 heures plus tard 2 mètres en aval – et un peu plus bleu. C'est clair ?). Mais le plus cool c'est qu'une telle vitesse entraîne de nombreuses ruptures de la glace : des morceaux de la taille de bons buildings s'écrasent régulièrement dans l'eau turquoise en

contrebas, dans un vacarme de tous les diables (et ponctué des « ooh » extatiques du public). En prime, contrairement aux autres glaciers précédemment évoqués, nous sommes vraiment au contact du Perito, grâce à de nombreuses plateformes d'observation judicieusement placées tout le long du front, on a ici presque l'impression en tendant le bras de sentir le doux contact de la glace bleutée (elle dégage en tout cas d'impressionnants courants d'air délicieusement gelés). Une journée n'est vraiment pas de trop pour se repaître tout son saoul de cet incroyable spectacle naturel ! Allez, un dernier craquement pour la route, et il est temps de repartir se dégourdir un peu les jambes dans les montagnes.



Cimes dans la brume

El Chaltén

On a pris le bus pour El Chaltén, au pied du Fitz Roy. J'ai fait : « Whaou, on est au pied du Fitz Roy, c'est un truc de fou, je vais l'escalader ! » On m'a dit si tu veux escalader le Fitz Roy, il faut être un grimpeur professionnel. J'ai dit : « Ah, et le Cerro Torre juste derrière ? » On m'a dit c'est encore plus dur. Je me suis dit : « Je vais me contenter d'aller à leurs pieds... » On a d'abord cherché un hôtel. Le premier était complet. Le deuxième était complet. Le troisième était vide, à un prix indécent. Le quatrième était le bon. Il y avait là un jeune agneau domestique.

Il faisait un temps superbe. J'ai dit à ma partenaire : « Tu viens ? Je vais au pied du Cerro Torre ! » Elle m'a dit non, je vais donner le biberon à l'agneau. Je suis parti seul. J'ai marché longtemps. Ça montait bien sûr. Les paysages étaient magnifiques et variés. Je suis arrivé au pied de la montagne, devant un beau lac et un énorme glacier. Spectaculaire. Le ciel était parfaitement dégagé, sauf sur le Cerro. On m'avait prévenu qu'il n'était dégagé que 10 jours par an. Ce n'était pas aujourd'hui. Mais peu importe, j'étais content, j'ai fait des photos, je suis rentré à El Chaltén, j'ai mangé, j'ai dormi.

Je me suis réveillé. Il faisait un temps superbe. J'ai dit à ma partenaire : « Tu viens ? Je vais au pied du Fitz Roy ! » Elle m'a dit mouais. On est

parti à deux. On a marché un peu. Ça montait bien sûr. Elle a dit : « C'est bon j'ai ma dose, je rentre, je vais à nouveau donner le biberon à l'agneau. » J'ai continué seul. J'ai marché longtemps. Ça montait encore plus bien sûr. Les paysages étaient magnifiques et variés. Je suis arrivé au pied de la montagne, devant un beau lac et un énorme glacier, mais différents. Spectaculaire. Le ciel était parfaitement dégagé, sauf sur le Fitz, mais on le voyait quand même pas mal. On m'avait prévenu qu'il n'était dégagé que 20 jours par an. C'était à moitié aujourd'hui. Mais peu importe, j'étais super content, j'ai fait des photos, je suis rentré à El Chaltén, j'ai mangé, j'ai dormi.

Je me suis réveillé. Il faisait un temps bien, mais pas top. J'ai dit à ma partenaire : « Tu viens ? Je vais à la cascade Chorrillo del Salto, c'est pas loin et c'est plat ! » Elle m'a dit non, je vais encore donner le biberon à l'agneau. Je suis parti seul. Je n'ai pas beaucoup marché. C'était effectivement plat. Les paysages n'ont pas eu le temps d'être variés. Je suis arrivé au pied de la cascade. Chouette. Le ciel était plutôt couvert, mais bon c'était juste une cascade. J'étais assez content, j'ai fait des photos, je suis rentré à El Chaltén, j'ai mangé, j'ai eu du mal à dormir car je n'étais pas vraiment fatigué.

Je me suis réveillé. Il faisait un temps de déjection canine. Je me suis recouché. Ma partenaire s'est occupée de son agneau, qui ne prêtait pas vraiment attention au temps.

Je me suis réveillé. Il faisait un temps bien, mais pas top. J'ai dit à ma partenaire : « Tu viens ? Je vais à la Loma del Pliegue Tumbado, un sommet d'où l'on peut voir le Cerro Torre et le Fitz Roy ! » Elle m'a dit non, je vais donner une dernière fois le biberon à l'agneau. Je suis parti seul. J'ai marché longtemps. Ça montait bien sûr, mais alors vraiment. Les paysages étaient magnifiques et variés. Je suis arrivé au sommet de la montagne, avec des beaux lacs et des glaciers en contrebas. Spectaculaire. Le ciel était plutôt dégagé, sauf sur le Torre et le Fitz. J'ai dit : « Evidemment ! » Mais peu importe, j'étais hyper content, j'ai fait des photos, je suis rentré à El Chaltén, j'ai mangé, on a pris le bus pour Bariloche.

Bref, j'ai trekké autour de deux sommets mythiques sans vraiment les voir, mais c'était cool.



Feliz Navidad de Suisse !

El Chaltén → Bariloche

23 heures de bus ! Bon ok, 1384 kilomètres séparent les 2 villes, mais 23 heures quoi ! Pour l'instant, le record était détenu par le trajet Sapa – Hanoï, alias « le trajet de la mort », 20 heures pour ne faire guère plus de 300 bornes... Record battu donc ! Bon après évidemment le confort des bus « semi-cama » argentins est un cran au-dessus des bus « dortoir » vietnamiens, m'enfin c'est quand même un loong trajet ! Nous suivons la célèbre Ruta 40, fin ruban de goudron (pas toujours d'ailleurs) qui serpente à l'infini au sein de l'immensité patagonne, sous l'œil placide des guanacos et des nandous. A l'Ouest, les hauts sommets enneigés des Andes narguent le grimpeur fou qui sommeille en moi. De temps à autre, quelques maisons viennent rompre la tranquille monotonie du paysage, profitant d'une improbable oasis. De superbes estancias sont disséminées dans la plaine, entourées des nuages de poussière des rancheros guidant leurs troupeaux. Et puis progressivement, le paysage se transforme, les montagnes et le vert gagnent du terrain, des chalets apparaissent, des lacs succèdent à d'autres lacs, oh my gosh, v'là-t-y pas qu nous sommes rendus en Suisse argentine !

(San Carlos de) Bariloche

Les gens auraient pu nommer la ville San Carlos, mais ils ont préféré Bariloche, beaucoup plus hype. Nous sommes ici dans la plus célèbre des villes touristiques d'Argentine, fréquentée plus volontiers par la jeunesse argentine en goguette (des cars entiers de bacheliers fraîchement émoulus débarquent fin décembre) que par les touristes européens, pour qui la région rappelle effectivement beaucoup la Suisse. Mais même si le coin est pour le coup nettement moins dépaysant que le Sud de la Patagonie, il n'en reste pas moins magnifique ! Alors, les spécialités du coin : le chocolat, oui bon, il est pas mal, rien de transcendant non plus... Les Saint-Bernard : alors ça c'est marrant, les Argentins adorent poser pour une photo souvenir à côté de ces boules de poils, on en trouve à chaque coin de rue... Une station de ski juste à côté, la plus grande d'Amérique Latine... Une tour

à horloge en guise de mairie... Nan mais les gars, c'est bon, on a compris que votre région ressemblait à la Suisse, z'êtes peut-être pas obligés de pousser aussi loin le mimétisme non ?

Allez, après avoir arpenté la rue principale dans tous les sens et pris les renseignements nécessaires, il est temps de sortir de l'agglomération et de se lancer un peu à l'assaut des sommets voisins ! Le Cerro Cathedral reçoit sa dose de poudreuse et de skieurs tout l'hiver, puis de trekkeurs dès que les beaux jours reviennent, le Refugio Frey mérite sa petite grimpe. A Llao Llao (prononcer Chao Chao, le « ye » espagnol se transforme ici en « che », ça fait tout drôle la première fois qu'on te demande « Como te chamas ? »), on déambule au milieu d'une splendide forêt parsemée de petits lacs isolés, tous plus charmants les uns que les autres. Et mon coup de cœur : le Cerro Campanario, une courte montée (45 minutes selon les cartes, trois fois moins quand on tient la forme) nous procure une vue à proprement couper le souffle ! Tout autour de nous, un camaïeu de blanc, de vert et de bleu, sommets enneigés, épaisses forêts et lacs abyssaux. Difficile de retenir un bon gros « whaou » !

Et l'air de rien nous voilà le 24 décembre. Premier réveillon de Noël loin des siens ! Je me fais traîner de force dans la splendide cathédrale gothique pour assister à la messe de minuit (à 20 heures), et deux heures (de somnolence) plus tard nous voilà à errer en ville en quête d'un sympathique restaurant. Mais après une bonne heure de recherches éperdues, le constat est le suivant : 70% des restaurants sont fermés ; 25% proposent des menus spéciaux « réveillon », à des prix que la décence m'interdit de citer ici ; et les 5% restants (à savoir 2) s'agrémentent d'une interminable queue extérieure. Voilà voilà... Notre dîner du 24 s'est donc finalement résumé à un grignotage de paneton dans notre chambre. Marrant. Enfin on s'est quand même rattrapé le 25 !

Bien, je crois que nous sommes désormais suffisamment au Nord, le Chili est à nouveau praticable (pour rappel : à moins de posséder un navire ou un excellent 4x4, la Patagonie chilienne est infranchissable !), plus qu'à retraverser les Andes !

PS : A l'origine, Bariloche devait donc être notre ultime étape argentine. Mais quand on prévoit son itinéraire au jour le jour, il arrive parfois que l'on s'auto-surprenne en changeant ses plans, suite à diverses rencontres et relecture de guides, du coup il semblerait que l'on refasse un petit tour très prochainement au pays des gauchos (rien

à voir avec le PS). Mais chut, je ne vous en dis pas plus, surprise surprise !



Une ville, deux frontières, trois momies

San Pedro de Atacama (Chili) → Salta (Argentine)

Et c'est reparti pour un petit tour en bus, ça faisait longtemps ! De jour pour changer, obligatoire lorsqu'il y a une frontière à franchir. Et puis une nouvelle traversée des Andes, ça ne se refuse pas, surtout ici où elles sont particulièrement imposantes : le col de Jama est à 4280 mètres, et les sommets voisins dépassent les 6000. Et si la montée est sympa, avec en arrière-plan les immensités désertiques de l'Atacama qui s'amenuisent peu à peu, la descente est particulièrement vertigineuse, la route (fort heureusement goudronnée) serpentant à flan de falaises avant de plonger au fond d'étroits canyons, splendide. Quant à la frontière proprement dite, rien à signaler, si ce n'est qu'elle est à plus de 4000 mètres, et que le moindre effort à cette altitude impose quelques minutes de suffocation à nos pauvres petits poumons pas encore bien acclimatés. Une des copines fera même un mini-malaise, lors de l'interminable attente livrée d'office semble-t-il avec tout poste de douane. Et tandis que nous descendons côté argentin, ayant quittés cette fois pour de bon le Chili, la basse végétation des hauts-plateaux cède progressivement la place à une épaisse forêt tropicale, et la fraîcheur ventée disparaît au profit d'une pesante chaleur humide, nous voici arrivés à Salta la Linda (la Belle).

Salta

Plus grande ville du Nord-Ouest argentin, la cité est surtout réputée pour son architecture coloniale, a priori la mieux préservée du pays. Et c'est effectivement plutôt agréable de flâner dans les rues de cette sympathique capitale régionale, au milieu des splendides églises baroques et des palais coloniaux. La nuit, un éclairage particulièrement réussi met encore plus en valeur ces joyaux architecturaux (surtout après quelques verres de vino tinto). Et pour qui veut observer tout cela en prenant un peu de hauteur, le Cerro San Bernardo voisin se prête bien à la tâche, une bonne petite grimpe de 250 mètres (pour les

fatigués des mollets, un téléphérique permet même de faire tout le boulot à votre place). Divers musées dans la ville, nous nous contenterons d'en faire un, plutôt original : le Museo de Arqueologia de Alta Montaña (ou MAAM pour les intimes), qui présente les résultats d'une expédition archéologique au sommet du volcan Lullaillaco (deuxième plus haut volcan actif au Monde, un petit 6739 mètres), où ont été trouvés en 1999 trois corps momifiés d'enfants Quechuas, sacrifiés au temps de la domination Inca pour assurer la prospérité de la région (ce qui n'a que moyennement marché, les conquistadors débarquant dans le coin quelques années plus tard), et accompagnés de divers petits objets rituels, parfaitement préservés par le froid depuis plus de 500 ans. Le musée n'expose qu'une seule des momies à la fois pour éviter une trop rapide dégradation, mais c'est déjà plutôt impressionnant !

Et voilà, après avoir fait un dernier plein de chaleur pendant quelques jours, il est temps de dire cette fois pour de bon « adios Argentina », et de remonter s'isoler dans les montagnes.

Salta (Argentine) → Tupiza (Bolivie)

Si traverser les frontières argentine-chiliennes à trois reprises n'a pas vraiment posé de grandes difficultés, c'est un peu différent pour passer en Bolivie. Malheureusement il n'existe pas ici de bus transnational. Nous devons donc prendre en premier lieu un bus Salta – La Quiaca, pour une fois dans un état assez catastrophique (pneus lisses au départ, crevaison, quelques virages un peu tendus, réparation compliquée, deux heures de retard à l'arrivée). Les paysages traversés sont à nouveaux spectaculaires, nous remontons toute la Quebrada de Humahuaca, un profond canyon aux couleurs incroyables, parsemé de multiples villages charmants et de vestiges précolombiens. La région aurait vraiment mérité un peu plus qu'un simple passage éclair (enfin « éclair », façon de parler hein...) en bus, mais comme d'habitude il faut faire des choix. Puis on récupère nos affaires, on traverse La Quiaca jusqu'au poste-frontière, et là on attend, longtemps, très longtemps, en croisant les doigts pour passer avant la fermeture. Un pont enjambant un mince ruisseau, et nous voici à Villazón, bienvenidos en Bolivia ! Allez, on y est presque, encore un « colectivo » (un taxi qui ne part que quand il est plein... Oui on peut caser 9 personnes dans une 405 break...) à prendre pour rejoindre Tupiza à 100 kilomètres de là, dans un vrai décor de western, à plus de 3000 mètres du niveau de la mer !



TDM Season 11 : un dernier tango bien loin de Paris

L'Argentine, c'est grand, très grand. Presque aussi étendue que le Chili du Nord au Sud, mais surtout cette fois avec une vraie dimension Est-Ouest. Nous laisserons donc de côté d'immenses pans de territoire, et quelques sites touristiques majeurs, notamment les fabuleuses chutes d'Iguazú ou la populeuse péninsule Valdès, remplie d'éléphants de mer et de baleines. Cette dernière était d'ailleurs initialement au programme, mais étant donné le coût des transports absolument prohibitif, nous nous sommes contentés de longer la Cordillère, finalement jamais à plus d'une centaine de kilomètres de la frontière chilienne, et pourtant à un Monde d'écart. Quatre étapes seulement, mais trois ambiances très différentes, un bon petit aperçu de ce que l'Argentine peut offrir au voyageur en quête d'émerveillement. Bilan.

Population : 3. Si la chaleur latine est toujours relativement d'actualité dès lors que l'on se familiarise un peu, le premier contact avec les touristes que nous sommes n'est pas spécialement chaleureux, sauf quand il s'agit de nous échanger des dollars dans la rue. La faute peut-être à un climat politique et économique nettement plus morose que chez le voisin chilien.

Culture : 2,5. Pour la culture indigène, il n'y a guère que dans les villages reculés du coin Nord-Ouest qu'il en subsiste quelques traces. Et c'est à Salta, toujours dans la même région, que les bâtiments coloniaux sont au mieux de leur forme, et que quelques musées valent le détour. Alors bien-sûr nous ne sommes pas passés dans la capitale ni dans les autres grandes villes comme Mendoza, mais bon, pour ce que j'en ai vu, un peu léger tout ça...

Nature : 4,5. Encore une fois la nature au mieux de sa forme, j'ai l'impression que ce sera une constante en Amérique du Sud : monstres de glace, sommets mythiques, débauche de lacs azurs, canyons multicolores. Pourquoi pas cinq ? Bah il nous manque Iguazú...

Nourriture : 4. Allez, histoire de redorer un peu le blason du pays, il convient de préciser que la viande est tout simplement suc-cu-lente ! En parrilla, sans doute les meilleurs steaks jamais mangés, avis aux

carnivores amateurs. Et petit coup de cœur aussi pour les tamales, délicieux gloubi-boulga cuit dans une feuille de maïs (et du coup à base de maïs forcément).

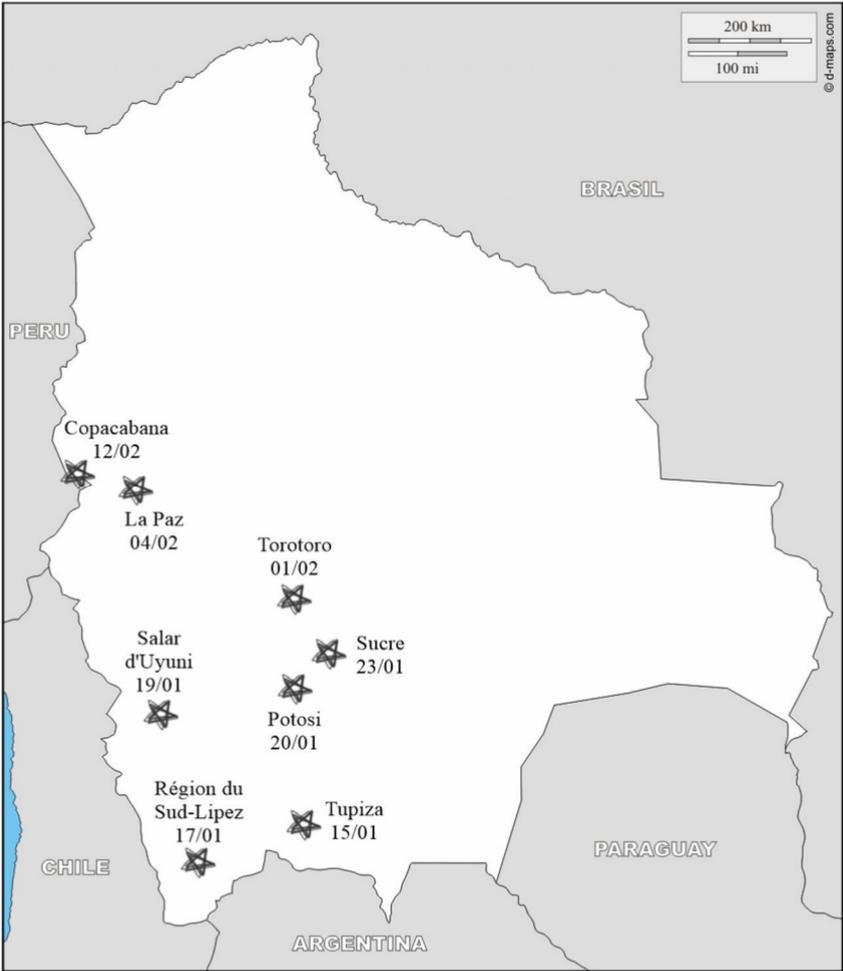
Argent : 2. Peut-être pas tout à fait au niveau de l'île de Pâques, mais ouille quand même. Les transports sont justes inabordables, les auberges de même, seule la boustifaille reste correcte (bah oui faut bien que les Argentins vivent quand même)... Heureusement si vous pouvez vous débrouiller pour faire un petit stock de dollars avant de débarquer, le marché noir permet de s'en sortir légèrement mieux. Mais c'est mal, bouh !

Bien-être : 2,5. Si l'on ne se sent pas particulièrement mal en arpentant les rues, ce n'est clairement pas un pays où je souhaiterais m'éterniser, du moins en ce moment, tant la terrible crise que traverse l'Argentine pèse sur toutes choses. Heureusement l'évasion est facile, de partout les grands espaces nous tendent les bras, vite fuyons la morosité !

Global : 18,5/30. Bon vous l'aurez compris, bilan plutôt mitigé. Si les paysages, à l'instar du voisin chilien, sont vraiment à couper le souffle, si les occasions de randonnées spectaculaires ne manquent pas, la grise mine est un peu de rigueur dès lors que l'on retrouve la civilisation. Pour autant je pense que l'Argentine mérite bien mieux que ce jugement sans doute injuste, lié aux circonstances, et le pays recèle encore de nombreux trésors qui méritent véritablement une deuxième visite, cette fois peut-être plus axée sur la côte Atlantique. Ne pleure pas belle Argentine, les roues généralement tournent.

Bolivie

15/01 – 17/02





Far West des cimes

Tupiza

Mes chers lectrices et lecteurs,

Nous sommes bien arrivés à Tupiza en Bolivie. Ici il ne fait ni spécialement beau, ni spécialement chaud. Mais nous sommes spécialement hauts, et c'est des fois un peu dur de respirer quand on court partout. Les Boliviens ils portent de longs ponchos colorés et des chapeaux marrants, j'aime bien. Ils ont aussi une sorte de drap-sac dans le dos et ils peuvent y mettre plein de choses : des bananes, des bouteilles de soda, d'autres trucs bizarres, et bien sûr des bébés. Mais ils ne sourient pas beaucoup, c'est dommage. Enfin en insistant un peu ils sont quand même plutôt sympas, surtout quand on dit qu'on aime bien leur pays, que c'est le plus beau pays de tout le Monde entier, après ils sont super contents. Tous les gens ils ont une boule au niveau d'une des joues, j'ai appris c'est parce qu'ils mâchent de la coca toute la journée, mais là j'ai pas trop compris parce que moi le coca je le bois directement, que sinon ça pique dans la bouche.

Avec les copains on a trouvé un super hôtel, mais au début c'était bizarre parce qu'il était au milieu d'un nomansland (n'haut-mannesse-lande ?), heureusement il y avait quand même un lampadaire pour nous éclairer la nuit, qui tombe vite parce que ici c'est les tropiques (mais y a pas de cocotiers). Quand on est arrivé à l'auberge ils étaient gentils mais sans plus. C'est parce qu'ils ont aussi une agence de voyage. Et après on a organisé plusieurs excursions avec leur agence, on a donné beaucoup de bolos (c'est pas comme des boloss, c'est juste la monnaie locale), alors du coup ils ont été vraiment super gentils. On a cherché aussi un restaurant, dans la rue principale il n'y avait que des restaurants italiens, ils disaient tous sur leurs enseignes que chez eux c'est tout comme en Italie, mais je crois que c'est un peu de la publicité mensongère.

Après le lendemain on est tous partis faire une super balade à cheval. Autour de Tupiza il y a plein de canyons, de cactus et de rochers bizarres. Tout le monde dit que c'est un peu comme le Far West

Américain, mais moi je ne sais pas parce que je n'y suis jamais allé. Enfin c'est vrai que ça ressemble quand même aux décors des films de cowboys. Et même que Butch Cassidy et le Kid ont été tués à quelques kilomètres de là en 1908, ils devaient se croire comme à la maison alors ils ont relâché leur garde. C'est quand même une histoire un peu bizarre, personne n'a jamais pu identifier les corps, alors moi je crois que peut-être ils sont toujours vivants à faire la fête avec Elvis et Kennedy. Bref, on est tous partis faire une super balade à cheval dans des supers décors de films. Moi ça faisait très très longtemps que j'étais pas monté sur un cheval, mais j'ai même pas eu peur, et j'ai même pu galoper un petit peu, c'était trop bien. On est passé dans la « Valle de los Machos », avec plein de gros rochers verticaux avec une protubérance au bout, et tout le monde a bien rigolé parce que c'était assez explicite. Puis on est arrivé à l'entrée du « Canyon del Inca » où on a dû continuer à pied, j'ai cherché des temples et de l'or mais je crois qu'il n'y en avait pas vraiment. Alors après on est rentré.

Et encore le lendemain on est parti cette fois en 4x4 dans le Sud-Lipez, et là c'était vraiment méga trop bien, mais ça je vous le raconterai dans la prochaine lettre parce que là on m'a dit que je devais aller me brosser les dents et me coucher, mais c'est nul parce que je suis pas du tout fatigué...



Souffle coupé

Nous avons signé pour 4 jours à un prix dérisoire. 4 jours à arpenter en 4x4 la région du Sud-Lipez, un désert spectaculaire à plus de 4000 mètres d'altitude, et le désormais célèbre Salar d'Uyuni. Nous sommes 4 touristes en compagnie d'un chauffeur et d'une cuisinière. Et sans doute qu'un numérologue me dirait que cette accumulation de 4 n'augurait que du très bon. Je ne peux pas lui donner tort. Récit.

Jour 1 – Tupiza → Quetena Chico

Nous chargeons les sacs sur le toit du 4x4, le tout est bâché pour éviter l'inondation (en vain, comme nous le découvrirons le soir même), nous vérifions l'état global du véhicule (de toute façon nous n'avons plus guère le choix), et c'est parti pour le road trip. Traversée rapide de

Tupiza, puis le bitume laisse la place à la roche, la boue et la poussière, que nous ne quitterons plus quatre jours durant. Ça grimpe sévère, et après un superbe panorama sur les paysages de canyons loin en contrebas, nous atteignons les vastes plateaux de l'Altiplano, déjà au-dessus de 4000 mètres. La présence humaine est rare, mais elle existe néanmoins, et nous croisons régulièrement de minuscules villages quechuas, coupés de tout (mais tout de même avec l'électricité...), qui vivent de l'élevage de lamas. Paisible ou glauque, les points de vue divergent. Nous nous arrêtons d'ailleurs dans l'un de ces hameaux pour déjeuner, première occasion pour nous de goûter à la cuisine de la talentueuse Marcella, un régal, ce sera le cas pour les 4 jours à venir ! Dans l'après-midi nous nous arrêtons dans une très vieille ville fantôme, occupée par les incas puis par les espagnols, bien entendu à cause de la proximité d'une mine d'or, on ne s'installe pas au milieu de nulle part pour les beaux yeux des lamas. Le ciel, menaçant depuis des heures, finit par se lâcher et par déverser pluie, grêle et neige sur notre pauvre petit 4x4, la piste devient une sente boueuse. Nous sommes seuls au Monde, sous des éléments déchaînés, grandiose. Nous croisons quand même de temps en temps un autre 4x4 de touristes partis avant nous de Tupiza, mais notre pilote Davy a tôt fait de les dépasser et de les réduire à un petit point derrière nous... Un dernier col à 4850 mètres (le Mont Blanc est battu de peu !), en surplomb de la Laguna Morejon, et nous finissons par redescendre (légèrement) pour atteindre Quetena Chico, la fin de l'étape. Un beau scorpion a élu domicile au pied de notre lavabo, finalement il y a bien de la vie ici !

Jour 2 – Quetena Chico → Villa Mar

On a beau être acclimaté, les nuits à cette altitude ne sont jamais très reposantes, particulièrement hachées. C'est donc sans aucun problème que l'on se lève vers 6h, que l'on enfle un copieux petit déjeuner et que l'on remonte en voiture pour un second round. Aujourd'hui un magnifique ciel bleu semble être de la partie, ne boudons pas notre plaisir. Premier arrêt du jour : la Laguna Hedionda, arpentée par de majestueux flamands roses, dont on peut admirer le lent et étrange ballet pendant que notre chauffeur-mécano tente de régler un petit problème technique (rien de grave nous assure-t-il !)... Puis nous faisons trempette dans une petite piscine naturelle au bord du Salar de Chalviri, aaah chaleur ! Et pour finir la matinée, nous traversons les étendues sableuses du Désert de Dali (hommage parfaitement justifié au peintre catalan tant les paysages ici semblent surréalistes) avant d'atteindre la Laguna Verde, à l'extrême Sud-Ouest de la Bolivie, au

ped du volcan Licancabur. Le nom vous dit quelque chose ? Bah oui, juste de l'autre côté du volcan c'est le Chili et San Pedro, où nous étions il y a une semaine... Les paysages traversés sont tous plus splendides les uns que les autres, dépouillés, lunaires, zens à outrance dans leur parfaite immobilité, rompue seulement par le passage occasionnel d'une gracieuse vigogne solitaire. On en vient à maudire les nuages de poussière soulevés par les quelques autres 4x4, eh non, nous n'avons pas tout à fait la région pour nous seuls... Après déjeuner, visite des geysers Sol de Mañana, qui crachent (mais pas très haut) une boue verdâtre d'aspect terriblement peu engageant. Nous sommes ici à 4950 mètres, les 5000 seront atteints quelques kilomètres plus loin, une photo s'impose. Autant vous dire qu'ici les efforts sont mesurés ! Nous entamons alors une lente redescente, après une pause sur les rives de la Laguna Colorada, la plus grande lagune de la région, aux eaux salées d'un rouge intense, entourée de hauts volcans anonymes, et littéralement recouverte de flamands. Personne à l'horizon, cette fois je suis bien seul au Monde, et écrasé par tant de majesté, j'en ai encore des frissons ! Ce soir nous dormons à Villa Mar (les mers du coin ont toutes disparues il y a belle lurette...), le premier village que nous croisons depuis un bon moment, « seulement » à 3650 mètres, de la rigolade...

Jour 3 – Villa Mar → Chupica

Réveil toujours aussi matinal, nous sommes accueillis par des pancakes en guise de petit déj, décidément Marcella nous gâte ! Aujourd'hui, c'est visite de formations rocheuses volcaniques. Dit comme ça, ça ne fait pas forcément rêver, mais il s'agit en fait de déambuler (toujours lentement) dans d'anciennes coulées de lave depuis longtemps figées, ayant ainsi donné naissance à d'incroyables structures rocheuses, dont les formes sont évocatrices : ici un trophée de la Coupe du Monde de Football (forcément, en Amérique Latine le foot est roi), là un dromadaire, là encore toute une cité perdue... Puis une rapide balade un peu plus loin nous conduit en surplomb de la Laguna Negra, un petit trou d'eau très sombre au milieu d'un chaos de roches, recouvert cette fois non plus de flamands mais de divers canards, dont les occasionnels cris semblent se répercuter à l'infini. Au fond, une zone de maigre pelouse où paissent paisiblement quelques lamas. Un moment complètement hors du temps, de contemplation pure, magique. C'est aussi dans cet environnement rocheux que vivent les vizcachas, d'adorables rongeurs apparentés au chinchilla, sortes de lapins à la longue queue touffue, bondissant joyeusement de rochers en rochers.

Nous commençons désormais à retrouver la « civilisation » : après un pique-nique à San Augustin, nous traversons de vertigineuses vallées où est cultivée la précieuse quinoa (qui sert presque uniquement à l'exportation, trop chère pour les locaux, triste...). Et nous atteignons enfin Chupica, sur les berges du célèbre Salar d'Uyuni. Enfin difficile de s'en rendre compte car les berges sont marron, pour observer l'immaculée blancheur je vais devoir prendre de la hauteur : un petit sentier serpentant au milieu des cactus géants m'emmène, le souffle court, au sommet de la colline voisine, d'où je peux enfin admirer les immensités blanche du Salar ! Mais vite, il est temps de rentrer, un terrible orage se prépare, pourvu qu'il ne pleuve pas trop, rendant ainsi le Salar impraticable... Ce soir nos quartiers ont été établis dans un hôtel de sel : murs, sol, mobilier, tout est fait de ce goûteux minéral, à l'exception du toit bien sûr, problématique sous la pluie.

Jour 4 – Chupica → Uyuni

Le réveil à 6h, passe encore, mais aujourd'hui c'est 4h, un peu dur quand même... Il a copieusement plu jusqu'à 1h, espérons que ça ira ! C'est donc dans le noir total que notre véhicule s'engage sur les immensités planes du Salar. Au bout d'un moment, les phares sont coupés, une maigre lueur est réfléchi par les cristaux de sel, l'immersion est totale... Et puis ce n'est pas comme s'il y avait des obstacles ! Aïe, de l'eau... Ouf, ça passe ! Il faut ralentir, mais nous avons encore un peu de temps devant nous. Soudain, une forme sombre hérissée de centaines de pointes se profile à l'horizon : la Isla Incahuasi, une colline recouverte de cactus, qui se transforme réellement en île lors des rares inondations. Une rapide ascension, en compagnie du contenu d'une dizaine d'autres 4x4, et nous voilà fin prêts pour assister au spectacle quotidien de l'aube (glaciale) ! Bon par contre on ne peut pas non plus avoir du bol tout le temps, ce matin un épais tapis nuageux voile le bleu du ciel, nous n'aurons donc pas droit à l'illumination soudaine des dizaines de kilomètres de blanc qui nous entourent... Enfin quelques belles couleurs quand même ! Il est l'heure maintenant de procéder à la traditionnelle séance « photos amusantes » que permet cet environnement si particulier. Et là pour le coup on a de la chance, car nous avons à disposition des zones inondées, les quelques centimètres d'eau créant un incroyable miroir géant sur lequel nous semblons flotter ; et des zones sèches plus classiques où, alors que le soleil fait finalement son apparition, nous pouvons nous essayer à diverses cabrioles photogéniques. Bref, un moment attendu à la hauteur des espérances, incroyable et inoubliable, point d'orgue de ces quatre

jours en tous points exceptionnels ! Au gré des kilomètres, nous croisons encore un hôtel de sel, fermé pour cause de dégradation environnementale (ces hôtels sont désormais tous en périphérie du Salar, question environnement cela revient exactement au même, mais ils ne tombent plus sur le coup de l'interdiction... Mouais...); un monument de sel en hommage au Dakar, qui a fait de la Bolivie son nouveau terrain de jeu (et puis écraser un enfant Sénégalais ou Bolivien, c'est du pareil au même, tout le monde s'en fout tant que les riches s'amuse...); et une zone d'extraction, où quelques ouvriers triment des heures durant pour faire des petites pyramides de sel, leur peau se corrodant chaque jour un peu plus pour un salaire de misère. Et voilà, nous quittons finalement le désert blanc, une rapide escale au marché artisanal de Colchani (pour acheter des objets en sel bien sûr...), une dernière balade au cimetière de trains d'Uyuni où des dizaines de locomotives des années 30 rouillent lentement dans une ambiance post-apocalyptique en songeant à leur gloire passée, et nous voilà au centre d'Uyuni, la fin du voyage. Whaooo, on s'en est encore pris plein les yeux là nan ?

NB : La ville d'Uyuni semble n'exister aujourd'hui que pour les touristes, dernier avant-poste avant le grand vide, d'où partent quotidiennement plusieurs centaines de personnes en quête d'aventure, et qui finalement se contentent de se suivre à la queue leu leu pendant 3-4 jours, s'arrêtant tous au même moment aux différentes étapes... Huuum on a bien fait de partir de Tupiza nous !!! Une première journée inédite, jamais plus de quelques autres touristes (souvent aucun) à chaque arrêt, et le Salar en point d'orgue le dernier jour, pour un prix certes légèrement plus élevé, mais l'hésitation n'est absolument pas de mise !



Pour quelques kilos d'argent

Uyuni → Potosí

Après quatre jours en 4x4, il nous faut encore passer 4 heures en bus pour rejoindre Potosí, inutile de s'attarder plus que nécessaire à Uyuni. Cela devient une habitude en Bolivie, la route est bien sûr magnifique. Vertigineuse certes, quelques frayeurs dans les virages cela va de soi,

mais magnifique. Une paire de villages croisés en chemin, les gens montent, descendent, le petit racket de rigueur est effectué par la police locale, et nous voilà arrivés à Potosí, 4090 mètres au-dessus du niveau de la mer, la ville (de + 100 000 habitants) la plus haute du Monde, rien que ça !

Potosí

Vers 1545, Huallpa, un indien de l'Altiplano, révèle aux Espagnols l'existence du Cerro Rico, la « montagne riche », qui domine aujourd'hui de toute sa masse la ville de Potosí. Cette montagne va s'avérer contenir le plus incroyable gisement d'argent au Monde : du XVIème au XIXème siècle, l'équivalent de 50 milliards de dollars furent extraits des quelques 10 000 galeries parcourant le ventre du Cerro, autant dire une somme absolument inimaginable pour l'époque. D'ailleurs selon certains experts, la montagne serait plus ou moins à l'origine du capitalisme, merci bien Huallpa... Bon, le point positif, c'est que l'Espagne a fait un peu des folies, et que l'essentiel de cet argent est venu finalement enrichir les pays d'Europe du Nord, la France notamment. Le point négatif, même si bien sûr c'est assez mineur, c'est que plus de 8 millions d'Indiens (d'Amérique, pas d'Inde, suivez un peu) et d'Africains réduits en esclavage sont morts dans ces mines... Ça calme hein ? Et à l'heure actuelle, même si les veines d'argent sont sèches depuis longtemps, étain, fer et zinc abondent encore, et plus de 6 000 mineurs (désormais – un peu – rémunérés) triment et meurent encore dans les galeries hantées. Galeries qui forment l'attraction touristique phare de la région : pour faire le plein de sensations fortes, il est possible de partir en petit groupe se faufiler durant plusieurs heures dans les étroits boyaux, claustrophobes s'abstenir. Bon évidemment, déontologiquement parlant, c'est un peu limite, d'autant que les mineurs ne touchent pas grand-chose de ces visites. Pour notre part, ce sera niet, le Cerro Rico ne sera observé que de l'extérieur !

Quant à la ville de Potosí elle-même, il est bien évident qu'elle a largement profité de toutes ces richesses, du moins à l'époque, car au XIXème la ville tomba largement en désuétude. La découverte de nouveaux gisements la fit plus ou moins renaître de ses cendres, et aujourd'hui c'est une grande ville assez dynamique (mais lentement quand même hein, altitude oblige), boostée par le tourisme. C'est donc plutôt agréable de flâner dans ses petites ruelles entachées d'histoire (pour ne pas dire de sang), en quête d'églises baroques au portail

finement ciselé et de riches demeures coloniales à encorbellement, entre lesquels foisonnent les petites boutiques fourre-tout si chères à la Bolivie. Bon malheureusement l'accès à la plupart des bâtiments, églises comprises, est payant, et puisqu'on ne peut pas tout faire, on se contentera du principal musée, la Casa Nacional de la Moneda. C'est ici que jusqu'en 1930 les pièces en argent furent forgées, d'abord au profit des Espagnols, puis des Boliviens, les techniques évoluant largement avec le temps, très intéressant. On découvre d'ailleurs sur place un métier garantissant une espérance de vie bien moindre que celui de mineur : fondeur (rien à voir avec le ski de fond), à savoir le métier des esclaves chargés de purifier le minerai d'argent en le faisant fondre avec du mercure, ce dernier permettant d'agglomérer les impuretés. Bon, l'inconvénient du job c'est que les vapeurs de mercure sont extrêmement toxiques, ballot... Plein d'autres choses à voir dans cet énorme musée, le hic c'est que la visite s'effectue nécessairement en suivant un guide (et pour les petits malins qui chercheraient à s'éclipser, de nombreux gardes patibulaires arpentent les lieux). Or le nôtre devait avoir un rendez-vous quelconque dans la matinée, car il nous a vraiment expédié la visite en deux-deux, dommage...

Potosí → Sucre

Potosí c'est bien sympa, mais la ville présente quand même un inconvénient certain : son climat ! Car oui, à plus de 4000 mètres, il est bien évident qu'il ne fait pas bien chaud, sous les tropiques ou non. Il est donc temps de redescendre un peu profiter de tous ces beaux globules que nous avons fabriqués depuis plus d'une semaine : cap sur Sucre (se prononce Soucré), tout juste 2800 mètres, en plaine donc selon les critères boliviens. Et le trajet est rapide : 3h30 de grand spectacle, avec quelques belles descentes à la clé, le choix d'un chauffeur sobre est ici indispensable ! Bon, et maintenant, re-lax...



Petite pause sucrée

Sucre

Pour beaucoup, Sucre, capitale constitutionnelle de la Bolivie, c'est un peu la « ville-détente » au milieu du classique parcours andin : une

altitude raisonnable (2800m), un climat clément (ni la moiteur étouffante des plaines, ni les vents glacés de l'Altiplano) et une belle cité cosmopolite (hum pour tout dire on ne se croirait plus vraiment en Bolivie), tout ici est réuni pour permettre au voyageur éreinté de reprendre un peu des forces (car oui, je l'ai déjà évoqué, voyager n'est pas toujours de tout repos...). Et puisque c'est ça nous allons y poser nos bagages pour une semaine, na !

Bon mais il y a quand même pas mal de trucs à faire à Sucre, à commencer par arpenter la ville en long, en large, et tant qu'à faire en travers : nobles demeures coloniales et belles églises baroques abondent dans les rues autour de la place centrale, un petit air de déjà vu par rapport à Potosi, peut-être en moins ouvragé, mais surtout en moins destroy (même si pour le coup la restauration a été parfois légèrement excessive) et en plus blanc (d'où le petit nom de « Ciudad Blanca » donné à la capitale). Un très paisible cimetière arboré à l'Ouest offre aux adolescents locaux de confortables recoins pour conter fleurette. Un petit parc au Nord fournit le weekend divers amusements aux enfants surexcités, dont la possibilité de gravir une Tour Eiffel miniature. Le Sud offre une magnifique vue plongeante sur toute la ville depuis les arcades du mirador Recoleta. Pas grand-chose à l'Est en revanche, si ce n'est la gare routière, où comme d'habitude je fais mes quelques habituels aller-retour.

Côté culture, la ville regorge de musées plus ou moins intéressants (j'avoue, je n'étais pas spécialement tenté par le musée du chapeau...), je me contenterai d'un seul, qui regroupe trois sections : ethnographie, période coloniale et art contemporain. Manque de pot, travaux en cours, section coloniale fermée, mais le contenu des deux autres était quand même conséquent et sympathique : des poteries par dizaines (pas forcément ma tasse de thé, ah ah), des armes incas (on comprend mieux pourquoi les espagnols ont gagné à 1000 contre 1...), des crânes déformés « extraterrestre-style », des momies desséchées (estomac bien accroché nécessaire), des portraits d'austères gouverneurs (savent pas sourire eux), et une étonnante série de lithographies de Don Quichotte en butte avec les récentes dictatures sud-américaines.

Pour profiter au mieux de cette semaine de détente, nous tombons en prime sur une des meilleures auberges de notre périple : pour la très correcte somme de 11 euros, nous avons droit à une villa toute neuve, 8 personnes maximum, une très bonne douche chaude, du PQ (rare en Bolivie), des serviettes et du savon (encore plus rare !), un wifi plutôt

correct, un jardin, une TV écran plat avec chaînes satellites (!!!), et une cuisine bien équipée (idéale pour faire quelques économies de resto...). Bref, du bonheur en barre, les auberges suivantes risquent de difficilement tenir la comparaison...

Tarabuco

Une visite de la région ne saurait être vraiment complète sans aller faire un tour au marché dominical de Tarabuco, petite ville à une soixantaine de kilomètres au Sud-Ouest de Sucre. En effet, tous les dimanches des centaines d'indiens Yamparas et Tarabucos descendent des villages environnants pour acheter / vendre à peu près tout ce que l'on peut imaginer : classiques fruits et légumes, quartiers de viande, textiles colorés, quincaillerie diverse, CDs et DVDs pirates (mais que fait Hadopi ?), feuilles de coca par kilos, bonbons colorés, tout un tas de cochonneries pour touristes, et quelques articles plus originaux, tongs en vieux pneus, fœtus de lamas (à enterrer dans les fondations d'une maison pour garantir sa durabilité), têtes de pioche (jamais les manches, après tout il suffit de se couper une branche à la dimension voulue)... En prime tous les locaux sont en tenues traditionnelles, ce qui rajoute au charme de l'endroit. Bon malheureusement la réputation du marché attire de nombreux touristes, mais ces derniers semblent cantonnés à la place principale et ses marchands de souvenirs, le lacinis de ruelles adjacentes reste inviolé, tant mieux pour nous. Et bien sûr, le trajet vers Tarabuco contribue aussi à rendre l'excursion sympathique : il faut se rendre à un croisement bien particulier de Sucre, grimper dans un minibus hors d'âge, attendre que ce dernier se remplisse à ras-bord (voir légèrement au-delà), puis comme d'habitude prier pour que le chauffeur connaisse son affaire. A l'aller, un petit arrêt a été nécessaire pour resserrer une des roues arrière sur le point de se détacher, amusant.

Frais et requinqués, il est temps de repartir après une semaine d'oisiveté. Nous allons maintenant découvrir les joies du bus de nuit en Bolivie pour rejoindre Torotoro via Cochabamba, gageons que ce ne sera pas tout à fait la même chose qu'au Chili ou en Argentine...



Bons baisers du Crétacé

Sucre → Cochabamba → Torotoro

C'est moche : à peine 200 kilomètres séparent Sucre de Torotoro, mais il s'agit de 200 kilomètres de piste chaotique (d'autant plus en saison des pluies), nous ne trouverons donc personne pour nous emmener jusque là-bas, du moins pas à des prix raisonnables. La seule solution à l'heure actuelle : prendre un bus de nuit Sucre – Cochabamba, 10 heures de confort sommaire à se retourner dans tous les sens pour tenter d'atteindre le sommeil tant convoité, arriver à 4 heures du matin à la gare de Cochabamba, héler un taxi pour atteindre le point de départ du bus de Torotoro (bah oui, pas au même endroit, trop simple sinon), attendre patiemment 6 heures du matin (heures boliviennes s'entend : toujours ajouter environ 30 minutes), et monter dans un minibus qui nous déposera finalement 4 heures plus tard à destination... Mouais, facile en fait.

Torotoro

Sous ce nom miyazakiesque se cache une sympathique bourgade bolivienne encore très largement ignorée des touristes (tu m'étonnes vu les facilités de transport), au cœur du parc national du même nom, créé pour protéger une variété endémique de perroquets, mais surtout réputé pour abriter une collection impressionnante de traces de dinosaures ainsi que des fossiles en pagaille, véritable petit paradis terrestre pour les géologues et les paléontologues ! Bon, mais Torotoro c'est tout d'abord une ambiance, une petite remontée dans le temps (forcément quand on doit sa réputation au Jurassique) : les rues sont pavées (ainsi qu'une bonne partie de la route depuis Cochabamba, le Paris-Roubaix peut aller se rhabiller...), les habitations sommaires, charrettes et ânes dépassent largement en nombre les véhicules motorisés, les habits traditionnels ne sortent pas que le dimanche, et bien sûr on peut toujours rêver pour avoir internet ! Le petit boui-boui sur la place principale qui possède un écran plat et les chaînes satellites possède un succès fou auprès de la population locale... Les prix pratiqués ici sont dérisoires, et la touche finale, les gens sourient et nous disent bonjour ! Oui car il

faut bien dire que sinon, le Bolivien moyen n'est pas ce qu'on pourrait appeler un gai-luron...

Torotoro ce sont ensuite et surtout des paysages incroyables ! Alors certes on commence à en avoir vu un certain nombre, mais ici nous sommes quand même plutôt bien servis : le village est niché au fond d'une vallée fertile à 2800 mètres, entouré d'un ensemble de collines « renversées » qui forment une succession de vagues à l'horizon, étrange et beau. En suivant le chemin de Las Siete Vueltas, nous partons à l'assaut de ces monticules, avec en théorie un extraordinaire gisement de fossiles marins à la clé. Je dis bien en théorie, car j'ai eu beau explorer deux fois le sentier et ses affluents, pas grand-chose à se mettre sous la dent, si ce n'est quelques coques. Il faut dire que l'on doit normalement passer par ~~la mafia~~ l'agence officielle de guides dès lors que l'on veut arpenter l'un des sentiers du coin. P'têt que là on aurait dû... M'enfin la vue du haut des collines est proprement sublime, fossiles ou non. Et puis je me suis rattrapé en allant voir le cimetière de tortues, une étrange petite zone désertique en fond de vallée d'où ont été extraites des dizaines de carapaces de chéloniens préhistoriques.

Après le must-do reste quand même El Vergel, l'excursion phare de Torotoro, cette fois-ci guidée, difficile de faire sans. On commence par une petite leçon de paléontologie en observant non loin du village toute une série de traces bien nettes de dinosaures : ici ce sont les théropodes (genre T-Rex) et les sauropodes (genre Diplodocus) qui s'en donnent à cœur joie. Nous descendons le lit d'une rivière (provisoirement) à sec, en passant pour la forme devant quelques nouvelles traces d'ornithopodes (genre des dinos à bec de canard), et nous débouchons sur le canyon de Torotoro, 250 mètres de falaises verticales, toujours impressionnant. Bon maintenant la partie délicate : convaincre ces demoiselles soumises au vertige de descendre par une étroite corniche ! Au fond, nous pouvons jouer à saute-rochers le long du torrent, au milieu d'une luxuriante végétation tropicale, microclimat oblige. La récompense : une belle piscine naturelle au pied d'une large cascade, l'eau est particulièrement vivifiante. Puis il est temps de faire le chemin inverse pour sortir de cet énorme piège naturel, dommage que la baignade ne se fasse pas après la bonne suée de la remontée ! De retour en haut, nous continuons de longer le vide le long d'un sentier parfois dangereusement proche du bord, frissons garantis (avis aux maniaques de la sécurité : nous sommes au fin fond de la Bolivie, pouvez toujours courir pour avoir des barrières...). Perroquets et condors se jouent eux allègrement de la fatale gravité, passant et repassant au-dessus de nos

têtes. Un peu plus loin, quelques graffitis rupestres attribués à une civilisation nomade inconnue. Et puis voilà, retour au village, les yeux brillants et les jambes en coton.

Il y aurait encore beaucoup à faire ici, explorer des kilomètres de grottes obscures ou encore d'incroyables cathédrales de roche, mais le temps, l'argent et la claustrophobie sont autant de facteurs limitant. Nous repartons donc, pour mieux revenir. Et surtout chut, ce village reste un secret bien gardé, ne l'ébruitez pas !

Torotoro → Cochabamba → La Paz

Pour repartir de Torotoro, nous nous rendons compte qu'un gros bus est cette fois disponible (pas de service le dimanche, jour d'arrivée), et encore moins cher que le minibus de l'aller. Pas d'hésitation donc, on se dit qu'en prime ce sera un chouia plus confortable vu l'état de la route... Et coup de bol, les places de devant sont libres, ni une ni deux la réservation est effectuée (car oui, bien qu'ayant été durant mes jeunes années un farouche partisan des places arrières dans un bus, chansons paillardes à l'appui, j'ai appris à mes dépens durant ce voyage que sur des routes sensiblement mauvaises, plus on est loin du chauffeur, plus la nausée est importante...). Ah ah, grossière erreur ! Car le trajet ne serait pas rentable si seules les places assises étaient occupées ! Nous avons donc eu l'occasion de constater qu'une allée centrale peut contenir beaucoup, beaucoup de monde... Et plus particulièrement à l'avant, car les personnes à l'arrière ne sont pas toujours disposées à se compresser outre mesure. Du coup quand le bus s'arrête toutes les 10 minutes au milieu de nulle part pour prendre un ou deux passagers supplémentaires, on se dit systématiquement : « Nan mais là ça ne rentrera jamais... Aaah bah si en fait... » Bref, un vrai transport à la bolivienne, amusant et dépaysant, même si dans ces conditions les 5 heures de trajet paraissent plutôt longuettes. Bizarrement ensuite, les 8 heures pour faire Cochabamba – La Paz dans un bus plus classique ont été nettement plus courtes !



La paix soit sur nous

La Paz

Il y a de bonnes chances pour que vous débarquiez à La Paz de nuit, et après une interminable traversée de El Alto, la haute banlieue à la lisière de l'Altiplano, vous risquez fort de faire « Whaooo » quand vous atteindrez enfin le bord de la gigantesque cuvette qui héberge la capitale (de facto) bolivienne, et que des centaines de milliers de lumières empliront totalement votre champ de vision : la ville s'étage de 3200 à 4000 mètres, unique au Monde ! Bon malheureusement le lendemain c'est un peu la gueule de bois : si quelques beaux vieux bâtiments subsistent, ils sont entourés de toute part d'immeubles défraîchis (voir inachevés, abandonnés, brûlés...). Quand le soleil sort de sa cachette, ça peut passer, mais lorsque l'on débarque au mois de février en pleine saison des pluies, le glauque n'est pas loin... Car ici la pluie ne fait pas dans la dentelle, et tous les jours ce sont des trombes d'eau qui s'abattent sur les centaines de ruelles en pente, transformant les caniveaux en autant de torrents éphémères. Le tableau peut paraître bien sombre, mais ce serait pourtant oublier l'essentiel : La Paz, c'est avant tout une immense ruche bourdonnante ! Pas une rue ne semble échapper à la frénésie collective : la chaussée est recouverte d'un imbroglio de *collectivos* bondés, crachant de délicats effluves noirâtres, tandis que les trottoirs sont à la merci des vendeurs en tout genre. Une foule bigarrée tente alors de se frayer tant bien que mal un passage, sous les concerts de klaxons et les interpellations insistantes des « shoeshine boys », les cireurs ambulants. Et les douches diluviennes ne changent finalement pas grand-chose à l'affaire, si ce n'est que comme par miracle fleurissent aussitôt des marchands de parapluies. Bref, vous l'aurez compris, on ne vient pas à La Paz pour se reposer, mais pour respirer la vie à pleins poumons (enfin difficilement quand même : altitude, rues en pente et pollution limitent fortement votre capacité respiratoire).

Pourquoi ne pas commencer par aller négocier quelques achats dans les innombrables marchés qui émaillent la cité ? Madame risque de s'en donner à cœur joie (sans machisme aucun). Outre les classiques *mercados* artisanaux, maraîchers, d'électronique ou encore de

contrefaçons, on trouve ici un marché aux sorcières, un poil plus original. Chamans et autres diseurs de bonne aventure (réservé aux locaux, les touristes mécréants ne méritent certainement pas de recevoir une vision de leur futur) y sont présents, les fœtus de lamas abondent bien sûr (à divers stades de développement, parfois très très avancé, pour une protection immobilière optimale...), ainsi que des potions en tout genre (de la repousse des cheveux à la guérison miraculeuse du cancer, en passant évidemment par les problèmes que peuvent rencontrer les couples dans leur intimité...), des bondieuseries diverses (toutes religions confondues, on ne sait jamais, plus une bonne dose d'animisme), des herbes, poudres, onguents... Bref, une solution éventuelle (non garantie) pour tous les cas où la science montre ses limites.

Et pour Monsieur, qui dit grande ville dit arpentage en règle des multiples places et ruelles ; qui dit ville en pente dit grimpette jusqu'aux différents miradors parsemant le canyon ; et qui dit capitale culturelle dit forcément visite de quelques musées, dans lesquels on trouvera globalement : des tableaux, des tissus, de la céramique, des masques, des momies (il y en a toujours 2-3 qui traînent...), de l'or, des bonnets andins (oui oui), des meubles coloniaux, des poupées, des miniatures diverses (z'aiment beaucoup les miniatures), et même un musée dédié au littoral perdu (au profit du Chili en 1883, à l'issue de la Guerre du Pacifique) mais pas pour toujours, poignant. Quasiment aucune explication en anglais en revanche, encore moins en français bien sûr, bon, ça fait bosser son espagnol !

Tiwanaku

Après avoir fait le tour de ce que La Paz avait de mieux à proposer, il est temps d'explorer un peu les environs, et plus particulièrement le site archéologique de Tiwanaku. Soyons clair : la Bolivie est loin d'être dotée des mêmes vestiges que le voisin péruvien, mais la Cité du Soleil fait figure d'exception. On fait souvent grand cas de l'Empire Inca, mais celui-ci n'aura qu'à peine duré un siècle (bon, pas de bol, les Espagnols ont débarqué alors que l'Empire était à son apogée...) et n'est finalement que le dernier arrivé d'une longue série de civilisations andines : les Tiwanakus ont dominé les rives du lac Titicaca pendant près de 2000 ans, avant de disparaître mystérieusement vers la fin du XIème siècle. Et la Cité du Soleil, « découverte » courant XXème, était sans doute leur capitale administrative et surtout religieuse. Alors si l'on compare le site avec les grands temples asiatiques visités il y a

quelques mois, c'est sûr que bon, comment dire, y a pas grand-chose à voir... La petite différence étant qu'en Asie les divers monuments n'ont pas vécu 900 ans sous terre !

Ces considérations faites, on passe quand même un très bon moment à explorer ces ruines boueuses, d'autant plus quand notre guide fait le show : bandeau serré autour de la tête pour nous expliquer les déformations crâniennes rituelles (les jeunes nobles portaient ces bandeaux de 1 à 14 ans histoire d'avoir une belle tête d'alien...), position fœtale de momie dans le cimetière, harangue au soleil les bras levés en quechua ancien (que nous répétons de bon cœur, on n'invoque jamais trop le soleil en voyage...), et pour finir une biographie enflammée d'Evo Morales, l'actuel président bolivien en quête d'un deuxième mandat (élections dans quelques mois, on sait pour qui notre guide va voter). Outre divers majestueux monolithes (qui ressemblent d'ailleurs étrangement aux *Moai*, l'hypothèse d'une origine sud-américaine et non polynésienne a été parfois envisagée), des centaines de têtes sculptées de dirigeants dans un temple semi-souterrain, d'énormes blocs de pierre taillés avec une précision chirurgicale et des outils rudimentaires (la technique de taille reste d'ailleurs un mystère), le clou du spectacle est Inti Punku, la *Puerta del Sol*, une très belle porte (constituée d'un unique bloc d'andésite) dans laquelle s'encadrait parfaitement le soleil lors des solstices. Et si vous voulez vous faire une meilleure idée de tout ça, relisez Tintin et le Temple du Soleil, Hergé s'étant inspiré entre autres de Tiwanaku, ayant notamment transformé le personnage central ornant la Porte en dieu Inca, tsss tsss...



Death Road survivors

La Cumbre → Yolosa

7h30 – Nous poireautons devant l'agence de La Paz, Aurélie, Sophie et moi, en compagnie d'une dizaine d'autres touristes mal réveillés. Chose exceptionnelle, le ciel est bleu, presque une première depuis notre arrivée dans la capitale.

8h15 – Après les 45 minutes de retard de rigueur, le minibus démarre enfin. Une dizaine de VTT sont solidement installés sur son toit.

9h – Nous arrivons au col de La Cumbre, à 4700 mètres. Le ciel bleu n'est plus qu'un lointain souvenir : la neige tombe à gros flocons, impossible de partir d'ici, trop dangereux selon les guides. Bon, on va dire qu'ils savent ce qu'ils font, mais un peu grrr quand même...

9h10 – 10 minutes et 200 mètres plus bas, la neige s'est transformée en pluie, ça y est, on va pouvoir enfin attaquer ! Mais d'abord, il faut bien sûr s'équiper : sur-pantalon théoriquement étanche (étanchéité qui ne durera pas plus de 3 minutes...), veste jaune flashy théoriquement étanche (bon là c'est nettement mieux, l'eau ne percera que très légèrement... Juste dommage pour le très large col en V...), coudières, genouillères, gants, et évidemment casque intégral (qui fleure bon la transpiration). S'ensuit une démonstration sommaire de ce qu'est un vélo (ça c'est un frein, ça c'est un dérailleur, ça c'est une selle, ça c'est une roue, le tout assemblé forme une bicyclette...). Puis distribution des engins : double-suspension pour les riches (option choisie à la réservation), suspension simple pour les petits budgets (fesses en acier recommandées), à savoir nous. Vérifications de rigueur : freins ok, pneus ok, rembourrage selle ok. Les testaments ont bien sûr été fournis auparavant à l'agence.

10h – Tous en ligne, eest go go go ! Un coup de pédale pour s'élancer, et puis ce sera à peu près tout pour les 20 kilomètres suivants, 1000 mètres de dénivelé pour commencer, le tout sur une route asphaltée relativement propre (à part quelques ornières facilement évitables). Nan la difficulté ici tient plutôt au fait que nous croisons régulièrement des poids lourds, et que ces derniers conduisent bien sûr à la bolivienne (équivalent local de « permis trouvé dans une pochette-surprise »). Et aussi la pluie glaciale qui nous fouette le visage. Et enfin le petit précipice à notre droite. Bon mais l'un dans l'autre cette portion de descente est une vraie partie de plaisir comparée à ce qui nous attend !

11h – Nous arrivons à Unduavi pour une pause conséquente, où l'on nous offre un premier snack revigorant, et où l'on doit s'acquitter de la traditionnelle taxe de passage. Les vélos sont alors rechargés sur les toits, car les prochains 8 kilomètres sont une sorte de faux-plat montant, on n'est quand même pas là pour faire des efforts ! Et donc après un court trajet motorisé, nous empruntons un étroit chemin de terre à droite de la nouvelle route asphaltée : nous sommes désormais officiellement sur la « Route de la Mort » ! Nous voilà bien rassurés...

12h – Les vélos sont redescendus de leur toit, et nous sommes à nouveau en selle. Quelques nouvelles recommandations, et nous allons pouvoir entrer dans le vif du sujet ! La « Route de la Mort », ce sont donc 32 kilomètres de piste caillouteuse qui permettent de rejoindre le village de Yolosa, altitude 1200m, soit quand même 2500 mètres de moins que là où nous sommes présentement. La route fait en moyenne 3,5m de large, et donne à gauche sur un précipice qui atteint les 700m (à droite bien sûr, c'est aussi une falaise, mais montante...). Parfois il y a des rambardes, la plupart du temps non. Il est possible de croiser un camion au détour d'un virage. Nous passerons sous des cascades et traverserons deux gués. Voilà en gros le programme. Réjouissant non ? Il va nous falloir bien 2h30 pour atteindre Yolosa, et pourtant, on aimerait que cela dure beaucoup plus, car il faut finalement bien le dire, cette descente, c'est la grosse éclate ! Et c'est partiii !!!

13h – Deuxième pause snack à l'un des quelques miradors qui jalonnent le parcours (en fait la route dans son intégralité est un gigantesque mirador, là c'est juste qu'ils ont construit deux cabanes...). Hum par contre il manque Sophie, que se passe-t-il ? Un collègue nous informe qu'elle est tombée. Euh ouiii ? Aaah, la voilà dans la voiture-balai. Visiblement c'est assez sérieux, elle ne peut plus bouger le bras, fin de parcours pour elle. Le verdict (que l'on aura le soir à l'hôpital) : une belle fracture de la tête de l'humérus, opération immédiate ou 6 mois de repos complet, problématique en voyage... Bon eh bien Aurélie va pouvoir se régaler à jouer la super-infirmière horrifiée par les soins locaux et prendre sérieusement les choses en main !

14h45 – Les meilleures choses ont une fin, nous voilà désormais à Yolosa, et nous rendons à regret notre fier coursier. Pas de nouveaux incidents à déplorer (en revanche les guides nous ont régalez d'anecdotes à mesure que l'on dépassait des croix en bord de route... « Alors là y a pas trois mois le gars arrive face à un camion, coup de guidon, 300 mètres de chute libre ! »). Nous avons quitté depuis longtemps les froides hauteurs désolées battues par les vents, et nous sommes maintenant aux portes de la jungle, au milieu des palmiers et des bananiers. La température est bien sûr à l'avenant. Une constante en revanche : la pluie, qui ne nous aura guère lâchés de la journée.

15h30 – Les vélos sont retournés lavés sur leur piédestal, l'équipement a été rendu, il ne nous reste plus qu'à profiter des installations d'un chouette petit hôtel entouré d'un jardin luxuriant : douche, buffet déjeuner (enfin à 16h c'est plutôt un goûter mais bon...), et même une

piscine pour faire trempette (la pluie s'est enfin miraculeusement arrêtée). Les T-shirts de rigueur sont distribués (nous jalouions depuis le début de l'Amérique du Sud les touristes qui se pavanaient avec des polos ornés d'un slogan du genre « I'm a Death Road survivor ») et le DVD de nos exploits nous attend à l'agence.

17h45 – Plus qu'à rentrer, par la route asphaltée cette fois. Il nous faudra encore deux heures et demie pour rejoindre les hauteurs de La Paz, à travers des paysages évidemment magnifiques (en prime c'est plus facile de prendre des photos depuis un bus qui monte que depuis un vélo qui descend...) ! Les degrés chutent à mesure que l'on roule, l'été n'aura été que de courte durée... Et encore une journée fort sympathique dont on se souviendra (Sophie la première...) !



Plage ou montagne, pourquoi choisir ?

Copacabana

Ok on l'a déjà dit, la Bolivie s'est vue privée de son accès à l'Océan fin XIXème... Dommage pour l'économie, mais pour ce qui est du tourisme balnéaire, les Boliviens peuvent quand même se consoler : 45% du lac Titicaca est à eux (le reste appartenant au Pérou, qui pour le coup se gave aussi niveau littoral Pacifique...). Et donc à trois heures de La Paz, on trouve le village de Copacabana (un nom qui évoque forcément le Brésil, mais nous avons bel et bien affaire ici à l'original...), sur les berges du splendide lac Titicaca (un nom qui depuis toujours fait le délice des écoliers...). Alors certes nous sommes à 3850 mètres d'altitude, certes l'eau est absolument glaciale (même si j'ai quand même vu un couple se baigner, des Suédois sans doute...) et bien sûr non salée, certes il manque les vagues (ce qui permet du coup de faire du pédalo, en forme de cygne ou de Donald...), mais quand l'autre rive demeure invisible et que le soleil vient éclairer les immensités bleutées du lac, on se croirait bel et bien au bord de la mer ! Les amateurs de farniente trouveront donc ici parfaitement leur compte. Ah mais je n'ai pas évoqué le trajet La Paz – Copacabana ! Bon vous allez me dire, trois heures de bus, ce n'est pas le lac à boire, même si sortir de La Paz peut paraître absolument interminable. Nan ce qui est amusant ici c'est qu'à un moment donné on doit traverser le détroit de

Tiquina (c'est ça ou faire un grand détour par le Pérou tout proche, avec donc deux passages de frontières à la clé, chouette...). Pour les passagers du bus, rien de plus simple : on embarque sur une petite navette qui fait la traversée en 5 minutes. Pour le véhicule en lui-même, c'est un peu plus sport : il grimpe sur une sorte de barge / radeau de la méduse propulsé par un moteur poussif, et tout le monde prie pour que les bagages restés à l'intérieur ne finissent pas au fond du lac... Je pense que je ne le répèterai jamais assez : le cadre ici est tout simplement sublime ! Les pourtours du Titicaca sont particulièrement découpés, à plus forte raison sur la presqu'île de Copacabana, et entourés de belles collines arides (enfin comme tout l'Altiplano quoi) qui offrent naturellement les points de vue qui vont bien.

Allez c'est pas l'tout mais on va aller s'dégourdir un peu les jambes. Pourquoi pas jusqu'à Yampupata tiens, à l'extrémité Nord-Ouest de la presqu'île ? Bon dommage, on se contente de suivre la route. Le trafic n'est pas spécialement dense (un *collectivo* toutes les 5 min, raisonnable), mais la chaussée n'est évidemment pas goudronnée, un bon masque anti-poussière est donc chaudement recommandé. En chemin on croisera un grand et magnifique lac (sans blague), diverses ruines incas (4 morceaux de cailloux, on n'est pas encore au Machu...), une grotte de la Vierge de Lourdes (statue spécialement recopiée par une bigote copacabanaise en vacances dans les Pyrénées), un bout de chemin inca (là aussi 4 morceaux de cailloux, mais l'utilité finale de ces derniers apparaît plus clairement), ainsi que quelques îles flottantes. Allons bon, qu'est-ce que c'est encore que ça ? Eh bien en fait il faut imaginer une sorte de grande plateforme de bois recouverte de paille (allez savoir pourquoi) et de quelques cahuttes rudimentaires, reliée à la rive par un étroit ponton branlant. L'utilité ? Permettre aux touristes de venir « pêcher » leur truite dans un petit bassin accolé à l'île (un rapide coup d'épuisette), qu'une *mama* se fera ensuite un plaisir de cuisiner à prix d'or... Pourquoi pas !

Mais ce qui attire avant tout beaucoup de monde à Copacabana, Péruviens en tête, c'est la précieuse « Vierge Noire » (aux traits indiens) qu'abrite en son sein la magnifique cathédrale de style morisque. Les gens viennent ici en pèlerinage pour faire bénir les choses les plus importantes à leurs yeux : des enfants bien sûr, mais surtout des voitures ! Tous les jours on assiste donc à un défilé de bolides fraîchement passés au polish, décorés de guirlandes, de fleurs et d'un chapeau pailleté, le capot grand ouvert, puis un prêtre vient inonder le moteur d'eau bénite. Comment ça la bible ne fait pas mention

du baptême de voitures ? C'est peut-être plus efficace que nos St-Christophe après tout ! La cérémonie effectuée, les pèlerins en profitent pour faire une petite grimpette sur le calvaire voisin (le mot prend toute sa dimension quand l'ascension s'effectue à près de 4000 mètres d'altitude...), achètent une maquette de maison, une liasse de faux billets, un diplôme ou un certificat quelconque, allument quelques bougies et hop, bonheur matériel assuré ! Enfin ils partent se saouler consciencieusement au bord du lac avant de rentrer chez eux dans leur véhicule fraîchement baptisé, ce qui permet clairement de valider ou non la puissance de la protection divine.

Isla del Sol

Les touristes s'amuse bien de tout ce folklore, mais viennent surtout à Copacabana pour faire une excursion jusqu'à la toute proche Isla del Sol, qui est censée avoir vu naître la civilisation Inca. Eh bien allons-y donc ! Si l'on veut faire l'aller-retour dans la journée, il convient de prendre le bateau assez tôt. Ah bah mince aujourd'hui il pleut méchamment. Allez pas grave on se recouche, on retentera notre chance demain. Ah bah mince je me tape une petite intoxication alimentaire. Dommage on se recouche (pas vraiment le choix pour le coup), et je crois qu'en prime on va oublier cette idée d'île, berceau des Incas ou pas...

Bien, cette fois on a fini notre petit tour d'Altiplano bolivien. Plus qu'à passer au Pérou. Ah bah ça devrait aller, on n'en est qu'à 8 kilomètres. Oui mais quand même, petit choc psychologique, c'est notre dernière traversée de frontière, noon ! En plus c'est presque trop facile, aucun contrôle, aucune fouille, rien, deux coups de tampons et basta... Eh Monsieur le douanier, qu'est-ce que je fais de mes 2 kilos de viande de lama séchée ? Oooh bah si tout le monde s'en moque...



TDM Season 12 : une douzaine de pays pour la p'tite dame ? Mais c'est qu'elle a faim dites-donc !

Je ne voudrais pas commencer à m'inquiéter pour rien, euh mais là c'est quand même l'avant-dernier bilan, on franchit une dernière frontière, on explore encore quelques lieux magiques, un dernier vol et puis basta,

Yankee go home ! Mais trêve de sueurs froides, l'aventure se vit au jour le jour, et puis comment repartir sinon ? Et à part ça, la Bolivie ? Oh bah au poil ! Trèèès différente de ses voisins chiliens et argentins, on s'imagine régulièrement être de retour en Asie, enfin population et température mises à part. On n'aura finalement guère arpenté que l'Altiplano et les vallées adjacentes (avec une altitude minimale de 2700 mètres !), ce qui ne représente qu'à peine un quart du territoire : il existe tout un autre monde dans les basses terres, riches plaines alluviales et mortelle jungle amazonienne. Mais déjà quelle diversité dans ces seuls 25% ! En 4x4, à cheval, à vélo ou à pied, l'aventure a été au cœur de notre parcours bolivien, avec quelques intermèdes dans des villes aux ambiances très différentes. Nous avons croisé beaucoup de voyageurs qui n'ont pas vraiment gardé un bon souvenir de la Bolivie : mal d'altitude, hygiène déplorable, transports crispants, population peu accueillante, les qualificatifs étaient souvent peu flatteurs... Et nous alors ? Place au bilan bien sûr.

Population : 3. Bon, je l'ai déjà mentionné, le Bolivien moyen n'est pas un joyeux luron. Voir tire sérieusement la tronche. Pas vraiment le sens du commerce non plus. Mais à côté de ça il est très honnête et franc du collier. Et puis quoi, on ne peut pas forcément demander à la terre entière de sourire aux touristes nantis que nous sommes ! En prime tous les guides lors de nos diverses expéditions étaient eux franchement ouverts et joviaux. Pas si mal au bout du compte (surtout après tout ce que nous avons pu entendre, je pense que les gens ont naturellement tendance à se focaliser sur une mauvaise expérience et oublier les dizaines de personnes adorables qu'ils ont croisées).

Culture : 4. Les Espagnols ne s'étant pas amusés à massacrer les populations andines (enfin pas trop... Beaucoup plus nombreux que les indiens des plaines aussi...), les Boliviens ont pu assimiler la culture coloniale tout en préservant folklore et traditions, actuellement toujours extrêmement présents dans la vie quotidienne. Et puisque leurs ancêtres construisaient en pierre, on peut en prime retrouver pas mal de ruines qui ont plus (voir beaucoup plus) de 500 ans d'existence. Quant aux bâtiments coloniaux, beaucoup sont magnifiques : bah oui, quand on pille un pays riche en matières premières, on a les moyens de se bâtir de belles églises !

Nature : 5. Mais oui, cinq, ne soyons pas rats ! Et encore, nous n'avons visité que les hauts-plateaux ! Immensités blanches d'Uyuni, ocres du Lipez, bleues du Titicaca, plus des magnifiques 6000 enneigés, des

précipices ô combien vertigineux, d'incroyables décors de Far-West... En prime il y a des vizcachas, j'aime bien les vizcachas, marrant les vizcachas !

Nourriture : 3. Je ne suis pas rancunier, étant donné que le dernier plat mangé dans ce pays, un habituellement sympathique (et sûr) silpancho, m'a douloureusement cloué au lit pour une journée (après m'avoir tenu éveillé la nuit précédente). Sinon la cuisine bolivienne est en règle générale simple mais bonne, à base de riz et de patates, accompagnés d'un morceau de viande plus ou moins conséquent (souvent frit, z'aiment bien frire un peu tout, ça tue les bactéries...) et de trois crudités. Le plus intéressant reste l'*almuerzo* proposé à partir de midi dans la plupart des restaurants : pour une poignée de boliviens, nous avons généralement droit à un copieux bouillon de légumes, un plat principal, plus parfois une boisson ou un dessert, imbattable. Coup de cœur pour les salteñas, de petits chaussons sucrés-salés-pimentés fourrés avec diverses choses.

Argent : 4. Après décompte, jusqu'à présent le pays le moins cher (avec un coût quotidien pour 2 inférieur à 38 euros... Et on ne se sera pas privé !), même si pour le coup je pense que le rapport qualité/prix est peut-être légèrement inférieur à celui de l'Asie ! Effectivement, logement, nourriture, transports et même excursions sont souvent à des prix dérisoires, mais les matelas sont parfois un peu mous et les bus archaïques... Et puis aussi quel continent peut se targuer de proposer de la nourriture meilleure qu'en Asie ?

Bien-être : 4. Je sais que c'est loin de faire l'unanimité chez les visiteurs ayant traversé la Bolivie, mais moi j'me suis senti bien là-bas ! Bien-sûr villes et villages ne sont pas toujours très glamours, l'altitude est parfois difficile à supporter, le temps régulièrement pas au top (au moins nous n'avons pas vraiment eu froid !)... Mais je ne sais pas, les paysages grandioses, la force tranquille de la population, l'absence de sentiment d'insécurité lorsque l'on arpente les rues, et par-dessus tout la sensation permanente d'être vraiment à l'autre bout du monde, tout ça me donne finalement envie de m'éterniser un peu ici !

Global : 23/30. Eh bien voilà une note plutôt très correcte, ça faisait longtemps ! Pour l'instant mon coup de cœur en Amérique du Sud, une destination qui répond à tous les clichés que l'on peut se faire sur ce continent : gigantesques décors de cinéma, population aux coutumes (et costumes) étranges, ruines oubliées, flûtes de pan, bonnets de laine...

Chili et Argentine sont magnifiques, mais décidément trop européenisés : en Bolivie le dépaysement n'est en aucun cas optionnel ! Et quand on sait tout ce qu'il reste à découvrir à l'Est de l'Altiplano, on ne peut qu'envisager d'y retourner un jour !

Pérou

17/02 – 15/03





Ma vie derrière les murs

Copacabana (Bolivie) → Puno (Pérou) → Arequipa

Passer de la Bolivie au Pérou, c'est donc simple comme deux coups de tampons. Du moins si vous êtes Français, je suis sûr que comme d'habitude c'est plus compliqué pour un Guinéen. Quid des différences visibles entre les deux pays ? Aucune de prime abord, si ce n'est que les Péruviens ont visiblement adopté le touk-touk comme commode moyen de transport à la campagne... De Puno, je n'entrapercevrai que la belle cathédrale à travers les vitres d'un taxi : suite à un complot des transporteurs locaux, les distributeurs automatiques de la gare routière ne fonctionnent pas avec les cartes étrangères, obligation donc d'aller jusqu'au centre-ville retirer un peu de cette toute dernière monnaie que nous utiliserons, le Sol. Et hop, nous rembarquons aussitôt pour Arequipa, que nous atteindrons à la nuit tombante, une journée de plus consacrée aux transports !

Arequipa

La « Cité Blanche ». Ça vous rappelle quelque chose ? Minas Tirith, d'accord, mais là on s'aventure dans l'imaginaire de Tolkien... Non, je pensais plutôt à Sucre et ses blancs édifices baroques. Les deux villes sont en prime situées un peu au-dessus de 2000 mètres, dans les vallées jouxtant l'Altiplano. La comparaison s'arrête là, car si les paysages autour de Sucre sont verdoyants, le versant Ouest des Andes est beaucoup plus sec, et les paysages désolés autour d'Arequipa évoquent plutôt le Nord du Chili. La deuxième ville du Pérou est néanmoins très belle, son surnom venant du *sillar*, une pierre volcanique blanche dans laquelle la plupart des bâtiments du centre-ville sont construits. Forcément, quand on a trois volcans spectaculaires à proximité immédiate, le Misti, le Chachani et le Pichu Pichu, tous culminant autour de 6000m, on se sert de ce qu'on a sous la main... Le Misti est sans doute le plus célèbre et le plus « élégant », il pourrait aisément en remonter à Fuji-san !

La ville est belle certes, mais on demeure dans le classique pour une métropole sud-américaine : une majestueuse Plaza de Armas entourée

d'arcades sur trois côtés et d'une cathédrale sur le quatrième (bon ça c'est plutôt innovant : la cathédrale est toute en longueur, la faute à diverses reconstructions successives, c'est ça aussi d'habiter en zone sismique...), tout un tas d'églises baroques aux portails richement décorés, un point de vue à Yanahuara pour observer la dangereuse proximité des trois volcans, un marché animé, quelques musées plus ou moins intéressants (avec une momie très bien conservée pour le plus célèbre, pfff à Salta ils en ont trois !), des rues, beaucoup de rues, des touristes, beaucoup de touristes, et des faubourgs pas très reluisants à perte de vue. Ah non quand même, j'oublie bien sûr le plus intéressant : le couvent Santa Catalina, l'un des plus grands du Monde, rien que ça.

Véritable ville dans la ville, Santa Catalina est un lieu absolument fascinant. Construit dès la fin du XVIème siècle, les secondes filles des (très) bonnes familles péruviennes y entraient pour leur noviciat, accompagnées d'un trousseau et d'une (très) conséquente somme d'argent. Au bout d'une année ou plus, elles prononçaient leurs vœux (ou non, elles avaient quand même le choix...), et s'apprêtaient à passer le restant de leurs jours au sein du couvent. Le lieu était donc une sorte de prison, certes, mais une prison particulièrement dorée ! Car si vous vous imaginez d'austères cellules entourant un cloître gris, vous êtes vraiment loin du compte ! Chaque sœur disposait d'un appartement privé comprenant 2-3 pièces plus ou moins vastes (mais globalement bien plus que n'importe quel logement parisien...) toujours richement (mais pieusement) décorées, et était accompagnée d'une ou plusieurs servantes. Tous ces appartements étaient disposés le long de charmantes ruelles, agrémentées de placettes, fontaines et jardins. Les murs des trois cloîtres arborés étaient recouverts de délicates peintures de maîtres, le garde-manger principal était richement garni, et une grande piscine couverte était même disponible. Les journées des sœurs étaient certes consacrées en partie à la prière, mais aussi à la musique, la pâtisserie, la broderie... Bien évidemment ce mode de vie n'a pas eu l'heur de plaire à tout le monde, notamment à ces messieurs évêques et même papes, qui au XIXème siècle réussirent finalement à y mettre le holà : les servantes furent renvoyées (ou prononcèrent elles-aussi leurs vœux), les instruments de musique remisés, et la « véritable » vie monacale pu reprendre son cours. Au bout du compte les cellules se vidèrent peu à peu, et en 1970 le couvent fut ouvert au public. Du moins la quasi-totalité, puisqu'une petite communauté de sœurs vit encore ici, complètement coupée du reste du Monde... Pour l'histoire, la pensionnaire la plus célèbre a été sœur Ana de Los Angeles

Monteagudo, béatifiée il y a quelques années par Jean-Paul II pour divers miracles qui lui sont attribués.



Une virée en profondeur

Canyon de Colca

J'aime bien les villes, mais quand même la raison principale de venir faire un tour du côté d'Arequipa, c'est d'avoir la chance de descendre dans le deuxième plus profond canyon du Monde, celui de Colca : 3400 mètres séparent les sommets enneigés du torrent impétueux qui coule loin loin, tout au fond, bien à l'abri de sa gorge (le canyon number one est celui de Cotahuasi, quelques centaines de kilomètres plus au Nord... Il se visite beaucoup moins car plus isolé, et en prime les touristes n'arrivent jamais à retenir son nom). Pour les plus timorés du mollet, le canyon se « visite » à travers divers points de vue, notamment le mirador Cruz del Condor, où il y a bel et bien une croix, et avec un peu de chance (ce qui ne sera pas notre cas), quelques condors qui planent paresseusement le long des parois (en fait un condor ne vole pas, beaucoup trop lourd, il se contente donc de planer. Le décollage est toujours une opération particulièrement délicate...). Mais bon, un peu frustrant de faire 4-5 heures de bus depuis Arequipa pour se contenter de miradors. Non, le vrai jeu consiste ici à descendre (puis, bien évidemment, à remonter...) !

Quelques communautés espacées vivent au fond de la merveille naturelle qu'est le canyon, profitant d'un agréable microclimat pour faire un peu de culture, notamment des figuiers de barbarie servant de nourriture à la cochenille, parasite toujours utilisé au Pérou comme colorant naturel (un magnifique carmin...). Jusqu'à peu, ces villages n'étaient accessibles que par mule (ou à pied bien sûr), mais depuis quelques années une piste permet aux véhicules motorisés (avec quand même un châssis de compétition) de ravitailler en quantités plus importantes (et surtout permet un accès aux mines de cuivre et d'argent qui parsèment désormais le canyon). Bien évidemment nous ne suivrons pas cette piste ! Depuis les environs du bourg de Cabanaconde au sommet, trois heures sont nécessaires pour descendre le périlleux sentier à flanc de falaise qui rejoint San Juan de Chuccho, seulement

1000 mètres plus bas (oui évidemment nous ne nous amusons pas à escalader les sommets voisins pour effectivement parcourir les 3400 mètres de dénivelé...). Devant l'afflux touristique, la plupart des habitations se sont reconverties en *hospedajes*, certes sommaires, mais l'accueil y est chaleureux. Il y a même des rideaux aux fenêtres, juste ne vous avisez pas de les tirer, araignées et scorpions en font leur refuge, drôle. Seul petit hic : la nourriture. Si la qualité est plutôt au rendez-vous, la quantité non. Peut-être parce que ces auberges vendent aussi quelques cochonneries à grignoter. A prix d'or bien sûr...

Le lendemain, il est temps d'explorer les divers petits villages précieusement accrochés à la falaise : il faut bien le dire, les habitants ont une vue particulièrement époustouflante de leurs fenêtres. Les balades digestives de nuit sont en revanche assez déconseillées, un faux-pas ici est souvent synonyme d'hospitalisation, voire de morgue. École, hôpital, mairie, la plupart des institutions sont présentes, et même une belle petite église à Malata : un détail, les croix sont peintes en vert, on veut bien faire l'effort d'être chrétien mais la Pachamama (la Terre-Mère) passe avant tout ! Quand les habitants ne ramassent pas la cochenille ou ne bossent pas dans les mines, ils peuvent aussi élever des *cuy*s (cochons d'inde – se prononce comme le terme argotique désignant la partie ronde de l'appareil génital masculin... Non, ne me forcez pas à l'écrire...), plat traditionnel des repas de fêtes (oui bah on mange bien des escargots !). Au bout de quelques heures, nous atteignons notre destination du jour, la verdoyante oasis de Sangalle et ses multiples hôtels avec piscine. Nous savons pertinemment que la remontée du lendemain sera pénible, mais pour augmenter encore un peu le challenge, je décide d'apprendre à mes collègues marcheurs (guide compris) les règles du Mexicain, un fort sympathique jeu à boire qui permet d'écluser de grandes quantités d'alcool en peu de temps (comme tous les jeux à boire en somme). C'est mal. Mais c'est drôle. La nuit risque de ne pas être forcément reposante.

Et ça ne loupe pas, la nuit n'est pas très reposante, d'autant plus que le départ est programmé à 5 heures. Il fait donc encore nuit noire lorsque nous entamons la raide ascension : Cabanaconde est juste à la verticale de Sangalle, 1200 mètres plus haut ! D'après le guide, il faut suer 3 heures durant pour atteindre le sommet. Mais son record personnel est de 50 minutes. Du coup il nous fait démarrer très lentement, histoire d'être sûr qu'on n'explose pas son temps (mais son explication officielle est que c'est plus dangereux dans le noir, pfff) ! Enfin au moins ça a le mérite d'évacuer les dernières traces d'alcool... 35

minutes plus tard, il fait enfin jour, les fauves sont lâchés ! L'esprit de compétition étant ce qu'il est (ainsi que l'orgueil masculin bien sûr), je tente d'accrocher les pas d'un athlète australien surentraîné, mais, bon prince, je finis par généreusement le laisser partir... Après la jungle de Sangalle, nous atteignons une zone beaucoup plus aride, et soudain nous plongeons dans un épais brouillard, qui semble être régulièrement là puisque la végétation est à nouveau beaucoup plus verte. Et quand enfin nous émergeons des nuages, c'est pour découvrir un panorama absolument spectaculaire juste sous nos pieds ! Le sommet n'est plus alors très loin : la montée est finalement pliée en 1h45, évidemment loin des records, mais plus loin encore des 3h prévues, dans les dents Colca ! En bonus sur la route du retour : une petite plongée non loin dans des chaudes eaux thermales qui nous fait pousser un voluptueux « aaaaah » de plaisir... Et pour ceux qui envisageraient un tour dans le coin, surtout ne vous braquez pas à l'idée de cette ascension finale : une option « montée sur mule » existe, certes plus odorante mais nettement moins éprouvante !



Oh des vieilles pierres, ça faisait longtemps !

Arequipa → Cuzco

Tiens, un bus de nuit, ça faisait moins longtemps... Oui mais attention, plutôt pas mal en fait au Pérou, pour peu que l'on y mette un minimum le prix (c'est-à-dire environ quatre fois moins cher qu'au Chili ou en Argentine). Le truc, c'est qu'avec les compagnies un peu trop cheap on a de bonnes chances de tomber sur un chauffeur en état d'ébriété, moyen sur les chaotiques routes andines (et même dans les cas les plus extrêmes on peut subir un dépouillage en règle du bus par une bande armée...). Pour ma part, ce sera donc Presidential Service, avec hôtesse, repas, film, et siège très très inclinable... Mais même avec tout ça, une nuit en bus reste une nuit en bus : des micro-sommeils entrecoupés de longues périodes d'éveil à écouter le copieux ronflement du voisin. Peut-être parce qu'il manque le champagne !

Cuzco

Cuzco enchante. Et elle a de très bons atouts pour cela. Une superbe localisation tout d'abord : sans être aussi incroyablement enclavée que La Paz, la cité occupe le fond d'une verdoyante vallée, et déborde très largement sur les pentes des collines avoisinantes, fournissant ainsi une impressionnante panoplie d'étroites ruelles pentues et d'interminables escaliers tournicotant. S'y perdre est un réel plaisir, et l'on peut tomber à tout moment sur des panoramas à couper le souffle (littéralement, nous sommes ici à 3400m !). Une longue et passionnante histoire ensuite (ce qui est loin d'être le cas de la plupart des villes sud-américaines) : glorieuse capitale du non moins glorieux Empire Inca, la ville a été purement et simplement démantelée au XVIème siècle par les Espagnols pour la reconstruire à leur sauce, à savoir surtout des églises à la place des temples, et des palais coloniaux à la place des palais impériaux... Mais ils ont quand même eu parfois la décence de se servir de certains murs fondateurs, nettement (mais alors nettement) meilleurs que tout ce qu'ils pouvaient faire. Le jeu consiste donc à partir en quête de ces vestiges incas (parfois des rues entières), et à se marrer en les comparant avec les murs espagnols juste au-dessus : taillés avec une précision absolument incroyable, les premiers seront encore probablement en place dans quelques milliers d'années, alors que les seconds... La star locale : une énorme pierre comportant 12 côtés, que tous les locaux se feront un plaisir de vous montrer (bon de toute façon il y a toujours une demi-douzaine de japonais devant en train de mitrailler de la caméra, ainsi qu'un figurant en costume inca – enfin si ça se trouve on a peut-être affaire à un véritable descendant de la famille impériale !). Et quand vous en aurez marre d'explorer la ville (ou quand la pluie fréquente viendra se mêler de ce qui ne la regarde pas), vous pourrez vous engouffrer dans l'un des innombrables musées disponibles, l'art et l'histoire bien sûr sont ici à la fête.

A côté de ça, Cuzco est très (mais alors très) touristique, attirant depuis pas mal d'années maintenant des voyageurs de tous les horizons. Toute médaille a donc son revers ! A commencer par le harcèlement permanent subit par toute personne ne ressemblant que de loin à un Péruvien : Massage ! Viens dans mon restaurant, bon miam-miam ! Viens dans mon bar, happy hour ! Viens dans ma boutique, je casse les prix juste pour toi ! Massage (oui encore, mais c'est ce qui revient finalement le plus souvent) ! Trois petits originaux tout de même ici : des marchands d'aquarelles avec leur pochette à dessins sous le bras ; des marchands d'imperméables, cf. la pluie fréquente plus haut ; et des

mamas en costume traditionnel accompagnées d'un lama relooké qui attendent de poser pour une photo (payante). Enfin bon, après quelques mois en Asie, ce n'est pas comme si on n'était pas rôdé ! L'autre inconvénient du tourisme de masse, plus pénible celui-là, c'est que tout, absolument tout est payant, notamment les très belles et abondantes églises (à se demander comment font les locaux pour aller à la messe, il y a peut-être une entrée de service avec contrôle d'identité...). Si encore à la limite on payait chaque visite un prix raisonnable... Mais non, ces petits malins ont inventé le « Boletto Turistico », un billet unique acheté à prix d'or (plus de 40 euros) permettant l'accès à la plupart des sites touristiques (mais pas tous, ce serait trop simple sinon). Pour celui disposant de beaucoup de temps et atteint de visitandite aigüe, c'est génial ! Pour celui qui ne souhaite aller visiter que les 2-3 principaux sites, c'est beaucoup moins drôle ! Nous nous contenterons donc d'aller faire un tour dans les rares endroits payables indépendamment, et tant pis par exemple pour l'impressionnante forteresse inca de Sacsaywamán ainsi que pour les autres ruines de la Vallée Sacrée, de toute façon le Machu nous attend !

Ceci dit, un vrai coup de cœur quand même pour cette fascinante cité, sans aucun doute ma « grande ville » préférée d'Amérique du Sud (après il y a aussi les catégories « petite ville », « coin de cambrousse »... Mais tout de même !). Et puis bon, même si l'on aimerait toujours être les seuls étrangers du coin, il faut bien partager un peu !

PS : après presque (mais pas tout à fait) un an de bons et loyaux services, j'ai dû me résoudre à changer la semelle de mes chaussures de marche, qui n'étaient plus que l'ombre d'elles-mêmes ! Je me suis donc rendu dans la petite échoppe d'un « réparateur » (bien-sûr loin des quartiers touristiques) qui pour un prix modique a littéralement démantelé mes chaussures (et j'avoue avoir pris un peu peur...) pour mettre une belle semelle Made in China toute neuve. J'y ai certes perdu un peu en confort, et ces nouvelles lamelles de caoutchouc ne tiendront certainement pas un an, mais bon, c'était ça ou finir dans un des nombreux ravins jouxtant le Machu Picchu suite à une glissade inopinée, je m'étais déjà fait quelques petites frayeurs à Colca...



Dans la jungle, terrible jungle (mais pour de vrai cette fois)...

Parc National de Manú

Bien sûr nous avons déjà expérimenté la jungle tropicale en Asie, voir même dans le Nord de l'Australie, mais cette fois il s'agit de l'Amazonie, en quelque sorte la Jungle avec un J majuscule, celle du jaguar, des araignées monstrueuses, des civilisations disparues et des tribus cannibales armées de sarbacanes empoisonnées. Oui je sais, je fais dans le cliché, mais qui, enfant, n'a jamais fantasmé sur ces lointaines contrées légendaires ? Il était donc parfaitement impensable de traverser l'Amérique du Sud sans effectuer une petite plongée dans la moiteur équatoriale, se couper quelques jours de la civilisation pour un excitant face-à-face avec la Nature. Bienvenidos dans l'Enfer Vert. Pour beaucoup, Cuzco rime essentiellement avec Machu Picchu (non la rime n'est pas flagrante...), mais la ville fournit aussi un commode point de départ pour dégringoler le versant oriental des Andes afin d'atteindre le gigantesque bassin amazonien. Généralement deux options s'offrent aux touristes que nous sommes : au Sud-Est, la ville de Puerto Maldonado et la réserve de Tambopata toute proche, pour découvrir une jungle « tourist-friendly », depuis longtemps aménagée, permettant une observation facilitée des animaux (ceux-ci étant plus ou moins « parqués » dans des secteurs restreints – non je n'irai pas jusqu'à prononcer le mot zoo) et diverses activités que d'aucuns jugent amusantes (comme capturer de jeunes alligators pour une belle photo souvenir...). Et plein Est, le Parc National de Manú, en gros deux fois la Corse, pour sa plus grande partie strictement réservé aux quelques tribus nomades qui y vivent, complètement libres de toute influence extérieure, plutôt rare en ce Monde. Dans la partie ouverte au public, les infrastructures sont minimales, et l'observation d'animaux dépend uniquement du bon vouloir de ces derniers (et donc d'une bonne dose de chance). Bref, je vous laisse deviner quelle destination j'ai choisi (bon j'avoue, je n'ai peut-être pas été tout à fait impartial dans mes descriptions).

Nous sommes en pleine saison des pluies, pas la meilleure période pour entreprendre ce genre d'expédition, mais cela a au moins le mérite de limiter la taille des groupes (oui car vous vous doutez bien qu'à moins

de disposer de fonds – très – conséquents pour un tour privé, vous ne voyagerez pas seul... Mais bon nous ne sommes que 7 plus deux guides !) ainsi que le coût du tour. Les inconvénients ? Eh bien nous ne tarderons pas à nous en rendre compte sur la route : qui dit pluies abondantes dit glissements de terrain. Je ne savais pas trop à quoi m'attendre, mais c'est plutôt impressionnant, des tonnes de terre boueuse viennent sans crier gare s'abattre en travers de la route (et ce n'est pas comme si il y avait plusieurs routes disponibles). Il faut alors prendre son mal en patience et attendre que les pelleteuses se mettent à la tâche. Quand elles sont dans le coin, ça va assez vite (1h pour notre premier glissement), mais parfois c'est plus pénible : des locaux étaient bloqués depuis 48h lorsque nous atteignons la zone du deuxième glissement, qui coup de bol se dégage quelques minutes après notre arrivée (bon de toute façon les agences ne pouvant pas se permettre de faire attendre leurs clients deux jours dans un minibus, un autre véhicule nous attendait de l'autre côté, nous n'aurions alors eu qu'à traverser à pied...).

Le parc s'étage sur plus de 3500 mètres, il se compose donc de milieux écologiques plutôt très différents ! La première nuit se passe un peu au-dessus de 2000m, en plein cœur de la « forêt de nuages » : au sein d'une brume quasi perpétuelle, une végétation exubérante s'épanouit à flanc de montagne, complètement infranchissable. Ses habitants les plus célèbres : l'ours à lunettes (le seul d'Amérique du Sud, impossible à voir à moins d'un énoorme coup de bol) ; le singe laineux (une grosse peluche, traîne en bandes faciles à observer) ; l'emblématique « Coq-de-roche » (Rupicola pour les latinistes), une sorte de perruche d'un rouge flamboyant (juste le mâle) qui malheureusement se raréfie ; et puis bien sûr des insectes en pagaie, dont d'énormes papillons bleus électriques. La civilisation paraît déjà très agréablement loin. Le guide nous précise juste de faire attention en allant satisfaire certains besoins naturels nocturnes : quelques serpents venimeux traînent dans le coin, ce serait dommage de perdre un touriste dès le début de l'aventure...

Le lendemain, nous descendons enfin dans la « forêt pluviale », celle que tout le monde attend pour l'avoir vu moult fois dans les films. Et je vous rassure tout de suite : tous les ingrédients essentiels sont bien là ! On traverse d'abord quelques petits villages perdus, baraquements de tôles habités par, au choix, des chercheurs d'or / des braconniers / des repris de justice (bon je n'ai pas été demander systématiquement, il y a peut-être aussi d'honnêtes villageois, allez savoir). Puis la piste finit par s'arrêter pour de bon (on ne peut décemment plus parler de route depuis

un bon moment déjà), et on troque le minivan contre une pirogue (motorisée, dommage, je me voyais déjà pagayer en chantant). La rivière Madre de Dios (oui oui c'est vraiment son nom...) est particulièrement puissante en cette fin de saison des pluies, et il faudra toute l'habileté de notre batelier pour nous éviter la dislocation pure et simple sur un des nombreux troncs charriés par le courant. Les berges défilent à toute allure, vierges de toute présence humaine, à l'exception d'une occasionnelle cabane (bon là c'est à des repris de justice, obligé !). Et voilà que l'on en devine une un peu plus imposante, dissimulée par la végétation : notre lodge ! Bon alors ce serait mentir que de prétendre que l'on n'a droit qu'à quatre planches mal équarries, un peu de tôle ondulée au-dessus de nos têtes et un trou en guise de sanitaires... Non, le confort est sommaire, certes, mais largement supérieur à ce à quoi je m'attendais : des lits plutôt confortables camouflés dans leur moustiquaire (la bonne nouvelle c'est que le palu ou la fièvre jaune ne sont absolument pas attrapables à Manú, faute de présence humaine !), de moelleux divans sur le patio, des sanitaires « en dur » (ouaaah y a même du savon dans les toilettes, ça faisait des mois que je n'avais pas vu ça !), et même quelques panneaux solaires pour nous fournir un brin de lumière le soir et de quoi recharger nos batteries de caméras, bref, le grand luxe ! En prime nous avons embarqué depuis la veille une excellente cuisinière qui nous réglera à chaque repas ! Eh bien je crois qu'avec tout ça nous pouvons passer aux choses sérieuses...

Bah oui, on est quand même là pour aller explorer le milieu fascinant qui nous entoure, de jour comme de nuit. Ici, la végétation est toujours bien évidemment très dense mais, les immenses arbres qui nous entourent se livrant une course acharnée pour le contrôle de la canopée, il ne reste plus guère de lumière pour les rase-moquettes, ce qui nous donne donc un sous-bois beaucoup plus dégagé (que l'on ne s'y trompe pas quand même : sans machette, vous n'irez pas bien loin !). Ses habitants les plus célèbres : le roi jaguar (impossible à voir à moins d'un encore plus éoorme coup de bol), tout un tas de singes – singe-araignée, tamarin, capucin, singe-écureuil... – gambadant allègrement dans la canopée, des centaines d'espèces d'oiseaux, perroquets et aras en tête, puis quelques gros mammifères là encore très difficile à observer – tapirs, capibaras, fourmiliers... –. Et pour tout dire, on ne pourra les observer que dans un petit refuge destiné à la réhabilitation d'animaux capturés ! En revanche les insectes sont à nouveau à la fête, les reines incontestées de la forêt étant les fourmis, absolument partout, en colonnes infinies pour les coupeuses de feuilles, ou heureusement

solitaires pour les fourmis géantes chasseresses. Les balades dans les alentours du camp ne manquent pas, et c'est un réel plaisir que de s'enfoncer dans la verte moiteur, aux aguets, tous les sens en éveil (et ces derniers sont bel et bien tous sollicités, notre guide nous faisant goûter telle ou telle plante aux incroyables vertus thérapeutiques depuis longtemps éprouvées par les locaux, et dont les labos pharmaceutiques tentent désespérément d'isoler les composants...). Les petits coups de cœur : l'observation à l'aube d'une falaise sédimentaire qui attire tous les jours des centaines de perroquets venus faire le plein de sels minéraux – ils arrivent par petits groupes, passent tout doucement de branches en branches pour s'approcher de la falaise, à l'affût d'un éventuel prédateur, puis un téméraire se lance, suivi presque aussitôt de tous les autres, ils font bombance pendant quelques minutes à peine, puis s'envolent tous en même temps, moment de grâce... – ; et la quête nocturne de la fascinante et inoffensive tarentule – on repère de jour un potentiel trou, on y retourne doucement la nuit car la bestiole est timide, on allume les lampes au dernier moment, et là, magie, le prédateur de cauchemar est juste au bout du faisceau ! –.

Et puis voilà, il faut bien se résoudre à quitter cet endroit merveilleux (de toute façon je n'ai plus de place sur les mains pour de nouvelles piqûres...), à mille lieues des habituelles turpitudes, où le temps semble ne plus avoir vraiment cours. Et quand le bus se retrouve quelques heures plus tard coincé dans les bouchons de Cuzco, au milieu d'un concert de klaxons, on sait que la pause est belle et bien finie... Mais ne l'avons-nous pas seulement rêvée ?



Point d'orgue

Machu Picchu

Que celui qui n'a jamais entendu parler du Machu Picchu jette la première pierre ! Nan, personne ? Vous voyez bien... L'un des monuments les plus célèbres de notre belle planète, et sans doute l'un des plus facilement identifiables, à l'instar du Taj Mahal, de la Statue de la Liberté ou encore de la Tour Eiffel. Qu'en est-il alors de l'avoir réellement sous les yeux ?

Mais pour commencer, le Machu Picchu se mérite, il ne suffit pas de prendre le métro pour atteindre ce lieu mythique, même si les voies d'accès sont désormais multiples et variées (et facilitées). La solution la plus simple, et bien entendu la plus onéreuse, consiste à prendre un train depuis Cuzco jusqu'à Aguas Calientes, le village au pied du site archéologique, puis enchaîner avec une navette qui effectue la difficile ascension. Voie d'accès réservée aux septuagénaires ou aux touristes japonais... La solution la plus sportive, et en l'occurrence tout autant onéreuse, consiste à marcher pendant 4 ou 5 jours, le long du trek de l'Inca ou du Salkantay par exemple, pour atteindre la cité perdue à l'aube du dernier jour : sans doute la meilleure option, mais légèrement excessive pour un budget de fin de voyage. Du coup il existe aussi une troisième voie (il existe TOUJOURS une troisième voie) ! On grimpe dans un bus qui nous conduit de Cuzco à Hidroelectrica (trajet interminable mais magnifique, comme c'est généralement le cas depuis plusieurs mois), fin de la route, on se balade ensuite jusqu'au fort sympathique village d'Aguas Calientes (étrange village que celui-ci d'ailleurs, complètement dédié au tourisme, hôtels et restaurants en enfilade à prix excessifs, mais en même temps avec un cadre somptueux, au fond d'une vallée encaissée à la végétation luxuriante, le long d'un torrent furieux, pas de route d'accès donc pas de voitures (!!!), finalement on se prend à apprécier ce petit coin de bout du Monde !), on tâche d'y trouver un hôtel à prix raisonnable (gageure), on réfrène son excitation pour tenter de dormir quelques heures, on se lève pour partir à 4h40, frontale prête à l'emploi, à 5h on arrive à la rivière et au premier poste de contrôle, on se rend malheureusement compte qu'on est loin d'être le premier sur place, on fait la queue bon gré mal gré, on attaque la raide montée, parce qu'on a la niaque on double tout le monde à coup de « Permiso ! », on arrive enfin seul devant les portes fermées du site et on attend patiemment l'ouverture à 6h. On a en prime le temps de regarder d'un air narquois les feignasses touristes qui débarquent de la première navette du jour. Et enfin, les portes s'ouvrent !

Est-il vraiment nécessaire de vous narrer la suite ? Après tout, vous savez déjà tous à quoi vous attendre... Et pourtant, et pourtant, l'émotion est là, et bien là ! Quand, au détour d'un virage, la cité se dévoile soudain dans son intégralité, sous l'ombre protectrice du Huayna Picchu, vous réalisez que vous avez la chance de contempler l'une des merveilles de notre planète, aux confins des Andes, loin, très très loin de chez vous. Et si en prime cela fait presque 12 mois que vous voyagez, que vous avez arpenté 3 continents, découvert mille et

un trésors, des majestueux temples d'Angkor aux énigmatiques Moaï de Rapa Nui, des rouges aspérités d'Uluru à la blanche uniformité d'Uyuni, pour vous retrouver là, maintenant, devant ce nouveau spectacle incroyable, quelques jours à peine avant de rejoindre la Mère Patrie, je peux vous garantir que vous risquez d'avoir les jambes quelque peu flageolantes !

Allez, cessons le mélo et régálons-nous plutôt de menues anecdotes. Ce fameux trajet en bus interminable par exemple, il a bien failli ne jamais avoir lieu. Tout juste revenu de Manú, je m'apprête à passer une unique nuit à Cusco avant de repartir pour le Machu Picchu, bus prévu à 7h30. Mais alors que la soirée est déjà bien entamée, la fort aimable patronne de mon auberge m'informe que des grèves massives sont prévues pour le lendemain, ce qui risque de perturber singulièrement les transports (à noter le côté particulièrement efficace d'une grève au Pérou : on entrepose une montagne de rochers sur l'unique route, et on attend à côté en souriant). Ok, appelons donc la compagnie de bus juste histoire d'être sûr... Aaah, le départ n'est plus à 7h30 mais à 2h00... Euh c'est un peu violent de m'annoncer ça comme ça non ? Bon bah plus qu'à aller dormir le minimum syndical donc... Ça, c'était pour l'aller : on a finalement pu passer le barrage, à 3h00 les grévistes n'avaient bloqué qu'une seule voie ! Quant au retour, on a cette fois eu droit à un blocage intégral de la route, mais par un processus plus naturel dénommé « glissement de terrain ». Deux bonnes heures ont été nécessaires aux machines pour débarquer et déblayer, sous les acclamations d'une foule en délire ! Les locaux, eux, n'ont pas attendu pour faire traverser leurs motos, grâce à un périlleux petit sentier creusé à mains nues au cœur même de l'éboulis, donnant ainsi des sueurs froides à l'ensemble des spectateurs médusés.

Et quid de la marque de fabrique du Machu alors ? Je parle bien sûr du temps particulièrement instable propre à provoquer le suicide de nombreux météorologues, à plus forte raison en cette fin de saison des pluies. Eh bien pour ma part le temps n'a absolument pas été instable... Quand je m'apprête à partir à 4h, il pleut abondamment. Lorsque j'arrive complètement trempé devant les portes du site, des trombes d'eau s'abattent toujours sur moi. Après 2h de visite, le soleil ne représente plus qu'un vague et lointain souvenir. Lorsque à 10h, résigné, je finis par entreprendre la pénible ascension du Cerro Machu Picchu (alias la Montaña), le sommet voisin censé me procurer une vue inégalée, le taux d'humidité dépasse allègrement les 200%... Quand je m'aventure vers 13h sur l'étroit sentier menant au Pont Inca, Noé est

en train de refermer les portes de son Arche. Mais soudain, alors que le dernier fragment d'espoir s'apprêtait à s'envoler après 10h de ruissellement ininterrompu, un brusque souffle divin disperse l'épais tapis nuageux, révélant à nos yeux embués le miraculeux astre du jour ! Gloire à toi, ô grand Inti, nous ne t'attendions plus ! Et c'est d'un pas considérablement plus allègre que j'entreprends le chemin du retour...



Allez, un p'tit dernier pour la route...

Cuzco → Lima → Huaraz

A une semaine du retour fatal, difficile d'enchaîner après Manú et le Machu Picchu. La solution de facilité : gagner la côte au Sud de Lima, et se la couler douce pendant quelques jours à l'ombre des palmiers. Ou bien, plus ambitieux, tenter de gagner Huaraz, loin au Nord, à l'ombre de la Cordillera Blanca, et arpenter une toute dernière fois les magnifiques sommets des Andes. Allez, des plages on en a plein en France, des sommets proches de 7000m, beaucoup moins ! C'est parti ! Alors d'abord un premier bus, la bagatelle de 21 heures de trajet. Puis faute de correspondance, un arrêt un peu forcé à Lima (que je décrirai en quelques mots : immense, bruyant, pollué, terne, sans charme... Un peu dur, mais c'est mon impression après plus de 6h à battre le pavé non-stop ! Enfin pour sa défense, je pense que c'est le genre de ville qui s'apprécie plus sur le moyen-terme...), et on enchaîne avec une deuxième nuit de bus, tout juste 8 heures. Je débarque donc à Huaraz sale, exténué, mais motivé pour profiter encore un tout petit peu de cette année de folie !

Chavín de Huantar

Bon mais pourquoi s'arrêter en si bon chemin, on n'est plus à quelques heures de bus près ! Alors une petite douche, et c'est reparti pour les ruines de Chavín, sur l'autre versant de la Cordillère Blanche (nous traversons pour l'occasion un chouette petit tunnel creusé à la main, un peu au-dessus de 4500m...), juste à la limite de la jungle, à peine 3h de bus, facile ! Alors là rien à voir avec les Incas, nous sommes ici dans un temple construit entre 1200 et 800 avant JC par l'une des plus anciennes civilisations sud-américaines. De nombreuses fouilles ont

encore lieu sur le site, mais la partie excavée est relativement bien conservée, malgré les nombreux tremblements de terre qui ont dévasté la région au cours des siècles. Evidemment, les locaux se sont toujours servis du temple comme carrière, et l'on procède actuellement à des tentatives de recouvrement des pierres manquantes, transformées en banc ou en pied de table... Bien que l'on ignore presque tout de cette civilisation, on sait néanmoins que les prêtres de Chavín étaient des grands amateurs de San Pedro, un cactus puissamment hallucinogène, ce qui leur a donné l'occasion de créer un panthéon particulièrement délirant et horrifique. L'originalité de la visite de ces ruines est que l'on arpente les nombreux tunnels obscurs qui sillonnent les entrailles du temple. Dans l'un d'eux, on tombe nez-à-nez avec le Lanzón, une roche sculptée de 4,5 m de haut représentant un Dieu à l'aspect pas spécialement engageant ! Sur tout le pourtour du temple, d'inquiétants faciès sculptés grimaçants contemplent le passage des siècles... Bref, encore un lieu plutôt hallucinant (c'est le cas de le dire) dont il reste l'essentiel à découvrir !

Huaraz

Un petit jour de repos n'est pas superflu, ce qui va me permettre de visiter quand même un peu Huaraz. Ah euh bah en fait pas grand-chose à voir, la ville a été complètement détruite par un terrible tremblement de terre en 1970, elle présente donc un style résolument moderne sans grand intérêt. Non ce qui fait l'attrait de la ville, c'est bien évidemment sa localisation, nichée dans l'étroite vallée qui sépare la Cordillera Negra de la Cordillera Blanca. Mais qu'est-ce donc que cette Cordillère Blanche dont je ne cesse d'évoquer le nom ? Eh bien c'est tout simplement la plus haute chaîne de montagnes tropicale au Monde, rien que ça, évidemment un gros cran en-dessous de l'Himalaya, mais avec la particularité de posséder, sur une courte longueur d'à peine 180 km, 35 sommets dépassant les 6000 mètres, rien que ça... Un incroyable terrain de jeu donc pour les alpinistes et les trekkeurs (car qui dit montagne tropicale, dit pas de neige avant au moins 5000 mètres, de quoi faire quelques belles balades avec de simples chaussures de rando donc) ! Malheureusement, le temps m'est désormais plus que compté, et je ne pourrai donc avoir qu'un maigre (mais néanmoins appétissant) aperçu de ce que la Cordillera a à offrir... Et la Negra alors ? Eh bien la petite sœur de la Blanca, complètement délaissée la pauvre, puisqu'elle ne comporte que des sommets dépassant à peine les 5000 mètres. Ah oui, plus hauts que le Mont Blanc en fait... Mais ici ce sont tout juste des lilliputiens !

Glaciar Pastoruri

L'expédition du jour : le Glacier Pastoruri, un monstre blanc perché à plus de 5200 mètres, ce sera mon record absolu cette année (et en règle générale d'ailleurs), même si pour atteindre cette altitude il me suffira de marcher une petite demi-heure, le bus ayant fait le plus gros du boulot... La particularité de ce glacier : il se prend une bonne dose quotidienne de réchauffement climatique en pleine face, et fond à vue d'œil... On estime d'ailleurs qu'il aura complètement disparu d'ici une dizaine d'années, effarant ! C'est donc une sorte d'hommage pré-posthume que lui rendent chaque jour quelques dizaines de touristes à bout de souffle, mâchouillant leur boule de coca. Poignant. En chemin s'effectue aussi la rencontre d'un deuxième condamné à mort, j'ai nommé Puya Raimondii. Cette plante très étrange vit une centaine d'années, le temps de développer une gigantesque inflorescence qui peut atteindre une dizaine de mètres de haut, elle fleurit alors juste pour quelques jours, puis meurt. Autant vous dire que voir une de ces plantes en fleur relève donc de la gageure, mais c'est quand même très impressionnant. Et pourquoi condamnée alors ? Eh bien la Puya, qui ne vit qu'aux alentours de 4000 mètres, a besoin de conditions climatiques bien spécifiques pour s'épanouir. Vous voyez où je veux en venir ? Alors adieu Pastoruri, adieu Raimondii, l'Homme a tranché, la suite du voyage se fera sans vous !

Laguna 69

Sous ce nom aux consonances érotiques se cache sans doute la meilleure randonnée à la journée dans les environs de Huaraz. Et ouf, cette fois pas question de guide ou de courtes séances photos, juste un chauffeur de minibus qui nous emmène jusqu'au départ de la randonnée, à 4000m. Commence alors un pur moment de plaisir, à gambader avec insouciance dans des paysages spectaculaires, entouré de sommets vertigineux se dévoilant chastement au gré des nuages. Enfin insouciance j'exagère un peu, randonner 6h entre 4000 et 5000m, ce n'est pas exactement une promenade de santé. Ou plutôt si au final, car le plein de globules rouges est plus que fait ! Quant à la récompense, elle est, comme souvent en montagne, largement à la hauteur des efforts fournis : après un dernier mur éprouvant, la Laguna 69 se dévoile à nos yeux, blottie au milieu de falaises recouvertes de glace. Mais le plus incroyable, c'est sa couleur, d'un bleu très pur (je n'irai pas jusqu'à donner précisément la nuance de bleu, moi et les couleurs...) ! Plus qu'à redescendre. Ah bah tiens, puisque j'ai un peu d'avance, je vais

continuer sur la route, le minibus finira bien par me rattraper (en l'occurrence il ne me rattrapera que 14 km plus loin !), et les paysages n'ont pas soudainement cessé d'être magnifiques... Et c'est donc ainsi Mesdames et Messieurs, seul au milieu des montagnes, sous une pluie battante (sinon c'est pas drôle), que se termine ce périple au Pérou, cette aventure en Amérique du Sud, et ce sympathique petit Tour du Monde, sous un tonnerre d'applaudissements ! BON SANG, DEMAIN JE PRENDS UN DERNIER AVION POUR LA FRANCE !!!

PS : J'ai un peu simplifié, je ne pars bien évidemment pas de Huaraz, il faut que je reprenne un bus pour Lima, un taxi pour l'aéroport, un premier avion pour Madrid, et un second pour Toulouse... Toujours est-il que BON SANG, DEMAIN JE PRENDS UN DERNIER AVION POUR LA FRANCE !!!

Tonitruant clap de fin.



TDM Season 13 : my only friend, the end...

Il fallait bien que ça arrive : un an certes c'est long, mais pas complètement éternel non plus. Me voici donc face à mon dernier bilan ! Que dire qui n'ait été déjà dit ? Cette année fut en tout point exceptionnelle, aussi peut-être mérite-t-elle que je lui consacre un petit article-bilan indépendant. Concentrons-nous donc pour l'heure sur le Pérou. La traversée de cet ultime pays fut pour le coup un peu particulière : peut-être l'aurez-vous compris à la lecture des derniers articles, ou peut-être avez-vous été mis dans la confidence, mais j'ai effectué cette traversée en solitaire. Il n'y aura donc exceptionnellement qu'un seul avis qui s'exprimera ici. Pour autant, je pense avoir bien profité de ces dernières semaines de voyage, peut-être ai-je même enchaîné à un rythme un peu plus soutenu que les mois précédents, voyant avec effroi le nombre de jours me séparant de mon retour diminuer à une vitesse folle ! Car trois semaines et demi au Pérou c'est chouette, mais c'est un pays qui mériterait que l'on s'y attarde un peu plus, la prochaine fois (oui il y aura bien évidemment une prochaine fois) je répartirai le temps différemment ! Car il y a mille et une merveilles à découvrir ici, qu'elles soient battues par les semelles de

millions de touristes, ou bien tellement isolées que l'on pense être le premier à y mettre le pied...

Population : 3,5. Le sourire est ici nettement plus visible qu'en Bolivie voisine, peut-être parce que le Pérou a une longue tradition touristique, et que les locaux ont compris que les gringos ont souvent du mal avec les tronches de 10 mètres de long... Pour autant, il y a toujours ce rapport à l'argent qui gâche un peu tout, et l'impression d'être un portefeuille ambulancier est malheureusement un peu permanente, à plus forte raison dans les endroits touristiques. Et avec ma tête je ne peux décidément pas me faire passer pour un local, maîtrise de l'espagnol ou non. Peut-être que si je me mettais au Quechua ?

Culture : 5. Berceau de nombreuses civilisations préhispaniques, ces dernières ont laissé au Pérou un incroyable patrimoine culturel, que les Espagnols n'ont pas pu se résoudre à complètement annihiler (peut-être aussi parce qu'ils n'ont jamais trouvé bon nombre de ces ruines). Ajoutez à tout cela quelques magnifiques villes coloniales, Arequipa et Cuzco en tête, et vous obtenez ce que l'Amérique Latine a de meilleur à offrir en terme culturel (et de loin) !

Nature : 5. On ne peut guère rêver plus grande diversité de paysages incroyables, avec d'Ouest en Est : un désert côtier aux gigantesques dunes de sable ; viennent de spectaculaires vallées / canyons escarpés peuplés de cactus géants ; puis des haut-plateaux tempérés d'où émergent de loin en loin de vertigineux sommets enneigés ; à nouveau de profondes vallées, cette fois recouvertes d'une végétation tropicale beaucoup plus exubérante ; et enfin la jungle, l'Enfer Vert à perte de vue. Pas convaincus ? Z'êtes difficile... Et si je vous disais que tous ces milieux possèdent faune et flore à l'avenant, des colonies de lions de mer sur la côte aux hordes de singes parcourant la canopée amazonienne, vous pensez que ça mérite le 5 ?

Nourriture : 4. Décidément le Pérou fait fort. La nourriture est ici variée et de qualité, que l'on mange son *almuerzo* (comme d'habitude, un bouillon, un plat principal, et un *refresco*, souvent de la chicha morada, à base de maïs violet fermenté ou non) dans la gargote locale, ou dans le resto de chef voisin. Mais par pitié, surtout évitez les *menu turístico*, où l'on vous facturera hors-de-prix (enfin tout est quand même relatif) quelques plats sans saveurs adaptés à nos estomacs paresseux ! Petit regret, finalement pas testé le cuy, le cochon d'inde, servi très grillé (a

priori c'est la peau croustillante qui est la meilleure), ici un véritable plat de fête, du coup un peu cher...

Argent : 4,5. Peut-être légèrement plus cher que la Bolivie voisine, surtout dans les coins touristiques, mais le rapport qualité-prix est pour le coup un cran au-dessus ! Et puis dès que l'on quitte la foule des gringos, là c'est carrément la fête : à Huaraz, je pouvais dormir dans une sympathique auberge et me faire exploser le ventre à midi et le soir, le tout pour la très modique somme de... 5 euros ! Difficile de faire mieux ! Le plus marrant, c'est qu'à quelques *cuadras* de là vous avez exactement la même chose pour 30-40 euros, somme que la plupart des touristes déboursent allègrement en s'extasiant sur le faible coût de la vie au Pérou...

Bien-être : 2,5. Étonnamment, alors que jusque-là le Pérou collectionne les bonnes notes, je me montre ici nettement plus sévère ! Je ne sais pas si c'est juste la fatigue accumulée d'un an de voyages qui fait que je supporte peut-être un peu moins bien certains petits désagréments, mais le bruit omniprésent (troupeaux de chiens errants en tête, qui passent toutes leurs nuits à hurler à la mort), le trafic infernal des villes, le harcèlement constant du touriste que je suis (même si les locaux n'échappent pas non plus tant que ça au racolage permanent des vendeurs en tout genre), et même parfois un sentiment d'insécurité dans certains quartiers plus marqué que dans le reste de l'Amérique du Sud, pour tout cela je ne suis finalement pas mécontent de changer un peu d'air et de regagner le calme (tout relatif) de la France... Enfin pas si sûr après tout, alors que j'écris ceci à l'aéroport de Madrid, entendre des beaufs dégoiser juste à côté de moi sur tous les peuples de la Terre me fait un peu redouter les retrouvailles avec certains de mes compatriotes...

Global : 24,5/30. Que voilà un superbe pays pour finir en beauté ce Tour du Monde ! Car rien ne manque ici, dans le coin le plus touristique d'Amérique du Sud, et tout est fait pour flatter nos 5 sens (même si malheureusement parfois nos sens sont un peu trop mis à l'épreuve, du moins après 12 mois d'intenses sollicitations). À mettre finalement peut-être un peu au même niveau que notre toute première destination, la magique Thaïlande, elle aussi très « tourist-friendly », mais sans pour autant gâcher notre expérience de visite (et puis de toute façon dans les deux cas il est facile de sortir un peu des sentiers battus, des fois à quelques rues près, pour découvrir le véritable pays derrière la façade aseptisée). Bon de toute façon je reviendrai, j'ai laissé trop de choses

de côté, ne serait-ce que les mystiques lignes de Nazca, et les merveilleux sommets de la région de Huaraz méritent une exploration beaucoup plus approfondie. Je pense d'ailleurs avoir dit « Je reviendrai » à peu près pour tous les pays visités cette année, je ne cherche pas pour autant à être exhaustif en me disant « Bon ok, le Pérou j'ai tout fait », c'est juste que certains endroits continuent de provoquer une très forte attraction même après mon passage. J'ai bien conscience que le Monde est vaste, et que ses merveilles sont en nombre manifestement infini, mais la vie est longue, alors ça ne coûte pas grand-chose de dire « Je reviendrai », car qui sait...



Bonus 1 : Bilan comptable

Quatre mois après le redouté atterrissage, la douleur est encore vive mais commence à s'estomper. Le bilan psychologique viendra, pour l'heure je me contente d'une petite série de chiffres croissants. Si la précision me tient à cœur, il va sans dire que quelques arrondis ont sans doute eu le malheur de se glisser dans la foule.

1 Tour du Monde

2 participants

12 pays visités (13 avec Rapa Nui)

20 kilos de bagages au départ (12 et 8...)

27 tampons supplémentaires sur les passeports

29 types de transport différents (Avion, Voiture, 4x4, Van, Camionnette, Minibus, Bus, Bus à impériale, Train, Métro, Monorail, Tramway, Funiculaire, Téléphérique, Ferry, Petit bateau motorisé, Navire de plaisance, Pirogue, Radeau de bambou, Kayak, Marche, Eléphant, Cheval, Scooter, Bicyclette, VTT, Touk-touk, Touk-touk motorisé, Quad)

37 sites au patrimoine de l'Unesco

45 kilos de bagages à l'arrivée (15 et 30...)

364 nuits dans 174 endroits différents, notamment 4 nuits en vol, 4 dans un aéroport, 4 sous la tente, 5 sur un bateau, 6 dans la jungle, 14 en bus, 100 en van (dont 37 en camping), et du coup 227 en « auberge » (dont 64 au bord de la plage, 25 à plus de 3500m d'altitude – 5 à plus de 4000m ! –, 62 dans des agglomérations de plus d'1M d'habitants, 36 au pied de chouettes montagnes...)

365 jours

5000 km parcourus à pied (bon là c'est un peu au pif)

17 561 km parcourus en van (12 854 km en Australie, 4 707 km en NZ)
– 270h (11j06h) avec une moyenne estimée de 65 km/h

21 980 km parcourus en bus / train / navire / 4x4, 83 trajets – 531h40
(22j03h40), soit une moyenne de 41,3 km/h

33 597,46 euros dépensés en tout, 20 882,14 durant le voyage, le reste
en avion et matériel (33 737 estimé initialement)

41 802 photos et vidéos prises par notre appareil (soit 114,5 photos par
jour, 147,5 Go sur 6 cartes SD)

58 490 km parcourus en avion, 14 vols – 76h25 (3j4h25), soit une
moyenne de 765,4 km/h

98 031 km effectués durant cette année, UNIQUEMENT sur les trajets
entre les principaux lieux, ne sont pas comptés les excursions et les
micro-trajets – 878h05 (36j14h05), soit une moyenne de 111,6 km/h,
de la 4 voies quoi...

La circonférence de la Terre à l'équateur étant de 40 075 km, on a donc
en gros fait 2 fois et demie le tour du globe... La bonne nouvelle, c'est
que lorsque l'on consulte une carte, au final le chemin parcouru semble
complètement insignifiant au regard de l'immensité des terres
émergées. Ça sent bon l'épisode 2 tout ça !



Bonus 2 : Déconnexion

Il va sans dire qu'après un an sur les routes, le retour à la vie sédentaire risque d'être un tantinet compliqué. Et passé le plaisir initial des retrouvailles familiales et amicales, vous risquez probablement de vous prendre un violent coup de bambou sur la nuque. Voici donc 10 étapes qui devraient vous permettre de redresser les épaules et de repartir de plein pied dans votre train-train quotidien.

1/ Atterrir physiquement. C'est bien sûr la base, il convient avant toute chose de prendre un avion (ou autre) qui vous ramène chez vous, du moins ce que vous appeliez encore comme tel il y a un an.

2/ Atterrir mentalement. Cette étape est particulièrement délicate, et risque de se mener de front avec la plupart des autres points. Ne nous voilons pas la face : vous n'atterrirez jamais totalement ! Il restera toujours dans un coin de votre tête les merveilles contemplées, les conversations échangées, l'inégalable sentiment de liberté...

3/ Finaliser. Parler de ses expériences vécues, c'est sympa, mais ça n'aide pas vraiment à passer à autre chose. Pour cela, il vous faut une conclusion personnelle : bilans écrits, tri des photos, création d'un album, d'un montage vidéo, d'un bouquin... Peu importe, le but c'est entre autres d'ancrer dans la réalité cette année passée, qui pourra peut-être parfois vous apparaître comme un rêve.

4/ Trouver une bagnole. Je n'attache pas spécialement d'importance aux choses, une bagnole c'est quatre roues et un moteur, mais surtout le meilleur moyen de naviguer à droite à gauche au début. Cette étape est néanmoins dispensable, après tout vous devriez maîtriser désormais parfaitement les transports en commun et les looongs trajets.

5/ Trouver un taf. Bon là on ne rigole plus. Sauf si vous aviez négocié une année sabbatique auprès de votre précédent employeur, il s'agit désormais de mettre à jour votre CV et d'aller expliquer pourquoi, dans un pays en « crise », vous avez jugé bon de quitter un CDI pour aller glander un an à l'autre bout de la planète. Bonne chance.

6/ Trouver un appart. Evidemment si vous étiez propriétaires, vous n'avez qu'à gentiment mais fermement expulser les actuels locataires. Sinon, l'étape numéro 5 vous sera indispensable pour que l'on envisage de vous louer ne serait-ce qu'un studio ! A noter que l'option « squat chez les parents et les potes » ne marche qu'un temps, pour préserver votre santé mentale et surtout la leur.

7/ Rapatrier ses affaires. Ressortez votre liste (j'espère sincèrement que vous en avez une), et attellez-vous à la pénible tâche de récupérer vos meubles et cartons éparpillés dans tous les coins de garage / grenier qui étaient disponibles à l'époque. Attendez-vous à être surpris et accablés par la quantité d'affaires que vous possédiez. Attendez-vous aussi à vouloir en refourguer une bonne partie...

8/ Trouver l'âme sœur / consolider son couple. Si vous êtes partis / revenus seuls, vous êtes désormais à même de retrouver une nouvelle personne qui partagera vos aventures. Cerise sur le gâteau, vous avez un an d'anecdotes sous le chapeau propres à émerveiller n'importe qui. Si vous êtes partis / revenus en couple, le plus dur est fait, maintenant vous devriez être tranquilles pour un petit paquet d'années. Profitez-en pour envisager la conception d'un(e) héritier(ère).

9/ Planifier de nouvelles aventures. Et voilà, ça y est, sans prévenir le démon de la bougeotte a encore frappé. Il est temps de se replonger dans les cartes du Monde.

10/ Décoller (physiquement et mentalement).

Il existe aussi une unique alternative à tout cela, en une étape :
1 bis/ Ne rentrez pas. (Efficacité prouvée.)

TABLE

Thaïlande	5
Cambodge	27
Viêt Nam	39
Japon	59
Malaisie	77
Indonésie	83
Australie	109
Nouvelle-Zélande	147
Rapa Nui	177
Chili	187
Argentine	207
Bolivie	219
Pérou	245

Du même auteur :

C'est tout, pour le moment...

Remerciements :

L'Australopithèque originel ;

Fernand de Magellan ;

Clément Ader ;

TCP/IP.